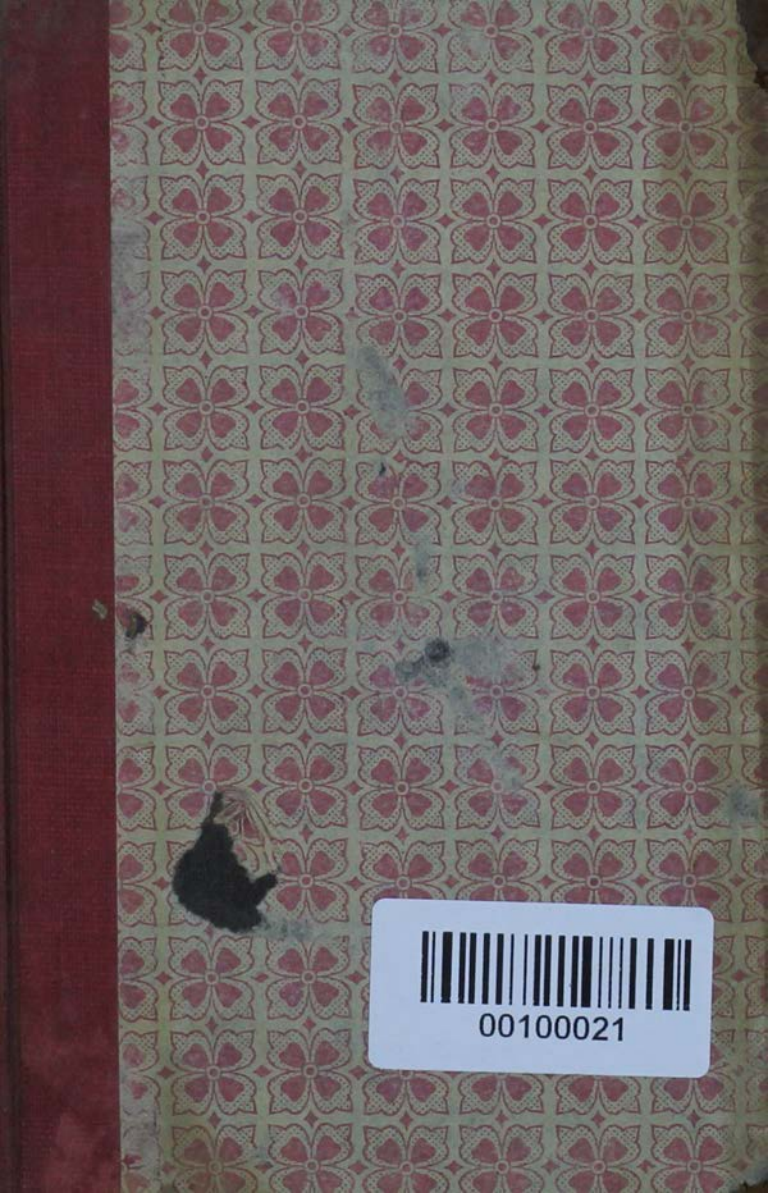
00100021

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018

ÉLIANE

I

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, rue des Saints-Pères, 19

Mme AUGUSTUS CRAVEN

ÉLIANE

I

100021

SIXIÈME ÉDITION

00
C
24

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1882

Tous droits réservés.

100021

00100021

ÉLIANE

I

Autrefois en France, les gens du monde habitaient la campagne pendant tout l'été et la ville pendant tout l'hiver. Les châteaux devenaient déserts et les hôtels du faubourg Saint-Germain se peuplaient au 1er décembre pour les retardataires, et dès la Toussaint pour le plus grand nombre. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. La campagne demeure habitée, pendant l'hiver presque tout entier, et le séjour de Paris, tout en empiétant un peu sur la saison des fleurs, s'achève d'ordinaire dès les premiers jours de juin, pour ceux qui le prolongent le plus longtemps. Il en résulte que la période des plaisirs se trouve fort abrégée, surtout pour les

jeunes filles, et qu'il en est fort peu qui pourraient se vanter, comme le faisait un jour devant moi une femme d'une autre génération, « d'avoir été à quarante bals, pendant son premier carnaval, et de les avoir enterrés tous. »

Ce changement est-il l'effet du progrès ou de la décadence de nos temps ? Chacun en jugera suivant la couleur du verre au travers duquel il regarde le passé, le présent et l'avenir. Les uns diront que les grands propriétaires, plus instruits de leurs devoirs, plus consciencieux, plus graves que leurs devanciers, habitent maintenant la campagne non pas seulement pour varier leurs plaisirs et pour se reposer des fatigues de la ville, mais pour y accomplir de grands devoirs et reprendre les traditions de leurs ancêtres, mises en oubli par la génération qui périt avec l'ordre tout entier qu'elle avait contribué à ébranler, et qui l'écrasa sous ses ruines ; d'autres prétendront que le luxe exagéré et croissant de Paris en interdit seul le séjour à ceux qui s'en absentent : mais, quelle qu'en soit la cause, ce changement d'habitude a transformé l'aspect de la société parisienne.

Les salons, qui en formaient jadis le charme principal, fermés peu à peu, par le simple effet du temps, ne se sont pas rouverts. L'autorité de l'âge et même celle de l'esprit, n'étant plus reconnues, ont cessé de s'exercer, et les derniers débris de tant de coteries charmantes n'ont plus de centre qui puisse les rassembler, pour y conserver, avec des traditions plus précieuses encore que celle du beau langage, ce charme social dont la pensée se réveillait naguère dans l'esprit de tous au seul nom de Paris.

Sans doute, cela est regrettable; il est triste de naître dans un temps de réalités froides, cruelles, souvent grossières. Plus triste encore de vivre dans un temps d'impitoyables haines. Au XVIe siècle on se battait dans les rues, mais on se délassait par des fêtes, et la trêve d'une journée pouvait réunir les partis dans une concorde au moins momentanée. Mais quand les salons sont l'arène elle-même où les combats se livrent, lorsque ce sont les cœurs et les amours-propres qui se heurtent et se blessent, ces blessures, pour n'être pas sanglantes, n'en sont pas moins profondes, et les cicatrices

qu'elles laissent sont peut-être moins guérissables encore que les autres. C'est là un des côtés les plus sombres de l'horizon qui nous environne, et il y en a un bon nombre d'autres qui ne le sont guère moins; mais, me rangeant, malgré les réflexions précédentes, plutôt parmi les optimistes que parmi ceux qui regardent comme une exception malheureuse dans la durée des siècles celui où le Ciel nous a fait naître, je crois apercevoir un grand dédommagement, en ce qui concerne la France tout entière, à l'inconvénient que je viens de signaler relativement à la vie sociale de Paris. Il me semble en effet que dans les châteaux, restés encore debout, malgré le tremblement de terre qui en a renversé tant d'autres, tout comme dans ces nombreuses habitations acquises, ou élevées par ceux que le flot montant de la richesse industrielle ou commerciale porte graduellement au sommet de la société française, il me semble, dis-je, que le goût et l'art de vivre à la campagne existent aujourd'hui dans toutes ces demeures, sous une forme inconnue au temps passé et produisent des effets dont la

plupart sont bienfaisants et utiles, et l'un d'eux, pour ne citer que le moindre, est d'augmenter le nombre des jeunes filles et des femmes qui savent, à la fois, ne jamais s'ennuyer et empêcher l'ennui de naître autour d'elles.

La marquise de Liminges était la personne du monde la moins disposée à admettre une habitude nouvelle. Pendant toute sa jeunesse elle était venue s'établir dans son hôtel de la rue de Varennes le 1er novembre, et elle en était repartie pour sa terre d'Erlon-les-Bois le 1er mai, et jusqu'alors elle n'avait fait d'autre infraction à cette règle que celle d'un voyage en Angleterre l'année précédente, pour un motif que ce récit fera connaître. Mais, cette année, c'était de propos délibéré que tout était changé; sa fille venait d'entrer dans sa dix-huitième année, et tout cédait au devoir de la conduire dans le monde, c'est-à-dire de ne point quitter Paris, tandis que les quelques centaines de personnes qui donnent à ce grand mot toute sa signification étaient encore réunies et que la saison des bals et des fêtes multipliaient les occasions de produire l'une des plus jolies débutantes qu'on

eût vu paraître depuis longtemps au milieu de cet essaim de demoiselles à marier qui s'y renouvelle chaque année.

On était au commencement de juin ; la journée avait été l'une de celles où l'on dit que *Tout Paris est dehors*. Les foules qui se pressent en plein air, le nombre illimité de ceux qui, assis dans les Champs-Élysées ou dans les jardins publics, semblent n'avoir d'autre affaire que celle de jouir du beau temps, permettraient en effet de supposer que personne ne demeure à la maison. Et, par le fait, on ne peut nier que, lorsque, pour une raison ou pour une autre, on est obligé de rester chez soi pendant toute la durée de l'un de ces beaux jours, on n'éprouve en général un certain malaise, et que le parfum de lilas et de muguet qui accompagne les bruits lointains du dehors rend fort difficile de concentrer paisiblement son attention sur une occupation quelconque.

La marquise de Liminges et sa fille faisaient donc comme tout le monde : elles étaient dehors, et en ce moment elles se promenaient au bois de Boulogne, où, en même temps que le leur,

se trouvaient les équipages les plus élégants de Paris, occupés par tout ce qu'on connaît et tout ce qu'on ne connaît pas. Le magnifique hôtel qu'elles venaient de quitter n'était point toutefois resté entièrement désert. La jeune Éliane de Liminges, nièce de la marquise, y était demeurée toute seule, et c'est pour elle que nous voulons réclamer d'abord l'attention du lecteur.

Assise non loin de la fenêtre ouverte d'une chambre spacieuse et bien meublée, elle semblait absorbée sinon par le livre qu'elle tenait à la main et dont ses yeux se détournaient souvent, du moins par une rêverie parfaitement d'accord avec le silence et la solitude dont elle était environnée.

Rêver, surtout lorsqu'il s'agit d'une femme, c'est le plus souvent penser mélancoliquement et mollement à elle-même. Mais ce n'était point de cette façon qu'était occupé l'esprit d'Éliane. Le coude appuyé sur une grande table chargée de livres et de fleurs, elle ne songeait pas à elle-même, elle ne planait point dans les airs, elle ne voyageait pas non plus à travers de vagues espaces ; un souvenir distinct, cher à son cœur

et particulièrement présent à sa mémoire ce jour-là, voilait son front d'une tristesse que l'impression joyeuse du printemps était impuissante à dissiper. Elle n'avait que dix-neuf ans et n'avait éprouvé jusque-là qu'un de ces chagrins qui, d'ordinaire, ne laissent pas de traces durables dans une vie à son début. Son jeune cœur cependant se sentait triste, et il lui semblait déjà que l'avenir ne lui rendrait jamais ce que le passé lui avait donné et enlevé.

Tout d'un coup le silence qui régnait depuis longtemps de ce côté de la maison fut rompu par un bruit de pas dans l'antichambre qui précédait la pièce dans laquelle elle se trouvait. La jeune fille, tirée ainsi brusquement de ses réflexions, eut à peine le temps de se lever, lorsque la porte s'ouvrit vivement, et un jeune homme de haute taille et d'une physionomie remarquable entra d'un pas délibéré. Mais, à la vue d'Eliane, il s'arrêta tout court, surpris et un peu embarrassé. Il avait évidemment cru trouver la chambre inhabitée.

« Pardon, dit-il, je me retire, si je vous gêne ; je ne serais pas entré de cette façon, si j'avais

su que vous étiez là? — Mais qui pouvait s'imaginer qu'à l'heure qu'il est et par le temps qu'il fait, vous pouviez être ailleurs qu'au bois de Boulogne, avec ma mère et Blanche?

— Je ne suis pas sortie et vous ne me gênez nullement. Mais pourquoi veniez-vous, si vous pensiez ne trouver personne ici?

— Je venais... je venais chercher un livre que j'étais sûr de ne pas trouver ailleurs... Ce livre-là, dit-il en désignant celui qu'Éliane avait jeté sur la table en se levant.

— Tennyson?

— Oui, je voulais relire la page que vous m'avez montrée hier, et, vous croyant sortie, il me plaisait de m'établir pour cela dans cette soi-disant salle d'étude qui, depuis que vous êtes ici, est devenue la seule chambre de la maison à laquelle on puisse appliquer le mot de confortable.

— Ma tante et Blanche seraient flattées du compliment que vous me faites, dit Éliane en riant.

— Elles ne prendraient point cela pour un compliment. Leur goût n'est pas le mien ni pro-

bablement le vôtre. Je gage qu'elles trouvent seulement que vous avez mis un grand désordre dans le domaine qui vous a été livré. Là, par exemple, cette grande table en face de la fenêtre avec ces deux vases remplis de fleurs au beau milieu de ces livres bien rangés. Cette autre petite table près du fauteuil... et ces étagères... et ce vieux canapé détaché du mur, où il était appliqué depuis cent ans... et cette belle rose placée là toute seule, dans son petit vase de cristal comme par hasard, et qui manquerait cependant à l'œil, si elle ne se trouvait pas sur ce tapis vert, et ce piano sous la vieille horloge, et en face sur l'autre pan coupé du mur ce grand crucifix. Tout cela, voyez-vous, c'est parfait pour moi qui m'y entends, et qui ait le goût et l'instinct du pittoresque. Mais le grand salon de tapisseries, avec sa table ronde, ses chaises et ses fauteuils systématiquement rangés, et même le petit salon, avec les horribles traces du grand empire qui en ont détruit le style, tout cela est bien plus conforme au goût général qui règne dans ma famille et leur semble à tous, je gage, beaucoup plus convenable

que tout ce charmant mélange de fouillis et de bon ordre dont je raffole, et qui me fait préférer cette chambre, même lorsque vous n'y êtes pas, à toutes celles de la maison. »

La jeune fille, à qui tout ceci s'adressait, après avoir commencé par rire, était devenue fort grave, et son visage, éclairé un instant d'un vif éclat, avait repris son expression précédente, pensive et triste.

« Ce que vous me dites là, Raynald, dit-elle après un silence, ne me fait pas plaisir; différer des autres, c'est fort souvent les contrarier malgré soi, et Dieu sait si j'ai envie de contrarier votre bonne mère ou Blanche, que j'aime tendrement, quoique...

— Quoique vous ne lui ressembliez pas du tout.

— Si je ne lui ressemble pas, ce n'est certes pas faire mon éloge. Quoi qu'il en soit, je suis maintenant de votre famille, et depuis près d'un an que votre mère m'a adoptée, j'aurais dû prendre tous les goûts, toutes les habitudes de la maison et surtout m'être débarrassée des singularités qui tiennent à la vie que j'ai menée

depuis mon enfance. Mais, pour cela, il faudrait un peu oublier ce passé... tandis que... quoiqu'assurément je sois très heureuse... »

Elle s'arrêta tout court pour que sa voix ne trahît pas un attendrissement qu'elle voulait cacher comme une ingratitude. Mais ce fut en vain, de grosses larmes remplissaient ses yeux, et, ne pouvant les arrêter, elle les laissa un instant couler en silence. Raynald de Liminges la regardait avec surprise et cherchait à interpréter ses larmes.

Éliane reprit bien vite, en s'essuyant les yeux par un brusque mouvement :

« Vous ne me verrez pas souvent ainsi. Mais cette journée ne ressemble pas pour moi à toutes les autres. »

Raynald se méprit sur ce qu'elle voulait dire.

« Cette journée est trop belle, en effet, pour la passer ainsi seule et renfermée, je ne m'étonne pas que vous ayez mal aux nerfs, et je trouve inouï que ma mère et ma sœur soient sorties sans vous.

— Je l'ai demandé. Ma tante voulait m'emmener, Blanche refusait de sortir sans moi.

Mais... ce jour est pour moi celui d'un triste anniversaire, j'ai obtenu de le passer seule. »

Éliane se tut. Elle ne pleurait plus... mais, debout, appuyée contre le dossier d'un fauteuil, elle oubliait la présence de son cousin, et elle reprenait peu à peu le cours des pensées que son apparition avait interrompues.

Ainsi posée sans le savoir, dans une attitude qui faisait valoir la grâce et la noblesse de sa taille, avec sa robe de soie grise, sa large ceinture noire, ses cheveux ondoyants et épais partagés sur son front en ligne droite comme ceux d'une statue grecque et retombant par derrière en longues boucles, elle eût pu servir de modèle à un peintre. La lumière du soleil couchant, jetant sur sa chevelure des reflets dorés et éclairant les objets dont elle était environnée, complétait le tableau et Raynald le contemplait en silence avec toute l'attention d'un homme qui possédait, ainsi qu'il venait de le dire, le goût et l'instinct du pittoresque. En même temps, il éprouvait un vif intérêt et une curiosité croissante.

Pourquoi Éliane pleurait-elle?... Quel était le

motif d'une tristesse, qui d'ailleurs ne semblait pas être dans son caractère?... Quelle pensée voilait son beau regard devant lequel semblait se dresser une image visible pour elle seule?

Raynald l'ignorait et il brûlait de le savoir...

L'adoption d'Éliane par la marquise de Liminges avait eu lieu près d'un an auparavant. Mais, à cette époque, Raynald était absent. Depuis quelques jours seulement, il était revenu d'Italie où il avait passé tout l'hiver. Ce qui avait précédé et motivé cette adoption lui était encore à peu près inconnu. Il savait seulement que sa cousine avait été élevée en Angleterre, et ceci le conduisait en ce moment à chercher l'explication de sa tristesse dans ses réminiscences des romans anglais dont sa mémoire était richement meublée. Il avait à la fois le goût délicat et l'esprit romanesque, ce qui lui donnait pour ce genre de littérature une préférence dont se moquaient quelques-uns de ses amis. Cependant, pas plus qu'eux, lorsqu'il était à Paris, il ne s'occupait habituellement des jeunes filles. Il disait, comme d'autres, qu'elles se ressemblaient toutes et qu'il n'apercevait aucune différence

entre elles. L'avenir divulgue assez promptement que cette uniformité apparente laisse intacte la variété infinie des esprits, des caractères, des facultés intellectuelles et morales. Raynald eût fait cette découverte plus vite qu'un autre, s'il y eût attaché la moindre importance. Mais aucun intérêt de ce genre ne s'était réveillé en lui jusqu'à ce jour, et celui qu'il éprouvait en ce moment tenait surtout à ce que celle qui était là devant lui se détachait du groupe des demoiselles qu'il voyait habituellement par une attitude particulière et presque indéfinissable. Elle était, en effet, calme, simple et silencieuse plus qu'aucune d'elles; elle avait pris, sans effort, toutes les habitudes du lieu où elle se trouvait. Pour élever la voix, elle attendait, tout comme Blanche, sa jeune cousine, qui avait deux ans de moins qu'elle, qu'on lui adressât la parole. Elle la suivait avec empressement au bout du salon, et travaillait sans rien dire pendant la soirée entière. Dans tout cela, toutefois, il était évident qu'elle agissait, non point par obéissance ou par imitation, mais par une réserve naturelle qu'il lui coûtait de vaincre. Elle sem-

blait vivre dans un monde intérieur dont elle n'était pas pressée de sortir. Toutefois lorsqu'elle avait rompu le silence, il était facile aussi de s'apercevoir que ses idées étaient spontanées et originales et qu'elle avait eu l'habitude de lire, de causer et de penser à son gré.

Après l'avoir regardée ainsi beaucoup plus longtemps que l'un ou l'autre ne s'en était rendu compte, Raynald résolut de s'éclairer, en ouvrant un interrogatoire.

« J'espère, ma cousine, dit-il avec une sorte de solennité, que vous excuserez l'indiscrétion que je vais commettre, mais notre situation actuelle me permet, je le pense, de vous traiter comme si vous étiez ma sœur. »

Éliane, qui d'abord n'écoutait pas, ramena son regard vers lui d'un air un peu plus attentif.

« La vie des jeunes filles anglaises, poursuivit Raynald, ne s'écoule pas, comme celle des nôtres, dans une sereine uniformité, et, à moins qu'il ne s'agisse d'un secret dont je ne puis être dépositaire, peut-être consentirez-vous à m'ouvrir votre cœur et à me dire toute la vérité. »

Éliane ouvrit ses grands yeux.

« Je n'ai aucun secret à confier ou à garder, dit-elle.

— Non?... alors dites-moi pourquoi vous pleurez et quel souvenir est attaché à ce jour que vous passez ainsi, si tristement, toute seule?

— Ce jour, répondit Éliane sans hésitation, quoique d'une voix émue, est l'anniversaire de celui où, il y a un an, mon grand-père est mort subitement devant moi. »

Raynald, en entendant cette révélation qui faisait évanouir ses visions romanesques, fut à la fois dérouté et peut-être soulagé; néanmoins il fut embarrassé pour poursuivre l'entretien.

De qui parlait-elle?... Ils avaient eu, l'un et l'autre, pour grand-père commun le vieux marquis de Liminges, dont Raynald se souvenait fort bien, quoiqu'il n'eût que dix ans à l'époque de sa mort. Mais il y avait de cela près de dix-sept ans, il ne pouvait être question de celui-là. C'était donc de son aïeul maternel que parlait Éliane. Qui était-il?... Chose surprenante, il l'ignorait... Mais, en tout cas, il lui semblait bien singulier qu'une belle jeune fille de dix-huit ans fût plongée dans un chagrin si profond

et si long par un tel événement? Quoi qu'il en fût, sa curiosité précédente changea d'objet, mais n'en demeura pas moins vive. Un certain mystère avait toujours plané sur la destinée du père d'Éliane. Raynald savait seulement que son oncle Roger s'était expatrié fort jeune, totalement ruiné par des folies de tout genre, en laissant à son frère aîné le soin de payer ses dettes. Il n'était jamais revenu, et son nom était rarement prononcé parmi les siens. Raynald se souvenait vaguement que son oncle avait épousé une Anglaise, qu'il l'avait emmenée avec lui en Amérique, d'où, au bout de quelques années, veuve et mourante elle-même, elle était revenue sous le toit de son père, où elle avait expiré en lui confiant le soin de son unique enfant.

Raynald n'avait jamais, depuis, songé à cette petite fille et encore bien moins au grand-père inconnu qui l'élevait loin d'eux, mais lorsqu'à son retour il avait trouvé Éliane établie sous le toit de sa mère, la profonde indifférence que lui avait inspiré jusque-là le sort de cette cousine étrangère s'était grandement modifiée.

Maintenant il désirait savoir jusque dans les moindres détails tout ce qui la concernait, et cependant il ne pouvait la questionner sans trahir une ignorance dont, vis-à-vis d'une si proche parente, il se sentait embarrassé. Tandis qu'il hésitait, elle répondit d'elle-même, sans s'en douter, à l'une des questions qu'il n'osait lui adresser.

« Mon grand-père se nommait John Maxwell, dit-elle; ce nom vous était inconnu peut-être, mon cousin?

— J'en conviens, » dit Raynald en rougissant.

Elle poursuivit tristement :

« Cela ne m'étonne pas, nous vivions si séparés de la famille de mon père, et la France est si loin de l'Angleterre. C'est pourtant, continua-t-elle en relevant ses yeux humides avec une expression de fierté, un grand nom, un nom ancien aussi bien que vénéré. »

Raynald, nous le disons à regret, était trop ignorant pour savoir si elle disait vrai ou non. Quelques noms historiques traversent de part et d'autre les frontières, et sont connus de tous. Hors de là, les gens du monde ignorent à peu

près également les détails de l'histoire de leurs voisins. En France, on associe habituellement l'idée de la grandeur d'un nom avec celle de la possession d'un titre, on applique cette règle à l'Angleterre et on ignore souvent qu'un sang ancien et illustre coule dans les veines de plus d'un gentilhomme anglais résidant encore aujourd'hui dans le manoir qu'habitaient ses pères avant la conquête normande, et que les honneurs de la pairie ne sont jamais venus chercher dans leur fière indépendance. Il en est surtout fréquemment ainsi pour les catholiques que leur fidélité à leur foi a longtemps privés de tous les avantages auxquels leur naissance leur permettait de prétendre.

C'était à l'une de ces nobles et antiques races qu'appartenait l'aïeul d'Éliane, et sa petite-fille pouvait, à bon droit, s'en enorgueillir.

« Vous l'aimiez donc beaucoup? » reprit Raynald.

Éliane essuya ses yeux, et avant de répondre à la question de son cousin, elle vint s'asseoir en face de lui dans le fauteuil, contre le dossier duquel elle avait été appuyée jusque-là.

« Vous me demandez si je l'aimais? dit-elle, et si je vous réponds : Oui, plus que tout au monde, vous penserez avoir compris qu'il était bon pour moi et que je suis une fille reconnaissante, et cela est bien la vérité, en effet, mais... mais... Oh! c'est beaucoup plus que tout cela... Je n'ai gardé aucun souvenir de mon père, et toute petite j'ai aussi perdu ma mère. C'est à peine si je me souviens de sa noble taille et de son visage pâle et doux. Mais lui! je l'ai vu toujours, partout, à chaque moment de ma vie. La sagesse, la bonté, l'intelligence, la piété, tout était en lui. Je ne sais rien qu'il ne m'ait appris, je ne suis rien que par lui et je n'ai guère connu, depuis ma huitième jusqu'à ma dix-huitième année, que lui, Mme Milsand, ma vieille gouvernante, et le P. Clément, notre chapelain. Eh bien, Raynald, ces années ont été si heureuses, que je crois, oui, quelque chose me dit que jamais, jamais plus, je ne connaîtrai le même bonheur, et que le plus beau de ma vie est passé.

— Allons donc! s'écria Raynald, voilà, en vérité, une idée bizarre, je dirais même absurde!

A votre âge, Éliane, ne plus jamais être heureuse, parce que monsieur votre grand-père (un homme excellent, je n'en doute pas, mais enfin un vieillard de je ne sais quel âge) n'existe plus. Cela ne se peut, cela ne se serait jamais vu, et cela ne sera certainement pas. Mais comment se fait-il, poursuivit-il après un moment de silence, que ce soit ce grand malheur qui vous ait rapprochée pour la première fois de votre famille paternelle? M. Maxwell ne pouvait ignorer que sa petite-fille n'était pas la dernière du nom de Liminges, et il n'aurait pas dû négliger, il me semble, de la mettre en communication avec ses plus proches parents. »

Éliane rougit et répondit d'une voix grave et légèrement émue :

« Il ne l'ignorait pas, Raynald, et je ne crois pas que ce soit lui, qui ait été coupable de négligence ou d'oubli. »

Il y eut un moment de silence et d'embarras; Raynald s'aperçut qu'il venait de s'avancer sur un terrain qu'il ne connaissait pas du tout. Il résolut de se mettre au fait, mieux qu'il ne l'était, de tout ce qui regardait sa cousine. En

attendant, il craignait de l'avoir blessée et regrettait ce qu'il venait de dire. Mais Éliane n'avait plus l'air d'y penser. Les bras croisés, les yeux fixés devant elle, elle ne voyait plus que le passé.

« Un an!... un an aujourd'hui, dit-elle, en ramenant ainsi Raynald vers le sujet qui la préoccupait elle-même et qui fixa bientôt aussi toute l'attention du jeune homme. C'était à cette même heure, et il faisait beau temps comme aujourd'hui. Nous étions dans la bibliothèque de Redwood, à peu près comme nous voilà, vous et moi. Il était près de la table et me regardait, la tête appuyée sur sa main, avec attention, comme vous en ce moment, et moi je lui parlais comme je vous parle... Seulement, je n'étais pas triste ce jour-là, au contraire. Ce cher grand-père était heureux, et je l'étais aussi. Il tenait à la main une lettre, et cette lettre, qu'il avait beaucoup attendue et désirée, elle était de votre mère, Raynald... Depuis quelque temps, cela m'a bien frappé plus tard, il me parlait souvent de ma famille française (ce qu'il avait fait rarement jusque-là). Avait-il

un pressentiment de sa fin prochaine et, connaissant mieux que moi ceux qui, après lui, viendraient occuper le vieux manoir, avait-il fait taire la fierté à laquelle il avait si longtemps obéi? Toujours est-il qu'après s'être promis de n'avoir plus de rapports avec une famille dont l'indifférence l'avait blessé, il s'était tout d'un coup décidé à écrire à votre mère... Cette lettre était noble et émouvante sans doute, car elle en fut vivement touchée et celle qu'elle écrivit en retour fut de nature non seulement à calmer le long ressentiment de mon grand-père, mais à le rassurer complètement sur mon avenir... Toutes les tristes choses qui s'étaient passées lorsque votre père vivait encore et que nous étions tous enfants, tout cela fut effacé, et dans ce moment dont je vous parle il me disait qu'il allait me conduire en France. « Avant de mou-« rir, je veux connaître ceux qui hériteront de « mon trésor. » C'étaient là ses paroles, le cher grand-père!... Oh! je vois encore ses yeux si doux... son sourire... ses longs cheveux blancs... Tenez, Raynald, dit-elle, en détachant vivement un médaillon d'or qui était attaché à son cou par

un ruban noir; tenez, regardez ce portrait qui est sa vivante image... »

Raynald prit le médaillon. Il le regarda avec attention : la fermeté et la douceur qui caractérisaient les traits de la jeune fille se retrouvaient, en effet, dans ceux de son aïeul.

« C'était absolument ainsi que ses yeux étaient fixés sur moi, continua-t-elle, en lui reprenant le médaillon et le regardant avec tendresse, avec ce même regard que voilà, lorsque, tout d'un coup... ô mon Dieu! quel moment! je vis ce regard s'obscurcir et une pâleur soudaine couvrir son visage. Il étendit les bras... et fit un effort pour se lever... mais, dès qu'il fut debout, il chancela et retomba lourdement dans son fauteuil. Lorsqu'on accourut à mes cris, ses yeux fermés se rouvrirent un instant et il dit quelques mots inarticulés en regardant vers la fenêtre d'où on apercevait le clocher de notre petite chapelle. Je compris et je m'écriai : « Courez, courez, « appelez le P. Clément! » Le grand-père sourit, je m'étais jetée à genoux devant lui. Il posa sa main sur ma tête et murmura : « Ély! » C'était ainsi qu'il me nommait, puis il dit : « Mon

« Dieu... » Mais il ne put en dire davantage, il leva encore la main et tenta de la porter à son front... puis... je ne sais plus ce qui se passa. — Quand le P. Clément arriva, il crut que nous étions morts tous les deux... Après cela, je ne le revis plus que lorsqu'on me permit d'aller l'embrasser pour la dernière fois, sur le lit où on l'avait transporté après sa mort... »

Éliane mit sa tête dans ses mains et, pendant quelques instants, elle laissa couler ses larmes sans contrainte. En relevant les yeux, elle vit ceux de son cousin fixés sur elle avec tant d'émotion et de sympathie, qu'elle en fut surprise et touchée.

« Je vous remercie de votre compassion, Raynald, dit-elle, et maintenant je ne regrette plus d'avoir parlé à quelqu'un de mon chagrin... Comme personne ne le connaissait ici, je ne voulais pas parler de lui aujourd'hui, et c'est pour cela que j'avais demandé à rester seule... Mais ce silence m'étouffait, et je sens que cela m'a fait du bien de le rompre !... »

II

Raynald serra la main de sa cousine et aurait volontiers poursuivi longtemps encore une conversation qui l'intéressait au dernier point. Éliane, de son côté, encouragée par sa sympathie, commençait à lui raconter comment au bout de huit jours de solitude et de douleur, lorsque la demeure d'où on avait enlevé la dépouille de son grand-père allait être livrée à ceux qui devaient occuper sa place, l'arrivée de la mère de Raynald, la compassion qu'elle lui avait témoignée, sa bonté maternelle, avaient été pour elle un véritable secours d'en haut; comment ensuite le voyage, la distraction, l'arrivée, la tendresse de Blanche, avaient allégé son chagrin et, sans altérer ses souvenirs du passé, avaient peu à peu doucement transformé sa vie. Mais, avant qu'elle pût compléter son

récit, une voiture roula bruyamment dans la cour et l'entretien fut suspendu. Raynald se leva, regarda l'heure, et l'idée lui traversant confusément l'esprit que peut-être sa mère ne trouverait pas bon qu'il vînt ainsi s'établir dans la salle d'étude à l'heure où sa cousine y était seule, il ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardin, et descendit tranquillement les marches du perron, tandis qu'Éliane, exempte de toute inquiétude de ce genre se levait pour aller à la rencontre de sa tante et de sa cousine; mais elle n'en eut pas le temps, car, avant qu'elle eût fait un pas vers la porte, Blanche l'ouvrit avec fracas, la ferma de même, se précipita en courant dans la chambre.

Elle demeura un instant sans parler, rouge et essoufflée. Mais, faisant de la main un signe à Éliane qui signifiait que, dès qu'elle aurait repris haleine, elle allait lui dire quelque chose de fort intéressant.

La jeune Blanche avait l'habitude de raconter parfois avec beaucoup d'animation des choses qui ne semblaient pas toutes, à Éliane, dignes de l'intérêt qu'elle semblait y prendre. Celle-ci

attendit donc patiemment et sans une grande curiosité ce qui allait suivre. Mais cette indifférence ne fut pas de longue durée, car elle aimait tendrement sa cousine; aussi l'expression de la plus grande surprise, ainsi que celle du plus vif intérêt se peignit-elle sur ses traits lorsque Blanche s'écria enfin:

« Éliane !... je crois que je vais me marier !...

— Vous !... vous Blanche? Est-ce possible?...

— Mais oui, — dit Blanche, qui avait jeté sur le canapé son chapeau à plumes rouges, et était maintenant devant la glace, ajoutant au désordre de sa chevelure en passant ses doigts dans ses belles boucles blondes. — Oui, moi-même. Pourquoi avez-vous l'air si étonné?... et comme si la chose était impossible à dix-huit ans, que j'aurai avant la fin du mois?

— Mais seulement parce que vous m'avez encore répété ce matin que vous me disiez tout...

— Eh bien !... je vous l'affirme encore.

— Et, poursuivit Éliane, que vous ne m'avez jamais dit un mot qui pût me faire supposer qu'il y eût quelqu'un... quelqu'un qui... quel-

qu'un enfin qui vous plût assez pour qu'il vous fût possible de songer à...

—Je vous ai dit la vérité. Il n'y avait personne.»

Éliane eut l'air étonné.

« Comment alors peut-il en être autrement depuis trois heures? Qui donc avez-vous rencontré pendant votre promenade?... »

Blanche vint s'asseoir près d'elle :

« C'est ce que je vais vous dire, lui dit-elle d'un ton de confidence. Vous me demandez qui nous avons rencontré?... Eh bien, Éliane, nous avons rencontré, au bois de Boulogne, la baronne de Crecy, et là (au milieu du bois, vous entendez?) elle a fait arrêter sa voiture et la nôtre, pour demander à maman d'aller chez elle ce soir de bonne heure, et elle a ajouté d'un air significatif : « Je compte que vous m'amènerez « Blanche. » — Maman a accepté, — et puis, quand nous avons continué notre chemin, elle m'a embrassée et elle m'a dit qu'il faudrait mettre ma robe blanche, parce qu'elle m'allait mieux que toute autre.

— Qu'est-ce que cela veut dire?... Quel rapport y a-t-il?...

— Cela veut dire (maman elle-même me l'a expliqué) que le neveu de Mme de Crecy, le comte de Monléon, sera chez elle ce soir.

— Eh bien ?

— Eh bien, ce jeune homme est un des meilleurs partis de Paris : il est très riche, très bien né, il n'a plus de père ni de mère, il est donc, dès aujourd'hui, en possession de toute sa fortune : à cause de cela, toutes les mères de Paris ont l'œil sur lui, mais jusqu'à ce jour on n'a jamais pu obtenir de lui de songer à se marier, et il évite les demoiselles comme le feu, de peur de se trouver compromis par quelques paroles imprudentes. C'est ce qui fait que je ne l'ai jamais vu. Vous comprenez donc...

— Non, vraiment, dit Éliane, — je ne comprends pas du tout.

— Comment ? vous qui êtes mon aînée, vous qui êtes accoutumée à une indépendance qui vous donne déjà l'air d'une femme mariée, vous ne comprenez pas que Mme de Crecy, en invitant maman à me mener chez elle ce soir, lui a fait entendre que c'était pour y rencontrer son neveu. Ce qui signifie qu'il veut bien enfin

songer à se marier, et que, si je lui plais... — elle jeta ici un involontaire regard sur la glace qui exprimait clairement que la chose était peu douteuse, — c'est sur moi que tombera son choix.

— J'avoue, dit Éliane d'un air rêveur, que je n'aurais jamais compris tout cela à moi toute seule... Et vous l'accepterez ?... comme cela ? tout de suite ?

— Assurément. Si, à son tour, il me plaît, ce qui me semble probable, car on dit qu'il a de l'esprit et une figure qui n'est pas désagréable. »

Éliane demeura silencieuse par la simple raison qu'elle ne savait réellement que dire. Dans la vie heureuse et paisible, mais absolument solitaire, qu'elle avait menée jusque-là, si elle avait jamais pensé au mariage, c'était d'une manière tellement différente de celle dont elle en entendait maintenant parler pour la première fois, qu'elle se sentait interdite, déroutée et, sans trop s'expliquer pourquoi, triste, au point d'avoir les larmes aux yeux.

Blanche s'en aperçut.

« Qu'avez-vous, Éliane ?... Vous avez l'air

consterné, sauriez-vous quelque chose que j'ignore sur le compte de M. de Monléon ? »

Cette supposition dérida Éliane.

« Sur le compte de M. de... Oh ! non, s'écria-t-elle en riant. Il paraît que, pour le moment, j'en sais autant que vous. Mais comment pourrais-je, je vous le demande, en savoir davantage ? J'entends en ce moment son nom pour la première fois.

— Cela n'était pas probable, j'en conviens, mais c'est votre air grave qui m'avait donné cette idée. Voyons, Éliane, parlez-moi franchement et sérieusement, pourquoi ce que je vous ai dit semble-t-il vous troubler si fort ? Cela vous fait-il du chagrin de penser que vous allez peut-être rester seule ici, et que moi, qui suis votre cadette, je serai probablement mariée la première ? »

Les yeux d'Éliane s'ouvrirent démesurément.

« Blanche ! s'écria-t-elle, quelle idée extravagante ! Comment a-t-elle pu vous traverser l'esprit ? Ceci me prouve que vous ne me connaissez guère.

— Je vous assure que je penserais cela sans scrupule, et probablement pas à tort, de la plupart de mes amies.

— Cela prouve alors qu'aucune d'elles ne vous aime autant que moi... Mais, en vérité, je trouve que tout cela est bien triste! » ajouta-t-elle, et son regard prit encore une fois une expression de mélancolie extrême.

« Triste ?... vous trouvez ? Je vous avoue que je ne vois pas ce qu'il y a de triste à épouser un homme riche, bien né, dont il n'est pas une de mes compagnes qui n'acceptât la main avec empressement, et qui, lui, me donnerait la préférence sur toutes les autres.

— Oui, oui, je comprends bien, dit Éliane, qu'il doit être agréable d'être préférée à d'autres, mais comment peut-on savoir soi-même d'avance qu'on éprouvera en retour ce même sentiment de préférence ? »

Blanche réfléchit un instant.

« Je crois, dit-elle, qu'il suffit de ne pas éprouver d'antipathie, lorsque toutes les choses importantes s'y trouvent.

— Les choses importantes ? répéta Éliane.

— Oui, le nom, la fortune et puis... le caractère.

— Le caractère, soit ; mais comment connaît-on le caractère d'un homme qu'on n'a jamais vu ?

— Oh ! on sait toujours... Ce qu'il y a de sûr, Éliane, c'est que tout le monde se marie de cette façon-là et que, pour ma part, je n'en connais pas d'autre... se connaître, s'aimer, se choisir d'avance, tout cela se voit dans les romans, mais ce sont des romans, et je n'en ai guère lus, d'ailleurs... »

Elle se tut un instant, puis elle éclata de rire, en montrant les deux rangées de ses dents blanches.

« Au bout du compte, dit-elle, je suis occupée en ce moment à vendre la peau de l'ours avant d'avoir tué la bête. Voyons, ne reprenez pas cet air triste et sérieux ; je n'ai pu m'empêcher de vous dire tout cela, quoique ce soit un grand secret et que maman fût peut-être mécontente de ce bavardage, car elle n'en a pas soufflé le moindre mot à qui que ce soit, pas même à Raynald, pas davantage à M. de Malseigne, ou même à Mlle Sylvestre ! »

Cette dernière était son ancienne gouver-

nante, qui n'avait pas cessé de demeurer dans la famille ; et le vicomte de Malseigne était un habitué si fidèle, qu'il en faisait partie presque autant qu'elle. Bien que beaucoup plus âgé que Raynald, il était son plus intime ami...

« Non, répéta Blanche, pas même à mon frère ou à ces deux bons vieux amis, et moi-même j'aurais tenu sans peine ma langue avec eux. Mais à vous, Éliane, je ne puis rien cacher, parce que je vous aime tout particulièrement, parce que depuis que vous êtes ici, je me sens heureuse et que je vous ouvre mon cœur tout entier, sans crainte, sans réticence, plus facilement encore qu'à ma mère ! Il faut que vous soyez bien bonne, Éliane, pour m'avoir inspiré cela dès le premier moment !... »

Elle jeta ses bras autour du cou de sa cousine, en accompagnant ce geste tendre et enfantin d'un si doux regard, que celle-ci la serra sur son cœur avec empressement et un sentiment de tendresse protectrice qui n'était d'accord ni avec son âge ni avec leur situation respective. Entre ces deux jeunes filles, en effet, la plus âgée des deux était précisément celle qui possé-

dait le moins d'expérience du monde, et malgré les liens de parenté qui les unissaient et la position réellement indépendante d'Éliane, c'était elle et non Blanche qui, sous le toit où elle se trouvait, occupait le second rang. Que pouvait-elle donc pour cette charmante fille, sinon l'aimer ; et comment pourrait-elle jamais avoir le pouvoir qu'il lui semblait posséder en ce moment d'assurer son bonheur et de protéger sa vie !

Elle se fût, d'ailleurs, probablement mal acquittée de cette tâche, car, à tort ou à raison, le bonheur revêtait à ses yeux un tout autre aspect qu'à ceux de sa cousine. Elle le comprit confusément en ce moment, mais elle comprit aussi la convenance pour elle de se taire, et sur des sujets où son inexpérience était manifeste de ne point se hasarder à émettre d'avis.

Eliane, toutefois, malgré sa douceur et sa déférence naturelle pour les opinions d'autrui, en avait de fort arrêtées pour une jeune fille élevée comme elle l'avait été dans une séparation du monde presque claustrale. Mais, il faut le dire, la solitude dans laquelle s'était écoulée son enfance et le début de sa jeunesse n'avaient été ni

triste ni vide. Et si, en fait d'amusement, elle ne connaissait guère que celui de ses longues courses à cheval ou de ses visites aux habitants de Redwood et des fêtes annuelles auxquelles elle présidait sur la pelouse au milieu des enfants et des pauvres du village, si son grand-père avait toujours inflexiblement refusé les invitations que ses voisins lui adressaient, ainsi qu'à sa petite-fille, en sorte qu'on avait fini par ne plus jamais penser à eux, il n'en était pas moins vrai qu'Éliane avait toujours ressenti les effets du bienfaisant contact d'un esprit supérieur, d'une grande âme, et d'un caractère énergique. Elle avait appris autrement et mieux qu'une autre tout ce qui fait partie de l'instruction d'une femme bien élevée, et en même temps son éducation avait eu ce quelque chose de viril qu'une main paternelle peut seule ajouter aux qualités qu'une fille doit ordinairement aux soins et aux exemples de sa mère. Éliane avait été privée de ceux-ci dès son enfance, mais sa douceur naturelle y avait suppléé, et nul ne pouvait dire qu'il lui manquât moralement ou physiquement aucune grâce féminine.

Néanmoins, au fond de son caractère résidait une vigueur peu commune, qui témoignait de la mâle influence qu'elle avait si longtemps subie, et se révélait tout d'un coup, dans l'occasion, habituellement elle n'en faisait rien paraître toutefois étant, nous l'avons dit, prompte à céder à la volonté des autres, et poussant jusqu'à l'indolence sa facilité à suivre, en matières indifférentes, l'impulsion qui lui était donnée.

Mais l'heure s'avançait. On dînait à sept heures à l'hôtel de Liminges, et la marquise et sa fille devaient, avant neuf heures, se trouver chez Mme de Crecy. Blanche quitta donc sa cousine pour aller se livrer aux préparatifs de la soirée dont l'issue devait être si grave, et s'occuper d'une toilette qui allait peut-être décider du sort de sa vie.

Éliane se préparait à la suivre ; les chambres des deux jeunes filles étaient contiguës, et on y parvenait par un escalier tournant qui aboutissait à l'une des portes de la salle d'étude. Mais, avant qu'Éliane eût franchi cette porte, la marquise de Liminges, sa tante, parut à la fenêtre du jardin et l'appela.

« Éliane, dit-elle d'un air un peu embarrassé, nous allons passer aujourd'hui la soirée chez Mme de Crecy, comme de raison vous êtes priée tout comme votre cousine... Mais je ne sais si vous êtes plus disposée à sortir ce soir que vous ne l'étiez ce matin. En tout cas, ma chère enfant, faites ce qui vous plaira ; vous êtes libre d'accepter ou de refuser. »

Éliane répondit sans hésiter :

« C'était pour la journée tout entière que je vous ai demandé, ce matin, la permission de rester à la maison ; si donc vous le voulez bien, ma tante, je ne sortirai pas ce soir. »

Mme de Liminges embrassa sa nièce avec une vivacité dont elle ne se rendit pas entièrement compte.

« Faites comme il vous plaira, mon cœur, je crains seulement que vous ne passiez ainsi toute seule une soirée fort ennuyeuse.

— Pour aujourd'hui, ma tante, soyez-en sûre, tout ce que je désire c'est d'être seule, et j'attendrai ici le retour de Blanche, sans m'ennuyer un seul instant. »

Mme de Liminges embrassa encore une fois sa

nièce, et se retira visiblement soulagée. Elle eût été incapable d'écarter Éliane de propos délibéré ; cela lui eût semblé contraire à sa dignité, c'eût été, d'ailleurs, admettre qu'une rivalité était possible, et que Blanche pouvait être éclipsée par une autre. Mais, néanmoins, elle aimait tout autant que sa fille parût ce jour-là toute seule chez Mme de Crecy, et elle savait bon gré à Éliane d'être venue sans le savoir au-devant de ses désirs.

La marquise de Liminges était une femme pour laquelle il était impossible de ne pas éprouver le plus profond respect. Demeurée veuve jeune encore, elle s'était consacrée sans partage à ses deux enfants, dont elle avait su gouverner la fortune non moins bien que l'éducation. Elle était une de ces femmes que l'on rencontre peut-être plus souvent en France qu'ailleurs, qui eût été capable de gouverner un royaume, et à laquelle aucun homme d'affaires, quelque habile qu'il fût, n'eût pu en remontrer quant à l'administration de ses biens ou au placement de ses fonds. Elle était, du reste, noble, juste, généreuse, d'une charité inépuisable envers les

pauvres, tout en étant très habile à n'être trompée ni exploitée par personne. Sa maison à Paris ou à la campagne était tenue d'une façon généralement citée comme un modèle. Ses gens la servaient bien, parce qu'elle savait les choisir et que, tout en ayant l'œil sur eux, elle savait les rendre heureux, en distribuant à propos, soit les larges récompenses, soit les fermes réprimandes. Rien ne lui échappait, cela était connu de tous, et cela servait à encourager les uns et à réprimer les autres.

Son salon, ainsi que le disait son fils, manquait peut-être un peu de ce désordre étudié qui est aujourd'hui un cachet d'élégance. On n'y trouvait pas autant qu'ailleurs des fauteuils de toutes les formes, dont les uns semblent n'avoir d'autre but que celui de favoriser le sommeil et les autres de faciliter des apartés ; mais les sièges, groupés autour de la table ronde, rendaient facile la conversation générale, qui n'y languissait pas. C'était, en somme, encore *un salon*, et lorsque la marquise était chez elle, il était rarement désert.

Le correctif de tant de belles et bonnes qua-

lités, c'était la pardonnable conviction d'être moins que tout autre sujette à l'erreur, et il en résultait l'impossibilité pour la marquise de comprendre, quel que fût le sujet dont il s'agissait, un autre point de vue que celui sous lequel elle le considérait elle-même, mais c'était là une disposition d'esprit dont personne ne souffrait dans l'ordinaire de la vie, car sa volonté juste et bienveillante, ses opinions sages et modérées, faisaient loi sans effort autour d'elle, et comme elle n'était ni contrariante ni fantasque, la pensée de lui résister ne traversait pas plus l'esprit de ses enfants que celui de ses serviteurs.

Lorsque les circonstances que le récit d'Éliane a fait connaître l'avaient amenée à adopter la jeune orpheline qui leur tenait de si près et avait cependant vécu si longtemps loin d'eux, ce fut la première fois de sa vie qu'elle eut quelque inquiétude sur l'un de ses actes et que l'idée lui vint que peut-être elle s'était trompée, en étendant jusqu'à la veuve et à l'enfant de son beau-frère l'irritation que lui avait causée la conduite de celui-ci. Le noble et tou-

chant appel du vieillard, qui, à l'approche de la mort et déjà sous l'étreinte du mal qui devait terminer ses jours, lui recommandait instamment sa petite-fille, lui causa une émotion profonde. La nouvelle de la mort de celui qui le lui avait adressé survenant ensuite, lorsqu'à peine elle avait pu y répondre, elle se fut sentie pénétrée de regret et presque de remords, si elle n'eût appris, en même temps, que la lettre où elle l'invitait en termes chaleureux à venir faire connaissance avec les parents de sa petite-fille en l'amenant lui-même au milieu d'eux, parvenue entre les mains de M. Maxwell peu d'heures avant sa mort, avait été sa dernière joie en ce monde.

Malgré tout cela, et quelque attendrie qu'elle fût sur le sort de la pauvre orpheline, elle résolut pourtant de ne point la rapprocher de sa fille avant d'être bien sûre que, malgré une éducation si différente de celle de Blanche, elle n'était point indigne de devenir sa compagne. Ce fut pour s'assurer de ce fait qu'elle se décida à franchir le détroit et à aller la chercher elle-même. Si ses inquiétudes eussent été le moins

du monde justifiées, elle eût, sans hésitation et sans scrupule, conduit Éliane tout droit au couvent pour y refaire son éducation, mais un seul regard attentif jeté sur le noble visage de la jeune fille ne laissait pas de doute sur la pureté et la droiture de son âme. Il était tout aussi facile de s'apercevoir qu'elle était modeste, sérieuse, simple et pieuse, et bien que ses manières ne fussent pas, en tout, conformes au type que la marquise estimait le meilleur, elle ne pouvait leur reprocher d'être affectées ou vulgaires, et, en somme, elle eut le bon esprit de s'estimer fort heureuse de ramener à sa fille une amie si charmante et qui bientôt lui devint si justement chère. Ce n'était pas, d'ailleurs, une lourde charge pour celle qui acceptait près d'Éliane ce rôle maternel, car, quoique les biens de M. John Maxwell fussent strictement substitués, il avait réussi à laisser à sa petite-fille, sur ses économies, une fortune non point considérable, comme celle qui, dans l'avenir, attendait Blanche, mais amplement suffisante, et dont elle était, de plus, immédiatement en possession. « Fût-elle donc laide, au lieu d'être

belle, et sotte au lieu d'être le contraire, » disait la marquise, « elle ne serait pas difficile à marier ». Elle comptait assurément s'en occuper sous peu et ne négligerait aucune des conditions qui lui sembleraient nécessaires pour assurer son bonheur. Mais, en ce moment, c'était à Blanche qu'il fallait songer, et pour ce jour-là, nous le répétons, elle était bien aise qu'Éliane eût simplifié les choses, en lui laissant le champ libre.

A l'heure du dîner, Blanche parut vêtue d'une robe de soie blanche, relevée sur un long jupon bleu, portant des rubans de même couleur à son corsage et dans ses cheveux, l'air plus animé que de coutume, et assez jolie enfin pour qu'il fût impossible de s'inquiéter de l'effet qu'elle allait produire. La marquise de Liminges avait conservé sa belle taille et un visage où se discernait encore la trace d'une beauté dont elle n'avait jamais fait aucun cas, car, dès sa jeunesse, elle avait préféré le pouvoir à l'admiration, et elle avait toujours mieux aimé dominer que plaire. Toutefois sa bonté réelle lui faisait de nombreux amis, et, en somme, elle était aimée

autant qu'obéie. Elle aussi avait déjà revêtu pour la soirée une robe de satin noir et placé sur ses beaux cheveux grisonnants, dont l'âge n'avait pas diminué l'épaisseur, un bonnet de dentelles qui lui allait fort bien; mais elle était distraite, nerveuse, et répondait, sans entendre ce qu'on lui avait dit, à ceux qui se trouvaient à table. Heureusement, ils étaient peu nombreux : à sa droite et à sa gauche, sa fille et sa nièce qui, devant passer la soirée seule n'avait pas quitté sa robe grise; son fils, en face d'elle; près de lui, Mlle Sylvestre, et de l'autre côté, le vicomte de Malseigne : c'étaient là tous les convives.

Pour mieux comprendre l'agitation de la marquise, il est bon de savoir que le mariage de sa fille avec Yves de Monléon (qu'elle n'avait cependant jamais vu) avait été le rêve de toute sa vie. Blanche était encore au berceau lorsque toute la société de Paris s'était émue à la nouvelle de la mort du comte de Monléon qui avait suivi de si près celle de sa femme, que le bruit avait couru d'abord qu'il s'était suicidé; puis on avait su qu'atteint lui-même d'une grave mala-

die au cœur, il y avait succombé en revenant de l'enterrement, laissant, par son testament, pour tuteur à son unique enfant, alors âgé de huit ans, son beau-frère le marquis de Crecy, veuf de sa sœur aînée, sans enfants, et qui vivait entièrement hors du monde, dans un vieux château, situé au centre de la France. Dès cette époque, plus d'une mère prévoyante eut les yeux braqués sur le jeune héritier; mais Mme de Liminges, avec plus de prudence et d'adresse que d'autres, sut découvrir la seule parente du vieux tuteur qui se trouvât dans la société de Paris. La baronne de Crecy y occupait, il est vrai, peu de place. Son mari appartenait bien à la famille, mais il avait disparu du monde après avoir fait de son mieux pour tourmenter et ruiner sa femme (qu'il avait épousée pour sa fortune). Elle était ainsi demeurée seule, fort riche encore, malgré les procédés de son mari et en possession d'un beau nom; mais, ayant peu de relations et vivant un peu à l'écart, elle fut d'autant plus flattée des avances de la marquise de Liminges dont il lui était impossible, à cette époque, de deviner les vues lointaines.

Plus de dix-sept ans s'écoulèrent ainsi sans qu'on entendît parler de l'oncle ni du neveu, lorsqu'un jour on apprit que le premier était mort et que le second venait d'arriver à Paris. Il y avait à peu près deux ans de cela. Ce fut alors que la marquise de Liminges recueillit les fruits de sa longue prévoyance.

La baronne de Crecy, comme proche parente du jeune homme, reçut à son arrivée sa première visite. A dater de ce jour, elle vit s'accroître subitement le cercle de ses connaissances. Mais toutes ses préférences étaient dès longtemps acquises, et toute sa sympathie était accordée d'avance à celle qui, la première, s'était rapprochée d'elle et qui, sans aucun motif, disait-elle, et lorsque son neveu était un bambin de quatre ou cinq ans, lui avait témoigné une bienveillance qu'elle était prête, dès aujourd'hui, à reconnaître, en devenant l'auxiliaire le plus zélé de ses projets matrimoniaux.

En attendant, la marquise se livra sans scrupule à une sorte d'espionnage que ces projets légitimaient sans doute, et au moyen duquel elle sut, d'abord, s'assurer que la conduite du jeune

Yves de Monléon était parfaitement régulière, et ensuite que, dans la terre de Crecy, où il avait passé son enfance (et qu'il possédait aujourd'hui), il passait pour un propriétaire bon et généreux, et qu'il y était universellement aimé. Ces renseignements ne firent que l'affermir dans ses desseins, et, dans l'espoir de leur donner suite, elle faisait la sourde oreille aux autres suggestions qu'elle recevait chaque jour d'une foule d'amis empressés, relativement à l'avenir de Blanche.

Malheureusement, l'objet de toutes ces préoccupations maternelles se dérobait complètement à la sollicitude qu'il inspirait. Il refusait obstinément de faire aucune nouvelle connaissance, et ne voulait mettre le pied dans aucun salon, sans excepter celui de Mme de Crecy elle-même. Yves reparaissait à peine chez elle le jour de l'an, résistait à toutes les invitations qu'elle lui adressait et finit par lui déclarer qu'il était résolu à n'aller nulle part, jusqu'au jour où il prendrait la résolution de se marier. Mais que ce jour-là il lui promettait, *sur l'honneur*, qu'il lui demanderait la permission de venir passer la

soirée chez elle. Or ce jour était venu, et comme Mme de Crecy avait prévenu son neveu (en l'assurant que la mère et la fille ne se doutaient de rien) qu'il rencontrerait ce soir-là, chez elle, Mme et Mlle de Liminges, on ne peut s'étonner si la marquise, tenue au fait de tout par son amie, était en ce moment moins calme qu'à son ordinaire.

Éliane, seule, toutefois, parmi les convives, le remarquait, et n'en éprouvait aucune surprise. Elle s'étonnait davantage de l'air sinon calme, du moins satisfait de Blanche. En tout, la tête d'Éliane était confuse et troublée par le mélange des souvenirs auxquels elle s'était livrée ce jour-là avec tout ce qui lui avait été révélé dans la conversation qu'elle venait d'avoir. Elle était, pour le moins, aussi distraite que sa tante. Raynald, de son côté, l'était aussi. Il regardait, à la dérobée, le profil régulier de sa cousine. Il aurait voulu connaître toutes ses pensées et, comme une heure auparavant, les lire toujours dans son beau regard. La conversation languissait donc plus que de coutume et se bornait à un échange de paroles insigni-

fiantes entre M. de Malseigne et Mlle Sylvestre, dont, contre ses habitudes, la voix lente et mesurée se faisait entendre, ce jour-là, plus que celle des autres.

Tout d'un coup son interlocuteur, s'adressant à Raynald, lui fit une question qu'il jugeait indifférente, mais qui ne sembla pas telle à toutes les personnes présentes.

« Savez-vous, par hasard, qui était ce gros garçon à la barbe noire et au teint fleuri, qui était hier au soir, à l'Opéra, dans la loge de Mme de Bellièvre?

—Non... je ne l'ai pas vu, dit Raynald avec distraction. Ah! si fait! je le sais. Je l'ai demandé. C'est ce jeune Monléon, qui ne va nulle part.

— En ce cas, pourquoi était-il dans la loge de cette aimable ennuyeuse?

— Parce que c'est sa voisine de campagne et qu'il la connaît depuis son enfance; et parce qu'elle est laide, n'est plus jeune, n'a pas d'enfants, qu'il ne peut, en conséquence, être soupçonné de lui faire la cour ou de prétendre à la main de sa fille. Deux pièges qu'il redoute et évite, à ce qu'il paraît, à l'égal l'un de l'autre.

C'est Henri Laugier, qui se trouvait près de moi dans une stalle, qui m'a conté tout cela : il le connaît je ne sais d'où. »

Raynald s'arrêta, et Malseigne ne poursuivit pas l'entretien. Mme et Mlle de Liminges avaient réussi à demeurer à peu près impassibles sous cette bordée imprévue. Mais Éliane, beaucoup moins habituée à être sur ses gardes, fit un mouvement qu'elle ne put réprimer, et une si vive rougeur colora son visage que ceux qui avaient parlé s'en aperçurent l'un et l'autre, et d'un commun accord passèrent, après un moment de silence, à un autre sujet de conversation.

Le dîner, qui semblait plus long que de coutume, s'acheva enfin. A huit heures et demie, on annonça à la marquise que sa voiture était prête, et, après avoir encore une fois jeté sur sa fille un regard semblable à celui qu'un officier supérieur jette sur la tenue d'une recrue qu'il va pour la première fois mener à la parade, elle donna le signal du départ, et Blanche la suivit bravement, sans négliger de se regarder, en passant, dans la grande glace qui se trouvait sur le palier de l'escalier.

Éliane les accompagna jusqu'au vestibule, puis elle retourna tout droit dans la salle d'étude, tandis que Raynald et Malseigne allumaient leurs cigares et allaient les fumer au jardin.

III

Quoiqu'il fût près de neuf heures, les dernières lueurs du jour semblaient se confondre avec la clarté de la nuit, et on voyait encore très clair dans la salle d'étude, située au couchant et recevant la lumière du côté de la maison, devant laquelle s'étendait le jardin à une très longue distance. C'était une des localités devenues rares depuis lors, dont aucun *embellissement* de Paris n'avait troublé le repos. A cette heure le quartier, toujours paisible, était devenu tout à fait silencieux. Tous les bruits de la rue avaient cessé, et lorsque Éliane, au lieu d'allumer sa lumière, ouvrit la fenêtre, l'air embaumé par les lilas, les roses, les petits œillets qui bordaient les plates-bandes et mille autres parfums du printemps, remplirent la chambre. Pendant un instant elle se crut loin

de la ville et du monde, et ramenée au lieu où elle avait passé son enfance. Les grands châtaigniers immobiles, dont pas un souffle d'air n'agitait le feuillage, se détachaient en masses sombres sur le ciel et ajoutaient à cette illusion, en lui rappelant ceux de l'avenue du vieux manoir qu'elle avait quitté sans retour, et pendant quelques instants elle demeura absorbée dans les souvenirs dont elle se reprocha, en ce jour, d'avoir pu se distraire si longtemps.

De la pièce où elle se trouvait on descendait, par quelques marches, sur une terrasse, au milieu de laquelle se trouvait le vaste perron qui conduisait au jardin. Elle couvrit sa tête d'un léger châle blanc et elle alla s'asseoir sur un siège d'où elle dominait le parterre rempli de fleurs, longé à droite et à gauche par les deux grandes allées de châtaigniers.

Elle y demeura longtemps, regardant alternativement le ciel et le jardin. D'abord, sa pensée fut ramenée tout entière au passé. Elle revit encore une fois les scènes qui s'étaient accomplies sous ses yeux, à pareil jour, l'année précé-

dente, et dont, quelques heures auparavant, elle avait raconté tous les détails à son cousin... Avec quel intérêt il l'avait écoutée! Cher Raynald! Quel bon cœur il a! dit-elle presque tout haut. En tout, que d'actions de grâces elle devait au Ciel pour l'avoir ainsi ramenée dans sa propre famille, et après le brisement de la seule affection qu'elle eût connue depuis son enfance, pour lui avoir rendu, à l'heure de son plus grand abandon, des liens si étroits et si doux! Mais, jusqu'à ce jour, Raynald ne lui avait paru que vif, instruit, intelligent; la veille au soir, ils avaient lu ensemble une page de poésie anglaise, et elle s'était aperçue avec plaisir qu'il parlait bien cette langue et admirait autant qu'elle les mêmes passages. Aujourd'hui il lui semblait que sa sympathie pour lui s'était accrue, et qu'il existait entre eux quelque chose de plus qu'un simple accord de goûts sur des sujets indifférents. Une foule de choses traversèrent son esprit avec cette rapidité de la pensée qui dépasse celle de l'éclair, des choses graves, élevées, intéressantes, dont elle aimerait à lui parler, comme elle parlait naguère à celui qui

n'était plus. En vérité, c'était la première fois qu'elle rencontrait quelqu'un qui lui rappelait son grand-père... Ici, elle interrompit sa rêverie et sourit malgré elle, car l'image de son cousin, dans l'éclat de sa brillante jeunesse, se dessina devant ses yeux, et elle comprit qu'il y avait dans cette comparaison quelque absurdité. Elle n'en poursuivit pas moins le cours de ses réflexions, et bientôt se mit à penser à Blanche. Mais cela la ramena vite à son frère : que penserait-il de ce que Blanche lui avait appris? Que dirait-il lorsqu'il saurait que ce « gros garçon » dont il avait parlé si légèrement à table, c'était l'homme choisi pour devenir l'époux de sa sœur, avant qu'elle l'eût jamais vu... Que dirait-il?

Elle se leva, vint s'appuyer sur la balustrade et elle se plongea dans des réflexions toutes nouvelles, mais qui avaient cependant une certaine relation avec le passé.

Elle se souvint en ce moment que, l'année précédente, elle avait vu un jour son grand-père recevoir une de ces invitations du voisinage qu'il refusait toujours. Celle-ci était pour un

bal. Il avait dit alors devant la vieille gouvernante d'Éliane, qui avait l'air de regretter ce refus : « Il est inutile que ma petite-fille fasse aucune connaissance dans ce pays où elle ne doit pas vivre. Ély est Française, miss Milsand, quoique cela puisse vous contrarier; le nom qu'elle porte est un grand nom de France. C'est dans ce pays qu'elle ira bientôt s'établir, c'est là qu'elle doit vivre et, s'il plaît à Dieu, c'est là qu'elle se mariera un jour, selon les coutumes de son pays, qui ne sont pas, me dit-on, en tout conformes à celles du nôtre. »

Éliane n'avait alors été frappée que d'une seule chose, dans cette réponse de son grand-père : c'était qu'il semblait parler d'une époque prochaine où elle serait privée de son appui, et elle avait quitté précipitamment la chambre pour qu'il ne vît pas qu'elle pleurait. Mais aujourd'hui le souvenir de ces paroles lui revint à la mémoire en même temps que celui de son entretien avec Blanche, et elle sentit battre son cœur avec une soudaine angoisse.

Ce que Blanche lui avait dit était-il réellement exact? Était-il possible, comme sa cousine le

disait, en ayant l'air de le trouver tout simple, que l'on pût épouser un inconnu? Était-il vrai que d'être aimée d'avance et choisie par celui dont on doit devenir la femme, ce soit une chose rare, au point d'être regardée comme une fiction romanesque? qu'aimer en retour avant de s'engager, ce soit une chimère non moins vaine?... Serait-il possible enfin que ce fût là sa propre destinée et que ce fût pour l'y préparer que son grand-père l'avait empêchée avec tant de soin d'en connaître aucune autre?

Arrivée à ce point de sa méditation, sa tête se releva, ses lèvres se serrèrent, et son visage prit une expression qui eût fort surpris ceux qui n'avaient remarqué jusque-là que la douceur de son regard et la gaieté de son sourire. Elle joignit fermement les mains et regardant le ciel, elle murmura tout bas : « O mon Dieu! est-ce vraiment là votre loi? »

En ce moment, Raynald et Malseigne, après avoir fumé leurs cigares presque en silence, revenaient lentement vers la maison. Malseigne parlait peu de son naturel, et il n'y avait pas lieu de remarquer qu'il fût plus silencieux que

de coutume, tandis que Raynald, d'ordinaire bruyant, causant et expansif, dès qu'il se trouvait seul avec son ami, semblait visiblement préoccupé et soucieux.

« Qu'est-ce que cela? s'écria tout d'un coup Malseigne. Là-bas... au bout de la terrasse. On croirait voir une apparition. »

Raynald regarda un instant attentivement devant lui.

« C'est Éliane qui respire l'air du soir, dit-il; mais, en effet, d'ici avec ce voile blanc sur sa tête, immobile à cette place, son aspect a quelque chose de surnaturel. »

Ils firent quelques pas de plus et virent alors distinctement les traits de la jeune fille, sans qu'elle-même pût se douter de leur présence.

« Je ne sais si elle réfléchit ou si elle prie, dit à voix basse Malseigne, mais elle est bien belle ainsi. Ne la dérangeons pas, ce serait dommage. »

Raynald ne répliqua pas. Ils retournèrent sur leurs pas et prirent une autre allée pour rentrer.

Chemin faisant, Malseigne dit :

« Peux-tu deviner pourquoi ce que j'ai dit de Monléon, à dîner, a semblé la troubler si fort?

— Non.

— Elle le connaît donc?

— Non.

— Tu en es sûr?

— Oui, elle ne connaît personne à Paris que ceux qui viennent chez ma mère.

— Mais n'aurait-il pas été en Angleterre, lui?...

— Non, assurément non, répondit Raynald avec véhémence. Cela ne se peut pas, c'est là une chose impossible.

— Impossible que M. de Monléon, que nous ne connaissons pas, ait fait un voyage en Angleterre? dit tranquillement M. de Malseigne, pourquoi cela?

— Pourquoi? Armand, vous m'impatientez. Évidemment je ne puis vous le dire, mais j'en suis sûr.

— En ce cas, cette émotion est bizarre.

— J'en conviens, elle est inexplicable. Mais demain j'en saurai la cause.

— Par quel moyen?

— En la lui demandant. »

Cela dit, les deux amis se donnèrent la main et se séparèrent, tandis qu'Éliane, sans se douter de l'effet qu'elle venait de produire et encore moins des conjectures dont sa physionomie trop mobile était la cause, rentrait dans sa chambre et fermait sa fenêtre.

Après avoir allumé sa lampe, elle s'assit près de la table, prit un livre et se disposa à passer son temps le mieux possible jusqu'au retour de sa cousine. Mais elle avait beau faire, elle était à la fois distraite et inquiète, et chaque fois qu'elle se demandait ce qui se passait en ce moment pour Blanche, les paroles de M. de Malseigne lui revenaient désagréablement à la mémoire. Un gros garçon à la barbe noire et au teint fleuri... Il lui semblait que ce type lui eût été odieux.

« Pauvre petite Blanche! j'espère que, quoi qu'elle en dise, elle n'hésitera pas à dire non, s'il lui déplaît trop... A sa place, ce qu'on nous en a dit là aurait suffi pour m'empêcher d'aller à cette entrevue. Que tout cela est étrange!... »

Mais, pour ne pas recommencer ses réflexions précédentes, elle ferma son livre et alla se mettre au piano. Elle était bonne musicienne, sa voix était belle, douce et pure, et les choses simples, telles que les romances, les ballades ou les cantiques pour lesquels le goût est plus nécessaire que l'art, elle les chantait dans une rare perfection. Elle commença par fredonner, puis elle passa d'une mélodie à l'autre, jusqu'à ce qu'elle eût épuisé le répertoire des chants religieux et populaires qu'elle savait par cœur, et elle ne s'aperçut enfin que près de deux heures étaient écoulées, qu'en entendant la vieille horloge placée au-dessus de sa tête sonner onze heures.

Elle se leva alors vivement, et dans ce même moment Blanche, qu'elle n'avait pas entendue rentrer, paraissait à la porte de la salle d'étude.

Éliane courut à elle et lui enleva le léger manteau blanc dont elle était couverte :

« Eh bien, ma Blanche, ma chère petite Blanche, qu'y a-t-il? Parlez, dites-moi tout.

— Eh bien, dit Blanche sérieusement, mais avec un grand calme, il me semble certain

qu'avant peu je serai Mme de Monléon. Voilà tout.

— Comment? voilà tout! Mais que pourriez-vous me dire de plus? et comment cela a-t-il pu être décidé ainsi sur-le-champ?

— Oh! ce n'est pas décidé comme quand une chose est faite, mais c'est tout comme.

— Et vous êtes contente?

— Oui, certainement, je suis contente. J'aurais été très fâchée que cela manquât. »

Éliane se sentit encore une fois déroutée, comme elle l'avait été le matin et ne sut plus quelle question adresser à sa cousine. Enfin, après un moment de silence, elle reprit :

« Vous savez, Blanche, si je vous aime et si je serais heureuse de ce que vous me dites. Mais je voudrais, du moins, être tout à fait sûre que vous l'êtes.

— Eh bien, je le suis, Éliane. Je vous le jure.

— Vous avez cependant l'air très grave. »

Un éclat de rire rendit à Blanche sa physionomie ordinaire, mais elle redevint bientôt sérieuse.

« Grave, dit-elle, me semble un mot singu-

lier, lorsqu'il s'adresse à moi, mais de fait il y a de quoi l'être un peu, n'est-ce pas? lorsqu'on sent que sa vie tout entière va changer; que soi-même on va subir une grande transformation; vivre d'une autre vie, avoir une foule de devoirs nouveaux et sérieux à remplir. Quand on est jeune et un peu enfant comme je le suis, on hésiterait au dernier moment et on aurait peur si on n'avait pas beaucoup de confiance en Dieu. Mais il m'aidera, dit-elle, en levant ses yeux bleus vers le grand crucifix d'ivoire suspendu au mur. Il m'aidera, car ce que je désire c'est d'être toujours une femme bonne et vertueuse et une vraie chrétienne. »

Les yeux d'Éliane se remplirent de larmes.

« Oh ! oui, ma bien-aimée, vous serez heureuse, cela est certain. Je vous aime, je vous trouve bonne comme un ange. »

Blanche, en ce moment, lui apparaissait, en effet, sous un jour imprévu et nouveau. Elle savait bien qu'elle était pieuse, elle l'avait souvent vue prier avec ferveur à l'église ; mais hors de là elle était si gaie, parfois si enfant, la manière dont ce jour-là même elle lui avait parlé

d'avance de cette soirée, de cette entrevue soi-disant accidentelle et cependant si longuement préparée d'avance, l'avait si fort étonnée et, pour trancher le mot, si fort *révoltée,* qu'une ombre avait passé sur son affection pour Blanche. Maintenant cette ombre était dissipée. Elle ne la comprenait pas mieux, mais elle l'aimait autant et elle l'estimait davantage.

Elle reprit avec plus de confiance un interrogatoire qui lui réservait bien encore plus d'une surprise.

« Était-il déjà là, lorsque vous êtes arrivées?

— Oui, il avait dîné chez Mme de Crecy avec plusieurs autres personnes, mais maman m'avait dit que je le reconnaîtrais sans peine, parce qu'il serait le seul de tous ceux qui seraient là que je n'avais jamais vu. »

A cette explication, Éliane fit encore malgré elle un léger mouvement de surprise, mais Blanche ne s'en aperçut pas et poursuivit :

« En effet, tous ceux qui se trouvaient dans le salon étaient des gens de notre connaissance, hormis un seul, et celui-là, lorsque nous sommes entrées, causait près de la fenêtre avec le vieux

M. de Kerdrey. Je l'ai donc bien vite découvert, mais je ne pouvais pas trop regarder de son côté. Je m'étais pourtant aperçue qu'il avait tourné vivement la tête lorsqu'on nous avait annoncées. Au bout d'un moment il s'est approché, et Mme de Crecy l'a présenté à maman. Ils ont échangé quelques paroles, et pendant ce temps j'ai pu le regarder à mon aise...

— Et... comment est-il?... je veux dire quelle figure a-t-il? » demanda Éliane avec un peu d'hésitation.

« Il a une barbe et des cheveux noirs frisés; il est grand, un peu gros ; il a des couleurs un peu trop vives, j'aimerais mieux qu'il fût plus pâle. En tout, il est bien.

— Tant mieux, » dit Éliane, étonnée de la conformité de ce portrait avec celui qu'elle avait dans la tête, plus étonnée encore de la conclusion de Blanche.

« Il m'a regardé aussi, continua Blanche, et, plus tard, pendant que maman et Mme de Crecy causaient ensemble, il s'est approché d'une table où je me trouvais avec deux ou trois personnes. Je feuilletais un album de photogra-

phies qui contenaient les portraits de plusieurs personnages éminents. Une fois il me dit : « Celui-là, c'est M. Thiers. » J'ai répondu avec un peu d'embarras qu'il n'était pas beau. « C'est « vrai, m'a-t-il dit, mais voici M. Mignet, qui a « une fort belle figure. » Oh ! oui, lui ai-je répliqué sans trop oser le regarder en face ; mais j'ai trouvé que le son de sa voix était agréable. Après cela, je me suis rapprochée de maman qui se levait déjà pour s'en aller. Lorsque nous sommes parties, il était près de la porte, maman lui a tendu la main, et il m'a saluée, voilà tout. Mais, en voiture, maman m'a dit qu'il avait dit formellement à Mme de Crecy qu'il était décidé, d'après tout ce qu'il avait entendu dire de ma famille et de moi, à me demander en mariage, à moins que ma figure ne lui déplût absolument. »

Ici Blanche ne put s'empêcher de sourire. Éliane en fit autant.

« Je suppose, dit-elle, qu'à cet égard, il a été passablement rassuré ce soir?

— Je crois que oui ! Du moins Mme de Crecy a dit qu'à la manière dont il me regardait, elle n'en doutait pas, et, que demain, dans la mati-

née, maman pouvait certainement s'attendre à la voir arriver ici, chargée d'une demande officielle. Vous voyez donc que la chose a l'air d'être décidée. »

Éliane avait beau faire, elle avait le cœur serré et mal à l'aise. Elle ne pouvait plaindre sa cousine puisqu'elle était satisfaite, et cependant elle ne savait comment la féliciter.

Après une pause, elle reprit :

« Mais, enfin, quand ferez-vous vraiment connaissance l'un avec l'autre ?

— Oh ! après, répondit Blanche sans hésiter.

— Après quoi ?... Après votre mariage?

— Non, avant, mais lorsque tout sera décidé... Il faudra au moins deux mois pour faire mon trousseau, et pendant ce temps-là, nous nous verrons à loisir. Il viendra alors tous les jours, et tous les matins il m'enverra un bouquet.

— Et si, par hasard, en le connaissant davantage, il vous déplaisait ?

— Oh ! ce n'est pas probable, il a l'air très bon.

— Mais enfin...

— Oh ! si ensuite, vraiment, *vraiment,* il me devenait tout à fait antipathique.

— Oui, si vous découvriez qu'il n'a pas d'esprit, ou pas de cœur, ou bien qu'il n'a pas vos goûts ?...

— Quant à mes goûts... je ne sais pas trop encore ce qu'ils sont. Voyez-vous, Éliane, j'aime beaucoup de choses, telles que la musique, la danse, et d'autres amusements de mon âge, d'une manière qui, je le sens bien, n'est pas très profonde. Ces goûts-là, j'y tiens peu, et ils céderaient sans peine à ceux de mon mari. Ce sera mon devoir de lui complaire, et je tâcherai qu'il soit content de moi.

— Il sera difficile, en vérité, s'il ne l'est pas, » dit Éliane à qui jusqu'à présent sa cousine paraissait infiniment supérieure à celui qui lui était destiné.

« Après cela, continua Blanche, que M. de Monléon ait plus ou moins d'esprit, cela ne me fait pas grand chose non plus ; s'il avait un méchant cœur, ce serait différent, mais pour cela je me fie absolument à ma mère, elle est si sage, si pénétrante, elle m'aime tant, que jamais elle n'eût songé à ce jeune homme pour moi, si elle ne s'était assurée qu'il n'avait ni un mau-

vais cœur ni une mauvaise conduite, je ne vois donc pas pourquoi il me serait antipathique.

— Mais, en fin de comptes, demanda encore Éliane, si cela arrivait, que feriez-vous alors ?

— Ce que je ferais ? Je le dirais à temps à maman et elle romprait le mariage, ce serait tout, mais ce n'est pas du tout probable. »

Éliane ne répliqua plus rien, et l'entretien eût pris fin si Blanche, qui n'avait pas sommeil, ne l'eût prolongé longtemps encore, et minuit avait sonné lorsque les deux jeunes filles se décidèrent enfin à gravir le petit escalier qui conduisait de la salle d'étude à leurs deux chambres. Blanche, toutefois, une fois sous ses rideaux de perse rose, y fut bientôt paisiblement endormie. Éliane, au lieu de cela, demeura longtemps les yeux ouverts.

Toutes les idées qui avaient jamais traversé sa jeune tête sur les conditions dans lesquelles on pouvait consentir à se marier étaient bouleversées de fond en comble par ce qu'elle avait vu et entendu pendant cette journée. Lorsqu'elle se mettait à la place de Blanche et cherchait à se représenter quelles seraient en pareil

cas ses propres impressions, elle sentait son cœur s'élever avec une sorte d'impétuosité contre toute pensée de s'enchaîner, comme elle, aveuglément et sur la parole d'autrui. Et cependant, lorsqu'elle se rappelait les sentiments que Blanche venait de manifester, elle se sentait attendrie et incertaine. Assurément, dans leur première conversation, elle lui avait semblé enfant et futile au delà de toute expression ; elle avait même, dans ce moment-là, été tentée de la croire dénuée de cœur ; mais ce soir, quoique plusieurs de ses paroles lui eussent encore semblé singulières, comme elle s'était cependant montrée raisonnable, simple, droite dans ses projets et ses résolutions, et touchante dans sa tendresse enfantine pour sa mère et dans sa pieuse confiance en Dieu !...

« Au bout du compte, se dit Éliane, c'est peut-être elle qui a raison, ce que j'avais rêvé est probablement une chimère qui n'a pas de réalisation dans la vie. C'est dommage ! mais si c'est vrai, que faire? S'y soumettre, si on peut ; sinon, il est bien facile de ne pas se marier. »

Cette dernière réflexion amena dans son

esprit une tranquillité que suivirent bientôt le sommeil, et le lendemain, il était huit heures, c'est-à-dire une heure plus tard que de coutume, lorsque les deux cousines, escortées de Mlle Sylvestre, s'acheminèrent ensemble vers l'église, où elles allaient chaque matin entendre la messe.

IV

Les premières heures de la matinée s'écoulèrent à peu près comme de coutume, Raynald (ce qui lui arrivait quelquefois) n'avait pas déjeuné à la maison. La marquise, sa fille et sa nièce occupaient leurs places accoutumées, près de la table ronde du salon, lorsqu'on annonça la baronne de Crecy.

Ce fut pour Blanche le signal de quitter la chambre, Éliane la suivit bientôt dans la salle d'étude, et les deux jeunes filles, presque également émues, attendirent en silence l'issue de l'entrevue qui allait avoir lieu.

Leur attente ne fut pas longue. Au bout de vingt minutes on entendit la voiture de Mme de Crecy s'éloigner, et Blanche fut avertie que sa mère l'attendait. Éliane, restée seule, n'eut pas le temps de se livrer non plus à des conjectures

très prolongées, car la porte se rouvrit bientôt. Elle vit reparaître Blanche et sa mère... l'une rouge et émue, l'autre joyeuse et rayonnante, et la nouvelle du mariage de sa cousine avec le comte Yves de Monléon lui fut officiellement communiquée. Éliane, amplement préparée comme on sait, ne témoigna qu'une surprise à laquelle sa tante s'attendait, et rien dans son maintien ne vint manifester l'espèce de stupéfaction dont elle avait peine à se défendre. Sa tante lui expliqua qu'il fallait encore garder *un peu* le secret jusqu'au lendemain, M. de Monléon ne devant venir que dans la soirée, pour être formellement présenté à Blanche en qualité de fiancé.

« Demain, poursuivit-elle, la nouvelle sera publique, mais d'ici là, je n'ai que le temps de l'écrire à une foule de personnes qui doivent la tenir de moi, de manière que chacune d'elle puisse dire qu'elle l'a reçue la première...

— Mais avant tout. »

Elle tira le cordon de la sonnette:

« Mon fils est-il rentré? » dit-elle au serviteur qui parut.

« Non, madame la marquise. »

La marquise fit un geste d'impatience.

« Dès qu'il rentrera, prévenez-le que je l'attends chez moi, et que je le prie de monter sur-le-champ ; » puis, donnant au serviteur une carte sur laquelle, tout en parlant, elle avait griffonné ces mots : « Venez ce soir, nous avons une grande nouvelle à vous apprendre. »

« Tenez, dit-elle, que l'on porte cette carte chez le vicomte de Malseigne. »

Au moment de quitter la chambre, la marquise appela sa fille. Blanche approcha.

« Il se pourrait peut-être, lui dit-elle à voix basse, qu'après avoir revu Mme de Crecy, M. de Monléon n'attendît pas jusqu'à ce soir... Ne sortez donc pas... peut-être même feriez-vous bien de... mais non, cette rôbe de toile écrue et ces rubans rouges vous vont bien, ne changez rien à votre toilette, tenez-vous seulement prête à paraître si je vous fais appeler. »

Ce pressentiment maternel fut justifié. L'entrevue décisive qui fixait irrévocablement le sort de Blanche eut effectivement lieu non le soir, mais dans l'après-midi de ce jour, seule-

ment ce fut d'une façon qui n'avait pas été tout à fait prévue par la marquise, et qui s'écarta quelque peu du programme si fidèlement suivi jusqu'alors.

Il se trouva, en effet, que M. de Monléon arrivant vers les quatre heures, c'est-à-dire à une heure où il savait n'être point attendu, jugea bon de faire précéder sa visite par l'envoi de sa carte, et tandis qu'il attendait le retour de son messager, apercevant au bout du vestibule une porte ouverte sur le jardin, il se dirigea de ce côté et descendit les marches qui conduisaient à la terrasse. A peine y eut-il fait quelques pas qu'il se trouva face à face avec Blanche qui, sortant de la salle d'étude, son chapeau de paille sur la tête, et un petit panier sous le bras, s'en allait, en fredonnant, cueillir un bouquet de fleurs dans le parterre... A la vue d'un étranger elle s'arrêta, et elle ne reconnut celui qui venait vers elle que lorsqu'il fut assez près d'abord pour la saluer, puis pour lui tendre la main...

Elle rougit alors prodigieusement, regarda autour d'elle d'un air effrayé, et eut l'air de songer à s'enfuir.

Mais elle entendit la voix qui, la veille au soir, lui avait semblé agréable, lui dire avec bonhomie :

« Mademoiselle, je vous en conjure, ne refusez pas de me donner la main, puisque je suis autorisé à venir ici, aujourd'hui, par madame votre mère, et même, j'ose le croire, par vous-même. »

Blanche alors se remit un peu et elle lui donna la main.

« La voilà, monsieur. »

M. de Monléon la baisa et la retint un moment dans les siennes.

« Ainsi, mademoiselle, cette main est à moi, vous le voulez bien, n'est-ce pas?...

— Monsieur, ma mère m'a dit... »

Elle s'arrêta court...

« Madame votre mère, continua M. de Monléon, veut bien m'accepter pour gendre, mais elle a ajouté qu'avant de me faire parvenir son consentement, elle s'était assurée du vôtre; puis-je vous demander de me renouveler vous-même cette assurance?...

— Monsieur...

— Mademoiselle, répondez-moi, de grâce : j'y tiens beaucoup.

— Monsieur...

— Mademoiselle !...

— Oui, monsieur. »

Cela dit, tout fut dit. Ils ne demeurèrent plus seuls un instant, car Mme de Liminges, avertie de la présence de M. de Monléon, était accourue. Elle fut un peu surprise de trouver la présentation pour ainsi dire esquivée, et la connaissance faite sans que cette formalité eût été dûment accomplie. Mais elle était, en somme, trop satisfaite de ce rapide dénouement, pour se préoccuper de cette légère infraction aux règles ordinaires, commise par celui qui, jusque-là, les avait si scrupuleusement observées.

M. de Monléon, du reste, gagnait à être vu de près. Au premier aspect, cela n'était que trop certain, sa figure manquait de distinction, et bien qu'il fût de haute taille, sa tournure n'avait aucune élégance, ses cheveux noirs et ses couleurs trop vives lui donnaient même parfois l'air dur, mais sa bouche exprimait la bonne humeur et la bonté, son regard était franc

et bienveillant, et sans savoir s'il avait ou non de l'esprit, et même en découvrant qu'il n'en avait pas beaucoup, il inspirait facilement confiance, et il était impossible de se sentir à la gêne avec lui. Il avait d'autres qualités plus sérieuses, il avait aussi quelques défauts, mais ni les unes ni les autres n'étaient de nature à modifier notablement cette première impression.

Dans la soirée de ce jour, le salon fut rempli de bonne heure de beaucoup plus de monde que de coutume, car la foule choisie de ceux auxquels l'heureux événement avait été annoncé *avant que personne n'en sût rien* s'empressa de venir faire acte à la fois d'intimité et de curiosité. La grande nouvelle circulait aussi déjà dans la maison, et la marquise n'avait pas eu d'ordres à donner pour que quelques lumières de plus fussent allumées çà et là, quelques vases de fleurs ajoutés sur les tables et les consoles, à celles qui remplissaient les jardinières; en un mot, on lisait clairement sur la figure épanouie des serviteurs (tous anciens et fidèles) que *mademoiselle allait se marier* et que, tous, ils se sentaient déjà à la noce.

Au milieu de cette gaieté qui régnait dans l'air, Raynald, seul, semblait un peu grave. Il était rentré fort tard, ce dont sa mère avait commencé par lui faire quelques reproches, la marquise souffrant toujours impatiemment qu'il s'absentât pendant toute la matinée, et ce jour-là plus que de coutume, à cause de la nouvelle qu'elle avait à lui communiquer.

Raynald, ne devinant pas ce motif, fronçait les sourcils de la réprimande, et son humeur n'était pas des plus sereines, lorsque sa mère, pressée d'en venir au fait, lui annonça sans préambule que le mariage de sa sœur avec M. de Monléon était arrêté et qu'il allait dans une heure faire connaissance avec son futur beau-frère.

« Avec M. de Monléon? répéta-t-il profondément surpris, M. de Monléon, mon futur beau-frère ! C'est lui que Blanche va épouser?

— Mais assurément, puisque je te le dis.

— Et vous en êtes satisfaite?

— A coup sûr.

— Et Blanche? qu'en dit-elle?

— Elle est enchantée, comme de raison.

— Et lui?

— Mais puisqu'il la choisit entre toutes les demoiselles de Paris! »

Raynald se tut un instant, puis il dit :

« Et Éliane, qu'en pense-t-elle?

— Éliane? Que veux-tu qu'elle en pense? Qu'importe?... Je n'en sais rien en vérité. Son tour viendra bientôt, et alors quand il en sera temps, je lui demanderai son avis sur ce qui la regardera, je n'avais point à m'en informer pour ce qui concerne Blanche. Mais, à toi, je te demande maintenant quel est le tien.

— Le mien? Quel avis puis-je avoir à ce sujet, ma mère?... Je ne connais pas M. de Monléon. Je l'ai vu avant-hier soir de loin, pour la première fois de ma vie, et je ne l'ai certainement pas trouvé beau.

— Il l'est pourtant.

— C'est une affaire de goût, mais, enfin, s'il vous convient et s'il plaît à ma sœur tout est pour le mieux. J'aurais mieux aimé, sans doute, que Blanche n'épousât pas un homme qui m'est complètement inconnu. Mais enfin vous le connaissez, j'imagine?

— Oui... Je le connais, dit Mme de Liminges, en hésitant un peu. Assez du moins pour être parfaitement tranquille sur le sort de Blanche.

— Et elle aussi, sans doute, le connaît et le trouve à son gré ?

— Oh ! quant à votre sœur, Raynald, j'espère que d'avance vous étiez certain que jamais elle n'aurait, au sujet de son mariage, une autre opinion que la mienne.

— Je sais qu'il en est ainsi pour la plupart des jeunes filles.

— Et je me flatte, dit Mme de Liminges avec quelque chaleur, que vous ne placiez pas votre sœur dans la catégorie des demoiselles indépendantes et romanesques qui font exception à la règle.

— Assurément non, dit Raynald en souriant. Aussi n'ai-je rien à dire et me voilà tout prêt à être au mieux avec ce beau-frère qui me tombe des nues. »

Ce dialogue avait précédé de peu d'instants la soirée, au début de laquelle la présentation annoncée avait eu lieu, et son futur beau-frère lui avait beaucoup moins déplu qu'il ne s'y attendait. Néanmoins Raynald ne se sentait

nullement à la hauteur de la gaieté générale, et peu à peu il gagna un coin du salon d'où il pouvait considérer ce qui se passait, tout en gardant le silence qu'il ne se souciait pas de rompre. C'était la première fois de sa vie qu'il voyait sous ses yeux s'arranger les préliminaires d'un mariage, et il avait beau savoir que tout était réuni en faveur de celui-ci, qu'il convenait à tout le monde et surtout à sa sœur, dont la satisfaction était visible, malgré lui, un sentiment de malaise pénétrait dans son cœur comme de la glace et le rendait triste à mourir.

Du coin de la chambre où il s'était placé, il regardait Blanche, son bouquet à la main et à son doigt une magnifique émeraude entourée de diamants que venait d'y placer son fiancé; tandis que sa chevelure, ornée des fleurs cueillies le matin, et sa robe de mousseline blanche ajoutaient encore à l'air presque enfantin que, malgré l'approche de ses dix-huit ans, elle conservait encore, et qui contrastait d'une façon étrange avec le solennel engagement dont ce brillant anneau de fiançailles était le symbole Elle parlait gaiement, toutefois, et sans em-

barras au comte de Monléon, et bientôt Raynald les vit tous les deux se diriger vers la place où se trouvait Éliane. Celle-ci à leur approche se leva et, le plus simplement possible, elle tendit la main au fiancé de sa cousine, en le regardant avec une expression de bienveillante curiosité qui indiquait manifestement qu'elle le voyait pour la première fois. Ceci laissait sans explication l'émotion de la veille. Néanmoins Raynald, tout en demeurant un peu intrigué, se retrouva subitement de bonne humeur, et la soirée prit à ses yeux un aspect moins sombre. Pourquoi? il ne se le demandait pas. Son habitude n'était nullement d'examiner très attentivement les mouvements de sa pensée ou les impulsions de son cœur.

L'entretien qui suivit cette présentation fut, au reste, très court. Éliane avait à peine eu le temps de se rendre compte de l'impression favorable que produisait sur elle la bonhomie et la cordialité empreintes sur les traits qu'elle venait d'envisager, lorsque les deux fiancés furent appelés à l'autre bout du salon où les attendaient d'autres félicitations, puis ils allè-

rent s'asseoir, côte à côte, dans un coin de la chambre, et, malgré la nombreuse assistance qui les entourait, ils eurent enfin ensemble ce que l'on pouvait appeler leur premier entretien *en tête à tête*.

Éliane était restée près de Mlle Sylvestre, à la table de thé, placée près d'une fenêtre ouverte. Mais, bientôt, attirée par la beauté sereine de cette nuit d'été, elle alla se mettre au balcon. Raynald, qui s'était graduellement rapproché d'elle, y fut bientôt à ses côtés.

« Quelle belle soirée, dit Éliane, et quelle bonne journée aussi, car enfin il faut vous féliciter, n'est-ce pas? puisque votre sœur est si heureuse!

— Oui, elle semble l'être, en effet, et je m'en réjouis. J'aime Blanche tendrement, je n'aurais pu supporter de la voir malheureuse. Mais cela n'était guère probable.

— Pourquoi?

— Oh! parce qu'elle est du nombre des personnes qui sont nées pour le bonheur... Celles-là le rêvent d'une certaine façon qui ne le rend ni difficile ni rare à rencontrer. »

Éliane ne répondit pas : tout ce qu'elle avait pensé depuis la veille lui revint à l'esprit, ainsi que l'envie qu'elle avait eue d'interroger son cousin, mais maintenant elle ne l'osait plus.

Tandis qu'elle hésitait, il lui dit :

« Éliane, me permettez-vous de vous faire une question ?

— Dites-moi tout ce que vous voudrez.

— Eh bien, hier à table, lorsqu'on a prononcé le nom de M. de Monléon, pourquoi vous êtes-vous troublée si fort?... »

La question venait à propos, et y répondre, c'était précisément articuler ce qu'elle avait sur les lèvres ; toutefois son premier mouvement fut de détourner subitement la tête, et elle sentit une rougeur non moins vive que celle de la veille couvrir son visage, car elle comprit tout d'un coup que le sujet était fort délicat à aborder avec le frère de Blanche. Toutefois, comme son embarras ne faisait qu'augmenter la curiosité de celui-ci et qu'il renouvelait sa question avec une insistance presque impérieuse, elle répondit :

« Blanche m'avait confié ce projet de mariage,

et quand j'ai entendu nommer inopinément M. de Monléon, et d'une façon qui ne semblait pas tout à fait avantageuse, cela m'a fait rougir, je suppose... je ne m'en souviens plus.

— Voilà tout?... dit Raynald d'un air de doute.

— Eh bien, non, Raynald, dit-elle tout d'un coup, ce n'est pas tout. Pourquoi ne vous dirais-je pas que je venais hier d'apprendre pour la première fois, à propos de M. de Monléon, qu'en France il arrivait souvent qu'un homme songeât à épouser une jeune fille sans la connaître... Lorsque ensuite on a prononcé tout d'un coup son nom devant moi, il m'a semblé que quelqu'un devinait ma pensée et y lisait la surprise et, vous l'avouerai-je, la répulsion que j'éprouvais... Aujourd'hui je vois que non seulement ce qui me semblait si étrange est possible, mais que cela paraît simple à tout le monde. Je dois en conclure que je me trompe ou, du moins, que mes sentiments diffèrent de ceux des autres... Mais enfin... puisque je vous ai dit tout ceci et que maintenant nous parlons à cœur ouvert, je voudrais bien savoir, Raynald,

ce que vous pensez vous-même de cette coutume? »

Il l'avait écoutée avec une attention profonde, et sa réponse ne se fit pas attendre.

« Ce que j'en pense? dit-il d'un ton résolu. Comme vous, je la déteste et je ne m'y soumettrai jamais. »

Le cœur d'Éliane bondit de joie.

« Oh! que vous me rendez heureuse! murmura-t-elle à demi-voix, sans savoir trop ce qu'elle disait, ni pourquoi elle le disait.

— Oui, poursuivit Raynald, pour une fois, je puis bien dire à ce sujet ce que je pense. Habituellement je n'en parle pas, certain que si j'émettais la prétention qui règne dans mon esprit et dans mon âme depuis que je me connais, elle serait déclarée absurde.

— Quelle prétention?

— Celle... dit Raynald d'une voix plus émue, d'aimer celle à laquelle j'engagerai ma vie, et ce qui est un rêve plus présomptueux peut-être, celle d'avoir la certitude d'être aimé en retour.

— Je m'étais figurée, dit Éliane simplement, que tout le monde se mariait comme cela, ou

pas du tout. Cela tient, sans doute, à ce que j'ai passé ma vie loin du monde.

— Oui, cela tient à cela. Mais... allez-vous maintenant changer d'avis? dit-il en la regardant. Cela ne serait pas impossible, car tout le monde vous dira que vous avez tort.

— Non, dit Éliane d'une voix ferme. Je suis certaine pour mon compte de ne changer jamais. »

Ils se turent tous les deux. Le sujet n'était cependant pas épuisé, mais :

Être trop bien d'accord parfois est un danger.

Peut-être le comprirent-ils confusément, car ils ne prolongèrent pas plus longtemps leur entretien et revinrent presque sur-le-champ dans le salon. La marquise y circulait ce soir-là avec plus de bonne grâce et de bonne humeur encore que de coutume, sans se douter que là-bas à l'horizon se levait un petit nuage qui menaçait de venir obscurcir la lumière couleur de rose dont étaient illuminés en ce moment, à ses yeux, le présent et l'avenir!

V

Il fut décidé que le mariage aurait lieu à la fin de juillet et que jusque-là on resterait à Paris, six semaines suffisant à peine pour les préparatifs d'une noce aussi brillante. C'était ajourner de beaucoup l'époque ordinaire du départ de la marquise pour sa terre d'Erlon-les-Bois, où elle passait la moitié de l'année. Mais on ne marie pas tous les ans sa fille unique, et c'était assurément le cas de faire infraction à la régularité de ses habitudes ordinaires.

Il faut avouer, du reste, que dans ce petit cercle dont on connaît maintenant les personnages, le temps ne parut long à personne. Sous prétexte tantôt de montrer à Éliane les environs de Paris, ou tantôt de lui faire voir les musées et les monuments qu'elle ne connaissait pas encore, on faisait chaque jour des promenades que

tous trouvaient charmantes. Avant de sortir, le matin, Blanche essayait ses robes et le soir, au retour, elle admirait les présents qui l'attendaient, et dont le nombre augmentait chaque jour. Elle jouissait de tout cela avec sa gaieté naturelle et son reste d'enfantillage, mais aussi avec un sentiment de reconnaissance sérieuse, car les pensées inquiètes qu'aurait pu réveiller parfois dans son esprit le changement prochain de sa destinée étaient tempérées par la confiance que lui inspirait de plus en plus celui qui allait en devenir l'arbitre.

Yves de Monléon, à dire le vrai, gagnait tous les cœurs par son bon sens et son bon caractère. Il faisait même preuve, dans leurs courses variées, d'une érudition qui avait sa valeur. Lorsqu'il s'agissait de se prononcer sur l'époque d'un meuble, sur le style d'une pendule ou d'un objet d'art, son goût et son savoir étaient en ce genre sans reproche... Il est vrai que lorsqu'il était question, soit de l'intérêt purement historique d'un lieu, soit de la beauté d'un site, il se refroidissait ou se distrayait beaucoup et alors il laissait volontiers la parole à Malseigne ou à

Raynald, qui se chargeaient tour à tour de répondre aux questions d'Éliane. Car Éliane savait questionner, non point qu'elle fût elle-même fort instruite, mais les choses qu'elle savait lui avaient été enseignées de manière à développer son intérêt pour tout et à bien lui faire connaître quelles étaient celles qu'elle ignorait. Or ceci, chez une femme, surtout aux yeux de ceux qu'elle interroge, vaut mille fois mieux que le savoir...

Armand de Malseigne, toujours peu pressé de parler, et absolument étranger au désir de faire de l'effet, était cependant un de ces hommes dont on dit, sans que ce soit tout à fait à tort, qu'ils *savent tout*. Il avait, en effet, lu tant de livres, vu tant de pays, et recueilli tant de souvenirs pendant le courant de sa vie indépendante et solitaire, vouée alternativement aux longues études et aux longs voyages, que rien ne lui était complètement étranger. Quant à Raynald, il avait étudié peu de sujets profondément, mais il avait une intelligence prompte et chaleureuse qui embrassait sans effort tout ce qui lui était offert, et il possédait, en outre, le

talent de rendre ce qu'il éprouvait avec une éloquence naturelle et facile, qui jamais ne s'était déployée avec plus d'avantage que pendant ces longues promenades mêlées de causeries, où, passant d'un sujet à l'autre, on touchait parfois à ceux qui sont les plus graves, et qui font vibrer dans l'âme les fibres les plus profondes. Éliane alors devenait sérieuse et attentive, tandis qu'au contraire Yves et Blanche profitaient de l'occasion pour cesser d'écouter et pour ne plus s'occuper que d'eux-mêmes.

Que se disaient alors ceux qui maintenant étaient autorisés à se tout dire? A peu près aucune des choses dont se compose le vocabulaire ordinaire des amoureux. Mais ils faisaient des projets d'avenir, où se confondaient des perspectives brillantes et parfois futiles avec des desseins nobles et généreux. Tantôt ils concertaient ensemble la couleur de leurs ameublements et la forme de leurs équipages. Tantôt ils parlaient des plans utiles et bienfaisants qu'Yves se proposait de réaliser dans sa belle terre de Crecy, et auxquels il aimait à initier d'avance celle qui allait être appelée à le seconder. Le

visage de Blanche perdait alors son expression enfantine et rieuse, et le plus vif intérêt se peignait dans ses yeux, car si les cordes de la poésie et du sentiment vibraient faiblement chez elle, il n'en était pas de même de celles de la générosité, de la piété et du dévouement. En somme, quels que fussent les sujets de leurs discours, il leur était facile de s'apercevoir qu'il y avait entre eux une parfaite conformité d'opinions et de goûts et d'en conclure, avec une certitude croissante, que l'avenir leur réservait de beaux jours.

En attendant, ceux qui s'écoulaient étaient déjà des jours heureux, et ils ne l'étaient pas pour eux seuls. Éliane, témoin du résultat de tous ces préliminaires qui lui avaient semblé si étranges, était désormais sans inquiétude sur l'avenir de sa cousine et se laissait aller sans réflexion à l'entraînement de l'heure présente. Sans doute, pendant la première phase de sa vie, elle s'était souvent trouvée complètement heureuse, mais jamais, jusqu'à ce jour, elle n'avait vécu dans cette atmosphère lumineuse que fait rayonner autour d'elle la jeunesse.

C'était pour la première fois que les joies du présent et les espérances confuses de l'avenir transformaient pour elle le sentiment de l'existence en une jouissance vive et intense. Depuis leur court entretien sur le balcon, elle n'avait pas causé un seul instant, sans témoins, avec son cousin; mais l'impression heureuse qui lui était demeurée de ce jour avait été sans cesse renouvelée pendant ces journées passées ensemble, environnés à la fois de toutes les émanations du printemps de l'année et de celles du printemps de la vie. Ni l'un ni l'autre, cependant, n'enviait le bonheur dont Blanche et Yves leur présentaient l'image; toutefois, *c'était le bonheur;* et si, en ce cas, il parlait une langue qui n'était pas la leur, il leur était peut-être facile de la traduire dans celle que pouvaient comprendre leurs propres cœurs...

Éliane, au surplus, éprouvait ces impressions diverses, sans les analyser. Elle se sentait heureuse, voilà tout; son esprit et sa beauté en ressentaient l'influence, et s'épanouissaient comme le font les fleurs et les fruits sous celle d'un doux climat.

Avant la fin de cette charmante période, pendant laquelle, malgré une certaine gravité, sentie plus ou moins par tous, ils avaient eu un peu des allures d'enfants en vacances, un plaisir imprévu vint s'ajouter au reste, et rendre à Éliane l'une des jouissances les plus regrettées de sa vie passée.

M. de Monléon savait que Blanche montait bien à cheval. C'était un point dont il avait pris soin de s'informer avant de se rendre à l'entrevue chez Mme de Crecy, car, étant lui-même bon cavalier et grand chasseur, il lui fallait, comme pour tout le reste, une femme qui partageât ses goûts. Mais Blanche ne montait d'ordinaire à cheval qu'à la campagne, et ce ne fut qu'après une longue et difficile négociation à laquelle Yves apporta une obstination qui était chez lui tout aussi remarquable que ses bonnes qualités; ce ne fut, dis-je, que lorsqu'il eut enfin réussi à lasser la résistance de Mme de Liminges, qu'elle finit par permettre quelques promenades à cheval à une heure de la journée assez matinale pour que l'on fût à peu près sûr de ne rencontrer personne. Blanche et son futur époux

seraient accompagnés de son fils, de sa nièce, et de M. de Malseigne, puisque Mlle Sylvestre ne pouvait, dans ces promenades équestres, la remplacer comme elle le faisait ordinairement dans les autres.

Blanche était jolie à cheval, et montait avec grâce et sans timidité. Mais elle n'y avait pas toutefois l'aisance parfaite que donnait à Éliane une habitude journalière, dont jusqu'à son arrivée en France, elle ne s'était jamais départie. Pour elle, monter à cheval n'était pas un talent, c'était un exercice ordinaire, dont elle avait souffert d'être privée, et qu'elle retrouvait avec transport.

Ces promenades, aux premières heures du matin, complétèrent l'espèce d'enivrement de cette courte période, dont tous ceux qui en faisaient partie devaient conserver un ineffaçable souvenir. Les uns, parce qu'elle marquait le début d'une longue série d'années heureuses, les autres pour une raison contraire, mais pour tous ce fut une de ces époques vers lesquelles la mémoire retourne doucement ou tristement pendant la durée d'une vie entière.

On était parvenu aux derniers jours de juillet, le mariage de Blanche devait avoir lieu dans huit jours, et, ces jours, elle allait les passer en retraite dans le couvent où, cinq ans à peine auparavant, elle avait fait sa première communion.

La dernière de leurs promenades à cheval avait eu lieu le matin, et Raynald achevait maintenant un déjeuner en tête à tête avec Malseigne dans la demeure de celui-ci, située près des Champs-Élysées.

Après un des longs silences qui lui étaient habituels, Malseigne dit tout d'un coup :

« Il faut avouer que le courage chez une femme, et même la hardiesse lorsqu'elle s'applique à propos et ne porte aucune atteinte à sa douceur et à sa réserve, est un grand charme de plus ajouté aux autres!... On a beau parler de l'intérêt qu'inspirent la timidité et la faiblesse, il y a une sorte de bravoure qui est l'indice d'une âme forte et maîtresse d'elle-même à laquelle, pour ma part, je trouve incomparablement plus d'attrait.

— Oui, dit Raynald, répondant à la pensée que son ami n'avait exprimée qu'à moitié, oui,

en vérité, elle était charmante hier ! Charmante par sa présence d'esprit et sa tranquillité, lorsque cet écolier maladroit, en passant brusquement près d'elle, a fait cabrer son cheval. Charmante aussi, lorsque Monléon a fait la folie de lui demander si elle avait jamais sauté une barrière et qu'elle a franchi, comme un oiseau, celle qui se trouvait devant elle ; et cependant ses manières sont singulièrement douces et féminines. C'est là ce qui rend cette absence de peur si originale. En tout, Armand, avez-vous jamais vu personne qui lui ressemble?

— Non, j'en conviens, je ne m'en aperçois que depuis que je la connais davantage. Jusqu'à ces dernières semaines, je n'avais remarqué en elle que sa beauté, qui saute aux yeux. Mais elle a une manière de parler, et même une manière de se taire, qui la rend différente de toute autre. Dieu veuille que cette charmante fille soit heureuse ! et que la vie lui réserve une destinée heureuse et sereine !

— Dieu le veuille !... » dit Raynald. Et ils retombèrent dans le silence.

« Je vois d'ici, reprit Malseigne, en allu-

10021 10021

mant son cigare, que ton excellente mère, qui ne hait pas les campagnes matrimoniales et qui vient d'en terminer une si brillante, ne tardera pas à en recommencer une autre toute semblable, dans l'intérêt, cette fois, de sa nièce.

— Toute semblable ?... Vous savez bien que non, Armand, répondit Raynald avec vivacité.

— Je sais ce que tu m'as dit sur la manière de voir d'Éliane, à ce sujet... Mais qui sait ?... Ce qui se passe en ce moment sous ses yeux pourrait bien la faire changer d'avis.

— J'en doute.

— Et ensuite, il n'est pas impossible qu'il se présente un parti qui puisse réellement lui convenir.

— C'est-à-dire un homme qui soit tel qu'elle puisse réellement l'aimer?

— Mais oui, pourquoi pas?... Cela n'aurait rien d'extraordinaire, il me semble. Assurément elle est faite elle-même pour inspirer un sentiment passionné.

— Assurément.

— Et tu n'ignores pas que rien n'est plus contagieux que cela.

— Vous croyez, Armand?

— Mais tu le sais mieux que moi, j'imagine.

— Je le savais, dit Raynald d'un ton rêveur... oui, j'ai peut-être cru cela dans ma vie... mais aujourd'hui il me semble que je n'en suis plus sûr du tout. »

Malseigne, tout en se laissant aller à penser tout haut, avait été jusqu'à ce moment passablement distrait, mais quelque chose dans l'accent de son ami réveilla tout d'un coup la perspicacité qui alternait chez lui avec la distraction. Sa pensée errait en effet souvent, un peu comme un cheval qu'on laisse aller à l'aventure, mais dont on ressaisit les rênes avec promptitude et décision dès qu'il faut le diriger vers un but déterminé.

« Tu n'en sais plus rien, » répéta-t-il lentement en regardant Raynald en face... Puis, se frappant le front: « Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, il faut que je sois aveugle, imbécile ou fou! Tu aimes ta cousine! Quel malheur!...» Il jeta son cigare, se leva et se mit à marcher dans la chambre avec agitation.

Raynald se leva aussi, sa figure prit l'expres-

sion que lui donnait tout ce qui ressemblait à une réprimande ou à un conseil. Il croisa les bras et dit d'un air froid :

« Et pourquoi ne l'aimerais-je pas ?

— Pourquoi ? Mais parce qu'il ne faut pas que tu aimes Éliane, puisque tu ne peux pas l'épouser.

— Voulez-vous bien me dire ce qui pourrait m'en empêcher, si Éliane elle-même y consentait ? »

M. de Malseigne interrompit sa promenade, et, s'arrêtant en face de son ami, il répondit :

« Parce que jamais, *jamais*, entends-tu, ta mère ne consentira à ce mariage. »

Une légère pâleur passa sur le front de Raynald, émotion ou colère, ses lèvres tremblaient, et il répliqua :

« Je croyais vous avoir mille fois dit, Armand, qu'il y a un point sur lequel j'étais décidé à demeurer maître de mes actions. Si ma mère croit pouvoir me dicter un choix et me désigner celle que je dois aimer, pour la première et la seule fois de ma vie, je résisterai à sa volonté.

— En cela, tu feras bien. »

Raynald eut l'air surpris.

« Eh bien, alors?

— Oui, tu feras bien de ne point te laisser imposer par sa volonté de trop lourds devoirs, mais tu ferais mal de lui imposer un trop lourd chagrin, par la tienne.

— A cet égard, je vous le répète, je suis le maître et je veux le demeurer. »

M. de Malseigne ne voulait en ce moment ni contredire ni approuver Raynald, il savait que l'un eût été inutile, l'autre dangereux; il recommença à se promener dans la chambre et ne lui répondit pas. Il se regardait comme un vieux garçon, bien qu'il n'eût au fait que trente-cinq ans, mais il n'avait rien de l'égoïsme que l'on prête à ceux qui vieillissent ainsi solitairement. Ses affections étaient fortes, profondes, fidèles, et bien loin d'occuper les autres de ce qui le regardait, il avait à parler de lui-même une si insurmontable répugnance, que ses amis les plus intimes ignoraient presque tous les incidents de sa vie. Ce qu'ils savaient seulement, c'était qu'il était capable d'un dévouement à toute épreuve, que, sur presque toutes choses,

il était de bon conseil, et que pour plaindre ou pour consoler les peines d'autrui il avait une intelligence presque féminine et une sorte d'expérience qui, à défaut d'autre révélation, indiquait qu'il avait souffert. Fils d'un ami intime du père de Raynald, il avait toujours vécu dans la plus étroite intimité avec la famille de celui-ci. Assez âgé et surtout d'un esprit assez sage pour être initié à la plupart des préoccupations de la marquise, assez jeune pour être l'ami de ses enfants, il éprouvait pour la première un sentiment qui ressemblait au respect filial, et pour les derniers une affection qui ressemblait à la tendresse paternelle. Il avait cependant conservé l'air jeune, et ce temps et la souffrance qui avaient fait prématurément grisonner ses cheveux n'avaient altéré ni la régularité ni la noble expression de ses traits. En ce moment, ils exprimaient à la fois la contrariété, la tristesse et l'inquiétude.

Raynald, qui se fût probablement mis en colère si l'entretien eût continué comme il avait commencé, redevint calme dès qu'il vit que son ami se taisait, et lorsqu'enfin celui-ci vint se rasseoir

dans son fauteuil, un journal à la main, comme s'il ne songeait plus au sujet de leur conversation, ce fut lui-même qui y revint.

Depuis un mois, il est vrai, il se laissait aller au charme le plus puissant de tous, sans qu'aucune réflexion fût venue le troubler. Il ne s'était pas même demandé jusqu'à ce moment si réellement il aimait sa cousine; il savait seulement que sa beauté le charmait, et que son esprit et son caractère lui inspiraient un intérêt et un attrait jamais éprouvés auparavant. Il reconnaissait qu'elle lui était supérieure; que près d'elle la frivolité de quelques-unes de ses préoccupations faisait place à des sentiments nouveaux qui le rendaient plus heureux... Il avait vécu comme dans un rêve... mais maintenant qu'on le réveillait, pourquoi ce réveil devait-il être une souffrance? Pourquoi, au contraire, le rêve ne deviendrait-il pas la douce réalité de sa vie?

Tel est à peu près le résumé des aveux et des questions par lesquelles Raynald répondit enfin avec une expansion soudaine, à celles que son ami ne lui adressait plus.

« Pourquoi?... répéta celui-ci après l'avoir

écouté attentivement. Mais, je te l'ai déjà dit, parce que ta mère a sur ce sujet une opinion arrêtée. Je ne la discute pas avec toi ici, je ne sais si elle est absolument sage et fondée, je sais seulement qu'elle n'en changera pas. Et alors, Raynald, je te demande si tu vas engager une lutte qui ne saurait être heureuse ni pour toi ni pour celle qui en serait la cause innocente. Supporterait-elle elle-même la pensée d'apporter ainsi le trouble sous ce toit où elle a été recueillie avec tendresse à l'heure où elle était seule au monde.

— Elle avait droit à la place qu'elle est venue occuper tardivement parmi nous, dit Raynald vivement et avec amertume. Ma mère avait envers elle et envers son grand-père de grands torts à réparer, et ce serait en avoir un nouveau et plus cruel que de prétendre la punir des sentiments qu'elle inspire sans le vouloir, et peut-être... peut-être lui imposer le sacrifice de ceux qu'elle éprouve. »

Malseigne le regarda.

« Mais ne disais-tu pas précisément tout à l'heure, quant à ce dernier point, que tu n'en étais nullement sûr.

— Je n'ai pas précisément dit cela. Mais, en effet, j'ignore totalement ce qu'elle pense de moi.

— Et tu m'affirmes que jamais, jusqu'à ce jour, tu ne lui as parlé comme tu viens de me parler d'elle?

— Jamais, je vous le jure... Mais enfin cette harmonie parfaite qui règne entre nous, si elle s'en était aperçue, si le bien qu'elle me fait, elle s'en était rendu compte tout comme moi, et si tout cela avait réveillé dans son cœur cette affection réelle et profonde sans laquelle elle ne s'engagera jamais?...

— Mon pauvre Raynald, s'il en était ainsi, le sacrifice serait affreux, dit M. de Malseigne d'une voix troublée; et devenant tout d'un coup plus pâle que de coutume, oui, ce serait affreux, et ce n'est pas moi qui aurais le courage de te le conseiller!

— Pardonnez-moi, Armand, d'avoir réveillé sans le vouloir un triste souvenir. Mais, je l'avoue, mon ami, je pensais qu'il me donnait un droit particulier pour compter en ce moment sur votre sympathie. »

Malseigne se remettait de l'émotion passagère qu'il venait d'éprouver.

« Ma sympathie ! dit-il avec effort, à coup sûr, tu l'as tout entière. Mais, Raynald, il ne s'agit pas ici de ma sympathie, il s'agit de ton devoir, je dirais presque de ton honneur. L'un et l'autre t'obligent à ne rien dire à Éliane avant d'avoir obtenu le consentement de ta mère ; et, puisqu'il en est temps encore, jure-moi que tu continueras à te taire et que tu éviteras maintenant tout ce qui, à défaut de paroles, pourrait lui révéler tes sentiments.

— Pourquoi me demandez-vous cette promesse ?

— Je te la demande, parce que si mes prévisions se réalisent, si un obstacle (qui serait insurmontable) s'élevait entre elle et toi, je pense, Raynald, que tu ne voudras pas ajouter à la souffrance de ton propre cœur le remords d'avoir troublé le sien? »

Raynald ne répondit pas. Armand poursuivit :

« Jusqu'à ce jour, il est fort possible qu'elle n'ait vu en toi que le frère de Blanche, presque son propre frère à elle-même. Je te rends cette

justice que, pendant toutes ces promenades que nous venons de faire ensemble, jamais tu n'as semblé chercher à te rapprocher d'elle d'une façon évidente, et qui pût attirer son attention ou la nôtre. Elle est d'ailleurs trop fière, trop simple, trop peu occupée d'elle-même pour être prompte à deviner ce qu'elle inspire, ou même peut-être à comprendre ce qu'elle éprouve. Je pense donc qu'il est encore temps pour toi d'agir en honnête homme, c'est-à-dire en homme incapable de faire une promesse qu'il sait ne pouvoir tenir. »

Raynald demeura quelque temps pensif, puis il reprit gravement :

« Vous savez, Armand, si je vénère et j'aime ma mère, c'est au point de ne pas même vouloir examiner s'il lui serait possible, dans une circonstance quelconque, d'abuser de son autorité. Toutefois, je vous le répète, si, comme on dit à Paris, elle voulait *me marier* à son gré plutôt qu'au mien, et que, malgré mes vingt-six ans révolus, elle ne me permît point de disposer à mon gré de mon propre sort, vous m'accordez, n'est-ce pas? que la résistance me serait permise?

— Oui, mille fois oui : mais de là à...

— Oui, je sais, de là à faire moi-même un choix, fût-il le plus raisonnable du monde, auquel elle refuserait de souscrire, il y a un intervalle que la tendresse et le respect m'interdisent de franchir. »

Malseigne fit un signe de tête affirmatif.

« Soit, dit Raynald, j'admets cette distinction d'autant mieux que, sans doute, Éliane, encore moins que moi, consentirait à se passer du consentement de ma mère.

— J'en suis certain, et c'est une raison de plus pour me faire la promesse que je te demande. »

Raynald réfléchit encore un instant, puis il dit :

« Eh bien, Armand, voici ma main, je me tairai, je vous en donne ma parole d'honneur, tant que je n'aurai pas obtenu le consentement de ma mère. J'espère seulement que cet engagement sera de courte durée. »

VI

Raynald maintint la promesse qu'il venait de faire avec d'autant plus de facilité, sans doute, que le lendemain de ce jour il s'absenta de Paris pour aller visiter une petite propriété dont il venait d'hériter d'une façon imprévue, et que, jusqu'au jour du mariage, il eut à peine l'occasion de revoir sa cousine. Il n'assista pas non plus, par suite de cette absence, à un léger orage intérieur, auquel le caractère de son futur beau-frère et celui de sa mère menaçaient, un moment, de donner quelque importance.

Nous l'avons dit, M. de Monléon était obstiné, et il devint bientôt curieux d'observer l'effet de ce défaut ou de cette qualité (selon la circonstance) en présence de cette même qualité ou de ce même défaut également notoire chez Mme de Liminges, sa future belle-mère.

A l'occasion des promenades à cheval, ils avaient déjà eu une première rencontre, dans laquelle Yves avait remporté une première victoire; maintenant il s'agissait d'en remporter une seconde sur un autre point plus important encore, où ils se trouvaient encore une fois en complet désaccord.

Yves, ainsi qu'il l'avait prouvé, goûtait infiniment la méthode au moyen de laquelle, sans avoir à se donner la moindre peine pour plaire d'avance à une jeune fille, on pouvait cependant avec la plus parfaite sécurité la choisir pour devenir la compagne de sa vie. Il professait même, à cet égard, que l'amour ne servait pas à autre chose qu'à aveugler, tandis que des renseignements recueillis à de bonnes sources donnaient des garanties certaines et telles qu'un homme, par le fait qu'il était amoureux, devenait incapable d'acquérir. Jusque-là rien de plus conforme aux opinions de la marquise. De plus, il avait en commun avec elle de fortes préventions contre l'Angleterre, et, sans la connaître le moins du monde, il détestait d'avance tout ce qui provenait de cette île voisine. Toutefois,

et sans le savoir, il en adoptait plus d'une coutume. Lorsqu'on lui en faisait la remarque, cela ne suffisait pas toutefois (soit dit à l'éloge de son indépendance), pour le faire changer d'avis. C'était ainsi qu'à propos des cavalcades matinales qui venaient d'avoir lieu, Mme de Liminges avait eu beau lui répéter mille fois que *c'étaient là des manières anglaises, et qu'il se conduisait comme un Anglais en insistant comme il le faisait,* Yves n'avait pas voulu en démordre, et la marquise avait alors cédé en se flattant que personne n'en saurait rien.

Mais, maintenant, avec une insistance non moins grande, il tenait à faire prévaloir une autre coutume devenue aujourd'hui à peu près générale, mais qui ne l'était pas alors, et contre laquelle, d'ailleurs, la marquise de Liminges s'était toujours hautement prononcée : à savoir celle de se soustraire au dîner et à la grande soirée qui terminaient autrefois un jour de noces, en partant avec sa femme immédiatement après la cérémonie. Il prétendait l'emmener d'abord à Crecy, et puis, pour deux ou trois mois, au delà des Alpes, afin, disait-il,

« *d'avoir vu l'Italie et de n'avoir plus jamais à y* « *penser plus tard.* »

Cette résolution souleva de si vifs orages, que Blanche en fut effrayée. Elle n'avait jamais vu personne résister à sa mère; d'autre part, elle sentait que la volonté de son futur époux n'était pas de celles dont on triomphe facilement. Elle invoqua le secours de M. de Malseigne. Yves, de son côté, appela celui de la baronne de Crecy; et, pendant quelques jours, il y eut de vives et chaudes discussions. Malseigne représenta de son mieux à la marquise qu'il n'y avait par le fait rien de déplacé ou de blessant pour Blanche, dans le désir que témoignait Monléon de se trouver en tête à tête avec elle, après son mariage. La marquise répétait que, pour trouver cela convenable, il fallait être une demoiselle anglaise, ce que, heureusement, sa fille n'était pas. Quant à la baronne, elle se borna à admettre que son neveu était un original, mais à dire qu'il fallait absolument le prendre tel qu'il était; et elle affirma que si on le forçait à paraître malgré lui, le jour de son mariage, à un dîner et à une grande soirée, il s'y conduirait

d'une manière qui les mettrait tous mal à l'aise.

« Mais pourtant, reprenait la marquise, M. de Monléon est un homme de bonne compagnie, qui, je l'imagine, serait incapable de commettre aucune excentricité singulière. Personne ne s'attend ce jour-là à voir le marié s'occuper beaucoup de la compagnie. Il sera à table près de Blanche; et ils se parleraient pendant tout le temps du dîner que cela n'aurait rien d'extraordinaire, tandis que partir ainsi tout seuls, pour s'en aller voyager ensemble, c'est le comble de la bizarrerie et de l'inconvenance.

— J'en conviens, répondait la baronne, mais lorsqu'une idée s'est fortement ancrée dans le cerveau d'Yves, il vaut mieux, croyez-moi, ne pas le contrarier. Dans ce cas-ci, vous lui verriez prendre un air sombre et mécontent qui conviendrait si mal à un jour de noces, que cela serait remarqué par tout le monde et ferait faire une foule de commentaires.

— On en fera aussi s'ils partent à l'anglaise; on en glosera beaucoup, soyez-en sûre.

— Probablement, mais ce seront des commentaires moins désobligeants pour votre fille

que ceux que je vous conseille d'éviter ; et puis, enfin, il y a une chose qu'il faut que vous teniez pour certaine, c'est que jamais, voyez-vous, jamais, quoi que vous lui disiez, vous ne le ferez changer d'avis. »

La marquise fut ébranlée par ce dernier argument, mais elle commença à se préoccuper pour l'avenir de Blanche d'une pareille ténacité de volonté, et elle interrogea sérieusement celle-ci pour s'assurer qu'elle n'en était pas effrayée. La marquise de Liminges avait trouvé légitime de s'occuper, sans le concours de sa fille, du choix de celui dont elle devait devenir la femme, parce que, sincèrement, elle se croyait pour cela beaucoup plus compétente qu'elle. Mais, d'autre part, elle n'entendait nullement sacrifier ou seulement hasarder le bonheur que son dessein était d'assurer ; et quelque avancées que fussent les choses, elle n'eût pas hésité à tout rompre, si elle avait vu Blanche inquiète ou alarmée ; mais, à sa grande surprise, elle la trouva dans une disposition toute contraire, Blanche avait le caractère plus doux. Depuis son enfance, elle était accoutumée à obéir sans effort et à incliner

en toutes choses sa volonté devant celle de sa mère, sans avoir même la pensée d'une résistance. Comment cette pensée lui serait-elle venue maintenant vis-à-vis de celui qui allait avoir sur elle une autorité beaucoup plus exclusive encore? Blanche n'avait point reçu en partage l'une de ces imaginations qui sont à la fois la richesse et le tourment de celles qui les possèdent. Ses idées étaient simples, positives, droites et peu compliquées. A peine avait-elle accepté la main de M. de Monléon qu'elle lui avait transféré sa soumission, comme à un nouveau souverain; et ensuite, s'étant aperçue qu'ils avaient sur presque toutes choses, les mêmes sentiments et les mêmes goûts, la confiance et l'attrait s'y étaient promptement ajoutés, et elle en était presque venue à trouver sincèrement qu'il avait toujours raison. Sa mère découvrit donc que, loin d'être inquiète des soi-disant singularités de M. de Monléon, Blanche ne l'était que de la voir hésiter à y céder. Quant au sujet dont il s'agissait, elle eût agi exactement de même, s'il eût exprimé une opinion toute contraire. Elle ne tenait pas plus au voyage,

qu'elle ne redoutait le grand dîner de noces traditionnel. Ce qu'elle voulait uniquement, c'était qu'Yves fût satisfait, et qu'aucun nuage ne vînt obscurcir le ciel serein sous lequel elle s'acheminait si paisiblement vers l'avenir.

Le tout se termina par un compromis. La marquise renonça à la soirée et consentit au départ. Mais Yves, en retour, se soumit à un grand déjeuner qui réunirait à l'hôtel de Liminges tous les parents, amis et connaissances des deux familles, et après lequel, seulement, Blanche suivrait celui qui serait devenu alors son seigneur et maître.

Le jour vint enfin. Ce jour en cela semblable à celui de la mort, qui se ressemble à peu près pour tous, quoiqu'il ouvre à chacun une destinée si différente!... Blanche, embellie par l'expression grave et recueillie de ses traits, avait revêtu son costume de mariée. La voiture l'attendait, et son frère, qui devait la conduire à l'autel, était là, ému et sérieux, prêt à lui donner le bras. La marquise de Liminges, avant de quitter la maison, serra encore une fois sa fille dans ses bras, avec cette tendresse mêlée

d'angoisse, bien connue des pauvres mères, qui s'aperçoivent alors que ce moment, préparé par elles-mêmes avec tant de soin et appelé par tant de vœux, est pour elles l'un des plus douloureux de leur vie. Enfin l'on part et l'on arrive. L'église, brillamment éclairée, était ornée de fleurs jusqu'à en être parfumée à l'excès. Tous ceux qui, malgré la saison, se trouvaient encore à Paris, aussi bien qu'une foule de personnes revenues tout exprès pour assistsr à ce brillant mariage, entouraient l'autel au pied duquel Blanche et Yves sont agenouillés. Celui-ci est regardé avec admiration par les curieux qui remplissent le fond de l'église et avec quelques restrictions critiques par le beau monde qui occupe le sanctuaire. On remarque qu'il dit oui d'une façon accentuée et qu'il se lève indubitablement le premier à l'évangile, signes certains de ses tendances autoritaires. En revanche, il prie et courbe le front sans affectation, comme sans respect humain, pendant la messe qui suit la bénédiction nuptiale. Quant à Blanche, elle est prosternée, et son charmant visage est inondé de larmes. Elle ne relève la tête que

lorsque la messe est finie et que son époux l'attend. Elle essuie alors ses yeux, et son sourire reparaît. Yves lui donne le bras, et tout le monde se dirige vers la sacristie, où l'on doit féliciter les mariés, selon un usage, dont on pourrait dire, comme Hamlet, de celui des détonations qui accompagnaient les rasades du roi son oncle, « qu'il y aurait plus de convenance à l'enfreindre qu'à l'observer, » son effet habituel étant d'amener une confusion indescriptible et un oubli momentané, mais complet, de la sainteté du lieu où l'on se trouve.

Cet effet se produisait cette fois plus que jamais, et les assistants plus nombreux qu'à l'ordinaire, se poussaient, se pressaient et se culbutaient sur les pas de ceux qui suivaient immédiatement le nouveau couple. Éliane, qui ne savait pas ce qui allait se passer et qui ne s'attendait pas à ce mouvement précipité de la foule, ne s'était point pressée de quitter la place qu'elle était venue tardivement occuper, et où sa robe gris de lin et son chapeau rose, et plus encore sa taille gracieuse et ses nobles traits avaient, à son insu, donné plus d'une distrac-

tion à ses voisins. Demeurant ainsi immobile, elle vit passer devant elle : Blanche d'abord, appuyée sur le bras de son époux, puis la marquise, donnant le sien au vieux duc de Longvilliers proche parent de son gendre, puis Raynald, conduisant une vieille dame, qui était la duchesse de Longvilliers. Ils étaient suivis d'une jeune fille, remarquable par l'élégance de sa toilette, la vivacité de ses yeux noirs, la longueur des boucles qui s'échappaient d'un petit chapeau blanc placé au sommet de sa tête, et tombaient sur une robe rose, qui dessinait très exactement le contour d'une fort belle taille. Après eux venait la baronne de Crecy, vêtue d'un costume dont la couleur rouge semblait un peu ardente pour la saison, mais qui la désignait cependant, selon son intention, comme l'une des personnes les plus importantes de la noce. Couverte d'ailleurs de dentelles et de tous les diamants qu'il est permis de porter le matin sans franchir tout à fait les limites du bon goût, elle rayonnait d'une joie sans mélange, car elle se sentait enfin définitivement admise dans cette élite de la société parisienne dont, malgré le nom qu'elle

portait, elle n'avait jamais réussi jusqu'alors à faire partie.

Le cortège nuptial défila ainsi tout entier sous les yeux d'Éliane et elle ne songeait pas encore à bouger, lorsqu'un personnage qui lui était totalement inconnu, mais qui, bien que placé assez loin d'elle, avait plus d'une fois dirigé ses regards de son côté, se rapprocha tout d'un coup, en renversant avec fracas les chaises qui occupaient l'espace qui les séparait, et lui offrit son bras.

Éliane l'accepta d'abord avec quelque surprise, puis avec reconnaissance, car elle s'apercevait que pour suivre maintenant sa tante et rejoindre les mariés, il fallait traverser une foule compacte.

« Vous auriez dû suivre immédiatement Mme de Liminges, mademoiselle, Je m'applaudis, du reste, que vous n'en ayez rien fait, puisque cela me procure l'occasion de vous être utile. »

Éliane répondit par un simple signe de tête à cette entrée en matière, pendant laquelle son protecteur inconnu écartait vigoureusement quelques curieux qui les empêchaient de rejoindre la longue file des invités.

« Pardon, monsieur... Permettez-moi de passer. Pardon... permettez, madame. Mademoiselle, n'ayez pas peur. Voilà, voilà... Enfin, nous y sommes... Surtout ne laissez plus maintenant personne se placer devant vous... Ces gens-là n'ont pas le droit d'être là... Quelle cohue en vérité, c'est scandaleux !... et on parle comme sur la place publique !... »

A toutes ces exclamations et injonctions, Éliane ne répondait pas. Elle avançait avec peine, aidée par le bras sur lequel elle s'appuyait, mais sans comprendre encore où on la conduisait. Enfin, elle se hasarda à le demander.

« Où nous allons? Mais là, mademoiselle, là en face de vous, dans la sacristie dont vous voyez d'ici la porte. Nous y pénétrerons à notre tour, lorsque les cent cinquante personnes, qui sont encore devant nous, auront cent cinquante fois de plus félicité le comte et la comtesse de Monléon de leur heureuse union. »

Éliane se tut; mais, après avoir encore poursuivi péniblement, pendant quelques instants, cette marche difficile, elle s'arrêta tout à coup.

« Mais, au bout du compte, dit-elle, pourquoi

me donnerais-je tant de peine pour rejoindre Blanche en ce moment, puisqu'ils vont tous rentrer? Je la verrai bien mieux à la maison, au retour, que dans cette foule.

— Préférez-vous attendre ici, mademoiselle?... dans un coin de l'église, où je viendrais vous chercher lorsqu'il serait temps de partir?...

— Oh! oui, je l'aime beaucoup mieux; je vous remercie, monsieur,» dit Éliane. Et quittant le bras de celui qui l'avait aidée avec tant d'efforts à conserver sa place, elle sortit vivement de la foule, et avisant une chaise placée près d'un pilier dans un coin où l'église était déserte, elle alla s'y agenouiller.

Son compagnon inconnu la suivit, et ne la quitta que lorsqu'il se fut bien assuré de la place qu'elle avait choisie.

« Je vais maintenant me replonger dans le torrent et tâcher de parvenir jusqu'à Mme de Liminges. Veuillez en attendant ne pas bouger d'ici.

— Non, monsieur. Si ma tante me cherche, vous voudrez bien, n'est-ce pas, lui dire où je me trouve.

— Soyez sans inquiétude

— En vérité, monsieur, je ne sais comment vous remercier.

— Vous n'avez pas de remerciements à me faire; je suis heureux qu'il m'ait été permis de vous escorter, et je le serai également de revenir vous chercher. »

Éliane, pour être sûre de le reconnaître, jeta sur lui un regard un peu plus attentif : il n'était ni bien ni mal; il avait une barbe blonde et l'air de bonne compagnie. Elle le suivit des yeux un instant, puis elle le perdit de vue et ne pensa plus à lui.

Laissée ainsi seule dans ce soin solitaire, Éliane appuya son front sur ses deux mains jointes et éprouva une sensation de grand soulagement... Elle avait une facilité naturelle et singulière à quitter le monde extérieur, et à ramener ses pensées vers celui où elle vivait seule avec elle-même et avec Dieu. En un instant, elle se trouva hors de tout le bruit et de tout le mouvement dont elle venait d'être entourée et elle respira.

Il ne faut pas oublier que cette jeune fille,

malgré une éducation qui, à plusieurs égards, la rendait supérieure à d'autres, avait passé le début de sa vie dans une telle réclusion, que sur une foule de sujets elle était d'une simplicité primitive. Son tact seul et sa réserve l'empêchaient de manifester visiblement l'ignorance profonde où elle était des usages et des habitudes du monde, et la préservaient des gaucheries dont une autre se fût rendue coupable. Cet effet naturel des circonstances s'était prolongé pour elle, par suite de l'existence retirée qu'elle avait continué à mener depuis qu'elle était en France, car il avait été convenu entre elle et sa tante qu'elle n'irait pas dans le monde, avant que l'année de la mort de son grand-père fût révolue. Ce dernier, avec toute sa tendresse et toutes les précautions qu'il avait prises pour empêcher sa petite-fille de connaître les habitudes d'une société où elle n'était pas destinée à vivre, n'avait pas assez réfléchi, peut-être, à l'inconvénient de la laisser s'en représenter une, qui n'était ni celle-ci ni celle-là, et qui était moins réelle que l'une ou l'autre; ou bien, s'il y avait songé, il s'était dit que l'inconvénient n'était pas grand,

et que le temps y porterait remède. Éliane, d'ailleurs, malgré son jeune âge, possédait un don qui peut appartenir même à l'enfance, car il est un de ceux de l'Esprit-Saint qui réside en elle dès son baptême. C'était cette sagesse qui apprend à estimer les biens et les maux de cette vie, selon la valeur que Dieu lui-même y attache. Elle avait grandi sans remarquer qu'il y eût aucune difficulté à appliquer pratiquement cette loi dans toute sa simplicité. C'était là une illusion, mais une illusion dont le principe était la vérité la plus haute. Or, quoiqu'Éliane eût une imagination vive et poétique, la vérité lui était chère avant tout, et ses rêves eux-mêmes, qui parfois la transportaient au delà de ce monde, n'étaient que des réalités anticipées. Quant à ceux que font la plupart des jeunes filles, il lui arrivait rarement de s'y arrêter, car elle avait une tendance naturelle à sortir d'elle-même, soit en s'élevant jusqu'à des splendeurs infinies qui lui faisaient oublier sa propre existence, soit en s'occupant des autres avec un intérêt passionné. On pouvait donc dire d'elle, peut-être (dans le bon sens du mot), qu'elle était *exaltée;* on ne

pouvait pas dire qu'elle fût *romanesque*. »

Telle que nous la dépeignons, le monde, dans aucun lieu de la terre, n'eût été son élément. Elle y eût partout vécu mal à l'aise, et, sans se l'expliquer, dans ce monde de Paris (le meilleur de tous, lui disait-on), elle se sentait hors de son élément et avait parfois de la peine à respirer.

Toutefois, cette souffrance, à peine avouée, avait été suspendue pendant les semaines qui venaient de s'écouler. Elle avait retrouvé le grand air, l'exercice auquel elle était habituée ; elle avait respiré parfois l'odeur des bois et des champs, et par-dessus tout elle avait éprouvé le bien-être de communiquer librement ses pensées et d'écouter des paroles qui valaient la peine d'être entendues et retenues. La conversation d'Armand, quand il consentait à parler, était si intéressante, qu'on ne pouvait s'en lasser ; et quant à Raynald, tout en cherchant à faire valoir son ami, souvent à ses propres dépens, il s'était montré si noble, si intelligent, parfois si sérieux, toujours si naturel, qu'elle ne craignait pas de se dire qu'elle l'aimait autant qu'un

frère. Un frère avec lequel elle était toujours d'accord, et qui l'entendait et la comprenait beaucoup mieux que sa sœur.

La retraite de Blanche avait suivi ces jours heureux et en avait amenés pour Éliane d'autres plus heureux encore; car elle avait obtenu la permission de suivre sa cousine au couvent, et d'y passer avec elle une semaine tout entière. Là, plus qu'ailleurs, elle s'était retrouvée à l'aise, car une heure de solitude et de silence suffisait toujours pour ramener autour d'elle, semblable à un chœur d'anges invisibles, le cortège des pensées célestes. Cette sorte de facilité qu'elle possédait pour s'élever ses pensées et pour ainsi dire déployer sans efforts les ailes de son âme, était pour notre héroïne une source cachée de bonheur et de force, dont l'effet, semblable à celui de l'eau vive dans la nature, était de produire dans son caractère une fraîcheur, une vigueur, et un mouvement paisible, qui rendait la vie près d'elle, à la fois animée et calme, et lui donnait à elle-même une joyeuse indépendance. Lorsqu'à cette trêve de bienfaisant repos succédèrent sans transition un bruit

et une agitation inévitables, mais en contraste heurté avec les jours qui les avaient précédés, Éliane ne parvint pas à se rejeter ainsi sans difficulté dans le tourbillon, et depuis quarante-huit heures elle n'éprouvait qu'un étourdissement pénible et fatigant. Le soir de la signature du contrat, qui avait eu lieu l'avant-veille du mariage, elle avait assisté pour la première fois à ce qui lui semblait être une grande réunion mondaine. Blanche y avait paru dans tout l'éclat d'une parure qui n'était déjà plus celle d'une jeune fille. Éliane elle-même s'y était trouvée vêtue, comme elle ne l'avait jamais été de sa vie; et, pour la première fois aussi, elle avait entendu résonner autour d'elle ce murmure d'admiration qui émeut et trouble plus ou moins les cœurs les mieux gardés. Y était-elle plus inaccessible qu'une autre? Nous ne le prétendons pas. Mais en ce moment elle en éprouva plus d'embarras que d'orgueil; parce que, s'il lui avait été facile de se séparer du monde, il lui était déplaisant maintenant d'y rentrer, comme il le serait de substituer soudainement le bruit d'une fanfare ou d'un air de danse à

une mélodie grave et solennelle dont l'âme et la mémoire seraient encore toutes remplies.

Maintenant, pour la première fois, depuis trois jours, elle pouvait se recueillir. L'agitation nerveuse qu'elle venait d'éprouver s'apaisa, la distraction qu'il lui avait été impossible de maîtriser fit place aux pensées et aux prières qui, en ce jour, lui venaient naturellement à l'esprit et aux lèvres, et elle se sentit heureuse de pouvoir s'y livrer pendant quelques instants tranquillement et sans contrainte.

VII

Raynald, après avoir placé la duchesse de Longvilliers en lieu de sûreté, avait repris son poste à côté de sa mère, laquelle se tenait auprès des mariés. Appuyé contre le mur, et pour le moment libre de ses actions, il n'avait pas autre chose à faire qu'à considérer la foule qui, après avoir péniblement franchi l'étroite entrée, se répandait ensuite dans la sacristie. Mais, tout en répondant machinalement à beaucoup de saluts et recevant un grand nombre de poignées de main, il ne cessait d'avoir les yeux fixés devant lui avec une attention mêlée de surprise et enfin d'inquiétude. Il avait entrevu dans l'église un petit chapeau rose qu'il ne voyait pas reparaître. Le défilé commençait pourtant à s'éclaircir et, placé comme il l'était, il en apercevait maintenant la fin, mais le chapeau rose et celle qui le

portait n'étaient visibles ni de près ni de loin.

Bientôt un jeune homme qui passait devant lui, après l'avoir salué d'un signe de tête, lui tendit la main :

« Bonjour, Raynald, je te félicite.

— Merci, Horace, depuis quand es-tu à Paris?

— Depuis hier, je suis revenu tout exprès.

— C'est fort aimable à toi. »

Tandis qu'après avoir dit ces quelques mots, les yeux distraits de Raynald reprenaient leur direction première, son interlocuteur se rapprochait de la marquise. Celle-ci, en l'apercevant, s'écria avec une surprise joyeuse :

« Monsieur de Trévals! Soyez le bienvenu ; on m'avait dit que vous étiez absent.

— Je l'étais, madame, mais... »

Raynald ne songeait nullement à écouter ce qui se disait près de lui, mais il y devint tout d'un coup fort attentif en entendant M. Horace de Trévals prononcer le nom de sa cousine.

Ses premières paroles lui avaient échappé, mais il entendit sa mère lui répondre :

« Vraiment? Vous êtes bien bon! Eh bien alors, saluez vite nos mariés, puis veuillez, s'il

vous plaît, retourner près d'elle, et dites-lui que dans quelques instants toute cette foule sera écoulée, nous traverserons de nouveau l'église et ce sera alors le moment pour elle de nous rejoindre. — Nous comptons sur vous, bien entendu, pour déjeuner. »

Le comte de Trévals ne se fit répéter ni la mission ni l'invitation qu'il venait de recevoir. Il salua la marquise d'un air satisfait et disparut à l'instant. Raynald ne le revit plus que lorsque, un quart d'heure après (au moment où lui-même venait de reconduire la duchesse de Longvilliers jusqu'à sa voiture), il aperçut de loin sa cousine, revenant du fond de l'église, appuyée sur le bras de celui qui avait été la chercher.

Les mariés venaient de partir, et la marquise attendait pour les suivre que sa nièce fût revenue près d'elle. Celle-ci la rejoignit bientôt, et alors le comte Horace de Trévals demanda à lui être formellement présenté, présentation dont la marquise sembla s'acquitter très volontiers. Éliane s'inclina, le remercia encore sans embarras du service qu'il lui avait rendu, puis elle

prit dans la voiture la place que Blanche y avait occupée une heure auparavant auprès de sa mère, tandis que Raynald s'empressait de venir reprendre la sienne en face d'elle.

La marquise était agitée, mais heureuse, animée, et, selon son habitude, lorsque tout allait à son gré, elle ne pouvait demeurer en silence.

« Pauvre enfant! s'écria-t-elle, tandis que la voiture roulait rapidement. Quel bonheur d'être assurée que son avenir sera brillant et heureux!... Comme elle était jolie!... et lui très bien aussi. Ceux qui ne l'avaient pas encore vu l'ont même trouvé très beau, tout le monde me l'a dit... Cependant, c'est triste au bout du compte, bien triste de marier sa fille unique. Il faut être mère pour comprendre ce que c'est qu'un jour pareil! Heureusement tu me restes, Éliane, pour quelque temps au moins, poursuivit-elle en souriant et en essuyant les larmes qui lui venaient aux yeux. Tant que tu es là, mon enfant, il me semble que j'ai encore une fille près de moi. »

Éliane baisa avec émotion la main de sa tante, et celle-ci ne s'aperçut pas du tressaillement qu'elle venait de causer à son fils.

Au retour, la marquise trouva trop de choses à faire pour pouvoir se laisser aller à l'attendrissement. Tout avait été admirablement disposé. Les salons remplis de fleurs, les grandes fenêtres ouvertes, dans le jardin une charmante musique exécutée par un orchestre invisible, tout avait un air de fête que nous regrettons pour notre part de voir peu à peu disparaître de la plupart des jours de noces dans le grand monde. La compagnie était brillante et nombreuse; le déjeuner exquis et animé sans être trop bruyant. Yves, tout en regardant assez souvent la pendule, fit bonne contenance pendant toute la matinée, sut dire à chacun tout ce qu'il fallait dire et ne manifesta son ennui que par l'empressement avec lequel il fit remarquer à sa femme qu'il était temps qu'elle allât échanger sa blanche parure pour son costume de voyage.

Blanche se leva sur-le-champ. Lorsqu'elle quitta la chambre, Éliane la suivit et la jeune fille et la jeune femme se retrouvèrent pour un instant seules, dans cette chambre où elles venaient de passer ensemble une année de douce intimité.

Elles étaient toutes les deux émues et silencieuses : on eût dit qu'alors, et seulement alors, Blanche mesurait pour la première fois l'importance du changement survenu dans sa destinée ; et lorsque le moment fut arrivé de dire adieu à sa mère, à son frère, aux amis qui l'avaient entourée depuis son enfance, et de quitter enfin sans retour la maison où elle était née, toute l'assurance un peu enfantine de son attitude l'abandonna, son cœur se gonfla, et, cramponnée au cou de sa mère, elle se sentit un moment d'effroi en songeant que M. de Monléon allait l'emmener et qu'il devait remplacer tous ceux qu'elle avait aimés jusque-là. Celui-ci, heureusement, sans être à tout propos d'une délicatesse raffinée, avait le tact du cœur, et ce ne fut qu'après l'avoir laissée pendant quelques instants pleurer en silence dans les bras de sa mère, qu'il lui dit enfin doucement, sans impatience, mais non sans autorité.

« Blanche, venez, il faut partir. »

Tout le monde s'était éloigné au moment de ces derniers adieux, qui furent bientôt suivis du départ de tous les invités, car on savait que la

marquise de Liminges quittait elle-même Paris dans la soirée de ce jour.

Celle-ci, entre la joie, la tristesse et l'agitation, était dans une sorte d'ivresse morale qui lui interdisait la réflexion, tout en lui permettant d'agir comme il le fallait. Elle sentait le grand vide qui venait de se faire auprès d'elle. Mais elle renvoyait ses pensées à l'heure où elle pourrait s'y livrer sans témoins. D'ailleurs, à travers sa tristesse, elle était satisfaite, non seulement du présent, mais de l'avenir où elle entrevoyait déjà l'accomplissement d'autres desseins, en sorte qu'elle continua jusqu'au départ de son dernier convive à faire avec grâce et sans trop d'efforts les honneurs de sa maison.

Ce dernier convive, c'était Horace de Trévals.

Au moment où il prenait congé de la marquise, elle lui dit :

« Vous savez sans doute qu'il ne faut que deux heures pour aller de Paris à Erlon. Vous seriez fort aimable de venir nous y faire une visite.

— Assurément, je n'y manquerai pas, puisque vous me le permettez.

— Vous y rencontrerez la semaine prochaine M. et Mme de Longvilliers et leur petite-fille, comme de raison, notre ami Armand de Malseigne et quelques autres personnes encore.

— Il me suffit, à coup sûr, de vous y trouver, madame. »

Éliane était à quelques pas de sa tante. Il s'inclina devant elle. Alors, suivant une habitude de son enfance qu'elle n'avait pas perdue, elle lui tendit la main, et elle fit ce geste avec d'autant plus de cordialité que, dans cette foule d'inconnus, ce personnage, qui avait été plusieurs fois rapproché d'elle dans la journée, lui semblait presque être une ancienne connaissance. Horace prit la petite main qui lui était offerte et il la baisa avec un air de respectueuse galanterie qui déconcerta Éliane.

Elle la retira brusquement et, lorsqu'il fut parti, elle dit en rougissant :

« Ce M. de Trévals me traite avec trop de respect ou... trop de familiarité. »

Raynald l'avait remarqué.

« C'est que, dit-il plus vivement qu'il ne l'aurait voulu, vous l'avez traité avec trop de bonté. »

Cependant son accent était joyeux. Il s'était beaucoup ennuyé toute la journée, et son ami Horace l'avait plus d'une fois impatienté, notamment pendant le déjeuner, où il avait trouvé moyen de se placer près d'Éliane. Mais maintenant il ne songeait plus qu'à lui-même et à son prochain départ pour Erlon *avec elle*. Les paroles que sa mère avaient dites en voiture résonnaient encore à son oreille, et il leur donnait l'interprétation la plus favorable à ses désirs. Toutes les inquiétudes ainsi que tous les avis d'Armand s'effaçaient de sa mémoire, hormis celui de se taire pour le moment. Que lui importait? Il n'était pas pressé, pouvu que sa douce vie actuelle pût continuer ou ne changeât que pour devenir plus douce encore, lorsqu'il pourrait parler et agir selon le vœu de son cœur!..

Lorsque le silence commença à se rétablir et que la marquise se retrouva dans sa grande maison vide, elle éprouva les premiers symptômes de la réaction qui devait naturellement suivre toutes les émotions de la journée; mais Éliane, tout en lui épargnant la fatigue des

préparatifs nécessaires pour leur voyage, sut ne la laisser ni seule ni inoccupée, et, sans paraître songer à la distraire ou à la consoler, elle sut y parvenir et empêcher le silence et la solitude de l'envahir.

A la nuit tombante ils se mirent en route, et au bout de deux heures et demie de voyage ils arrivèrent au château d'Erlon-les-Bois, où Éliane venait pour la première fois. On gravit les marches d'un perron tout bordé de fleurs. On traversa un large vestibule, et Éliane suivit sa tante dans un grand salon tendu de damas rouge, sur l'un des panneaux duquel était suspendu un grand portrait de Raynald, à l'âge de dix-huit ans. Ce salon était faiblement éclairé par une lampe placée sur une haute cheminée, mais la soirée était si belle qu'une des fenêtres, encore ouverte, laissait apercevoir, à la lueur brillante des étoiles, quelques-uns des traits du paysage. Éliane s'en approcha et jeta un regard dans la nuit sur les beaux arbres immobiles et sur les collines boisées qui bornaient l'horizon. Une odeur de réséda et d'héliotrope monta du jardin jusqu'à elle...

Il est difficile de décrire ce qu'elle éprouva, mais ce fut une sensation imprévue et délicieuse. Elle avait toujours aimé la campagne, et par hasard, depuis son arrivée en France, sa tante n'avait pas quitté Paris ; mais elle n'avait pourtant pas songé à se réjouir d'y venir pour la première fois, ce jour-là, parce que chaque fois qu'il lui était arrivé de songer à elle-même depuis quelque temps, elle s'était dit que ce serait pour elle une triste journée que celle du mariage de sa cousine. Elle avait redouté d'avance cette première soirée où elle se trouverait sans elle, seule dans un lieu inconnu et tout à fait différent de celui où elles avaient vécu ensemble. Mais toutes ses prévisions étaient vaines, car maintenant elle se sentait si joyeuse que son cœur en était ému. Elle aimait beaucoup Blanche pourtant, et Blanche, jusqu'à ce jour, l'avait aimée plus que personne en France. Mais quelque chose de plus puissant que son amitié comblait en ce moment le vide de son absence... Il y a d'ailleurs des âmes pour lesquelles la nature est vivante et parlante, et si la *sainteté* s'ajoute en elles à ce don précieux,

elles peuvent, comme saint François d'Assise, entrer en rapport direct avec la création tout entière, et appeler, comme lui, « *frères* » et « *sœurs* » le soleil, la lune et les étoiles, les oiseaux de l'air et les animaux, dont le muet regard semble parfois interroger si mystérieusement celui de l'homme...

Éliane avait l'une de ces âmes, et c'est pourquoi la campagne était animée pour elle d'une indéfinissable vie, et elle n'y concevait pas l'ennui ; toutefois, un sentiment confus de joie différent de celui-là se mêlait à l'impression que je viens de décrire. Raynald avait causé, en route, un peu plus qu'à l'ordinaire, et, lui aussi, il avait paru d'une gaieté qui n'avait pas de cause appréciable. Pendant le trajet du chemin de fer (où elle l'entendait parler sans le voir), aucune de ses paroles ne s'était pourtant adressée directement à elle, mais tout ce qu'il disait lui semblait répondre à ses propres pensées, et il est indubitable qu'en ce moment elle était heureuse de songer qu'il était là, et que le lendemain ils pourraient encore causer et peut-être se promener ensemble comme à Paris. De-

puis plus de quinze jours elle avait à peu près perdu son cousin de vue, tant il était demeuré fidèle à sa promesse et avait évité de se rapprocher d'elle, et elle l'avait remarqué sans trop s'avouer qu'elle s'en était affligée.

Les pensées, lorsqu'on les laisse se précipiter sans contrôle, vont vite, et la contemplation d'Éliane n'avait pas duré au delà de trois minutes lorsqu'elle s'aperçut que Mlle Sylvestre était occupée à distribuer le contenu d'un grand coffre entre les tables du salon et la chambre voisine, qui était celle de la marquise. Elle allait et venait d'une pièce à l'autre, et Éliane se mit à la seconder activement, allant et venant comme elle et cherchant à alléger le plus qu'elle le pouvait la besogne de l'excellente personne, qui jamais ne s'apercevait de l'épuisement de ses propres forces et ne songeait qu'à ménager celles d'autrui.

« De grâce, mademoiselle Sylvestre, laissez-moi porter ces livres. Où faut-il les mettre ?

— Là, sur la table, près du fauteuil.

— Et ce nécessaire ?

— Vous ne pourrez pas le porter, il est trop lourd pour vous. »

Eliane le lui enleva des mains en souriant :

« Dites-moi où il faut le placer.

— Là, sur la console ; et cette autre boîte sur l'étagère.

— Et cette petite pendule ?

— Sur la cheminée : ce sont des objets dont Mme la marquise prend soin elle-même.

— Ou bien c'est vous qui vous en chargez ?

— Oui, fort souvent. J'espère que la pauvre Julie soupe en ce moment, elle mourait de faim.

— Vous aussi, peut-être, mademoiselle ?

— Non, mais je crois que je suis bien fatiguée.

— Je le crois aussi sans peine. Vous étiez levée ce matin une heure avant le jour.

— Comment dormir le jour où ma chère enfant... Enfin, elle sera heureuse, Dieu soit loué !... Où sont-ils, en ce moment, Éliane, pensez-vous ?

— J'ai entendu dire qu'ils seraient à Crecy à l'heure même où nous arriverions ici. »

Tout en parlant, Éliane rangeait toujours.

« Cet étui ? demanda-t-elle.

— Oh ! donnez-le-moi, je veux l'ouvrir : c'est son portrait. »

Mlle Sylvestre ouvrit l'étui : il contenait, en effet, deux belles miniatures, dont l'une représentait Blanche, l'autre son frère.

« Comme ils sont beaux tous deux ! dit-elle.

— Oui, cela est certain, dit Éliane, et elle regarda un instant en silence les deux portraits. Où faut-il les placer ?

— Donnez... Je vais les porter là-bas, sur cette petite étagère, près du fauteuil de Mme la marquise. »

Elle essaya de se lever :

« Oh ! dit-elle, décidément je suis fatiguée.

— Eh bien ! ma chère mademoiselle Sylvestre, restez dans votre fauteuil et laissez-moi achever toute cette besogne. »

Mlle Sylvestre se décida à suivre ce conseil, mais à peine eut-elle appuyé sa tête contre le dossier du fauteuil que ses yeux se fermèrent malgré elle, et bientôt un léger ronflement fit tourner la tête à Éliane. Voyant sa vieille amie endormie, elle s'approcha d'elle et la réveilla doucement.

« Laissez-moi faire, vous dis-je, et allez vous mettre au lit, mademoiselle, je resterai ici et vous remplacerai auprès de ma tante jusqu'à ce que Julie soit revenue.

— Merci, Éliane, vous êtes bonne, mon enfant. Oui, peut-être avez-vous raison... »

Et s'apercevant que littéralement elle dormait debout, elle ne fit plus aucune résistance et gagna sa chambre et son lit, tandis qu'Éliane achevait de disposer les divers objets contenus dans le coffre selon l'inspiration de son goût.

Pendant ce temps, la marquise, à la fois satisfaite et fatiguée, se reposait dans une des bergères du salon ; deux domestiques préparaient, sur une table placée au bout de la chambre, un léger repas destiné aux voyageurs ; et Raynald, debout près de la cheminée, le visage dans l'ombre, suivait Éliane des yeux sans qu'elle pût s'en douter. Elle avait jeté sur une chaise son chapeau et son manteau de voyage, ses cheveux, quelque peu en désordre, et sa robe en simple toile écrue, n'indiquaient assurément chez elle aucune prétention d'élégance; toutefois il semblait à son cousin que jamais il n'avait

trouvé tant de grâce dans sa démarche, tant de charme dans tous ses mouvements. Si Raynald eût été poète, il aurait comparé cette taille jeune et souple, et en même temps si noble, à celle d'une nymphe, ou même à celle d'une déesse. Mais, au lieu de cela, il se disait en très simple prose que sa présence transformait ce lieu, et que jamais personne, sinon elle, n'en serait la maîtresse.

Disons ici que cette terre appartenait à Raynald. Mais, n'ayant aucun goût pour la campagne, il en avait abandonné le soin à sa mère jusqu'au jour où (sans que jamais elle cessât cependant d'y occuper la première place) il se résoudrait enfin à se marier, à venir s'y établir, et à prendre en main ses propres affaires.

Il était près de dix heures lorsque Éliane eut achevé de préparer la chambre de sa tante. Elle revint dans le salon, et la marquise se souleva dans sa bergère :

« Le souper est prêt, dit-elle : allez, mes enfants, vous mettre à table. Pour moi, je reste dans ce fauteuil. Vous m'enverrez tout à l'heure un biscuit et un verre de vin de Malaga. Où est Sylvestre? »

Eliane expliqua sa disparition. Puis, sans se faire prier, elle alla prendre place à la table où le souper était préparé. Raynald se mit en face d'elle. Ils mangèrent d'abord en silence ; puis ils échangèrent seulement quelques mots, comme cela arrive lorsqu'on a trop de choses à se dire ; enfin peu à peu la conversation devint un peu plus animée. Les deux bougies posées sur la table ne jetaient de lumière que sur les mets et sur les deux convives. Au bout de ce grand salon mal éclairé, ils pouvaient se croire seuls. Cela ne leur était pas arrivé depuis le jour où il avait causé avec elle pour la première fois dans la salle d'étude.

Quel changement opéré en lui-même depuis lors!... Aucune parole ne trahissait toutefois ses pensées ; mais sa voix, son regard, sa gaieté elle-même, tout était expressif et sympathique. Éliane, de son côté, lui répondait des banalités, auxquelles son doux sourire et l'émotion joyeuse qui l'agitait prêtaient un charme tout à fait indépendant de ses paroles...

Raynald, en la regardant et en l'écoutant ainsi, se livrait à la pensée qu'un jour... un

jour prochain, peut-être, cette place en face d'elle, il l'occuperait *de droit*, et que cette délicieuse vision, il lui serait bientôt donné de la fixer pour toujours! Le bonheur plane ainsi parfois sur une destinée, et il semble qu'un mot suffirait pour l'appeler et le fixer pour toujours; mais tantôt par force, tantôt par faiblesse, ce mot n'est pas dit. Le bonheur entrevu disparaît. La vie, qui devait être riante et sereine, devient sérieuse ou troublée, et souvent aucune lumière comparable à celle de ce beau matin ne revient plus jamais en éclairer un seul jour.

. . . . . .

La marquise avait quitté son fauteuil, et maintenant, appuyée sur le bras de sa nièce, elle regagnait sa chambre à coucher.

En y entrant, quelque chose de plus soigné et de plus gracieux que de coutume la frappa aussi bien qu'un léger parfum de roses.

« C'est toi, Éliane, dit-elle, qui as arrangé tout cela?... Et ce bouquet placé devant ce cadre? Est-ce aussi toi qui l'as mis là.

— Oui, ma tante, j'avais porté ces fleurs à ma ceinture depuis Paris, sans trop les faner heu-

reusement. Elles sont, à leur place là, devant le portrait de Blanche, n'est-il pas vrai? »

La marquise embrassa sa nièce :

« Tu as du goût, Éliane, et tu as encore plus de cœur. Que Dieu te bénisse, mon enfant!... Va maintenant te reposer, j'ai fait préparer pour toi la chambre de ma fille... Voici Julie, elle t'y conduira. »

Avant de sortir, Éliane s'inclina pour baiser la main de sa tante :

« Vous n'avez plus rien à m'ordonner? dit-elle.

— A t'ordonner?... Non, mais j'ai à te remercier, Eliane... et beaucoup. Rien ne m'a échappé, tu as été bonne comme un ange pour moi toute la journée, et si cette soirée ne me semble pas triste, c'est grâce à toi! »

Puis la serrant dans ses bras, elle s'écria :

« Ah! que n'es-tu vraiment ma fille, et que ne puis-je te garder toujours près de moi! »

Raynald était debout derrière le fauteuil de sa mère, lorsqu'elle prononça ces paroles. Comme le matin, il en fut ému; mais cette fois, il ne le fut pas seul. Le cœur d'Éliane aussi

battit plus vite, et lorsqu'en relevant les yeux, elle rencontra ceux de son cousin, les siens se baissèrent avec un embarras qu'elle n'avait jamais jusqu'alors éprouvé devant lui.

VIII

Si la marquise avait eu le plus léger soupçon de l'effet des paroles qu'elle avait dites le matin et de celles qu'elle venait de prononcer à l'instant, elle se fût endormie sous ses rideaux de damas vert moins tranquille et moins satisfaite. On s'étonnera peut-être qu'une idée aussi simple ne se fût pas offerte à son esprit. On s'étonnera qu'une femme prudente et expérimentée autant qu'elle l'était, n'eût pas imaginé qu'il pût y avoir quelque danger pour son fils à être ainsi rapproché d'une jeune fille dont elle ne cessait elle-même de remarquer l'esprit, le caractère et la gracieuse beauté; mais, avec toute sa connaissance du monde, il était une sorte d'expérience dont la marquise était tout à fait dénuée, c'était celle qui naît d'une étude attentive du caractère de ceux qui vous entourent. Adorée d'un mari

aimable, généreux et indolent, et qui possédait moins de qualités que sa femme pour le gouvernement de sa famille et de sa maison, le sceptre lui en avait été abandonné dès sa jeunesse, et son long veuvage n'avait fait que l'affermir entre ses mains. L'habitude de commander, et de le faire sagement, avait jusqu'à ce jour rendu l'obéissance facile à tous, autour d'elle, et elle s'était donné fort peu de peine pour étudier le caractère de ceux qui dépendaient d'elle. Il en était résulté qu'à force de n'avoir jamais rencontré d'obstacles ou de les avoir fait plier sans effort devant elle, elle s'était accoutumée à n'en jamais prévoir. Ses enfants ne lui avaient témoigné jusqu'à ce jour qu'un tendre respect et une affection sans borne ; et si Raynald, à l'âge de vingt-quatre ans, lui avait causé un moment de surprise en prenant la résolution de faire un voyage en Orient, puis un long séjour en Italie, sans que l'initiative de ce projet fût venue d'elle, elle ne fut point, malgré cela, tentée de s'y opposer, parce qu'au fond, à cette époque, elle désirait l'éloigner de Paris, et ce moyen était aussi bon que si elle l'avait trouvé d'elle-même.

Raynald partit donc avec le plein consentement de sa mère; mais, pendant son absence, la sollicitude de celle-ci ne se ralentit pas plus pour lui que pour sa sœur, et tout l'avenir de l'un et l'autre se formula d'avance dans sa pensée : Blanche se marierait la première et (ainsi qu'elle l'avait décidé longtemps avant de le connaître) elle épouserait M. de Monléon; puis, quelques mois plus tard, c'est-à-dire lorsque son frère aurait vingt-six ans révolus, il demanderait et obtiendrait la main de la belle Constance de Longvilliers.

En attendant, elle avait fait sonder d'une manière indirecte les grands parents de cette jeune et noble héritière, et l'empressement avec lequel ils avaient accepté la proposition d'une visite à Erlon, semblait répondre d'une façon assez satisfaisante aux démarches de la marquise, pour la laisser sans inquiétude sur le résultat des négociations plus directes qu'elle se proposait d'entamer.

Jusque-là, les choses semblaient toutes suivre naturellement l'impulsion qu'elle leur donnait. Mais ce n'était pas tout, et depuis le matin un

nouveau projet avait surgi dans l'esprit fertile de la marquise. Les assiduités de M. de Trévals auprès de sa nièce, pendant toute cette matinée, ne lui avaient point échappé, et elles avaient suffi pour élever dans son imagination un nouvel échafaudage de combinaisons qui lui semblaient se rapporter déjà à des faits accomplis, et ce qui venait de donner tant de sensibilité à l'expression de ses regrets de ne pouvoir toujours garder sa nièce auprès d'elle, c'était (qu'eût pensé le pauvre Raynald, s'il l'eût deviné! Qu'en eût pensé Éliane elle-même?), c'était, dis-je, précisément la perspective de la brillante alliance qui allait sitôt la lui enlever. M. de Trévals, en effet, était non seulement riche, bien né, et tenu dans son club et ailleurs pour un homme aimable et de bonne compagnie, mais il était destiné à hériter un jour du titre de son oncle, le duc de Longvilliers, en sorte que la marquise, en voyant venir à elle spontanément un personnage qui marchait de pair avec son gendre, dans l'arène matrimoniale où elle venait de remporter une première victoire, s'étonnait presque de sa bonne fortune, et pardonnait d'avance aux autres

mères l'envie qu'elle leur inspirerait, et jusqu'à la malveillance qui en serait probablement la suite.

Le résultat de toutes ces réflexions, ce fut la conviction qu'il était temps de parler à son fils et de le préparer sans retard à profiter, comme il le fallait, du séjour que Mlle de Longvilliers allait faire sous son toit.

Tandis que la marquise s'endormait bercée par des rêves où son fils jouait le plus grand rôle, celui-ci en faisait aussi de son côté et, tout en fumant son cigare à sa fenêtre ouverte, il préparait à sa mère une surprise encore plus grande que celle qui l'attendait lui-même. Il était décidé à lui ouvrir son cœur et dès le lendemain, si la chose était possible, car maintenant que les occasions de voir Éliane et de la voir seule allaient se multiplier, il sentait que la difficulté de tenir sa promesse à Malseigne pourrait dépasser ses forces. Quelque chose de plus puissant, d'ailleurs, que cette promesse l'avait, jusqu'à ce jour, aidé à la tenir; c'était une inquiétude qui devenait de l'effroi chaque fois qu'il se disait sérieusement que les craintes

de son ami pourraient bien se réaliser, que ferait-il alors? C'était précisément ce qu'il n'aimait pas à se demander d'avance, mais il s'était convaincu, du moins, qu'il ne pouvait parler à Éliane tant qu'il demeurait dans ce doute, et en même temps ce doute ne l'empêchait pas de jouir de sa présence, comme il l'avait fait depuis trois mois, mais maintenant qu'ils étaient à Erlon, tout devenait bien différent, et ce qui l'était aussi, c'était l'espérance nouvelle de voir sa mère, loin d'entraver ses désirs, venir d'elle-même au-devant d'eux. C'était là l'interprétation qu'il donnait aux paroles tendres et caressantes que la marquise venait d'adresser à la jeune fille, c'était celle qui avait rendu si éloquent le regard qui avait rencontré celui d'Éliane, regard auquel celle-ci pensait encore en défaisant ce soir-là ses longues tresses plus lentement que de coutume, et dont le souvenir la tenait éveillée encore, lorsque minuit avait sonné depuis longtemps.

Le lendemain toutefois, elle fut levée presque aussitôt que le soleil, pressée d'ouvrir sa fenêtre et de revoir au grand jour le paysage qu'elle

avait entrevu la veille au soir dans l'ombre. Son enchantement fut grand, en jetant les yeux sur la vue qui se déploya devant elle. Un léger voile de brume couvrait encore la plaine traversée à perte de vue par les gracieuses sinuosités de la Seine, mais les coteaux boisés qui bornaient au loin l'horizon, et plus près les arbres du parc et ceux de la forêt voisine étaient déjà dorés par les premiers rayons du soleil. Sous sa fenêtre les plates-bandes et les corbeilles du jardin jetaient leur éclat et leur parfum, et au-delà, une pelouse verte et fleurie s'étendait jusqu'au chemin qui bordait la rivière. Éliane huma l'air du matin avec une sorte d'ivresse et demeura longtemps en présence de ce spectacle, immobile et heureuse; heureuse de vivre, heureuse d'être jeune, heureuse qu'il fît beau temps, heureuse encore, elle ne savait plus de quoi, mais elle sentait seulement qu'elle l'était plus que de coutume.

Elle s'habilla et, après avoir attendu que six heures et demie fussent sonnées, elle mit son chapeau de paille et descendit doucement, fermant soigneusement les portes après elle, et se

croyant la plus matinale de la maison. Mais à peine eut-elle fait deux pas dans le jardin, qu'elle rencontra Mlle Sylvestre, parfaitement remise de sa fatigue de la veille, et qui, levée à son heure ordinaire, se dirigeait déjà vers le potager et la basse-cour. Éliane déclara que c'était un genre d'exploration tout à fait de son goût, et Mlle Sylvestre s'aperçut alors qu'Éliane possédait, pour vivre à la campagne, une qualité qu'elle n'avait point soupçonnée jusque-là. Elle aimait le jardinage et s'intéressait à tout ce qui peuple le poulailler et les étables. Sa bienveillance pour elle s'en accrut, et elles s'acheminaient déjà gaiement ensemble, lorsque, à la porte du potager, elles furent fort étonnées de se trouver face à face avec Raynald. Il avait devancé de deux heures au moins celle de son lever habituel.

« Vous! monsieur Raynald, vous dehors avant sept heures! dit Mlle Sylvestre.

— Ce n'est pas mon habitude, en effet, dit Raynald tendant la main à Éliane qu'il était aussi ravi que surpris de rencontrer ainsi, mais il fait si beau, que, ne pouvant dormir, l'idée

m'est venue d'aller parcourir la forêt à cheval, avant que personne fût réveillé dans la maison.

— Pour cela il aurait fallu être un peu plus diligent encore, comme vous voyez. »

En ce moment un groom anglais parut, amenant le cheval de Raynald.

« Quelle bonne idée! dit Éliane en caressant doucement la crinière du beau cheval qui avait presque l'air de la reconnaître, voyez un peu si Chamyl n'a pas l'air réjoui de cette perspective : un temps de galop à cette heure fraîche de la journée et à travers ces beaux bois! Il est bien heureux, en effet, et vous aussi!

— Et pourquoi, dit vivement Raynald, n'en feriez-vous pas autant? Dans dix minutes Roxane serait là à vos ordres.

— Roxane est ici! dit Éliane, en rougissant de plaisir à l'idée de revoir la jolie jument qu'elle avait montée à Paris.

— Mais oui, sans doute, tous les chevaux de selle sont ici depuis quarante-huit heures. Voyons, allez mettre votre habit, et avant neuf heures nous aurons exploré le parc et une partie de la forêt. Je vous en conjure, n'hésitez pas. »

Mais Éliane, les yeux baissés, semblait très incertaine, lorsque Mlle Sylvestre se mêla de la conversation avec un à-propos qui parut à Raynald au-dessus de tout éloge.

« Blanche, dit-elle, montait toujours ainsi avec son frère le matin, d'un peu moins bonne heure, il est vrai, mais que ce fût un peu plus tôt ou un plus tard, cela ne signifie pas grand'-chose. Mme la marquise aimait mieux que ces promenades eussent lieu ainsi le matin que dans le milieu du jour.

— Vraiment? dit Éliane. Et pourquoi cela?

— Oh! d'abord pour ne pas prendre cet exercice au grand soleil, et puis... à cause des voisins.

— Des voisins?

— Oui, on était sûr de ne pas les rencontrer à ces heures matinales, et on évitait ainsi leurs critiques.

— A quelles critiques pouvait s'exposer Blanche en se promenant avec son frère?

— Mais ce n'est pas trop l'usage dans ce pays-ci.

— Vous ne vous doutiez pas de cela?... — dit

Raynald, — eh bien, apprenez donc qu'il y a des gens, et nous en connaissons beaucoup dans ce voisinage, qui ne font pas à un homme de mon âge, l'honneur de le croire capable de veiller, à lui tout seul, sur sa sœur pendant la durée d'une promenade.

— Mais alors... » dit Éliane.

Raynald l'interrompit.

« Vous n'êtes pas ma sœur, c'est tout autre chose, » dit-il en riant à moitié.

Éliane rougit.

« Belle raison ! dit-elle.

— C'est-à-dire mauvaise, oui, j'en conviens, mais sérieusement je crois qu'à cette heure du jour, il m'est permis de vous escorter quoique... vous ne me soyez rien,... ou du moins, rien que ma cousine... »

Quelque chose dans le son de sa voix démentait si fort cette assertion qu'Éliane se sentit interdite. Elle fit quelques pas pour se rapprocher de la maison.

« Éliane, dit Raynald d'un ton suppliant, de grâce, consentez. Mlle Sylvestre, aidez-moi, je vous prie, à persuader à ma cousine que ce que

je lui propose est parfaitement convenable.

— En effet, dit la bonne Sylvestre, dont le lecteur n'admirera peut-être ni la perspicacité ni la prudence (mais elle ne faisait aucun usage de ces qualités pour son propre compte, lorsque, à tort ou à raison, elle se figurait, comme en ce moment, qu'elle appliquait un principe posé par la marquise), en effet, Éliane, si vous avez la moindre envie de chevaucher ainsi à jeun, je ne sais pas pourquoi vous vous faites tant prier, car je suis convaincue que ce que Mme la marquise a tant de fois permis à sa fille ne vous serait pas interdit. »

Ainsi encouragé, Raynald ne permit plus à sa cousine d'hésiter, et la jeune fille, convaincue enfin, et sans trop de répugnance, alla mettre son amazone, pendant que Raynald donnait l'ordre de préparer son cheval. Vingt minutes après, ils galopaient l'un à côté de l'autre à travers le parc.

Ce plaisir toujours grand de fendre l'air à cheval, augmenté par la fraîcheur du matin, par la beauté de la nature, et par le bonheur inavoué qui remplissait leurs cœurs, les tint

assez longtemps silencieux. Il y a certaines impressions qui ne supportent pas le bruit des paroles qui voudraient les exprimer. Toutefois, lorsqu'ils eurent dépassé la barrière qui séparait le parc de la forêt, ils ralentirent peu à peu leur allure, et tandis que leurs chevaux foulaient un épais tapis de mousse, et que, dans les grands arbres, les oiseaux chantaient au-dessus de leur tête, la parole leur revint.

« Quelle heure délicieuse! dit Raynald. Jamais cette forêt ne m'a semblé si belle; ce silence et cette bonne odeur des bois, cette ombre douce et fraîche, tout cela est à la fois reposant et enivrant, surtout après ce mouvement et ce bruit de Paris!

— Mais j'ai cru que vous n'aimiez que Paris, et que la campagne vous déplaisait souverainement, il me semble du moins vous l'avoir entendu dire plus d'une fois. »

Raynald rougit légèrement.

« J'en conviens... j'ai dit cela; et, en effet, je n'aimais pas la campagne autrefois.

— Cela me semble difficile à comprendre, surtout maintenant que je connais Erlon.

— Cela me surprend aussi maintenant... mais cela tenait à bien des choses... en partie peut-être à l'habileté consommée avec laquelle ma mère a toujours mené mes affaires. Il m'eût fallu un certain effort pour acquérir le même talent. Un effort beaucoup plus grand encore pour lui disputer l'empire qu'elle exerçait avec plaisir et pour mon bien. Les années ont passé ainsi, et les choses sont restées ce qu'elles étaient lorsque j'avais vingt ans.

— C'est cependant une belle destinée que celle de vivre chez soi, dans un lieu tel que celui-ci et avec tous les moyens de réaliser le bien qu'on rêve, c'est à la fois le devoir accompli et la plus grande indépendance! c'est un champ d'activité matérielle illimité, et en même temps le repos, qui est toujours nécessaire, il me semble, pour que l'esprit demeure élevé et large.

— Oui, oui, Éliane, répondit-il avec émotion, ce que vous dites est vrai, et tout cela est clair à mes yeux, *aujourd'hui*, mais alors... j'étais sous l'empire de cette agitation et de cette curiosité que le monde produit et exalte, je m'en-

nuyais ici seul avec ma mère, je retournais à Paris de bonne heure, j'en revenais tard, j'y allais sans cesse...

— Et que faisiez-vous à Paris, Raynald? »

Cette simple question déconcerta un instant celui à qui elle s'adressait. Il se demanda s'il pouvait répondre avec une sincérité parfaite, et s'il osait bien rencontrer sans baisser les yeux, le regard simple et pur qui l'interrogeait.

« Ce que je faisais à Paris? dit-il enfin, mon Dieu! Éliane, si vous le demandiez à d'autres, ils vous diraient peut-être que j'y passais mon temps d'une manière fort peu répréhensible; ils vous diraient que, vivant au milieu d'un monde frivole, oisif, et vicieux, je passais pour être moins vicieux, moins oisif, moins frivole que d'autres; je crois même, en vérité, que j'avais une très bonne réputation. Mais, si vous me demandiez ce que j'en pensais moi-même, ma réponse se trouve dans le parti que je pris un beau jour, après avoir mené cette vie pendant trois ans.

— Celui de partir, de quitter Paris et la France.

— Oui, de m'en aller chercher pour mon activité une vraie pâture et surtout pour ma faiblesse un rempart nécessaire. A cette époque Armand revenait de l'un de ses longs voyages, il s'aperçut vite que je m'en allais à la dérive, et avec ce mélange de persuasion et d'autorité qu'il possède, il me sauva en me faisant partir. Pauvre Armand! il me conseilla comme préservatif le moyen qu'il venait d'employer lui-même comme remède. »

Éliane s'intéressait à Malseigne. Il eût suffi pour cela peut-être de l'amitié que Raynald éprouvait pour lui... Mais il était impossible de ne pas reconnaître en lui une nature supérieure qui rendait son affection un bienfait et un honneur pour l'ami plus jeune qui en était l'objet.

« Un remède? dit-elle, pour quel mal?

— Pour le mal d'un amour indigne de lui.

— Indigne de lui? » dit Éliane d'un air surpris.

Raynald eut l'air de regretter ce qu'il venait de dire.

« J'ai eu tort, dit-il, c'est le trahir, que parler de cette vieille blessure, enfin cicatrisée, je l'espère; toujours est-il qu'Armand fut alors

mon bon génie, comme il l'avait déjà été plus d'une fois auparavant, mais depuis mon retour, ce n'est plus lui qui... »

Raynald s'arrêta tout court, parce qu'il sentit qu'un flot de paroles montait de son cœur à ses lèvres, qu'il allait en dire beaucoup plus qu'il ne fallait. Heureusement pour lui, ils arrivaient en ce moment à une espèce de carrefour dans la forêt, et la route à choisir devenait incertaine entre celles dont ce lieu était le point central.

Raynald hésita un instant et regarda autour de lui.

« Nous allons prendre ce chemin à gauche, dit-il, qui nous ramènera à l'une des grilles du parc, mais auparavant faisons quelques pas encore, là à droite, dans la futaie... ce sont ces beaux arbres, vous le savez, n'est-ce pas? qui ont donné à Erlon-les-Bois sa dénomination particulière, maintenant faites un pas de plus et regardez là-bas. »

Éliane poussa son cheval en avant et, dépassant ainsi la lisière de la forêt, elle se trouva tout d'un coup en présence d'une vue qui lui fit pousser un cri d'admiration. C'était le même

paysage qu'elle avait admiré de sa fenêtre; seulement vu de cette place, le château lui-même, assis dans la verdure au sommet de la colline qui dominait la rivière, en était l'un des traits principaux.

« Quelle situation charmante, dit-elle, et comme le château vu ainsi avec tout ce qui l'entoure est beau! je n'avais pu en juger le moins du monde hier au soir.

— Oui, le château est beau, mon père l'a rebâti en entier et il s'y entendait fort bien, mais ce que je voulais vous montrer, c'est ce petit castel que vous voyez là, de l'autre côté de la rivière. »

Éliane suivit du regard l'indication de son cousin et vit une construction d'un aspect fort pittoresque qui s'élevait au bord de la rivière presque en face d'Erlon-les-Bois.

« Cette habitation, poursuivit Raynald, se nomme Erlon-du-Gué, parce qu'elle se trouve directement en face du point de la rivière où autrefois on la traversait et où on peut même la passer encore lorsque les eaux sont basses, et que l'on veut éviter le grand détour néces-

saire pour arriver au pont. Pour en revenir à la maison, elle avait été louée, pendant trente ans de suite, à un parent de mon grand-père (et du vôtre), qui se nommait le baron de Seuil. C'était un original, un misanthrope, un hypocondre inabordable, mais au milieu de tout cela, un homme plein d'instruction et de goût, et grand amateur de curiosités, en sorte que cette maisonnette est devenue une sorte de petit musée. Et savez-vous comment j'ai découvert cela?

— Mais, j'imagine, en allant visiter de temps en temps ce vieux parent?

— Erreur! je n'y avais jamais mis les pieds. Il ne voulait nous voir, ni les uns ni les autres. Quelle n'a donc point été ma surprise, lorsqu'à mon retour en France, cette année, j'ai appris que le baron de Seuil était mort et qu'il m'avait laissé, à moi nominativement, le contenu tout entier de la maison qui avait été si longtemps sa demeure!

— C'était une idée assez simple, il me semble, que celle de laisser le mobilier à celui qui déjà possédait les murs?

— Pas si simple, lorsque dans ce mobilier se

trouvent non seulement une foule d'objets rares, mais une bibliothèque composée de livres précieux, et des tableaux du plus grand prix. Quoi qu'il en soit, non seulement je voue pour ma vie au baron de Seuil une reconnaissance infinie, mais, en examinant tout ce qu'il avait réuni autour de lui, j'ai reconnu une telle sympathie entre ses goûts et les miens que je me sens pour lui une affection posthume, que je suis désolé de n'avoir pu éprouver et lui témoigner de son vivant.

— Et quand êtes-vous venu prendre possession du legs de cet aimable défunt?

— Il y a fort peu de temps. Ne me doutant pas de l'agréable surprise qui m'attendait, je ne m'étais pas pressé de venir visiter les lieux. Vous souvenez-vous, Éliane, d'un jour où j'entrai dans votre salle d'étude pendant que vous y étiez seule?...

— Oui, je me souviens de ce jour. »

Ils se turent un instant tous les deux... puis Raynald reprit :

« C'était peu après. A la fin de ce printemps qui me semble avoir été le plus beau de ma vie,

je vins ici par une journée presque aussi brillante et sereine que celle d'aujourd'hui... Vous comprendrez sans peine ma surprise et mon ravissement, lorsque j'entrai dans la charmante demeure, dont je me trouvais ainsi devenu propriétaire. Je passai la journée à en examiner toutes les richesses, et je vins enfin m'établir dans le cabinet du baron où se trouvaient réunis quelques-uns de ses plus beaux tableaux, ainsi que ses livres favoris. Fatigué de tout ce que j'avais examiné, et tenant encore entre mes mains un volume rare et précieux, je m'endormis, je le crois du moins; en tous cas, je fis un rêve, un rêve délicieux. Le soleil couchant, entrant dans ma chambre à travers les vitraux coloriés de la fenêtre, la remplissait d'une lumière dorée, et dans ce profond silence je me rendis compte d'un grand changement survenu dans ma vie : une sensation, inconnue jusqu'alors, me remplissait l'âme de bonheur et en même temps d'angoisse. J'essayais de dire ce que j'éprouvais, mais personne n'était là pour m'entendre, lorsque, tout d'un coup, je sentis que je n'étais plus seul. Vous étiez devant moi,

vous, Éliane, avec cette robe grise que vous portiez alors, avec vos cheveux brillants, tombant en boucles jusqu'à votre ceinture noire, et je vous disais que toute cette lumière, tout ce bonheur, tout ce changement, c'était votre présence !... »

Raynald se tut, et Éliane, après l'avoir regardé un instant, détourna les yeux. Comme la veille au soir, elle se sentit confuse et troublée. Toutefois la réserve et l'empire sur elle-même qui, malgré l'indépendance et même la hardiesse qu'elle manifestait parfois, étaient des traits dominants de son caractère, l'empêchèrent de le témoigner, et, après un moment de silence, elle dit d'une voix qu'un très léger tremblement n'empêchait pas d'être calme :

« Mais, sauf ses accessoires poétiques, ce rêve se réalisera naturellement, je l'espère, car vous pensez bien que tout ce que vous venez de me dire de cette habitation merveilleuse m'inspire le plus grand désir de la visiter. »

Cet accent, cette voix douce, ce regard paisible, firent rentrer Raynald en lui-même. Il venait presque de se trahir, et se souvenait tar-

divement de ses résolutions ; il fut donc presque soulagé de pouvoir penser qu'il n'avait pas été compris, et promit à sa cousine, avec un mélange d'agitation et d'embarras, qu'il la conduirait au plus tôt au petit château du Gué. Puis l'heure s'avançant, ils reprirent le chemin du parc, en pressant l'allure de leurs chevaux ; et lorsque Raynald aida sa cousine à remettre pied à terre à la porte du château, il se figura qu'il avait tenu avec une fidélité rigoureuse la promesse qu'il avait faite à son ami, et qu'il s'était renouvelée à lui-même une heure auparavant.

IX

La marquise de Liminges était encore en robe de chambre dans un petit salon attenant à sa chambre à coucher, occupée à lire les lettres qu'elle venait de recevoir, lorsque Éliane parut. La jeune fille avait ôté son amazone, et elle était maintenant vêtue d'une robe de coutil blanc qui faisait valoir l'éclat de son teint, un peu plus coloré en ce moment que d'habitude.

La marquise en fut frappée.

« Vous avez de belles couleurs ce matin, ma mignonne, dit-elle en interrompant un moment la lecture de ses lettres pour la regarder; l'air de la campagne paraît vous convenir.

— Oui, ma tante, je le crois en effet; mais, en ce moment, mes belles couleurs tiennent peut-être à celui que je viens de respirer dans la forêt?

— Vous avez déjà été dans la forêt?

— Oui... avec Raynald, qui m'a fait faire une belle promenade à cheval. »

Ces paroles étaient dictées à Éliane par un sentiment analogue à celui qui, dès son enfance, la portait à venir avouer courageusement les fautes qu'elle avait commises. Elle avait beau faire, sa promenade lui avait semblé un peu trop agréable pour être tout à fait permise. En tous cas, elle se sentait le besoin d'en obtenir la sanction. Elle fut donc fort soulagée, lorsque la marquise, tout en continuant à décacheter ses lettres, lui répondit tranquillement :

« Vous avez fort bien fait, et je suis bien aise que Raynald ait été aujourd'hui assez matinal pour vous escorter. »

Elle s'absorba de nouveau dans sa lecture; puis, lorsqu'elle eut fini, elle rapprocha d'elle une petite table et se mit à écrire, sans s'occuper davantage de la jeune fille, qui, au bout d'un moment, allait se retirer sans bruit, lorsque sa tante releva la tête.

« Pardon, Éliane, je ne songeais plus à vous, dit-elle d'un air distrait, mais c'est que j'attends

du monde vers le milieu de la semaine prochaine : le duc et la duchesse de Longvilliers, Malseigne, comme de raison, Horace de Trévals, puis des voisins auxquels j'ai à écrire... J'ai enfin une foule de choses à faire.

— Puis-je vous être utile ?

— Non, merci... Ah! si fait... dites à Mlle Sylvestre de venir me parler... »

Puis, comme frappée d'une réflexion soudaine :

« Non, non, dit-elle, je lui parlerai tout à l'heure... il faut d'abord que... Allez, ma chère enfant, pour le moment, je n'ai pas besoin de vous; je réclamerai vos services plus tard... Arrangez votre matinée comme vous l'entendrez, nous déjeunons à midi. Jusque-là je serai très occupée. »

Éliane quitta la chambre sans répliquer, et elle avait déjà gravi les premières marches du large escalier qui conduisait à sa chambre, lorsqu'elle aperçut Raynald qui traversait le vestibule; il se rapprocha vite et vint s'appuyer contre la rampe, au bas de l'escalier, en regardant Éliane qui planait sur lui, du haut de la quatrième marche :

« Ma mère est-elle visible? est-elle seule? dit-il d'une voix légèrement troublée.

— Oui, mais elle est très occupée. Elle attend du monde la semaine prochaine.

— Savez-vous quel monde?

— Le duc et la duchesse de Longvilliers, je crois, d'autres encore.

— Que le diable les emporte! »

Éliane sourit.

« Malgré ce souhait hospitalier, vous leur ferez les honneurs du château avec toute la politesse imaginable, je n'en doute pas.

— Je voudrais qu'il n'y vînt personne, personne au monde. Je voudrais demeurer ici toujours comme maintenant, seul avec ma mère, avec Mlle Sylvestre... et avec vous, Éliane!... »

Éliane ne répondit pas, et continua à monter lentement l'escalier, tandis que son cousin la suivait des yeux, jusqu'à ce qu'il eût vu disparaître sa robe blanche au haut du palier. Puis il poursuivit son chemin, et il alla frapper à la porte de sa mere.

« Tu arrives à propos, dit celle-ci joyeusement en le voyant paraître. J'allais te faire ap-

peler. J'ai à te parler sérieusement, Raynald.

— Et moi, ma mère, si je viens vous déranger de si bonne heure, c'est que j'ai aussi quelque chose d'important à vous dire. »

La marquise fut surprise; la voix de Raynald trahissait une vive émotion. Elle regarda un instant son fils en silence.

Nous l'avons dit, elle s'occupait fort peu, en général, de lire dans la pensée d'autrui. Mais c'était plutôt par l'habitude d'imposer la sienne que par un défaut naturel de pénétration. Lorsqu'elle le voulait, on pouvait presque dire, *lorsqu'elle y songeait,* elle savait tout aussi bien qu'une autre déchiffrer les physionomies qu'elle avait quelque intérêt à étudier. Celle de Raynald, en ce moment, l'inquiéta.

Malgré sa tendresse pour sa mère et une déférence dont il ne s'était jamais départi, il était plus affectueux que soumis, et elle ne lui communiquait pas à son gré, comme à sa fille, le reflet de sa propre pensée. Il était à la fois tendre et violent, parfois porté à une rêverie romanesque que sa mère déplorait comme une infirmité ; parfois impétueux et imprudent. Elle

le croyait capable de lui causer dans la vie plus d'une surprise, et cette appréhension la mettait souvent mal à l'aise. En ce moment, bien que souriant, Raynald était pâle et agité. Qu'allait-il lui dire? Un instant, elle eut la pensée de lui fermer la bouche en prenant elle-même les devants. Mais une prompte réflexion la décida à n'en rien faire, à le laisser parler, et, comme on dit, à le voir venir.

Raynald s'était placé à moitié assis, à moitié à genoux, sur une petite chaise basse tout près de sa mère. Il lui prit la main et la baisa sans rien dire. Son cœur battait, et il voulait parler avec calme.

« Voyons, Raynald, dit la marquise en passant son autre main dans l'épaisse chevelure de son fils. Qu'y a-t-il? Que peux-tu avoir de si grave à me dire?

— Ma mère, dit Raynald, oui, ce que j'ai à vous dire est grave, car le honheur de ma vie en dépend... Mais n'ayez pas peur, il ne s'agit de rien d'inquiétant ou d'effrayant.

— Au fait, Raynald, au fait, je t'en prie.

— Eh bien, dit Raynald, en parlant tout d'un

coup vite et d'un ton décidé : j'ai vingt-six ans, je suis las de la vie agitée et désœuvrée que je mène. Je trouve Erlon enchanteur, et j'y veux demeurer ; en un mot, j'ai envie de me marier.

— Eh ! parle donc, enfant que tu es !... Pourquoi tant de façons pour venir m'apprendre que tu veux combler tous mes désirs? »

Raynald baisa encore une fois la main qu'il tenait dans les siennes.

« Merci, oh ! merci, ma mère, dit-il avec émotion. Oui, vous le voulez, n'est-ce pas?... Vous y consentez? car celle que j'aime et que j'ai choisie, vous l'aimez et l'avez vous-même choisie pour fille !... »

La marquise retira brusquement sa main de celle de son fils.

« Que vous aimez?... Que vous avez choisie? *choisie,* vous, Raynald, à l'insu de votre mère !... Mais voyons, de qui parles-tu?... Ce ne peut pas être... »

Une idée extravagante et pourtant possible traversa son esprit. Une idée, née de la facilité avec laquelle elle se figurait que son jugement étant toujours le meilleur, celui des autres de-

vait instinctivement s'y conformer. Son fils avait vu la belle Constance de Longvilliers au contrat de sa sœur, il l'avait revue la veille, et avait causé longuement avec elle... Était-ce que par hasard...

Mais ce rêve n'eut pas le temps de se formuler plus clairement. Un autre nom était déjà tombé des lèvres de Raynald. Et tandis que sa mère répétait avec stupeur : « Éliane!... » il avait ajouté à ce nom tout ce que son cœur trop plein ne pouvait plus contenir :

« Oui, ma mère, Éliane!... En connaissez-vous une plus belle, plus noble, plus charmante,... plus digne, en un mot, d'être votre fille?... Ne le disiez-vous pas vous-même hier encore!... Ne m'avez-vous pas cent fois répété que sa présence sous votre toit était un bienfait du Ciel? N'est-elle pas la plus tendre amie de Blanche? N'est-elle pas véritablement la femme entrevue dans ces rêves de ma jeunesse que vous regardiez comme des romans, et qui ont trouvé en elle leur réalisation complète? »

Le château se serait écroulé sur sa tête, que la marquise n'eût pas éprouvé une secousse plus

violente. Elle voyait tout d'un coup s'élever un obstacle formidable à l'accomplissement d'un de ces projets qui, une fois formés dans son esprit, devenaient pour elle des lois devant lesquelles elle forçait tout le reste à fléchir. Elle croyait, et souvent avec raison, que, sur les sujets qu'elle avait à cœur, son jugement était le plus sûr de tous, et en ce qui concernait ses enfants, elle aurait cru, en leur cédant, se rendre infidèle à son devoir envers eux. Pendant une seconde, la tendresse qu'elle avait éprouvée pour Éliane se transforma en aversion, et la satisfaction du devoir accompli envers elle, en remords!... Son fils prit à ses yeux l'aspect d'un coupable et d'un fou, et tous ces sentiments bouillonnant à la fois dans son cœur, elle fut au moment d'éclater et de s'aliéner pour longtemps sa tendresse, en l'accablant de reproches à la fois durs et injustes. Mais la marquise, malgré sa vivacité, n'était point emportée : elle était, au contraire, souverainement habile et maîtresse d'elle-même. Ajoutons encore qu'il lui était tout à fait impossible de comprendre la réalité profonde du langage que

venait de lui tenir son fils. Une fantaisie en opposition si directe avec la volonté de sa mère ne pouvait être que passagère. Elle pensa qu'elle en viendrait à bout sans peine, en attendant elle se décida à ne point le prendre en ce moment sur un ton très grave, et sa ligne de conduite se traça rapidement devant elle.

« Mon cher Raynald, répondit-elle enfin avec un calme apparent, tandis que le regard plein d'angoisse de son fils était attaché sur elle, tu comprends bien, n'est-ce pas, que l'idée que tu viens d'émettre ne m'avait jamais traversé l'esprit. Assurément Éliane est charmante. Je l'aime, tu l'as dit, comme si elle était ma fille. Mais le fût-elle effectivement, fût-elle vraiment ta sœur, c'est à peine si ton mariage avec elle m'eût semblé plus impossible.

— Impossible ! » s'écria Raynald.

La marquise poursuivit sans s'interrompre :

« Elle est ta cousine germaine, genre de mariage que ton père avait en horreur et auquel je me suis promis de ne jamais consentir pour mes enfants. Enfin, quoiqu'elle ne soit pas absolument dénuée de fortune, il y a une telle

disproportion à cet égard entre sa position et la tienne... »

Ici Raynald fit un brusque mouvement et se leva vivement.

Sa mère s'arrêta surprise.

« Mais enfin, enfin, ma mère, » dit-il d'une voix dont il s'efforçait de maîtriser l'amertume, « en regard de ces grands obstacles, ne tenez-vous aucun compte de ce que je viens de vous dire? »

Il était maintenant debout devant sa mère, les yeux baissés, le visage pâle et altéré. Sa main, appuyée sur la table, faisait trembler tous les objets qui s'y trouvaient. La marquise, émue à son tour, se leva et, mettant la main sur l'épaule de son fils, elle le força à la regarder.

« Et toi, dit-elle, ne tiens-tu plus aucun compte de mon approbation, de mes conseils, de mes désirs?... Ai-je été une si mauvaise mère que, dans la circonstance la plus grave de ta vie, tout respect pour moi semble t'échapper?... Que sais-je? Peut-être une sommation respectueuse, te paraît-elle suffisante et mon consentement superflu !...

— Ma mère, dit Raynald, ces paroles sont cruelles, et je ne puis les croire sérieuses ; vous le savez bien, mon respect et ma tendresse pour vous sont inviolables. Dût mon cœur se briser, je ne vous désobéirai jamais. »

La marquise prit en silence acte de cette promesse, et elle se sentit à la fois désarmée et rassurée. Elle ne craignait point du tout que le cœur de son fils se brisât effectivement. C'était là à ses yeux un accident tout à fait imaginaire et inconnu dans la vie réelle. Son devoir à elle, en ce moment, c'était de reprendre la direction de la destinée de Raynald, c'était de le guider sagement et dans un an, il lui en rendrait grâce et se trouverait le plus heureux des hommes.

Après un moment de réflexion, elle dit gravement et en regardant son fils en face :

« Raynald, je désire savoir si tu as annoncé tes intentions à ta cousine, et si, par hasard, elle serait dans la confidence de ce qui vient de se passer entre nous. »

Raynald rougit, mais ce fut de ressentiment plutôt que d'embarras.

« Non, ma mère, je n'ai point annoncé,

comme vous le dites, mes *intentions* à Éliane. Elle ignore, à l'heure qu'il est, l'honneur que j'entendais lui faire; de mon côté, par conséquent, j'ignore comment elle eût accueilli cette communication. »

Il ne convenait pas à la marquise de s'offenser du ton ironique de son fils. Il lui suffisait d'être assurée qu'il lui disait la vérité.

Rien n'était donc perdu, il ne s'agissait que de gagner du temps. Elle se tut encore un instant, mais, s'apercevant que la physionomie de Raynald devenait de plus en plus sombre :

« Mon cher enfant, lui dit-elle avec un mélange d'autorité et de douceur qui lui donnait un étrange ascendant sur ceux qu'elle voulait dominer, je vous en ai dit assez pour vous faire réfléchir et j'ajoute maintenant que, sûre de ne vouloir que votre bien, je ne changerai pas d'avis. Mais enfin, il n'y a pas péril en la demeure, n'est-ce pas? Vous m'affirmez, et je vous crois, que vous n'avez pas le projet de me désobéir. Vous me dites, et je vous crois encore, qu'Éliane ignore vos sentiments, et l'honneur vous engage à continuer à vous taire. J'aime à

croire que vous le comprenez. Pour aujourd'hui, restons-en donc là. Nous reparlerons de tout ceci plus tard. Cette semaine j'ai d'autres affaires et je compte sur vous pour m'aider à recevoir convenablement ceux que j'attends. Car, au bout du compte, Raynald, c'est vous qui êtes le maître de la maison. »

Le moment était singulièrement choisi pour lui dire qu'il était le maître, mais Raynald ne le remarqua pas. Il savait de longue date que sa mère n'aimait pas les idées dont elle n'avait pas l'initiative, et il s'était préparé à rencontrer chez elle une vive résistance, lors même qu'en définitive elle eût fini par accélérer à ses désirs. Aveuglé en ce moment par l'espoir, et trompé par le calme apparent de la marquise, il jugea que son opposition serait beaucoup moins vive qu'il ne l'avait redouté. Il se soumit donc sans effort à prolonger, pendant huit jours encore, le silence qui lui était imposé, et pendant ce temps il s'engagea à accomplir scrupuleusement les devoirs que sa mère lui dicterait vis-à-vis de ses hôtes.

Il allait sortir, sinon satisfait, du moins un

peu soulagé par l'entretien qu'il venait d'avoir, lorsque sa mère le rappela.

« Tu comprendras, je le suppose, dit-elle, la convenance de t'abstenir pour le moment de promenades matinales semblables à celle que tu as faite ce matin dans la forêt. »

Raynald ne répliqua pas et sortit, mais un mouvement d'humeur, dont il ne fut pas le maître, lui fit fermer la porte plus brusquement qu'il ne l'aurait voulu.

La marquise, déjà replongée dans ses réflexions, leva la tête au bruit et rougit d'un air mécontent, une larme coula le long de sa joue et elle murmura :

« Oh! que les enfants sont ingrats! »

Puis elle écrivit rapidement la dépêche suivante qu'elle adressa à M. de Malseigne :

« Arrivez le plus tôt possible, j'ai besoin de vous. »

X

M. de Malseigne ne reçut point cette dépêche à l'heure voulue, parce que, lui aussi, il avait quitté Paris le jour du mariage de Blanche. Il était parti pour une petite terre qu'il possédait en Bourgogne, et ce fut seulement à son retour qu'il trouva, parmi toutes les lettres qui l'attendaient chez lui, la dépêche attardée de la mère de Raynald. Il repartit alors sur-le-champ, mais lorsqu'il se rendit ainsi à l'appel de la marquise, la société qu'elle avait invitée, était déjà réunie à Erlon, depuis plusieurs jours. Il était plus de neuf heures du soir. Un grand nombre de voisins avaient été ajoutés, ce jour-là, aux convives ordinaires, et le salon était illuminé et rempli de monde, lorsque Malseigne y entra inaperçu de tous, hormis de la maîtresse de la maison.

« Vous voilà enfin, s'écria la marquise en

quittant le canapé où elle était assise auprès de la duchesse de Longvilliers. Je vous attendais avec impatience... Pourquoi venir si tard?... Pourquoi ne pas me répondre? »

Après que Malseigne eut expliqué en deux mots la cause de son retard, elle ajouta à voix basse avec précipitation :

« Je ne puis rien vous dire en ce moment; mais j'ai à vous parler, Armand. Restez ici ce soir, dans ce salon, quand tout ce monde sera parti... Il faut que nous causions au plus tôt... J'ai été bien inquiète, allez!... Maintenant je le suis un peu moins... mais encore! Je vous conterai tout cela plus tard. Chut! pour le moment. »

Et sans avoir le temps d'en dire davantage, la marquise de Liminges alla reprendre sa place au milieu de son cercle, tandis que Malseigne, plus en état qu'elle ne l'imaginait de deviner la nature de ses préoccupations, regardait de loin ce qui se passait et cherchait des yeux ceux qui, seuls, dans ce salon l'intéressaient.

La duchesse de Longvilliers occupait auprès de la marquise le grand canapé, et non loin d'elles se trouvaient la baronne de Crecy et

deux ou trois dames du voisinage, dont l'une était remarquable par sa toilette aussi bien que par la vivacité de sa physionomie. C'était Mme de l'Héris, une jeune veuve qui passait dans toute la province pour une femme aussi élégante que distinguée, ce qui eût été plus vrai peut-être, si la petite ville de C., où elle habitait, eût été assez loin de Paris pour qu'elle ne pût jamais être tentée d'y aller chercher son esprit, tout comme ses parures, au lieu de le tirer de son propre fonds. Ce procédé lui avait fait perdre beaucoup de sa valeur native, sans lui en avoir donné aucune autre. En somme, elle était fatigante, surtout au gré de ceux qu'elle cherchait particulièrement à éblouir. Pendant quelques instants pourtant, elle avait réussi à retenir auprès d'elle, par un bavardage assez animé, le jeune maître de la maison, M. de Trévals, le duc de Longvilliers et quelques autres, mais bientôt les deux premiers avaient gagné le fond du salon, d'autres les avaient suivis, et le duc s'était rapproché de la baronne des Fougères, qui possédait une terre dans les environs, et qu'il avait rencontrée

quelquefois à Paris. Bientôt Mme de l'Héris n'eut plus auprès d'elle que deux jeunes habitants du voisinage, ses admirateurs habituels, dont l'un, M. Edgard Deshaies, croyait naïvement voir en elle une émanation véritable de ce grand monde, auquel il aspirait et dont un sort cruel le tenait éloigné; l'autre était un jeune littérateur qui l'avait choisie pour muse et recevait d'elle les inspirations qu'elle allait puiser elle-même au *foyer des intelligences*, ainsi que s'exprimait M. Oswald Fleuriet chaque fois qu'il parlait de Paris. Ni l'un ni l'autre, toutefois, n'était à son avantage au moment dont je parle. Les nobles traits et la tournure aristocratique de Raynald, ainsi que l'élégance nonchalante de M. de Trévals, faisaient naître dans l'esprit de Mme de l'Héris des réflexions et des comparaisons peu flatteuses pour ses deux admirateurs campagnards. Aussi quitta-t-elle bientôt sa place, pour aller rejoindre Mlle de Longvilliers, Éliane et les deux filles de Mme des Fougères, qui s'étaient toutes réunies auprès d'un grand piano fermé jusque-là, mais qui venait d'être ouvert.

Mlle de Longvilliers, après de vives instances auxquelles elle avait longtemps résisté, consentait enfin à se faire entendre, et maintenant les mains posées sur le clavier, elle préludait avec beaucoup de *maestria,* de manière à attirer l'attention et à imposer silence. Puis, après ce brillant prélude, elle joua une étude de Chopin, avec le talent que possèdent aujourd'hui un si grand nombre de jeunes filles et de femmes du monde et que naguère on ne s'attendait à rencontrer que chez des artistes. Éliane, placée derrière elle, vêtue simplement selon sa coutume, et un peu pâle et sérieuse, l'écoutait avec une attention extrême, et lorsqu'elle eut fini, elle témoigna une admiration si sincère et si vive, que la belle Constance en fut flattée encore plus que des applaudissements du reste des auditeurs. Elle avait trouvé bon, les jours précédents, de se refuser à toutes les instances qui lui avaient été faites, son habitude étant de faire toujours attendre ainsi la faveur de produire son talent et de ne l'accorder enfin que très capricieusement. Aussi, malgré les applaudissements dont elle venait d'être l'objet et les

supplications qui lui étaient adressées, elle se levait déjà pour quitter le piano, lorsque la main d'Éliane se posa sur la sienne et la retint devant le clavier :

« Oh! de grâce, dit-elle, jouez encore, je vous en conjure, il me semble que c'est pour la première fois de ma vie que j'entends de la musique. »

Constance s'arrêta satisfaite et surprise. Jamais il ne lui était arrivé de s'extasier sur le talent d'une de ses compagnes, et la sincérité évidente des paroles d'Éliane lui causa une jouissance d'amour-propre particulière et inusitée.

Elle se remit au piano en souriant, et elle joua une de ces *romances sans paroles*, dont le mystérieux langage est plus éloquent mille fois que ne pourrait l'être la poésie à laquelle il se substitue : joie et angoisse, espérance et tristesse, ce genre de musique fait vibrer à la fois toutes les cordes de la vie, et c'est pour cela sans doute qu'il émeut si profondément. Éliane écoutait le cœur battant, les yeux humides ; et quoiqu'à la fin du morceau, elle ne pût dire au-

tre chose que « merci », l'expression de cette simple parole fut une flatterie très subtile pour une oreille aussi exercée que celle de Mlle Longvilliers à discerner la valeur des louanges. Aussi changea-t-elle subitement d'attitude et d'humeur. Jusque-là elle avait répondu par une froide hauteur à la réserve d'Éliane. Elle était habituée à briller seule ou, du moins, à éclipser sans peine toutes les autres, et elle sentait instinctivement que l'attention se concentrait moins exclusivement sur elle qu'à l'ordinaire. Deux fois M. de Trévals avait été distrait tandis qu'elle lui parlait, et, malgré la politesse étudiée de Raynald, il lui manquait le genre d'empressement qu'elle s'était attendue à rencontrer chez lui. Bien que sa grand'mère ne lui eût pas dit un mot de son adhésion tacite à la proposition non encore formulée de Mme de Liminges, Constance avait fort bien compris qu'il s'agissait en ce moment d'une de ces rencontres fortuites qui précèdent les entrevues décisives, et qui, en certains cas, permettent de dire que « les jeunes gens se connaissaient déjà et s'aimaient depuis longtemps », et cependant le

maintien de Raynald n'était pas tout à fait d'accord avec cette situation. Cela la rendait pensive, et son humeur s'en ressentait. Mais, pour le moment, tout cela fut oublié ; la satisfaction d'amour-propre qu'Éliane venait de lui causer fit tomber la barrière qui les avait séparées jusque-là, et la belle Constance devint subitement aussi gracieuse pour elle que jusque-là elle avait été le contraire.

« Vous aimez beaucoup la musique à ce que je vois? lui dit-elle.

— Oh oui! beaucoup.

— Et vous êtes musicienne?...

— Je chante un peu et je joue du piano médiocrement. Assez pour m'accompagner.

— Vous chantez!... Oh! alors, chantons ensemble un duo. Quels morceaux savez-vous?

— Oh! je ne sais rien qui soit à la mode, de vieux chants, des cantiques, des ballades écossaises ou anglaises.

— De la musique anglaise!... Quelle horreur!... Comment, vous ne savez rien d'italien, rien d'allemand? »

Tout en parlant, Constance parcourait vive-

ment le contenu d'un portefeuille tandis qu'Eliane suivait des yeux les morceaux qu'elle passait ainsi en revue.

« En voilà un que je connais, » dit-elle, en le désignant du doigt, « les paroles sont françaises, mais la musique est allemande.

— Ce duo de Mendelssohn?... Vous le connaissez? parfait! c'est un de ceux que j'aime le mieux. Quelle voix avez-vous?

— Quelle voix?

— Oui, est-ce une voix de soprano? de contralto? de mezzo soprano?...

— Je ne sais trop...

— N'importe. Chantez la seconde partie, moi j'ai une voix de soprano et je chante toujours la première. »

Mlle de Longvilliers se remit au piano. Sa voix était fort ordinaire, mais elle savait chanter, et l'art en fait de chant l'emporte sur la nature, du moins elle en était convaincue, et elle ne craignait nullement la comparaison avec Éliane dont l'inexpérience était évidente. Celle-ci, sans songer à se faire prier, se leva sur-le-champ, simplement, et se plaça debout près du piano.

La robe d'Éliane était de soie blanche, et, pour seul ornement, elle portait au cou le médaillon d'or qu'elle ne quittait jamais. Elle n'était toutefois nullement éclipsée par la parure qui rehaussait la beauté de sa compagne, et elles formaient, à elles deux, un tableau fort digne de fixer l'attention des assistants. Les conversations particulières cessèrent. Tout le monde entoura le piano, M. de Trévals choisissant sa place le plus près possible de celle qu'occupait Éliane, tandis que Raynald demeurait assez loin, debout, en face des chanteuses, à moitié caché par le rideau de la fenêtre. Malseigne, sans rien dire, se rapprocha de lui.

Mlle de Longvilliers joua la ritournelle et chanta la première, puis Éliane commença sa partie. Dès les premiers sons de cette voix juste et pure, Constance fit un mouvement de surprise; lorsque Éliane chanta à son tour quelques mesures seule, elle murmura à voix basse : *Bravo!* Enfin, lorsque le morceau fut achevé, son sentiment artistique l'emportant en cet instant sur tout autre, elle se leva et embrassa Éliane avec un élan naturel et gracieux qui la

rendit elle-même charmante, et les deux jeunes filles se trouvèrent tout d'un coup parfaitement à l'aise. Éliane sentit que son admiration, assez froide jusque-là pour sa belle compagne, se transformait presque en sympathie, et quant à Mlle de Longvilliers, elle passa, en un instant, de son attitude dédaigneuse à la plus grande familiarité.

« Mais vous avez une voix charmante, s'écria-t-elle, ce serait un crime que de ne pas la cultiver. Il faut absolument que je vous entende chanter de la musique italienne.

— Je ne sais pas l'italien.

— N'importe, je vous l'apprendrai. Vous avez une oreille qui vous fera saisir la prononciation sans peine. Et moi, je me pique du rare mérite d'en avoir une excellente, du moins en chantant, car, à dire le vrai, je serais fort embarrassée s'il me fallait dire deux mots d'italien sans accompagnement. C'est dit, n'est-ce pas?... A demain notre première leçon.

— De grand cœur, répondit Éliane, charmée de cette bonne grâce et toute prête à y répondre. Mais, en attendant, remettez vos mains

sur le clavier et laissez-moi vous entendre encore... »

Constance ne s'y refusa pas. Elle était de bonne humeur, satisfaite de l'effet qu'elle produisait. Elle joua contre son habitude sans se faire prier, passant avec complaisance d'un morceau à l'autre, à la demande de ceux qui l'entouraient, et de temps en temps, jetant autour d'elle un regard rapide pour voir quels étaient les plus attentifs. Les traits de Raynald, debout à quelques pas, étaient dans l'ombre, mais son attitude la frappa. Il était sérieux et immobile, et il semblait éprouver une émotion vive et contenue, qui ne lui déplut pas. Si elle eût pu le regarder plus attentivement, elle eût été moins satisfaite, car elle se serait aperçue que ses yeux, qu'elle croyait attachés sur elle, regardaient plus loin, et qu'ils suivaient en ce moment, avec une attention extrême, tous les mouvements de M. Horace de Trévals. Celui-ci, au moment où Éliane avait été se rasseoir à quelques pas en arrière du piano, avait lui-même quitté brusquement la place qu'il avait occupée jusque-là. Et maintenant, appuyé au dossier de

la chaise d'Éliane, il lui parlait tout bas. Que pouvait-il lui dire?...

D'abord Éliane n'eut pas l'air de l'entendre, penchée en avant, elle écoutait Constance, et la musique semblait l'absorber. Mais tout à coup Raynald la vit se redresser et tourner la tête vivement en rougissant. Son noble et fier profil exprimait la surprise, et ses lèvres proféraient quelques paroles qu'il aurait bien voulu entendre... Peut-être dans ce but allait-il faire un pas en avant, qui l'eût soustrait à l'ombre salutaire du rideau, lorsqu'il sentit une main se poser sur son épaule, et il entendit à son oreille ces mots : *Prends garde.*

Il se retourna en tressaillant :

« C'est vous, Armand! Vous m'avez fait peur!... Je suis bien content néanmoins de vous voir, poursuivit-il en serrant la main de son ami, j'ai mille choses à vous dire.

— Je le devine et j'ai hâte de t'entendre.

— Quand pourrons-nous causer?...

— Quand tu voudras.

— Ce soir?

— Ce soir, j'ai déjà un rendez-vous.

— Un rendez-vous?

— Oui, ici, dans ce salon,... avec ta mère.

— En ce cas, Armand, il faut absolument que je vous parle sur-le-champ. La soirée est belle, allons nous promener dans le jardin, nous serons aussi bien, j'étouffe ici! »

Il eût eu peut-être plus de peine à quitter la place, si Éliane fût demeurée en face de lui et M. de Trévals auprès d'elle, mais elle s'était levée, et pendant un instant il l'avait perdue de vue. Le piano était placé devant les portes ouvertes d'une grande bibliothèque, moins éclairée que le salon. Elle avait passé par là pour venir prendre place de l'autre côté où il la vit reparaître tout près de Constance. Celle-ci attribua ce mouvement au seul désir de se rapprocher du clavier qui résonnait encore sous ses doigts habiles. Quant à M. de Trévals, il avait disparu dans les profondeurs de la bibliothèque, et Raynald ne l'aperçut plus.

Les deux amis furent bientôt dans la large allée qui longeait d'un côté le château et de l'autre la pelouse... la lune était levée, la nuit parfumée et radieuse.

Les confidences de Raynald ne se firent pas attendre, il avait besoin de s'épancher et il le fit avec véhémence, avec passion, avec amertume, tandis qu'Armand l'écoutait, non sans inquiétude, mais sans surprise.

« Ta mère refuse son consentement? dit-il enfin tristement; je le savais, je te l'avais dit d'avance, Raynald, tu t'en souviens! Pauvre Éliane! ajouta-t-il à demi-voix.

— C'est moi qu'il faut plaindre, Armand, moi seul, dit Raynald avec violence, car je souffre. »

Malseigne fit un imperceptible mouvement de surprise.

« Quant à elle, poursuivit Raynald, rien n'a troublé la sérénité de son cœur. Vous n'en douterez pas, si vous l'observez attentivement. Elle n'aime personne... du moins je l'espère... Mais depuis hier je suis à la torture. Trévals n'est venu ici que pour se rapprocher d'elle, cela est évident. Il est étrange qu'un homme aussi froid et aussi calculateur s'écarte ainsi de la coutume et ne cherche point à doubler les millions qu'il possède. Mais cela est. Ma mère s'en est aperçue et l'encourage. C'est ainsi qu'elle répond à

l'aveu que je lui ai fait!... et pour me distraire, sans doute, elle m'oblige à m'occuper, du matin au soir, des hôtes qu'elle a réunis ici sans m'en prévenir. Mais ma patience est à bout... Il faut que ce tourment ait un terme, je souffre trop... J'aime Éliane, et si je la perds, Armand, je suis un homme perdu!... »

Armand l'écoutait sans l'interrompre. Après un silence, il dit :

« Et Mlle de Longvilliers?

— Mlle de Longvilliers?... répéta Raynald avec surprise. Qu'a-t-elle à faire avec ce que je viens de vous dire? Que m'importe ce qui la regarde? C'est une belle personne, assez fantasque, et passablement nulle selon moi. N'en parlons pas, Armand. Elle m'est tout à fait indifférente. »

Malseigne fut à son tour très surpris de cette réponse. Il ne comprenait pas que la marquise n'eût rien dit à son fils de ses projets, et encore moins que celui-ci ne les eût pas devinés. Il savait bien cependant que Raynald, presque autant que sa mère, était disposé à s'absorber dans sa propre pensée, et que s'il était trop gé-

néreux et trop capable de tendresse et de dévouement pour pouvoir être taxé d'égoïsme, il pouvait l'être de personnalité. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, son ami lui était supérieur, car Armand possédait la grandeur que l'oubli de soi-même peut seul donner.

Tandis qu'il demeurait un instant incertain sur ce qu'il devait dire, un grand bruit de voix et de rires se fit entendre. Toutes les fenêtres du salon s'ouvrirent à la fois et la société qu'ils avaient laissée au salon se précipita dans le jardin, et vint mettre bruyamment fin à l'entretien des deux amis. Il ne resta dans le salon que deux ou trois personnes qui redoutaient l'air du soir et parmi celles-ci la duchesse de Longvilliers qui, de loin, adressait à sa petite fille de vaines supplications pour la retenir.

« Constance!... quelle folie!... passer ainsi subitement de ce salon où on étouffe au grand air. Constance! je vous le défends. Revenez, je le veux, prenez au moins ce mantelet... »

Mais Constance était déjà beaucoup trop loin pour l'entendre. Éliane n'avait pas été lente à la suivre, mais elle entendit toutefois cet appel

et elle revint sur ses pas pour se charger du mantelet de cachemire blanc que la duchesse voulait envoyer à sa petite-fille. La marquise alors l'arrêta encore un instant pour lui jeter à elle-même sur les épaules un grand châle de dentelle noire qu'elle ôta pour le lui mettre. Ce court délai suffit pour faire perdre à Éliane la trace de ceux qu'elle allait rejoindre. Constance avait déclaré qu'elle voulait descendre jusqu'au bord de la rivière, et, bon gré mal gré, Raynald avait été sommé d'y conduire toute la compagnie par le plus court chemin. Pour cela, il fallait quitter presque sur-le-champ la grande allée découverte où ils se trouvaient, pour en prendre une qu'ombrageaient de grands arbres, en sorte qu'en se retrouvant dehors, Éliane n'aperçut plus personne, quelque vive que fût en ce moment la clarté de la lune. Bientôt cependant, en regardant attentivement devant elle, elle crut voir revenir un de ceux qui avaient suivi Constance. Elle pensa que celle-ci s'était apercue de son absence et l'envoyait chercher, et elle fit quelques pas vers celui qui venait, mais dès qu'elle fut assez près pour le reconnaître, elle

s'arrêta tout court et, au lieu de continuer son chemin, elle reprit brusquement celui du château et elle allait rentrer dans le salon sans songer à ce qu'elle dirait pour expliquer ce retour soudain, lorsqu'elle entendit son nom prononcé par quelqu'un que l'ombre du mur auquel il était adossé l'avait empêchée d'apercevoir plus tôt.

« Éliane!... Comment! vous voilà toute seule? Je vous croyais partie avec cette bande joyeuse.

— M. de Malseigne!... Oh! Dieu soit loué, s'écria-t-elle avec une expression de joie et de soulagement, dont fut fort étonné celui à qui elle s'adressait. Je vous en supplie, venez avec moi, donnez-moi le bras, allons les rejoindre. Ils sont tous au bord de la rivière. »

Et sans attendre sa réponse, elle passa son bras sous le sien et l'entraîna dans la grande allée.

Au bout de quelques pas, ils rencontrèrent Horace de Trévals. Celui-ci eut l'air surpris et contrarié; mais, en reconnaissant Malseigne, il reprit promptement sur lui et lui tendit la main.

« Je craignais, mademoiselle, que vous ne fussiez restée seule en arrière, et je revenais vous chercher, car l'allée que l'on prend, en quittant celle-ci, est fort sombre, et le petit chemin qui descend à la rivière fort difficile.

— Je vous remercie, monsieur, dit Éliane en serrant davantage le bras de Malseigne pour lui faire hâter le pas.

— Je ne vous savais pas ici, Malseigne, reprit Horace. Depuis quand êtes-vous arrivé?

— Depuis une heure seulement. »

Ils continuèrent leur route. M. de Trévals marchait près d'Éliane sans lui parler. Ils traversèrent l'allée couverte, puis descendirent par le petit chemin, qui était, en effet, presque dangereux à cette heure et à cette lumière qui tantôt les inondait de clarté, tantôt les laissait dans l'ombre la plus noire. Éliane marchait si vite, que, sans le bras qui la soutenait, elle eût trébuché mille fois... Enfin ils parvinrent à un grand platane situé au bord de la rivière, et autour duquel se trouvaient plusieurs sièges. La vue en ce lieu était belle, et les habitants du château aimaient à venir s'y asseoir. Ce fut à

cette place qu'ils retrouvèrent Constance et tous ceux qui l'avaient suivie ou accompagnée.

Éliane se rapprocha d'elle et lui mit sur les épaules le mantelet dont elle était dépositaire. Constance l'accepta, en remerciant seulement d'un signe de tête celle qui lui rendait ce service. Elle parlait en ce moment à Raynald avec animation, et ne s'interrompit pas autrement :

« Trois chevaux! dites-vous. Trois chevaux de selle qui pourraient être montés par des femmes?... C'est plus qu'il n'en faut. Alors, monsieur de Liminges, pourquoi ne ferions-nous pas tous une promenade demain matin avant l'heure où il fait étouffant? J'en meurs d'envie, et bonne maman me le permettra, car voici Mme de l'Héris toute disposée, j'en suis sûre, à me servir de chaperon. »

Mme de l'Héris répondit par un assentiment enthousiaste.

« Puis, une de ces demoiselles, poursuivit Constance, Mlle Flore, ou Mlle Herminie des Fougères, peut-être, se joindra à nous?

— Ni l'une ni l'autre ne possède le talent de l'équitation, » répondit avec froideur Mme des

Fougères, qui, voyant ses filles lui échapper les avait suivies jusqu'au bord de la rivière.

Mais elle avait froid, cette promenade nocturne lui semblait aussi désagréable que déplacée; et son humeur n'était d'ailleurs point sereine. Ses filles passaient pour des beautés dans tout le pays, et personne, ce jour-là, n'avait eu l'air de s'en apercevoir.

« Si vous cherchez une écuyère exercée, poursuivit-elle d'un ton plus aigre, voici Mlle de Liminges, qui, m'a-t-on dit, en remontrerait aux amazones les plus célèbres. »

Elle n'avait pas assurément l'intention de faire valoir Éliane, mais cette révélation produisit un effet tout différent de celui qu'elle attendait.

« En vérité! aucune qualité ne vous manque donc! » s'écria Constance, en s'adressant vivement à Éliane. Puis, sans attendre sa réponse, elle poursuivit : « Alors tout est au mieux. Nous serons trois, dont une femme mariée. D'ailleurs, bon papa monte encore très volontiers à cheval, et lorsqu'il ne s'agit que d'une promenade d'une heure, cela ne le fatigue pas. C'est lui qui a été

mon maître d'équitation... C'est dit, il sera des nôtres, si je le lui demande, et bonne maman n'aura rien à dire. Maintenant, rentrons vite, pour qu'elle ne soit pas trop fâchée, et demain matin, monsieur de Liminges, nous irons là-bas, n'est-ce pas? » Et elle désigna du doigt, droit en face du point où ils se trouvaient, le petit château d'Erlon-du-Gué, qui sous la lumière de la lune, se détachait vivement de la masse de verdure et de fleurs dont il était entouré, au-dessous de laquelle serpentait la rivière comme un ruban d'argent.

Raynald balbutia un assentiment, mais il ne songeait guère à Constance. En ce moment, ses yeux étaient fixés sur le pâle visage d'Éliane qui, la tête appuyée contre le tronc du platane, couverte du grand voile noir qui tombait sur sa robe blanche, presque jusqu'à ses pieds, ressemblait à l'une de ces apparitions des légendes allemandes, qui, malgré leur beauté, sont des présages de malheur. Elle avait les yeux attachés sur le côté opposé de la rivière, et tandis que le regard de Raynald suivait le sien :

Tous deux pensaient, je crois, la même chose!

Oui, tous deux se rappelaient cette heureuse promenade qui ne s'était plus répétée, et tous deux peut-être songeaient au projet, formé ce jour-là, de visiter seuls, ensemble, le petit château du Gué!... Depuis ce jour, un changement était survenu. Elle le sentait avec étonnement et un vague regret, Raynald avec une poignante angoisse. Ils étaient encore l'un près de l'autre, mais déjà ils étaient séparés. Elle ne savait pourquoi, il ne le savait que trop, et elle ne l'eût probablement pas ignoré longtemps, si la possibilité eût été laissée en ce moment à Raynald de lui laisser lire dans son cœur tous les sentiments qu'il avait promis de lui taire!

Mais il fallait absolument se contraindre et reprendre son masque. Tous se remettaient en marche pour quitter le bord de la rivière, Raynald dut comme auparavant se placer à la tête du cortège, en offrant son bras à Mlle de Longvilliers, et Mme de l'Héris les suivit avec son escorte. Malseigne, qui n'avait pas perdu Éliane de vue, fit ici un pas en avant pour reprendre auprès d'elle le rôle protecteur qu'elle lui avait assigné. Mais il fut arrêté par un bras pesant qui

s'empara tout d'un coup du sien. C'était celui de Mme des Fougères.

« De grâce, monsieur, aidez-moi ! Il m'est impossible de monter seule ce roidillon... »

Et faisant passer ses filles devant elle, elle s'appuya fortement sur le bras dont, bon gré mal gré, le secours ne put lui être refusé, et commença ainsi à gravir la montée. Éliane, demeurée la dernière, et un peu attardée dans ce mouvement subit, ne trouva plus auprès d'elle que M. de Trévals.

Elle marcha alors vite et seule en avant. Mais, au bas de la montée, Horace la rejoignit.

« Veuillez, de grâce, mademoiselle, accepter mon bras.

— Je vous remercie, monsieur de Trévals, mais je puis me passer de votre aide, j'ai le pied très sûr, et je suis accoutumée aux mauvais chemins. »

En effet, elle monta devant lui, seule, et d'un pas très ferme. Horace la suivit en silence. Mais, arrivés en haut, il se rapprocha d'elle, et sans lui proposer son bras, il marcha à ses côtés.

« Mademoiselle Éliane, dit-il enfin, puisque

pour un instant je puis vous parler seul, permettez-moi d'en profiter pour vous demander pardon.

— Je n'ai réellement rien à vous pardonner, je ne pense pas que vous ayez voulu me déplaire, mais si vous voulez faire ce qui me sera agréable, vous ne me parlerez plus comme vous l'avez fait ce matin, et tout à l'heure encore dans le salon. Maintenant n'en parlons plus et soyons bons amis.

— Non, il faut que je m'excuse, il faut que je vous dise pourquoi j'ai osé vous parler de ce que j'éprouve. J'aurais dû, je le sais, vous taire tout ce que votre grâce, votre beauté...

— Monsieur de Trévals, dit Éliane avec impatience, il est vraiment inconcevable qu'il vous plaise de continuer sur ce ton après ce que je viens de vous dire.

— Laissez-moi achever. Je n'ai osé vous parler ainsi que parce que, n'ayant point été élevée en France, j'ai cru que vous n'en seriez point étonnée, et qu'il me serait permis de vous faire, sans intermédiaire, la demande que, selon nos usages, j'aurais dû adresser d'abord à votre tante. »

Horace de Trévals croyait, au fond, impossible que celle à laquelle il donnait cette explication pût en être sérieusement mécontente. Il eût changé d'avis peut-être, si l'obscurité ne l'eût pas empêché d'apercevoir les traits d'Éliane. Elle se borna d'abord à marcher plus vite sans répondre; puis, lorsqu'elle eut diminué la distance qui la séparait de ceux qui allaient devant, elle dit froidement :

« En cela, vous vous êtes trompé, j'ai été élevée loin d'ici, mais je suis Française et je ne connais les usages d'aucun autre pays. »

La seule pensée d'Éliane en répondant ainsi était d'échapper à M. de Trévals. Malheureusement, les paroles dont elle venait de se servir eurent un effet tout autre que celui qu'elle en attendait. Horace ne pouvait ou ne voulait sérieusement croire à un refus; aussi, après un moment de réflexion, il les prit non point pour une injonction de renoncer à ses projets, mais seulement comme celle de les faire prévaloir autrement.

Lorsque la jeunesse, absente du salon, y fut rentrée bruyamment, Constance prit sur-le-

champ la parole. D'abord, pour mettre son grand-père dans ses intérêts; puis pour demander la permission de la duchesse de Longvilliers, enfin pour obtenir le consentement de la marquise. Celle-ci, bien qu'un peu surprise, ne fut pas, en somme, mécontente d'un projet que semblait seconder son fils, et qui le forçait à s'occuper très particulièrement de Mlle de Longvilliers. Elle fut beaucoup plus disposée encore à le favoriser, lorsque Éliane, en dépit de toutes les instances de Constance, demanda et obtint la permission d'être exemptée de la promenade.

Il fut donc enfin convenu que le duc de Longvilliers escorterait sa petite-fille, et que le reste de la cavalcade se composerait de : Mme de l'Héris et de Raynald, du comte de Trévals, et de M. Edgar des Hayes qui s'était hâté d'annoncer l'intention d'en faire partie.

Mme des Fougères et ses filles prirent alors congé de la marquise sans emporter de leur soirée au château un aussi agréable souvenir que de coutume. Mme de l'Héris, au contraire, partit gaiement dans sa petite victoria, les plumes

blanches de son chapeau flottant au vent de la nuit, et promettant d'être exacte au rendez-vous du lendemain.

Après leur départ, la soirée était si avancée, que la marquise, fatiguée, rentra dans son appartement sur-le-champ, en faisant dire à Malseigne qu'elle l'attendrait chez elle le lendemain matin pendant l'heure de la promenade, à laquelle, lui aussi, avait refusé de se joindre.

XI

Le lendemain matin, le temps était sans nuages, comme la veille. On était dans l'une de ces séries de beaux jours qui, lorsqu'elles s'établissent, même dans nos climats, semblent devoir durer toujours. La nature est en fête. Le ciel sourit et ne semble plus jamais devoir se rembrunir. On compte sur le retour du soleil, comme si jamais on n'avait vu d'orage, ou qu'on n'en dût jamais revoir. En un mot, alors comme toujours, et en tout, on se livre à une sécurité que l'on sait être vaine dès qu'on y songe. Mais on n'y veut pas songer, parce que sans cet oubli il n'y aurait, ici-bas, pour le cœur humain, aucune jouissance, et qu'il veut jouir. En quoi il n'a pas tort, ce pauvre cœur, quoique le plus souvent il se trompe d'heure et de moyen.

Éliane, debout à sa fenêtre, regardait de loin

la cavalcade s'éloigner lentement dans la direction de la forêt. Constance plus belle que jamais dans un costume de couleur sombre, dont la simplicité parfaite constituait la suprême élégance; Raynald à sa droite, et à sa gauche, le duc de Longvilliers, dont la tournure militaire ne trahissait point l'âge. Comme quelques autres royalistes, il avait fait les grandes campagnes de l'empire, et en avait conservé un certain air martial qui relevait encore les bonnes manières d'une société dont il se piquait, d'autre part, d'être le représentant fidèle. Mme de l'Héris, moins correctement vêtue que sa compagne, et portant un chapeau orné d'une plume d'un goût fort douteux, les suivait, escortée de M. Edgar des Hayes. M. de Trévals fermait la marche.

Sans se l'avouer clairement, c'était bien là ce qu'Éliane avait prévu, et son refus instinctif était justifié : Raynald ne quitterait pas Mlle de Longvilliers de la matinée, elle-même serait accompagnée, pendant toute la promenade, par M. de Trévals.

« J'ai eu bien raison de rester à la maison, murmura-t-elle, en quittant sa fenêtre sans re-

gret et pourtant en soupirant. Puis elle prit son chapeau et un livre pour descendre au jardin. En chemin, elle rencontra, toutefois, une utile diversion aux pensées quelque peu confuses qui la troublaient. Les lettres venaient d'arriver et étaient encore toutes rangées sur la table du vestibule. Éliane, au milieu d'elles, en aperçut une qui lui était adressée : elle s'en empara avec joie, car elle reconnut l'écriture de Blanche, et cette lettre était la première que sa cousine lui eût écrite depuis son mariage. La marquise recevait chaque jour une lettre de sa fille, laquelle, après deux jours de séjour dans sa nouvelle demeure, était partie avec son mari, pour faire un voyage de lune de miel qui se poursuivait encore. Mais jamais, jusqu'à ce jour, la jeune voyageuse n'avait encore trouvé le temps d'adresser elle-même, directement à « sa chère Éliane » la « longue lettre » que sa mère était chargée de lui annoncer tous les jours. Cette lettre était enfin entre ses mains, et Éliane se disposa à aller la lire au jardin, et pour cela elle voulait gagner un banc placé dans un coin ombragé et parfumé, où elle venait souvent s'établir

avec son ouvrage ou ses livres. Ce banc se trouvait à une des extrémités de la grande allée, et pour y parvenir il fallait longer, de ce côté, toute la façade du château. En approchant des fenêtres de sa tante, ouvertes, au rez-de-chaussée, toutes grandes sur le jardin, elle entendit la marquise parlant avec vivacité, d'une voix plus élevée que de coutume, interrompue parfois par une autre voix calme et grave, qu'elle reconnut pour être celle de Malseigne. La conversation était évidemment animée et importante. Éliane s'éloigna du château de manière à être séparée de la fenêtre par toute la longueur de l'allée. Mais elle ne put s'empêcher, en passant, de jeter un regard dans l'intérieur du salon, car un éclat de voix, inusité de la part de M. de Malseigne, lui avait permis d'entendre ces mots : « Pas une parole de plus, madame! » auxquels succédait maintenant un profond silence.

La marquise, assise dans son fauteuil, avait le dos tourné, mais sa main était posée sur la table, et Malseigne, debout, venait de la saisir avec l'air d'autorité d'un homme qui veut imposer sa volonté. Sa physionomie, d'ordinaire si

calme, était bouleversée. Éliane en fut émue et saisie, et elle tremblait si fort, lorsqu'elle atteignit le petit banc, qu'elle eut peine à décacheter la lettre qu'elle tenait à la main. De quoi pouvait-il être question? Et quel était le sujet qui semblait troubler à ce point un homme aussi calme, en apparence, et aussi maître de lui, que l'était Malseigne? Elle eut quelque peine à distraire ses pensées des conjectures que faisait naître dans son esprit la surprise qu'elle venait d'éprouver, et ce ne fut pas sans peine qu'elle ramena enfin son attention au contenu de la lettre.

Nous la laisserons s'absorber peu à peu dans cette lecture, et nous retournerons nous-mêmes, pendant ce temps, au petit salon et à l'entretien qui y avait lieu.

Nous ne reprendrons pas cet entretien à son début, mais seulement au moment où le hasard avait amené Éliane à portée d'entendre les paroles que l'on vient de lire.

« Armand, dit enfin la marquise, après un long silence, vous m'étonnez, et je puis dire que vous m'affligez. Comment ! vous, que je

regarde comme un fils, ou du moins comme un frère assez jeune pour être celui de Raynald, je dois mesurer avec vous mes paroles, et il ne m'est plus permis de vous dire ce qui me plaît ?

— Pas cela, répondit Armand d'une voix brève, pas cela, madame, de grâce !... »

Il se tut tout d'un coup, s'assit brusquement et s'appuya sur la table, la tête dans ses deux mains. Au bout d'un moment, il reprit d'une voix plus calme :

« Je vous demande pardon, oui, vous avez raison et j'ai tort ; dites, dites-moi tout ce que vous voudrez. Vous en avez le droit. »

Il passa sa main sur son front comme pour effacer la trace de l'émotion qu'il venait d'éprouver.

« Non seulement vous m'affligez, poursuivit alors la marquise sérieusement, mais pour la première fois depuis que je vous connais, vous me semblez inexplicable... Vous venez, en effet, de me dire les choses les plus surprenantes dans la bouche d'un homme raisonnable, et lorsque, à mon tour, je vous en réponds une fort naturelle, vous cherchez à m'imposer silence

ou bien vous m'accordez la parole comme une grâce. Voulez-vous m'expliquer ce que cela signifie ?... »

Armand releva la tête et dit avec effort, en évitant de lui répondre :

« Qu'y a-t-il, madame, de si surprenant à vous dire qu'Éliane est charmante, que Raynald l'adore, que cette union ferait leur bonheur à tous deux et devrait faire le vôtre?

— Et moi, dit la marquise d'une voix qui n'était jamais aigre, mais qui devenait parfois froide et tranchante comme une lame d'acier, je vous demande ce qu'il y a de surprenant à ce que, à mon tour, je vous rappelle qu'il y a dix ans vous vous croyiez aussi fort amoureux d'une belle personne que sa mère vous refusa. Refus qui,... l'avenir le prouva, vous préserva d'un grand malheur,... et même d'un grand déshonneur, Armand ! »

Armand frémit encore une fois comme si un fer aigu l'eût touché ; mais, bien qu'il fût d'une pâleur mortelle, il avait repris son empire accoutumé sur lui-même, et au bout d'un instant il dit presque tranquillement :

« Je vous le répète, vous pouvez tout me dire, *cela* comme le reste. Seulement vous ne savez pas l'histoire dont vous me parlez.

— Comment, dit la marquise avec vivacité, je ne sais pas que vous, vous vouliez épouser cette belle Laure d'Aigremont, qui devint ensuite Mme de Therigny et plus tard... »

Armand l'arrêta encore, mais avec plus de douceur.

« Assez, je vous en conjure. Permettez que je vous parle d'elle. C'est, je vous le répète, une histoire que vous ne savez pas ; et moi, qui la sais, je n'en parle jamais.

— J'en conviens, c'est la première fois, et j'ai peut-être été indiscrète, pardonnez-le-moi. Mais c'est vous qui m'y avez poussée...

— Je vous pardonne, d'autant mieux que bien que cette vieille blessure m'ait encore arraché un cri lorsque vous l'avez touchée tout à l'heure inopinément, je suis guéri. Oui, répéta-t-il, tout à fait guéri, et cette souffrance n'est plus qu'un souvenir. »

Il se tut un instant, puis il reprit bientôt sans aucun trouble, bien que non sans amertume :

« Parlons donc de mes premières amours, puisque je ne sais pourquoi vous avez amené cet entretien sur ce sujet, et que vous y cherchez un argument pour combattre les miens.

— Cet argument consiste à vous rappeler qu'en ce cas la passion vous égarait, que Mme d'Aigremont avait eu raison de vous refuser sa fille et vous avait rendu en cela un grand service.

— Peut-être. Mais pensez-vous vraiment que ce fut par une prévision injurieuse pour sa fille et par un profond intérêt pour mon bonheur qu'elle m'ait refusé son consentement ?... »

La marquise ne répondit pas.

« La vérité, la voici. Le récit n'est pas long, et je le ferai vite. La terre d'Aigremont, vous le savez, est contiguë à la mienne. Je connaissais Laure depuis son enfance. Je ne me souviens pas du jour où je commençai à l'aimer, et où, je le crois, son cœur aussi m'appartint tout entier. Lorsqu'elle eut dix-sept ans, sans nous 'être dit clairement, nous nous regardions comme fiancés l'un à l'autre. Ce fut donc avec une sorte de sécurité, assez sotte, j'en conviens, que je vins un jour au château d'Aigremont

demander à la mère de Laure de m'accorder sa main. Elle me refusa sans hésiter et sans me laisser l'ombre d'espérance. Vous devinez pourquoi.

— Pas précisément.

— Oh ! pour des raisons que vous ne trouverez pas mauvaises. Quoique je ne sois point sans naissance, je ne suis point un grand seigneur, et quoique je ne sois point un homme pauvre, je suis un pauvre parti, tandis que Laure... (vous aurez peut-être peine à me croire, mais je l'avais oublié), fille unique, immensément riche, et assez bien née pour pouvoir prétendre aux plus hautes alliances aussi bien qu'aux plus grandes fortunes de France, ne pouvait devenir la femme d'un simple voisin de campagne, voilà tout. Comme dit Mercutio en parlant de la blessure dont il meurt : « Ce n'est « pas profond comme un puits, ni large et « haut comme une voûte, mais cela suffit. » L'éloquence de Mme d'Aigremont n'alla ni plus loin ni plus haut et ne fut pas plus profonde que cela, mais elle suffit. »

La marquise de Liminges se tut. Elle aimait

tendrement Armand, elle le plaçait si haut dans son estime, qu'elle avait l'habitude de dire qu'il ne serait pas facile de rencontrer trois fois dans la vie un homme qui fût son égal. Toutefois elle sentait bien en ce moment que s'il était venu lui demander sa fille, à la place de Mme d'Aigremont, elle eût répondu comme elle.

« Je la quittai sans répliquer, continua Armand. A la grille, je rencontrai Laure. Elle tenait à la main son chapeau de paille tout rempli de fleurs. Sa robe blanche, ses cheveux en désordre, son air encore enfantin, ses grands beaux yeux étonnés et effrayés à ma vue (car j'imagine que mon visage était bouleversé), tout cela demeura longtemps empreint dans ma mémoire avec une ténacité douloureuse... Elle me dit en tremblant : « Mon Dieu ! Armand « qu'avez-vous ?... » Je lui pris la main, je la baisai et je lui dis « adieu ». Rien de plus, et je revins chez moi où je faillis mourir... Dès que je fus rétabli, je partis, et pendant cinq ans je ne la revis plus.

— Ce fut là l'époque de votre premier voyage, je m'en souviens.

— Oui, je fis alors le tour du monde et je ne revins en France que lorsque je crus avoir totalement atteint le but que je m'étais proposé par ce long exil. J'avais appris, un an après mon départ, son mariage avec M. de Therigny. Il n'était pas son égal par la naissance, mais il avait une de ces fortunes devant lesquelles aujourd'hui tout orgueil s'incline et toute critique se tait. Je m'étais habitué à la désigner par son nouveau nom, je lisais dans les journaux le récit des fêtes données par ce jeune et brillant ménage. Leur maison était citée comme celle de Paris où étaient accumulées le plus de richesses et où l'on voyait le plus grand monde... Je revins très persuadé que je reverrais sans aucun péril la femme élégante et mondaine qui ne me semblait plus avoir rien de commun avec celle que j'avais aimée... je la revis... vous vous la rappelez sans doute à cette époque.

— Assurément, et, comme tout le monde, je la trouvais éblouissante.

— Oui, toutefois cette beauté et cet éclat ne me touchèrent point : j'avais eu raison, ce n'était pas elle. Sans cesse en mouvement, entourée

des plus dangereux hommages, accompagnée mais non protégée par un mari follement orgueilleux de sa beauté et, quant aux périls de la voie où elle marchait, incrédule ou indifférent. Je pus la rencontrer sans danger pour moi-même, et je la regardai presque froidement courir ainsi vers l'abîme.

— Je me souviens de tout cela, Armand. Mais je me souviens aussi que cela dura fort peu. Un mois après, vous étiez reparti. A votre retour, deux ans plus tard, tout était fini et je ne vous parlai pas d'elle parce que personne alors n'en parlait plus jamais. Vous savez pourquoi ; et vous savez pourquoi aussi, moi qui vous aimais alors, comme à présent, j'ai béni Mme d'Aigremont, et je la bénis encore, de n'avoir pas consenti à votre union avec cette...

— Laissez-moi achever, » dit Armand en l'interrompant avec un retour d'émotion qu'il cherchait vainement à maîtriser, « puis nous n'en parlerons plus jamais. Un jour, par hasard, il est inutile de vous dire où, nous nous retrouvâmes pour quelques instants rapprochés l'un de l'autre, et quoique ce fût au milieu d'une

foule, nous pûmes causer ensemble comme si nous eussions été seuls. Pour la première fois, elle me parlait sans témoins et sans contrainte, et alors, tout d'un coup, je retrouvai près de moi cette même Laure charmante, naïve, confiante, que j'avais idolâtrée... Ce qu'elle me dit dans cet instant ébranla tout mon être, c'était tout ce qu'elle aurait dû me taire. Elle était malheureuse, sa vie était vide, elle n'était plus ce qu'elle était autrefois. Elle ne pouvait souffrir ce qu'elle était devenue aujourd'hui. Enfin: « pourquoi êtes-vous parti, Armand? ou pour- « quoi n'êtes-vous pas revenu? » Ces mots résumaient tout, et ces mots me rendaient fou, car ils étaient vrais... Oui! poursuivit-il avec véhémence, en serrant la main de la marquise, je le crois encore devant Dieu! si sa pure jeunesse m'eût été confiée; s'il m'eût été accordé de guider sa vie, elle serait aujourd'hui vertueuse et honorée, elle eût été préservée du malheur de la honte et de la mort!

— Cependant, dit la marquise, malgré toute votre influence reconquise, vous n'avez pas réussi à...

Armand fut encore une fois visiblement tenté de s'emporter, mais il se contint.

« Écoutez-moi jusqu'au bout, madame, de grâce ! Je n'ai point reconquis d'influence, je ne l'ai point voulu. Un instant, il est vrai, ému par son langage, je songeai à demeurer près d'elle pour la protéger. Elle me demandait d'être son ami, je crus la chose possible et je restai. Mais je compris vite que je m'abusais ; que ce titre d'ami était un piège pour moi comme pour elle. Que je ne pouvais enfin le mériter que d'une seule manière, en me séparant d'elle. Je le fis. Cette fois-là, Raynald partit avec moi. Pendant deux ans, je n'entendis plus prononcer son nom. Et depuis, vous le savez, je n'ai plus jamais parlé d'elle.

— Après sa disparition, dit la marquise, un grand mystère environna d'abord sa destinée, puis un grand oubli. M. de Therigny avait disparu en même temps que sa femme, et lorsque cinq ans plus tard il revint à Paris, il était remarié. On s'empressa autour de cette seconde femme et l'on ne songea plus à la première. On disait seulement vaguement qu'elle avait mal et malheureusement fini. »

Armand pâlit, et ses traits se contractèrent comme au commencement de leur entretien.

« Mal, dit-il d'une voix troublée, oui, elle a fini comme, placée sur cette pente, elle devait finir, très mal et très malheureusement, hélas! horriblement même!... Si ce n'est, continua-t-il en levant vers le ciel un regard qui surprit la marquise, qu'à cet égard j'ai un système de consolation et d'espérance!...

— Que voulez-vous dire, Armand? J'ignore les faits; racontez-les-moi aujourd'hui tels qu'ils se sont passés.

— Vous n'ignorez pourtant pas, sans doute, que son mari, mécontent et inquiet, très tardivement, des assiduités d'un étranger qui était devenu leur habitué, lui fit tout d'un coup brusquement quitter Paris et l'emmena au midi de la France, où il possédait une villa à quelque distance de Marseille.

— Oui, tout le monde a su cela, mais rien de plus, si ce n'est qu'il était devenu veuf.

— Eh bien... un jour, elle partit subitement pour Marseille. Elle s'y embarqua pour aller rejoindre, à Livourne, celui dont son mari l'avait

séparée. Le bateau sur lequel elle se trouvait en approchant du port par nuit brumeuse en rencontra un autre qui sortait. Cette effroyable collision a fait assez de bruit pour que vous vous en souveniez; tous les journaux en furent remplis.

— Je m'en souviens en effet, mais j'ignorais qu'elle fût à bord de ce bâtiment.

— Son mari sut empêcher son nom d'être cité. On sut seulement qu'elle l'avait quitté et qu'elle était morte; on ne sut pas qu'elle s'était embarquée sur ce malheureux bateau et qu'elle était au nombre des victimes de l'horrible catastrophe!

— Mon pauvre Armand, c'est affreux!... »

Ils demeurèrent un moment silencieux. La marquise était réellement émue, et Armand, ébranlé par les souvenirs qu'il venait de réveiller, avait peine à poursuivre.

« Oh! oui, bien affreux! reprit-il enfin. Mais je crois que Dieu, qui juge et qui punit, qui pèse et qui pardonne, cache des mystères de clémence sous ces angoisses extraordinaires et épouvantables devant lesquelles la pensée recule; je

crois que de telles minutes peuvent expier une vie tout entière ; je crois qu'elles peuvent ouvrir le ciel!... J'espère et je crois enfin qu'en les traversant, cette infortunée a trouvé miséricorde et a obtenu son pardon! Cette pensée a rayonné dans mon âme comme une lueur d'en haut et en a banni le désespoir!... »

La flamme inusitée qui avait un instant traversé les yeux d'Armand, s'y ralluma un instant, puis s'éteignit, et son regard redevint calme et profond comme à son ordinaire.

La marquise attendrie lui serra la main en silence.

« Quelle âme vous avez, Armand!... et quel cœur incomparable!... »

Armand prit en silence les deux mains qui serraient la sienne, et les baisa respectueusement, puis il dit :

« Eh bien! si vous me croyez digne d'un peu d'affection et de confiance, si véritablement, comme vous le dites, il m'est permis de me regarder comme votre frère cadet ou comme votre fils aîné, permettez-moi maintenant de vous demander si vous ne croyez pas que la

malheureuse mère de Laure d'Aigremont pense aujourd'hui avec quelque regret au sort obscur et paisible où j'aurais abrité la vie de sa pauvre enfant.

— Je le crois assurément, la pauvre femme, je la plains beaucoup.

— S'il en est ainsi, madame, oh! je vous en conjure! par mon dévouement pour vous, par mon affection fraternelle pour Raynald, au nom de tout ce que j'ai souffert moi-même et de tout ce que je redoute pour lui, ne vous préparez pas de semblables regrets. N'appelez pas sur votre vie prospère et irréprochable un remords qui la troublerait sans retour, et qui, pour une âme comme la vôtre, serait un supplice intolérable, de grâce entendez-moi!... »

La voix d'Armand était ardente, et tandis qu'il parlait, ses yeux interrogeaient avec inquiétude ceux de Mme de Liminges. Mais il n'y trouva pas le regard qu'il cherchait.

« Voyons, Armand, dit-elle, avec un peu d'impatience, en se renfonçant dans son fauteuil, ne redevenez pas déraisonnable. Dieu sait si le récit que vous venez de me faire m'a touchée, si je

vous plains, mon pauvre ami, et si je plains aussi cette malheureuse mère. Mais, en vérité, je ne comprends pas quelle conclusion vous prétendez tirer de tout cela, ni quel rapport vous cherchez à établir entre cette triste histoire et ce qui me regarde. Les choses ont mal tourné dans ce cas-là, j'en conviens, mais beaucoup de jeunes filles, à la place de Laure d'Aigremont, eussent été fort heureuses et fort honnêtes.

— Je le sais, madame, dit Armand d'un ton presque froid, il y a des jeunes filles qui s'arrangent de tout, pourvu que le cadre où se place leur vie soit brillant, et que rien dans leur vie elle-même ne soit par trop difficile et blessant. Il y a beaucoup de ménages de cette sorte qui ne sont pas parmi les plus mauvais. Je vais plus loin. Malgré l'expérience personnelle qui pourrait m'influencer en sens contraire, je reconnais qu'en général les mères guident judicieusement leurs filles, et font pour elles avec sagesse le choix qu'elles ne leur laissent pas faire elles-mêmes.

— Je suis bien aise que sur ce point, du moins, nous soyons d'accord.

— Vous l'ai-je jamais contesté? N'ai-je pas applaudi au mariage de Blanche? Ai-je un instant été inquiet du bonheur de cette enfant que j'aime, vous le savez bien, tout autant que son frère.

— Eh bien, alors, laissez-moi donc faire.

— Le cas est bien différent, croyez-le, madame. Raynald est de ceux auxquels il faut un bonheur d'une autre sorte ; auxquels, surtout, il faut la liberté, qui, en ces matières, pour qui veut la maintenir est chose inviolable ! Plusieurs, je le sais, y renoncent volontairement et laissent guider et conduire leurs cœurs. Tant mieux ou tant pis pour eux. Mais de grâce, si celui de Raynald est plus haut, ne l'en punissez pas. S'il sait aimer noblement, sincèrement, pour l'amour du Ciel respectez en lui ce sentiment. »

La marquise avait oublié son attendrissement, et la conversation prenait une tournure qui l'impatientait de plus en plus.

« Le sentiment de Raynald !... dit-elle d'un ton railleur. En vérité, Armand, je vous aurais cru d'âge à ne plus me parler ainsi et à savoir ce que valent chez lui les sentiments de ce genre !

Nous serions exposés à autoriser de belles folies, vraiment! si nous nous mettions à tenir compte des sentiments de nos fils, lorsqu'ils prétendent être amoureux; et en ce qui concerne Raynald, cela nous aurait déjà mené loin! Vous le savez aussi bien que moi.

— Mais véritablement, madame, répondit Armand, avec une chaleur dont il ne se rendit pas compte, est-il possible de ranger ce qu'il éprouve aujourd'hui dans la catégorie des folies ou dans celle des fantaisies dont vous parlez. Peut-on l'en blâmer?... Peut-on même s'en étonner? N'est-il pas naturel, n'est-il pas raisonnable qu'il admire, qu'il aime, qu'il vénère dans Éliane un assemblage de qualités si rares? N'y a-t-il point en elle un charme qu'on ne peut comparer à celui d'aucune autre? Comment ne voyez-vous pas cela? Comment ne comprenez-vous pas que si vous ne vouliez pas permettre à Raynald de l'aimer, vous n'auriez jamais dû lui permettre de la voir!... »

La marquise, renversée dans son fauteuil, ses mains se touchant par la pointe de ses dix doigts, ses yeux en apparence à demi clos, observait

fort attentivement Armand, tandis qu'il lui parlait ainsi.

« Mon cher ami, lui dit-elle enfin lentement avec un léger sourire, savez-vous bien qu'en plaidant avec tant de feu la cause de Raynald, vous me faites l'effet d'être non seulement le plus éloquent des amis, mais à la fois le moins sage et le plus généreux des hommes!... »

Ces mots furent à peine prononcés que la marquise les regretta, car leur effet alla fort au delà de ce qu'elle avait prévu.

Après un violent mouvement de surprise et de mécontentement, les traits d'Armand prirent l'expression la plus grave.

« Puis-je vous demander, madame la marquise, dit-il d'un ton glacial, ce que signifie une semblable insinuation?... »

Jamais depuis le jour où, à l'âge de quinze ans, Armand était devenu pour ainsi dire membre de la famille de Liminges, il ne lui avait, une seule fois de sa vie, parlé sur ce ton. Elle en fut surprise et déconcertée.

« Rien, dit-elle. Rien, c'était un simple badinage.

— Vous appelez une insulte, un badinage!...

— Une insulte!... Allons donc, Armand, à qui en avez-vous?... Quelle mouche vous pique?... »

Armand avait, en effet, tout à fait perdu son sang-froid ordinaire. Il répondit avec une sorte d'emportement :

« C'en est une à mes yeux! et il faut que vous me regardiez comme le plus indigne aussi bien que le plus insensé des hommes, pour oser me l'infliger!...

— Armand!...

— Ou plutôt non, je le comprends maintenant, c'est un cruel subterfuge pour ne tenir aucun compte de ce que je viens de vous dire et pour m'imposer silence. Soit, madame, aussi bien je n'ai plus rien à ajouter... Veuillez seulement vous souvenir de mes paroles et les peser, mon amitié pour Raynald m'oblige à vous en conjurer! et si elles demeurent sans effet, fasse le Ciel que vous n'ayez pas à le regretter jusqu'au dernier jour de votre vie! »

Il se leva, en disant ces mots, et sortit sans donner le temps à la marquise de lui répondre.

XII

Tandis que cette conversation avait lieu, Éliane, sans se douter des orages dont elle était la cause, et de ceux qui se préparaient pour elle, relisait la lettre de sa cousine, pour la seconde fois, avec un sentiment de satisfaction et d'attendrissement qui ne semblait pas, au premier moment, tout à fait justifié par cette simple missive.

« Ma chère Éliane, » disait Blanche, « vous vous étonnez sans doute de mon silence, et vous en seriez même peut-être inquiète, si vous ne saviez pas, par mes lettres de tous les jours à maman (les seules que j'aie eu le temps d'écrire), que nous n'avons passé qu'un seul jour à Crecy... (Crecy! je vous en parlerai plus tard, et d'ailleurs vous en jugerez par vous-même!) et après cela nous sommes partis pour l'Italie. Aujourd'hui, je veux seulement vous dire que

nous n'avons fait que traverser Florence et regarder Rome, passant deux jours seulement dans l'un, quatre jours dans l'autre, et nous sommes venus nous réfugier à Côme où nous voilà, respirant un peu, quoique loin d'être à l'abri de la chaleur qui nous a fait revenir si vite sur nos pas. Malgré cela, nous avons vu, à Rome et à Florence, tout ce qu'il était possible de voir, en commençant nos promenades de bonne heure et en les finissant tard. Mais j'ai reconnu : premièrement, que je ne suis pas curieuse; secondement, que je ne sais pas tout ce qu'il faut savoir, pour m'intéresser aux arts; en troisième lieu, que je ne suis pas assez au fait de ce qui s'est passé en Italie, dans tous les temps, pour me rappeler sur-le-champ ce que signifient les noms fameux qu'on prononce devant moi (surtout ceux du moyen âge, car sur mon histoire romaine, ma mémoire est un peu moins rouillée). Et quant aux galeries, je vous avoue qu'elles me font toutes l'effet de contenir les mêmes tableaux et les mêmes statues. Vous allez me trouver bien sotte, Éliane, vous qui vous intéressez tant à toutes ces choses et à

tous ces lieux que vous n'avez jamais vus, et qui en savez le nom par cœur!... mais il faut bien que je vous dise la vérité. Je ne fais jamais semblant de rien, vous le savez, surtout avec vous qui m'aimez telle que je suis, et que j'aime tant aussi telle que vous êtes, avec votre esprit qui ne m'embarrasse pas, votre sagesse qui ne me fait pas peur, et ce je ne sais quoi qui rend la vie si douce quand vous êtes présente, que je ne pourrai jamais me passer longtemps de vous, sachez-le bien. Et pourtant je suis très heureuse, mon Éliane! Mon mari m'aime et semble me trouver sans défaut, de mon côté je ne lui en vois aucun. Pour tout ce que je vous ai dit plus haut, nous sommes d'accord. Nous le sommes aussi pour admirer les beaux pays que nous avons traversés, mais nous le sommes surtout pour avoir hâte de retourner à Crecy. Yves y fait des plantations nouvelles. Il y bâtit une école ; il s'occupe enfin de mille choses qui m'intéressent autant que lui, et ce lieu où je n'ai passé qu'un jour m'a paru plus beau que tous ceux que nous avons vus depuis. Je me suis pourtant amusée autant

que lui à faire partout une foule d'emplettes pour meubler et embellir notre demeure. Vous savez combien Yves s'y entend et quel bon goût il a pour les choses de ce genre ; aussi la quantité de candélabres, de tentures, de meubles, de tapisseries qu'il a achetés est inouïe! De grands miroirs aussi, des nègres, des amours, et surtout une armoire comme vous n'en avez jamais vue!... En somme, tous les deux nous aimons mieux les boutiques que les galeries. A quoi cela sert-il, en effet, de regarder une foule de belles choses qu'on ne peut jamais posséder? Au lieu de cela!... Quel amusement, au retour, que celui de distribuer toutes nos richesses dans le château. Et ensuite, mon Éliane, de vous y revoir, car, vous le savez, ma mère l'a promis, elle viendra, ainsi que vous, à Crecy au mois d'octobre. Yves sera heureux de vous recevoir; et quant à moi, ai-je à vous dire quelle sera ma joie? Non, n'est-ce pas?... car vous la devinez et même je veux croire que vous l'éprouvez de votre côté, en songeant à revoir et à embrasser.

« Votre fidèle petite BLANCHE. »

On le voit, cette lettre n'avait rien de fort remarquable, et cependant Éliane la pressa contre ses lèvres avec émotion et tendresse, car Blanche avait été bien vengée de ce moment d'oubli, dont Éliane avait été coupable le jour de son départ !... Depuis cette soirée et la matinée qui l'avait suivie, tout était changé pour elle d'une façon dont elle ne sentait encore que vaguement l'étendue, et dont elle ne comprenait pas du tout la cause. Non seulemene elle s'apercevait que Raynald ne lui parlait plus qu'avec contrainte, mais Mme de Liminges n'était plus la même pour elle. Son regard, affectueux et approbateur jusque-là, était transformé... tantôt il la suivait avec inquiétude, tantôt il s'arrêtait sur elle avec froideur. Éliane, qui avait vécu depuis son enfance dans une atmosphère sérieuse, mais tout imprégnée de bienveillance et de tendresse, et qui, dans celle où elle avait été transportée ensuite, avait non seulement retrouvé l'une et l'autre, mais quelque chose de nouveau et de plus doux encore, éprouvait maintenant une sensation analogue à celle que produit un climat froid et brumeux sur ceux

qui ont été habitués à la chaleur et à la lumière du midi!...

Elle demeura longtemps à la même place, ensevelie dans des réflexions qui avaient l'inconvénient d'être impossibles à formuler tant elles étaient variées et confuses... Enfin elle revenait lentement au château, lorsque, arrivée sur le perron, elle entendit le bruit de la cavalcade et s'arrêta pour l'attendre.

Raynald sauta le premier à bas de son cheval pour venir aider Mlle de Longvilliers à descendre; mais celle-ci, sans le regarder, prit la main de son grand-père et sauta légèrement à terre. Elle tenait à la main un gros bouquet de roses avec lesquelles rivalisait la teinte de ses joues, mais l'expression hautaine et mécontente de son visage ne permettait pas d'attribuer ce surcroît d'éclat aux seuls effets de la promenade ni même à ceux de la température. Le duc de Longvilliers ne semblait pas non plus de bonne humeur. Trévals, de son côté, était assez grave; toutefois, en apercevant Éliane, son front s'éclaircit. Il s'approcha d'elle sur-le-champ, la salua avec le mélange de politesse et de suffi-

sance qui caractérisaient son maintien ordinaire, puis il lui dit à voix basse ces paroles incompréhensibles :

« J'espère vous avoir compris, et parvenir bientôt à obtenir ma grâce. »

Éliane le regarda avec surprise, mais, eût-elle su que lui répondre, elle n'en eût point eu le temps, car Constance avait déjà pris son bras pour l'emmener avec elle jusque dans sa chambre.

Lorsqu'elles arrivèrent au haut de l'escalier, Mlle de Longvilliers lui dit en montrant son bouquet :

« Tenez, Éliane, voici des fleurs rares, prenez-en une... » Elle la lui donna.

« Des fleurs rares... ces roses mousseuses!

— Oui, rares, trouvez-en quelque part aujourd'hui dans les beaux jardins à la mode, je vous en défie. Mais ce petit castel que nous venons de visiter en est entouré, et votre beau cousin, à ma demande, a daigné faire cueillir pour moi ce bouquet. *A ma demande,* répéta-t-elle avec hauteur, car il ne s'en fût point avisé à lui tout seul!... » Elle se tut un instant, et peut-

être allait-elle sur-le-champ s'expliquer davantage lorsque la cloche sonna, et elle s'aperçut qu'elle avait à peine le temps de faire sa toilette pour le déjeuner.

« Nous nous retrouverons plus tard, Éliane, dans le grand salon, à l'heure de notre leçon, et nous causerons à notre aise. Maintenant j'ai à me faire belle, et je n'ai pour cela qu'une demi-heure. »

Constance disparut, et Éliane demeura un instant immobile et pensive, sa rose à la main, puis elle l'attacha à son corsage et descendit au salon. Somme toute, n'était-ce point elle qui avait le mieux passé sa matinée?

Cette pensée qui effleura son esprit, eût été grandement confirmée, si elle avait pu voir et entendre ce qui se passait en ce moment même dans l'appartement de M. et Mme de Longvilliers.

« Que me dites-vous là? s'écriait la duchesse, tandis que son mari, étendu dans un fauteuil, époussetait ses bottes avec la cravache qu'il tenait encore à la main. En êtes-vous sûr?

— Il me semble, ma chère amie, que vous pouvez vous fier à moi en pareil cas, il n'est pas

fort probable que je me trompe. Je vous l'avais dit, au surplus, je l'avais prévu d'avance.

— Vous l'aviez dit... vous l'aviez prévu, c'est toujours votre refrain quand les choses tournent mal dit sa femme d'un ton plaintif. »

La duchesse était une femme timide et souffreteuse, vieillie avant l'âge par la douleur que lui avait causée la perte de son fils unique, tué en Afrique, et dont la femme était morte un mois après en donnant le jour à Constance. Le soin de cette petite orpheline et son éducation avaient toujours été pour elle un souci plutôt qu'une consolation, et elle désirait le mariage de sa petite-fille, non seulement pour assurer son sort, mais pour être elle-même débarrassée d'une responsabilité dont elle était souvent accablée.

« Oui, répéta-t-elle avec impatience, c'est votre habitude, quand les choses vont mal.

— Mal ou bien, répondit le duc, je me trompe rarement dans mes prévisions, cela est certain, et je vous avais dit de ne point accepter l'invitation de Mme de Liminges avant d'être absolument certaine que son fils était d'accord avec

elle. Or il ne l'est pas, c'est moi qui vous le dis, et je désire emmener Constance le plus tôt possible.

— Mais comment supposer une chose aussi improbable?

— Improbable ou non, il fallait la prévoir, et ne venir ici, comme je le voulais, qu'après la demande de Liminges, et non auparavant. »

La duchesse reprit du même ton, quoique plus vivement :

« Vous êtes dur pour moi, monsieur de Longvilliers. Vous devriez au moins comprendre qu'en ce cas, avant de m'engager, je n'étais pas fâchée de venir ici et de m'assurer par moi-même que ce lieu était bien réellement...

— Tel qu'on vous l'avait dépeint, à la bonne heure, je le reconnais, ma chère, en cela vous n'aviez pas tort. »

Satisfaite de cette concession, la duchesse poursuivit avec volubilité :

« Et comme (bien que nous nous soyons un peu perdus de vue pendant quelques années) il régnait autrefois beaucoup d'intimité entre nos deux familles, l'invitation de la marquise

était fort naturelle, et mon acceptation l'était aussi; d'autant mieux que, je l'ai fort bien remarqué à Paris, le jeune homme plaisait beaucoup à Constance. »

M. de Longvilliers haussa les épaules.

« Comme lui plaira tout autre ayant la figure, le nom et la fortune de Liminges : il n'est pas le seul à posséder ces avantages. D'ailleurs, il ne s'agit pas de cela, mais d'annoncer, ce matin, à Mme de Liminges, que nous partons demain. »

Le duc ne parlait ainsi que lorsqu'il voulait être obéi sans réplique. Quoique vivement contrariée, la duchesse dut songer à exécuter son mandat, et la crainte qu'elle avait toujours d'être impolie, luttant avec son orgueil blessé par un échec qu'elle n'avait pas prévu, elle fut, pendant le déjeuner, d'une distraction dont les assistants eussent été plus frappés, si tous n'eussent été, ce jour-là, plus ou moins distraits eux-mêmes. Il fallait l'être, en effet, pour ne pas remarquer, chez le duc de Longvilliers, un froncement de sourcils qui ne lui était pas habituel; chez la duchesse, une maladresse un

peu plus grande que de coutume; chez Constance, un air de dédain ajouté à sa hauteur ordinaire. Quant à la marquise, elle était visiblement nerveuse, et, Éliane ne l'était guère moins, car M. de Trévals l'embarrassait fort par une attitude nouvelle plus inexplicable encore que ses paroles.

Quoiqu'il ne fût pas à côté d'elle, il cherchait sans cesse les moyens de lui adresser la parole; et lorsque enfin, obligée de lui répondre, elle tournait la tête de son côté, elle rencontrait un regard à la fois sentimental et confiant, qui la surprenait et l'irritait au dernier point, et elle devint pourpre lorsqu'elle s'aperçut que Raynald remarquait son trouble et ce qui l'avait causé!

La seule personne parfaitement à l'aise, et dont, ce jour-là, le bavardage ne paraissait point inutile, c'était Mme de l'Héris. Non point qu'elle fût satisfaite des soins dont elle avait été l'objet pendant la promenade, mais enfin elle en avait fait partie, elle se trouvait encore en belle compagnie, et cela lui suffisait. Elle serait désormais comptée dans le voisinage comme appartenant à la société du château

d'Erlon, et personne ne saurait au juste si elle y avait été traitée froidement ou bien accablée d'hommages, car M. Edgar lui-même ne tiendrait point à raconter (lors même qu'il s'en serait rendu compte) que s'il n'avait pas été supplanté, c'est que personne n'avait tenté de lui enlever sa conquête. Malseigne n'ayant pas paru, la marquise le fit appeler; mais on vint lui dire qu'il était parti pour Paris par le train de onze heures. Elle dissimula le mécontentement que lui causait ce départ et prétendit le trouver tout simple, car Malseigne s'absentait ainsi souvent, sans explication, et revenait de même; mais Raynald ne put cacher sa surprise. Il savait que Malseigne avait dû entretenir sa mère pendant l'heure de la promenade. Il savait quel devait être le sujet de leur conversation, et ce brusque départ prit à ses yeux une signification qui acheva de couvrir de nuages sa physionomie, déjà fort peu sereine, et la rendit sombre comme la nuit.

Enfin ce déjeuner, qui avait semblé interminable à la plupart des convives, s'acheva, et dès qu'on fut revenu dans la bibliothèque (où se

passait d'ordinaire la matinée) la duchesse entraîna son hôtesse dans l'embrasure d'une fenêtre, et là, sans préambule, quoique d'un air fort embarrassé, elle lui annonça « qu'une affaire imprévue » les obligeait à prendre congé d'elle le lendemain matin.

La marquise comprit ce que cela signifiait, et, pour un instant, elle perdit tout empire sur elle-même.

Elle saisit la main de la duchesse.

« De grâce ! dit-elle à voix basse, de grâce ! ne décidez rien encore. Laissez-moi du moins vous supplier de ne rien changer à vos projets jusqu'à ce soir. »

Elle savait à peine ce qu'elle espérait... elle ne s'apercevait pas même qu'elle parlait en ce moment à la duchesse comme si elles se fussent entendues déjà sur le sujet que toutes les deux avaient à cœur, mais dont elles ne s'étaient jamais dit un mot jusque-là.

« Jusqu'à ce soir ? dit la duchesse, sentant renaître ses espérances et oubliant un peu sa dignité.

— Oui, jusqu'à ce soir. »

La duchesse chercha à concilier cette concession avec sa soumission aux ordres de son mari.

« Eh bien, dit-elle, il demeure convenu que nous partons demain matin, mais, si vous le désirez, nous n'en dirons rien jusqu'à ce soir. »

Elles se serrèrent la main, et Mme de Limiges vint retrouver Mme de l'Héris qu'il lui fallait entretenir jusqu'à son départ. Raynald, un journal à la main, ne l'aidait que faiblement. Constance, l'air boudeur et mécontent, s'était retirée près d'une fenêtre avec un livre. Le duc avait emmené sa femme et causait avec elle en se promenant de long en large dans le jardin... Éliane, seule, secondait un peu sa tante, lorsqu'enfin la petite victoria fut annoncée.

Mme de l'Héris se leva sur-le-champ, car depuis une heure le ciel, si pur quelques heures auparavant, s'était voilé de nuages, l'air était devenu lourd et étouffant, et tout annonçait que si elle ne se hâtait pas de regagner sa demeure, elle serait surprise en route par l'orage.

Raynald alors jeta son journal, et, devenant subitement très poli, il s'empressa d'offrir son bras à sa jeune voisine, qui l'accepta sans se

douter de la vive satisfaction avec laquelle il prenait congé d'elle, et partit en lui faisant de la main le plus gracieux signe d'adieu.

Raynald demeura quelques instants dehors, regardant le ciel qui n'était pas plus sombre et plus troublé que ses pensées. Bientôt il revint à pas lents vers la bibliothèque où sa mère était retournée; mais, arrivé au milieu du vestibule, il changea d'avis. Par miracle, il était libre et seul en ce moment... il voulut en profiter pour aller s'enfermer dans sa chambre et y réfléchir à son aise. L'état de l'atmosphère en ce moment était une assez fidèle image de ce qui se passait en lui. Un orage aussi était suspendu sur sa vie. Il allait venir, il n'en pouvait douter, et, sans en prévoir exactement l'heure, il savait qu'elle était certaine, et qu'elle était proche.

Constance eut à peine vu disparaître Mme de l'Héris, qu'elle mit de côté son livre et, se levant vivement, elle entraîna Éliane avec elle dans le grand salon toujours inhabité à cette heure-là; et lorsque la marquise revint dans la bibliothèque après le départ de Mme de l'Héris, elle n'y trouva plus les deux jeunes filles. Elle

n'en fut pas fâchée, car elle sentait que le moment d'une explication définitive avec son fils était venue. Elle réfléchissait sur la manière dont elle devait l'entamer, lorsque la porte qu'elle venait de fermer se rouvrit, mais au lieu de son fils qu'elle s'attendait à voir, ce fut Horace de Trévals qui parut.

Dès qu'il vit que la marquise était seule, il s'approcha d'elle vivement et lui demanda s'il pouvait avoir avec elle un moment d'entretien.

« Oui, assurément », dit-elle en se levant... Et, comprenant d'un seul regard ce que Trévals voulait lui dire, un vif éclair de joie traversa sa pensée et un sourire effleura ses lèvres.

Elle hésitait cependant, craignant maintenant que Raynald ne vînt les interrompre et elle regardait la porte avec inquiétude.

« Vous voulez peut-être me parler sans témoins ! dit-elle.

— Oui, madame, et comme j'ai vu Raynald remonter dans sa chambre et le duc et la duchesse regagner leur appartement...

— Bien, bien, » dit la marquise soulagée et trouvant que tout s'arrangeait pour le mieux,

car, avant de parler à son fils, il lui était fort utile de n'avoir plus aucun doute sur les intentions de Trévals.

« Venez chez moi, nous y serons mieux pour causer, car ici nous serions dérangés par le bruit du piano. Ma nièce et Mlle de Longvilliers sont dans la chambre voisine et font de la musique ensemble. »

M. de Trévals s'inclina et suivit la marquise dans le petit salon où, quelques heures auparavant, elle avait eu avec Malseigne la conversation dont nous avons rendu compte.

XIII

Dès que Constance se trouva dans le grand salon, elle ouvrit le piano, et pendant quelque temps elle eut l'air de ne songer qu'à la leçon qu'elle se proposait de donner. Éliane, qui n'avait rien à lui dire, attendait patiemment le résultat des recherches de sa compagne dans un livre de musique qu'elle feuilletait sur ses genoux.

« Tenez, tenez, dit enfin Constance, voilà ce que je cherchais. C'est dans la *Somnambule*, cela est simple, facile et dans votre voix, dites après moi :

Ah ! non credea mirarti
Si presto estinto, o fiore !
Passasti al par d'amore,
Che un giorno sol duro.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? dit Éliane.

— Cela veut dire : *Je ne croyais pas te voir*

sitôt flétrie, ô fleur ! Tu as passé comme l'amour... qui ne dure qu'un jour ! »

Éliane prit entre ses mains le livre de musique et relut tout bas avec attention ces paroles, puis elle les répéta tout haut.

« Très bien, Éliane ! Je vous l'avais dit, vous avez l'oreille si juste que vous avez déjà saisi parfaitement l'accent de ces vers et vous les dites comme si vous les compreniez.

— Je les comprends, puisque vous venez de me les traduire.

— Alors maintenant écoutez-moi, je vais les chanter et vous les chanterez à votre tour. »

Constance chanta ce passage de Bellini, encore plus connu alors qu'aujourd'hui, mais qu'Éliane entendait pour la première fois. Elle l'écouta avec une singulière émotion, en suivant des yeux les paroles dans le livre qu'elle tenait encore à la main.

« A votre tour maintenant ! »

Éliane replaça le livre sur le pupitre, mais dans ce mouvement elle heurta la rose demeurée à sa ceinture et ses feuilles se répandirent par terre, tout autour d'elle.

« Oh ! ma pauvre rose ! » s'écria-t-elle avec un chagrin hors de toute proportion avec l'occasion qui la faisait naître.

Constance dit en riant :

Ah ! non credea mirarti
Si tosto èstinto, o fiore,
Passasti al par d'amore...
. . . . . .

« Ceci est tout à fait à propos, vous n'en chanterez que mieux. »

Éliane ne répliqua pas et, réprimant l'impression assez déraisonnable qu'elle venait de ressentir, elle chanta et reproduisit en effet, avec une exactitude parfaite, l'accent des paroles qu'elle venait d'entendre.

Constance avait eu raison. Éliane était douée non seulement d'une de ces mémoires qui fait retrouver sans peine et sans effort sur le piano toute musique entendue, mais d'une facilité d'imitation qui permettait à sa voix de rendre avec la même fidélité tout ce qui frappait son oreille.

« C'est parfait, parfait ! je vous le jure, s'écria Constance. Quiconque ne vous entendrait dire

que ces quatre lignes vous prendrait pour une Italienne. Avouez aussi que je possède le don d'enseigner, qui n'est, au fait, que celui de savoir se faire comprendre. »

Et charmée de son succès, elle fit répéter à Éliane deux ou trois fois le même passage, en perfectionnant de plus en plus son accent et sa méthode, et semblant elle-même complètement absorbée par la tâche qu'elle s'était donnée.

Mais tout d'un coup elle changea d'humeur, et quittant brusquement le piano elle alla se jeter sur un canapé placé au milieu du salon, où, pendant quelques instants elle resta en silence, le coude enfoncé dans un coussin, la tête appuyée sur sa main.

Éliane, surprise, se rapprocha d'elle.

« Qu'avez-vous, dit-elle enfin, en s'asseyant près d'elle... Est-ce que par hasard, et sans pouvoir deviner comment, je vous ai impatientée ou déplue? »

Constance releva la tête.

« Vous, bien au contraire, je vous trouve charmante, je comprends fort bien maintenant

que Blanche de Monléon raffole de vous... Si j'étais votre cousine, j'en ferais autant. Il est vraiment tout à fait fâcheux que... »

Elle s'arrêta... et rougit, puis tout à coup, voyant l'air surpris avec lequel Éliane la regardait, elle éclata de rire.

« Eh oui! votre cousine! poursuivit-elle. Si le beau Raynald l'avait voulu, je n'aurais pas mieux demandé pour ma part. »

Le cœur d'Éliane battit plus vite, une légère rougeur lui monta au visage; puis, à mesure que le sens de ces paroles pénétrait dans son esprit, elle devint pâle, et son trouble n'eût pu échapper à sa compagne, si les stores baissés du salon n'eussent ajouté à la demi-obscurité causée par l'orage.

Elle resta muette, n'osant, malgré la grande envie qu'elle en avait, interroger Constance. Mais celle-ci n'attendit pas ses questions. Lorsque Mlle de Longvilliers n'était pas dans un de ses accès de hauteur ou de bouderie, elle devenait facilement très communicative, et en ce moment elle éprouvait le besoin de s'épancher.

« Tenez, dit-elle, je vais vous parler à cœur

ouvert, promettez-moi seulement de garder pour vous tout ce que je vais vous dire. »

Éliane le lui promit sans peine.

« Vous m'inspirez confiance, Éliane... Il y a, d'ailleurs, de grandes ressemblances entre nous.

— Vous trouvez?

— Oui, nous sommes orphelines toutes les deux, nous n'avons ni frères ni sœurs. J'ai entendu dire que vous aviez aimé tendrement votre grand-père qui vous a élevée. J'aime aussi beaucoup le mien.

— En effet, je n'y ai pas songé.

— Eh bien, donc, écoutez-moi. Vous comprenez bien que depuis que j'ai dix-huit ans (c'est-à-dire depuis plus de six mois), on pense à me marier, et j'y pense aussi. Pourquoi avez-vous l'air étonné? »

Ceci répondait à un mouvement léger et involontaire des sourcils d'Éliane dont celle-ci n'était pas maîtresse.

« Cela est bien naturel, n'est-ce pas?... Mon grand-père m'aime beaucoup, mais il est très sévère. Bonne maman est toujours triste, souvent malade, et la maison n'est pas gaie, je

vous assure. Aussi cette année, à la fin du carême, ai-je vu avec grand plaisir recommencer les visites d'Horace de Trévals... Cela vous étonne encore? à chaque instant vous avez l'air de tomber des nues, c'est votre seul défaut, Éliane. Oui, d'Horace de Trévals. Il n'y a rien là de surprenant; sa mère était une Longvilliers et c'est lui qui héritera du titre de mon grand-père. Seulement on était en froid avec son père, qui est mort, heureusement. Alors il a reparu chez nous, et, je l'avoue, je lui ai fait d'abord très bon accueil... Il ne me déplaisait pas, et moi, je commençais, je le crois, à lui plaire beaucoup, lorsque est survenu le mariage d'Yves de Monléon. A cette occasion, j'ai vu pour la première fois votre cousin Raynald, et je lui ai donné sur-le-champ la préférence. Depuis lors je ne me suis plus du tout occupée d'Horace. Il est riche, il est vrai (sans cela je n'y aurais jamais pensé), et il sera duc, ce qui n'est pas désagréable. Mais il n'a pas la fortune de M. de Liminges, il est moins bien né, et surtout, quoiqu'il ait l'air distingué, il ne ressemble pas, comme votre cousin, à un portrait de Van Dyck,

et il ne peut, en somme, lui être comparé en rien. Aussi mon choix entre eux a-t-il été bientôt fait.

— Votre choix? Mais alors, Raynald vous avait donc demandé de l'épouser?...

— Mais non! Quelle enfant vous êtes! Seulement, tout le monde sait que c'est Mme de Liminges qui mène et décide tout dans la famille, et j'ai bien compris qu'elle désirait notre mariage, lorsque, le jour de celui de Blanche, elle nous a invités à venir ici. C'est pour cela aussi, comme de juste, que ma grand'mère a accepté avec tant d'empressement, et c'est pour cela que nous sommes venus à Erlon, et que nous y sommes encore!... Oui!...

Je n'y suis que pour vous, barbare que vous êtes! »

dit-elle d'un ton tragique, en s'adressant au grand portrait de Raynald, qui occupait tout un panneau du salon.

Puis elle éclata de rire :

« Oh! je ne vais pas en mourir de chagrin, croyez-le bien; mais, depuis ce matin, j'ai acquis la certitude que votre beau cousin ne pense pas à moi!...

— Depuis ce matin?

— Oui, depuis ce matin j'ai découvert cela à n'en pas douter.

— Et comment cela?

— Je vais vous le dire. D'abord je dois reconnaître que lorsque nous sommes arrivés ici, je l'ai trouvé tout au plus poli. Cependant je me disais : Qu'importe, je suis riche, je suis bien née, je suis belle, il ne trouvera pas mieux que moi, et je ne doutais pas que les choses ne s'arrangeassent selon mes désirs. En effet, le lendemain il a été plus aimable, et hier au soir il l'a été un instant tout à fait. Mais... ce matin, pendant la promenade, il a d'abord commencé par ne pas me dire une parole; puis, arrivés dans ce petit château (qui, par parenthèse, est réellement charmant), cette insupportable Mme de l'Héris, qui ne doute de rien, comme vous savez, s'est écriée que ce serait un lieu idéal pour y passer sa lune de miel et, avec le tact souverain qui la caractérise, elle a offert à M. de Limingos de parier qu'avant six mois il l'occuperait de cette façon-là.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Vous allez voir. C'est tout justement cela que je veux vous dire : Ceci se passait à l'entrée d'un cabinet d'étude, au bout duquel se trouvaient une foule de curiosités que j'étais occupée à examiner. Bon papa regardait par la fenêtre, mais je crois bien que pas plus que moi il n'a perdu un mot de la réponse de M. Raynald.

— Je ne puis pas tenir ce pari-là, a-t-il dit d'un ton fort grave, car je gagnerais à coup sûr, étant certain de n'être pas marié dans six mois.

— Eh bien, disons un an.

— Pas davantage.

— *Jamais,* alors?

— *Jamais* est un grand mot. Mais, sur le sujet dont vous parlez, il me conviendrait peut-être aujourd'hui mieux que tout autre. »

Mlle de Longvilliers se tut un instant et redevint pensive, sans remarquer le silence d'Éliane.

« Oui, » reprit-elle au bout d'un moment, tandis que, d'une main, elle tourmentait les cheveux courts qui bouclaient sur son front. « Oui, il a bien dit cela, et le son de sa voix donnait à ces paroles une signification dont j'ai fort considéré l'importance depuis une heure. Je les ai

ajoutées à mes observations précédentes, et j'en suis arrivée à cette conclusion que M. de Liminges ne songe ni à moi ni à personne, et par cette raison je ne songe plus à lui. Évidemment il ne veut pas se marier. Cela vaut mieux que d'être supplantée par une autre. »

Éliane, qui écoutait avec la plus ardente attention, ne trouva pas cependant un mot à répondre.

Constance reprit :

« Je suis un peu piquée, sans doute, de n'avoir pas pu le faire changer d'avis. Mais je suppose qu'il a quelque relation dans un monde qui n'est pas le nôtre, et je ne prétends pas lutter avec une inconnue de cette sorte!... Eh bien, quoi, Éliane?... Voilà encore une fois vos yeux qui s'ouvrent, et la belle ligne droite de vos sourcils qui s'altère tout à fait.

— Mais c'est parce que... je ne puis comprendre ou croire ce que vous dites...

— Ni moi non plus, je ne comprends pas, et au fait je parle au hasard et je répète ce que j'ai entendu dire sur d'autres; pas à moi, bien entendu, mais devant moi quand je n'écoutais

pas, et je pense que probablement lui aussi... N'importe!... je ne veux pas qu'il se figure que je suis affligée ou désappointée, à cela ma fierté s'oppose tout à fait, et jusqu'à la fin de mon séjour à Erlon, je veux être plus gaie que jamais. D'ailleurs, — poursuivit-elle, en se remettant à rire, — cela ne me *fait* réellement pas beaucoup de chagrin... je dis pas *beaucoup*. Malgré sa fortune et sa belle figure, il y en a d'autres qui le valent, et après tout je n'aurai que l'embarras du choix. »

En ce moment, un éclair, suivi immédiatement d'un violent coup de tonnerre, fit tressaillir les deux jeunes filles. Elles avaient été absorbées par leur conversation et ne s'étaient pas aperçues de l'orage qui, après avoir longtemps grondé au loin, éclatait enfin au-dessus de leurs têtes.

Elles se levèrent toutes les deux.

« Quel terrible coup! dit Constance : indubitablement le tonnerre doit être tombé tout près d'ici... Avez-vous peur de l'orage?

— Non.

— Ni moi non plus. Mais ma pauvre bonne

maman en a une telle épouvante, qu'elle doit être bien près, en ce moment, d'avoir une attaque de nerfs. Il faut que j'aille bien vite la trouver, car, dans ces cas-là, bon papa ne fait que la gronder, tandis que moi je la rassure. »

Constance quitta le salon en courant. Éliane ne songea pas à la suivre. Elle avait besoin de rassembler toutes les pensées qui s'étaient succédé dans son esprit pendant cet entretien, et d'abord elle eut quelque peine à en débrouiller le mélange confus. Elle avait mal à la tête, la chambre était étouffante. Elle leva un des stores, et, malgré la pluie qui tombait maintenant à torrents, elle ouvrit la fenêtre et respira avec délices. Était-ce seulement parce que, après la chaleur de la matinée, elle ressentait le bien-être de l'air rafraîchi? Non. Elle n'était pas de celles qui se donnent ainsi le change sur ce qu'elles éprouvent, et si elle ne songeait pas très souvent à s'interroger elle-même, du moins elle était incapable de se répondre par un mensonge. La veille elle eût peut-être hésité à reconnaître pourquoi la présence de Constance de Longvilliers lui inspirait une constante

inquiétude. Aujourd'hui elle le comprenait par la joie inexprimable avec laquelle elle venait d'apprendre que Raynald ne songeait ni à l'aimer ni à l'épouser. Pour le moment, c'en était assez. Elle avait eu la sensation d'avoir perdu un frère, et plus qu'un frère; maintenant il lui semblait qu'elle venait de le retrouver et que les beaux jours passés allaient renaître. Quant à ce que Constance avait oser insinuer, elle en détournait sa pensée avec mépris. Il lui suffisait, pour cela, de se rappeler le langage que Raynald lui avait tenu dans la forêt. Quelque défaut qu'il pût avoir, il n'était certainement pas un menteur... Sa mémoire lui retraça fidèlement toutes ses paroles. Elle y songea et se les rappela toutes; puis, elle laissa errer ses pensées, d'abord vaguement, ensuite d'une façon plus précise, et bientôt, cachant ses yeux avec l'une de ses mains, elle se mit à réfléchir avec une attention si intense, qu'elle ne s'aperçut ni du temps qui s'écoulait, ni de la pluie qui mouillait ses cheveux et son front baissé, ni de la fin de l'orage, qui, au bout d'une demi-heure, s'acheva aussi subitement qu'il avait éclaté.

Lorsqu'elle releva la tête, un vent chaud avait dissipé les nuages. Les gouttes de pluie, éclairées par le soleil, brillaient sur les feuilles des arbres comme des diamants; tous les parfums des bois se mêlaient à ceux du jardin et montaient jusqu'à elle, comme une bouffée de cet encens de la nature qui, tout comme celui de nos temples, inspire le désir de s'agenouiller et d'adorer...

Ce fut là, du moins, ce qu'éprouva Éliane, et cette impression fut rendue plus vive par les pensées qui l'avaient précédée. Pensées sincères, profondes, solennelles qui allaient en effet influencer sa vie tout entière. Elle leva les yeux vers le ciel rosé, en joignant les mains. Elle souriait encore, mais son regard, grave et profond, avait une expression d'étrange fermeté, mêlée à sa douceur ordinaire.

Cette rêverie (car, pour cette fois, c'en était bien une, quoique, nous le savons, ce ne fût pas là le penchant de l'esprit d'Éliane), cette rêverie se prolongea longtemps encore et grava profondément dans sa mémoire le souvenir de

ce lieu, de ce jour et de cette heure, rapide et parfumée, qui avait succédé au grand orage.

Rapide... Oui, pauvre Éliane. Plus rapide encore que cette lueur brillante et passagère qu'allaient bientôt obscurcir d'autres nuages. Pour un instant, la vie lui apparut belle et charmante; pour un instant, elle ouvrit son cœur à cette aspiration de la jeunesse vers le bonheur et l'amour, que l'avenir tantôt réalise et tantôt trahit, et que plus souvent encore la réalité dissipe, parce que le rêve n'a mérité que le nom de chimère. Mais lorsqu'il en est autrement, lorsque le rêve a été l'ombre d'un bonheur possible, permis, voulu, par cette raison de l'âme, plus haute encore que la raison du cœur (qui, selon Pascal, dépasse pourtant la raison humaine), alors il peut s'identifier avec la vie, et ne s'évanouir qu'avec elle!

Éliane s'éloigna à regret de la fenêtre. Elle éprouvait comme une sorte de répugnance instinctive à changer de place. On eût dit qu'elle devinait ce que cette heure, en s'envolant, allait emporter avec elle.....

Il était cependant temps de remonter, car

elle avait entendu sonner quatre heures; elle s'en allait donc à pas lents, à travers le grand salon, lorsqu'en passant devant le piano, elle vit sur le pupitre le livre qui y était resté, et l'idée lui vint de redire encore une fois le passage qu'elle venait d'apprendre. Si Constance l'eût entendue cette fois, elle eût été plus satisfaite que jamais de l'effet de sa leçon. Éliane, sans le savoir, chantait maintenant avec une expression nouvelle à laquelle elle se livrait librement parce qu'elle était seule, et parce qu'une émotion secrète faisait vibrer sa voix :

Passasti al par d'amore
Che un giorno sol durò.

Elle prononça distinctement ces paroles avec une pureté parfaite les trouvant tristes, et pourtant charmantes, et savourant cette sorte de mélancolie à laquelle se complaît la jeunesse, surtout lorsqu'elle est heureuse, et ignorante encore de ce que sa réalité peut signifier!

Elle se leva et allait enfin sortir, lorsqu'elle fit un cri de surprise et presque d'effroi : Raynald était debout derrière elle, appuyé contre

la porte de la bibliothèque que Constance avait laissée ouverte en s'enfuyant ; il était là, les bras croisés, pâle, sombre, les traits altérés.

« Mon Dieu! qu'est-il arrivé, Raynald, qu'avez-vous?... depuis quand êtes-vous là?... »

Il se rapprocha du piano sans lui répondre et sans la regarder et ferma violemment le livre qu'elle avait eu sous les yeux pendant qu'elle chantait.

« Ce n'est pas l'amour, dit-il avec amertume, qui peut naître et mourir en un jour... mais c'est l'espoir!... »

Éliane se rappela les rêves dorés qu'elle venait de faire et son cœur se serra: il lui sembla que ces paroles les faisaient fuir brusquement.

« De qui parlez-vous, Raynald? et pourquoi me regardez-vous, comme si vous aviez à vous plaindre de moi?... »

Raynald reprit quelque empire sur lui-même et répondit avec plus de calme :

« Pardonnez-moi, ma cousine, vous avez raison et je ne puis me plaindre, je n'ai aucun droit à votre confiance, je ne devrais point être

surpris que vous ne m'en ayez témoigné aucune.

— Je ne vous comprends pas. »

Il poursuivit :

« J'étais entré dans la chambre d'à côté, sans me douter que vous étiez ici, lorsque votre voix a retenti. Votre voix, avec un accent nouveau et prononçant des paroles que je vous croyais aussi inconnues que la langue dans laquelle vous les chantiez... et ces paroles, dans votre bouche en ce moment, elles m'ont fait perdre la tête; et je sais à peine ce que je vous ai dit... Après tout, vous êtes la maîtresse de votre sort, et vous demander compte de vos résolutions serait de ma part une hardiesse, en même temps qu'une insolence.

— Mes résolutions?... » répéta Éliane, de plus en plus surprise, « lesquelles, je vous prie? Voyons, Raynald, j'exige maintenant que vous me parliez clairement... Je ne comprends pas ce que vous venez de dire. Je ne devine pas de quoi vous me parlez.

— Éliane, dit Raynald avec impatience, ne me parlez pas ainsi si vous voulez que je garde

mon sang-froid. Soyez franche, il est indigne de vous de ne pas l'être... Vous savez fort bien que je vous parle d'Horace... »

Le sang monta au visage d'Éliane.

« Horace! dit-elle, M. de Trévals?... Quel rapport y a-t-il entre lui et moi?

— Quel rapport? Je vous en supplie, Éliane, ne jouez pas de rôle avec moi...

— Moi, jouer un rôle?...

— N'est-ce pas en jouer un que prétendre ignorer que Trévals, *autorisé par vous,* vient de demander votre main? »

Un éclair d'indignation traversa le regard d'Éliane.

« Autorisé par moi?... Quelle folie et quel mensonge!

— Mensonge!... dites-vous... Mensonge! Bonté divine, serait-il possible que... »

Il s'arrêta violemment ému, après un moment de silence.

« Éliane, dit-il rapidement, j'ai tort de vous interroger, je n'en ai pas le droit et votre réponse me rendra peut-être plus malheureux encore que je ne le suis, et pourtant je vous

demande de me dire la vérité. Horace est vain et présomptueux, mais il est incapable de mentir, il se croit encouragé par vous, et il vient, vous dis-je, de demander votre main.

— A qui? dit Éliane froidement, les sourcils froncés et avec un accent dont elle ne se rendait pas compte...

— Mais... à celle dont vous êtes devenue la fille adoptive.

— Mme de Liminges n'est point ma mère. Le fût-elle, elle ne pourrait disposer de ma vie, sans mon aveu... Quant à ce qu'il plaît à M. de Trévals de supposer à ce sujet, ce n'est pas à moi ou devant moi qu'il osera le répéter. »

Éliane avait fait quelques pas pour s'éloigner de Raynald. L'esprit d'indépendance qui, bien que combattu par sa douceur naturelle, résidait en elle, était stimulé par ce qu'elle venait d'entendre ; mais, de plus, quelque chose de douloureux s'agitait dans son cœur. Comment Raynald avait-il pu ajouter foi à ce qu'il venait de lui dire? Et pourquoi lui parlait-il de M. de Trévals?...

Elle était mécontente, blessée, triste jusqu'aux larmes. Son maintien toutefois demeu-

rait froid et fier, et sans dire un mot de plus, elle allait quitter la chambre.

« Un moment, Éliane! un moment encore! » dit Raynald d'une voix suffoquée.

Ce fut comme un cri involontaire. Elle s'arrêta et tourna la tête. Ses beaux yeux, calmes et sérieux, s'arrêtèrent un instant sur ceux de son cousin, et elle rencontra ce regard qui, deux fois déjà, l'avait si fort troublée. Ce regard qui lui disait si clairement : « Je vous aime! » et auquel si clairement aussi son cœur, lorsqu'elle l'avait interrogé tout à l'heure, venait pour la première fois de répondre.

Mais ce ne fut qu'un éclair.

Les paroles qui allaient se presser sur ses lèvres, Raynald sut les réprimer. Il se souvint qu'il lui était interdit de parler de la joie qu'il venait d'éprouver, autant que de l'amour et de la douleur qui bouleversaient son âme. Il se souvint que, depuis une heure, l'abîme creusé entre eux s'était encore élargi. Il se souvint enfin que l'honneur, le respect et sa tendresse elle-même le condamnaient plus que jamais au supplice de se taire.

Ils se regardèrent ainsi un moment en silence, aussi pâle l'un que l'autre, puis Éliane détourna la tête et sortit sans qu'il cherchât à la retenir. Lorsqu'elle eut disparu, Raynald demeura immobile à la même place, les yeux fixés sur la porte qui venait de se refermer, et une étreinte le saisit au cœur, comparable à celle qu'il aurait éprouvée, si la pierre d'un tombeau l'eût dérobée à sa vue!

XIV

M. de Trévals (Raynald avait eu raison de le dire) était en effet incapable de mentir, mais il l'était tout autant de comprendre la réalité de l'échec qui lui avait été infligé par la froideur et la réserve d'Éliane. Il avait une haute idée de lui-même, il réunissait toutes les conditions de position et de fortune qui pouvaient lui valoir la bienveillance des mères de famille, il était persuadé qu'il était encore mieux fait pour plaire à leurs filles, et il se savait un gré infini du désintéressement avec lequel, sans se préoccuper de la médiocrité de la fortune d'Éliane, il cédait à l'attrait qu'elle lui avait inspiré. Il ne pouvait admettre que toutes ces considérations fussent sans valeur auprès d'elle. Il croyait surtout impossible qu'elle fût insensible aux sentiments qu'elle lui inspirait et dont il s'était

cru lui-même incapable jusqu'à ce jour. Il lui eût semblé inouï et presque contre nature que celle qui opérait ce miracle se refusât à en profiter. Éliane, il est vrai (et c'était là ce qui l'avait séduit), ne ressemblait à aucune autre; et, s'autorisant de ce fait et de son éducation étrangère, il lui avait adressé un langage qu'elle eût peut-être écouté avec moins de déplaisir s'il lui eût été tenu par un autre, mais qui, dans la bouche de M. de Trévals, lui fut odieux. Elle ne voulut ni l'écouter ni lui répondre. Tout en étant un peu dérouté, Horace se borna alors à chercher l'explication de cette attitude imprévue, et cette explication, il crut l'avoir trouvée lorsque, la veille au soir, Éliane avait répondu à ses instances par les paroles dont on se souvient.

Ce fut donc avec une parfaite bonne foi que M. de Trévals vint plaider sa cause auprès de Mme de Liminges. Elle était, on le sait, disposée à le fort bien accueillir, et le fut bien davantage encore lorsqu'il avoua qu'il avait osé exprimer ses sentiments à Mlle de Liminges, mais qu'elle avait su lui faire comprendre qu'il devait se conformer aux usages ordinaires et qu'il croyait lui

obéir en venant formellement demander sa main.

On devine si la marquise fut satisfaite, et si l'entente entre eux fut prompte et facile. Toutefois, pour ce jour-là, elle avait encore autre chose à cœur, et cette autre chose, celle-ci pourrait la faciliter. Elle demanda donc à Horace de retourner à Paris et d'y attendre la réponse d'Éliane jusqu'au lendemain. Horace se soumit et quitta le château, intimement convaincu qu'avant vingt-quatre heures il y serait rappelé, par la volonté d'Éliane, en qualité de prétendu.

A peine M. de Trévals était-il parti que Raynald parut à son tour, avant que sa mère eût le temps de le faire appeler.

Un long entretien avec Malseigne, la veille au soir, l'avait instruit des intentions de la marquise relativement à Mlle de Longvilliers, et cette révélation avait porté au comble l'irritation que lui causait déjà l'encouragement accordé par elle aux prétentions de Trévals. Il pouvait se convaincre de la nécessité de sacrifier au devoir filial le penchant de son cœur, mais c'était là le dernier terme que sa soumission pût atteindre.

L'entretien entre la mère et le fils fut bref.

La marquise, qui n'accordait peut-être pas à son fils autant de ténacité dans ses résolutions qu'il en possédait réellement, discerna cependant assez vite que sur l'article du mariage projeté il lui fallait abandonner la lutte. Cela reconnu, elle ne la prolongea pas un seul instant. Comme tous ceux qui savent commander ou gouverner, elle ne faisait rien d'inutile, et savait se contenter d'un succès obtenu lorsqu'elle ne voyait aucune possibilité immédiate d'en obtenir un autre. Pour le moment, elle se contenta donc d'avoir étouffé dans son germe le projet insensé de son fils, et malgré le déplaisir que lui causait tout échec, elle l'eût congédié sans rien dire de plus, si Raynald, cédant à une dernière impulsion, n'eût ajouté :

« Ma mère, vous savez quelle est celle que, seule, je puis aimer. Si vous me refusez le consentement que, pour la dernière fois, j'implore, vous le comprenez, je ne puis rester près d'elle. Je dois partir... »

La marquise réfléchit pendant un instant... un instant dont elle ne devina pas l'importance, puis elle lui dit :

« Peut-être. Pour un certain temps en effet, c'est, je le pense, ce que vous aurez de mieux a faire.

— Je partirai donc. Ce sera un adieu plus long, cette fois, que vous ne le prévoyez peut-être, ma mère... Ma mère, répéta-t-il avec agitation, en se mettant à genoux devant elle... songez-y, je vous en supplie!... c'est pour la dernière fois que je vous en conjure. — Ma vie tout entière, mon âme elle-même, est en ce moment entre vos mains!... »

Il eût été heureux que la marquise comprît la gravité pour elle-même de cet appel suprême, et que la portée de son inflexibilité lui fût montrée d'avance; mais elle avait pour ce qu'elle nommait la *langue sentimentale* l'aversion la plus vive. Elle n'en faisait pas plus de cas que de celle qu'on parle en délire. Son fils, en ce moment, lui fit l'effet de lui parler cette langue, et elle lui répondit sans ménagement et avec ironie :

« Pour aimer, il faut être certain d'être aimé ; pour épouser, il faut être certain d'être agréé... »

Et lorsque son fils, quittant brusquement

son attitude suppliante, l'interrogea du regard, elle lui répondit par un récit qu'elle croyait exact, de ce qui venait de se passer entre elle et Horace...

. . . . . .

C'était là, en résumé, ce qui avait eu lieu dans le petit salon de la marquise avant l'entretien qu'on a lu à la fin du chapitre précédent. Si Éliane eût tout vu et tout entendu, elle eût mieux compris la scène qu'elle venait d'avoir avec son cousin, et elle en eût emporté peut-être un souvenir moins amer. Au lieu de cela, rentrée dans sa chambre, elle essayait vainement de se calmer. Pour la première fois de sa vie, elle ne pouvait parvenir à reprendre possession d'elle-même. Elle souffrait de ce qui se passait autour d'elle et dans son propre cœur. Une heure auparavant tout lui avait semblé dans le présent, clair et limpide, dans l'avenir, brillant et lumineux. Maintenant, comme dans un miroir qu'un souffle a terni, elle ne voyait plus rien qui ne fût troublé et confus. Elle éprouvait surtout le malaise le plus contraire à sa nature, car elle en voulait à sa tante, elle en voulait à Horace.

Hélas! elle en voulait à Raynald, et parce qu'elle lui en voulait, elle s'en voulait à elle-même.

Elle se promenait depuis une heure dans sa chambre, sans pouvoir maîtriser son agitation, lorsqu'un pas précipité approcha de sa porte, et Mlle de Longvilliers entra sans frapper.

« Ouf! » dit-elle en se jetant dans le seul fauteuil qui se trouvât dans la chambre, « en voilà de belles!... J'ai besoin de venir ici exhaler ma mauvaise humeur. — Nous sommes seules, n'est-ce pas?... personne ne peut nous entendre?

— Non.

— Eh bien! Voilà M. de Liminges parti!... »

Le cœur d'Éliane fit un bond si violent, qu'elle ne put d'abord parler.

« Parti!... Raynald! balbutia-t-elle.

— Oui à cinq heures, et Horace, une heure auparavant.

— M. de Trévals n'est plus ici non plus?

— Non, il est parti à quatre heures, et ce matin M. de Malseigne! c'est une fuite générale, une vraie bourrasque qui les a tous emportés! Ce n'est guère flatteur pour vous et moi, Éliane. Mais j'aurais plutôt envie d'en rire que de me

creuser la tête à deviner quelle mouche les a tous piqués, si mon grand-père ne prenait pas la chose au tragique, et si lui aussi, maintenant, ne voulait pas partir aujourd'hui même !

— Aujourd'hui !...

— Oui, il prétend que le départ du maître de la maison pendant que nous sommes encore ici est une impolitesse qu'il ne veut pas subir !...

— Mais, en effet...

— En effet, dit Constance en se levant, avec une hauteur qui, en ce moment, lui seyait assez bien, M. le marquis de Liminges aurait dû ne pas oublier les égards dus au duc et à la duchesse de Longvilliers ; mais, quant à moi, ce que je regrette surtout, c'est de n'avoir pu lui montrer à quel point il m'est indifférent. J'aurais voulu, j'en conviens, qu'il ne pût avoir le moindre doute à cet égard. »

Éliane la regarda en silence avec surprise. Quoi, pensait-elle, hier, il lui plaisait plus qu'aucun autre ; aujourd'hui, il lui est complètement indifférent !... Elle avait cru devenir sa femme... (la femme de Raynald !)... et maintenant, sans regret, sans effort, elle ne pense plus à lui !...

Est-ce ainsi qu'il faut être?... Souffrir, est-ce manquer de dignité?...

Toutes ces pensées lui traversèrent l'esprit en un instant et n'y ramenèrent point la tranquillité.

Constance poursuivit :

« Mais ce qui me désole, Éliane, c'est de vous quitter!

— Ainsi, vraiment, Constance, vous allez partir aussi!

— Assurément, puisque mon grand-père le veut, pour la raison que je viens de vous confier. Gardez-en le secret, toutefois, car, comme de juste, il en donnera une autre. Déjà ce matin, il avait prétendu recevoir une lettre qui l'obligeait à partir demain. Maintenant c'est une dépêche qui le force à hâter son départ, et à huit heures, ce soir, nous nous dirons adieu. »

. . . . . .

Ainsi devait effectivement se terminer cette réunion au château d'Erlon, dont la marquise de Liminges avait attendu de si heureux résultats? C'était le premier grand échec qu'elle eût subi de sa vie, et il lui était d'autant plus sen-

sible qu'il blessait à la fois son cœur et son amour-propre. Aucune parole, toutefois, n'ayant été articulée au sujet de l'union manquée, et tout l'orgueil des Longvilliers étant intéressé à ne pas admettre qu'elle eût été projetée, il fallait de part et d'autre dissimuler le mécompte que chacun éprouvait, et ils étaient tous gens de trop bonne compagnie, pour ne pas jouer jusqu'au bout leur rôle avec aisance. Rien ne manqua donc à la courtoisie des regrets exprimés par ceux qui partaient. Rien non plus à la politesse calme et digne de leur hôtesse, laquelle, il est vrai, ne s'avouait pas encore vaincue et, pour cette raison, faisait bonne contenance avec moins d'effort.

Constance, plus blessée qu'elle ne voulait l'avouer, avait hâte de partir; toutefois comme elle s'était prise d'un engouement véritable pour Éliane, elle la quitta avec un chagrin qui n'avait rien d'affecté, sans se douter le moins du monde que cette amie charmante était la cause principale, quoique involontaire, de tous les événements de la journée.

Quant à Éliane, ce qu'elle entrevoyait à cet

égard ne faisait qu'ajouter au trouble où elle était, et à une angoisse que rien dans sa vie, jusque-là, ne lui avait fait connaître. Aussi lorsqu'à la chute du jour, les Longvilliers furent partis; lorsque le château, si animé la veille au soir, fut redevenu désert; lorsque la marquise, débarrassée de la nécessité de se contraindre, se retrouva seule avec sa nièce dans le grand salon vide, il sembla à celle-ci qu'un voile glacé tombait sur elle. Éclairée par ce qui s'était passé dans la matinée, elle devinait en partie la cause de la tristesse de sa tante, et elle demeurait à quelque pas d'elle, sans oser lui parler, interdite, comme si elle eût été coupable, et encore plus inquiète, car elle pressentait qu'elle allait avoir non seulement à souffrir, mais ce qui lui semblait plus redoutable encore, à résister peut-être.

Elle ne demeura pas très longtemps dans l'incertitude. Sa tante quitta bientôt une attitude qui ne lui était pas ordinaire, et, essuyant brusquement quelques larmes qui lui étaient involontairement venues aux yeux, elle fit signe à Éliane d'approcher.

La marquise attachait le dernier lambeau de ses espérances à l'entretien qu'elle allait avoir avec sa nièce; aussi était-elle pressée de l'entamer. Elle entra donc assez promptement en matière et parla d'abord avec le ton affectueux et maternel qu'elle avait toujours maintenu avec elle, sauf pendant les derniers jours qui venaient de s'écouler. Éliane, tout en rougissant au nom de M. de Trévals, écouta sa tante dans une attitude respectueuse et sans oser sur-le-champ l'interrompre. Mais lorsque la marquise, encouragée par ce silence, poursuivit :

« Je vois, ma chère enfant, que ce que je viens de vous dire ne vous surprend pas. Tant mieux, car cela me prouve que M. de Trévals a eu raison de me dire que vous aviez refusé de l'écouter sans mon consentement, ce dont je vous approuve, mais qu'il se croyait autorisé par vous à venir me demander votre main...

Éliane releva la tête et dit vivement :

« J'ai refusé d'écouter M. de Trévals, oui, cela est vrai, ma tante; mais, quant au reste, il s'est trompé, jamais je n'ai songé à l'encourager, Dieu m'en garde!

— Dieu vous en garde! Pourquoi, Éliane?... dit la marquise surprise et mécontente. M. de Trévals est fait pour vous plaire; c'est un homme honorable, distingué, fort riche, sa position dans le monde est excellente, les sentiments qu'il éprouve pour vous sont de nature à vous flatter. Écoutez-moi, Éliane, vous savez si je vous aime, mais sachez aussi que vous ignorez absolument ce que c'est que la vie. Laissez-moi vous guider, je vous en prie. Je pourrais même vous dire que je l'exige. »

La marquise aurait pu en dire beaucoup plus long, car Éliane ne répondait pas, et le jour tombé tout à fait ne laissait plus entrer dans la chambre assez de clarté pour qu'elle pût apercevoir les traits de la jeune fille, muette et immobile auprès d'elle. Mais tout d'un coup le coin du grand salon où cette conversation avait lieu, fut éclairé par la lune, montant dans un ciel redevenu parfaitement pur... Un vif rayon de lumière tomba sur Éliane, et sa tante la vit alors debout près d'elle, le visage d'une pâleur mortelle et tout inondé de larmes...

« Grand Dieu! Éliane, qu'avez-vous, pourquoi

pleurez-vous? dit la marquise avec agitation, êtes-vous malade?... Je vais sonner pour qu'on appelle Mlle Sylvestre, pour qu'on nous apporte des lumières...

— Oh! non, non, de grâce! n'appelez personne, et restons au contraire dans l'obscurité où nous sommes. J'aurai ainsi plus de courage pour vous déplaire, car il me faut avoir ce courage... Ma tante, ma chère tante! poursuivit-elle, en se mettant à genoux et en serrant entre ses deux mains l'une des mains de la marquise, ne me proposez d'épouser ni M. de Trévals ni personne. Je ne veux pas me marier, je veux rester près de vous... je vous obéirai en tout, oui, en tout *le reste,* mais en cela *jamais!* »

C'était pour la seconde fois, dans cette même journée, que la marquise entendait cette parole, qui lui avait été si rarement adressée dans sa vie, et, quoique prononcée cette fois par la voix la plus harmonieuse que l'on pût entendre, elle n'en était pas moins ferme.

Elle tenta toutefois d'opposer à cette volonté d'enfant celle qu'elle possédait elle-même, et

qu'en toutes circonstances elle avait si bien su faire prévaloir jusqu'à ce jour.

« Et si je vous disais, moi, répliqua-t-elle avec autorité, que, sûre d'agir pour votre bien, je vous impose aujourd'hui l'obéissance.

— Je vous répondrais, ma tante, » dit Éliane, avec fermeté, malgré les larmes qui faisaient trembler sa voix, « que dussiez-vous user des moyens les plus sévères, dussiez-vous me bannir de votre présence, dussiez-vous me priver de votre tendresse et de celle de Blanche, de tout ce qui me reste enfin dans le monde, vous ne l'obtiendriez jamais. »

La marquise se sentit vaincue. La volonté qui, en ce moment, lui résistait était aussi forte que la sienne; elle l'était plus que celle de son fils. Raynald, aussi, quelques heures auparavant, lui avait dit: « Jamais », et elle lui avait cédé parce qu'elle avait senti l'impossibilité de le vaincre ce jour-là, mais sans perdre l'espoir de voir peut-être fléchir un jour cette résolution aujourd'hui inflexible. Mais après qu'Éliane eut prononcé cette même parole, elle comprit qu'il n'y avait plus rien à tenter. Elle renonça sans retour au

projet qu'elle avait caressé jusque-là avec tant d'obstination et auquel elle avait attaché tant d'autres espérances!

Ce fut un dur mécompte ajouté à ceux de la journée, aggravé par tout ce qui avait semblé justifier ses espérances, et surtout par la cause de ce refus qu'elle soupçonnait sans vouloir l'admettre, ni surtout le discuter. Il lui eût semblé par là accorder de l'importance à ce qui était plus vain encore à ses yeux qu'une fantaisie de jeune homme, une rêverie de jeune fille.

Elle garda le silence pendant longtemps.

« Vous n'avez pas été sagement élevée, Éliane, dit-elle enfin, vous êtes romanesque, je le vois, et je le regrette. Rien ne saurait être plus malheureux pour vous, mais soit; agissez à votre guise. J'écrirai ce soir au comte de Trévals que vous refusez sa main. »

Ces mots prononcés d'un ton glacial, la marquise retomba dans le silence, et bientôt elle rentra dans son appartement sans permettre à sa nièce de la suivre.

Ce ne fut que lorsque la jeune fille se retrouva seule dans sa chambre, à la fin de cette journée,

qu'elle put se rendre bien compte de tout ce qui s'était succédé pour elle pendant sa durée... Tout à l'heure, devant sa tante, ses larmes avaient coulé abondamment sans qu'aucun effort de sa volonté pût les arrêter. Mais, maintenant, elle ne pleurait plus. Tout commençait à se dessiner clairement devant elle. Les différentes scènes de cette journée, à moitié comprises au moment où elles avaient eu lieu, s'expliquaient toutes l'une par l'autre. Raynald l'aimait, oui, elle le sentait, elle se le disait sans détour, mais en ce moment, avec douleur, et sans transport. Elle ne voulait pas s'arrêter à cette pensée, elle ne voulait pas s'attarder dans la région de son beau rêve, elle ne voulait plus s'attendrir sur elle-même. Elle voulait, au contraire, embrasser la réalité froide et dure de sa situation.

Ce que Constance lui avait fait comprendre des desseins de la marquise, ceux que celle-ci avait encouragés chez M. de Trévals, la douleur de Raynald, son cri de désespoir, son départ, tout éclairait Éliane sur l'obstacle insurmontable qui s'élevait entre eux...

Insurmontable, elle n'en pouvait douter. Elle

n'avait pas passé un an sous le toit de sa tante sans se rendre compte du caractère irrévocable de ses résolutions. Elle les envisagea telles qu'elles étaient, sans les amoindrir, sans chercher à s'aveugler sur leurs conséquences. Elle prit même, en quelque sorte, le parti de la mère de Raynald, contre lui et contre elle-même.

Elle jugea que le devoir qui imposait la soumission, au fils d'une mère si noble, si sage, si tendre, était imprescriptible; qu'il eût été ingrat s'il eût cherché à s'y soustraire... Elle ramena ensuite sa pensée sur elle-même, et fixa attentivement sa destinée.

Sa fenêtre était demeurée grande ouverte, et tandis qu'elle regardait la voûte étoilée et sereine, l'air de la nuit soulevait sa chevelure... Dès son enfance, elle avait aimé à écouter ainsi ce profond silence rempli de tant de voix éloquentes, à contempler cette clarté mystérieuse peuplée de tant d'images plus divines que celle du jour.

Les pensées d'en haut pénétraient sans peine, on le sait, dans son âme. Mais ces belles messagères semblaient s'être voilées, et depuis plu-

sieurs jours aucune d'elles n'avait visité sa pensée distraite. Pendant cette veillée, Éliane les sentit revenir. Elle éprouva cette souffrance mêlée de joie, *croce e delizie,* dont les poètes parlent aussi dans leur langue, mais qui n'a de signification réelle que dans celle du ciel et n'a jamais été comprise dans sa plus intime profondeur que par les saints!

. . . . . .

Le lendemain matin, Éliane était agenouillée auprès de Mlle Sylvestre à la messe du village, qui se disait dans la semaine avant six heures. Pour cette raison, la jeune fille s'était dispensée, jusque-là, d'y assister.

« Vous voilà levée de bien bonne heure aujourd'hui, ma petite!... lui dit sa vieille amie à voix basse.

— Oui, lui répondit Éliane gravement. J'avais perdu mes bonnes habitudes, je les reprends. »

FIN DU TOME PREMIER

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, rue des Saints-Pères, 19

ÉLIANE

II

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, rue des Saints-Pères, 19

Mme AUGUSTUS CRAVEN

ÉLIANE

II

SIXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1882

Tous droits réservés.

ÉLIANE

XV

On était à la fin d'une journée de novembre, mais on était à Rome, en sorte que tout le monde s'était promené en voiture découverte, comme en plein été. Et si maintenant, où l'on entendait sonner l'*Ave Maria* à toutes les églises, si quelques hommes, habitués au climat et le traitant avec une prudente méfiance, endossaient leurs paletots, si les femmes s'enveloppaient de châles et même de fourrures, c'est que cette dernière heure du jour, quoique parfois la plus belle de la journée, n'en est pas moins perfide, et souvent même meurtrière, pour ceux qui ne savent pas assez se défier de ses charmes.

Parmi toutes les voitures qui, à cette heure-

là, revenaient de la promenade, une calèche se distinguait des autres équipages par la beauté des chevaux qui lui faisaient traverser au grand trot le *Pincio,* et par l'élégance remarquable d'une femme, belle encore, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse, qui l'occupait seule, et qui, nonchalamment appuyée sur ses coussins, répondait d'un mouvement de tête gracieux aux nombreux saluts qu'elle recevait au passage.

Cette femme, c'était la princesse Hermione Mazzolini, dont le salon était l'un des plus recherchés de Rome, à une époque où la société romaine se composait encore de l'élite de toutes les sociétés de l'Europe.

Tout d'un coup, la princesse baissa vivement le manchon de zibeline qu'un souffle d'air un peu plus froid lui avait fait tenir devant sa bouche. Elle se redressa dans sa voiture, et regarda en arrière d'un air surpris : un jeune homme venait de passer à pied, et, après un moment d'hésitation, il l'avait saluée.

« Est-ce possible? Est-ce lui, ou quelqu'un qui lui ressemble? » murmura-t-elle, en faisant

le brusque mouvement que j'ai dit, pour suivre le passant des yeux. Mais, avant qu'elle eût le temps de se retourner, il avait disparu par le grand escalier qui conduit à la place d'Espagne.

La princesse ne reprit pas toutefois son attitude nonchalante, et, quelques pas plus loin, après avoir répondu à un nouveau salut, plus profond que celui qu'elle venait de recevoir, elle fit subitement arrêter sa voiture, et d'un signe de main elle appela près d'elle le personnage, qui, après l'avoir saluée, s'était rangé près du mur, au coin de la via Gregoriana, pour la laisser passer.

« Approchez, Loriani, lui dit-elle, mais d'abord, remettez votre chapeau : sans cela vous attraperez la fièvre. »

Celui à qui elle adressait ces paroles ne se les fit pas répéter. Il remit son chapeau et, s'appuyant sur la portière avec un mélange de familiarité et de respect :

« Que commande la princesse? dit-il.

— Je voudrais savoir une chose que vous pouvez découvrir mieux qu'un autre.

— A vos ordres.

— Je viens de rencontrer, à l'instant, sur le Pincio, un jeune homme, et ce jeune homme m'a saluée...

— *E poi?* Jusqu'ici je ne vois pas...

— Écoutez-moi : il m'a saluée, mais seulement après un moment d'hésitation, comme quelqu'un qui ne veut pas être reconnu...

— Parions, dit Loriani, que ce sera *il bel Rinaldo*...

— Rinaldo! s'écria la princesse : mais c'est précisément à lui, c'est à Raynald de Liminges que ressemblait cet inconnu...

— Cet inconnu, c'était lui-même, princesse, n'en doutez pas.

— Mais il n'est pas à Rome.

— Vous vous trompez, il y est. Je l'ai appris hier, et tout à fait par hasard.

— A Rome! Raynald de Liminges? Et il n'est pas venu me voir? Et il a eu l'air déconcerté de me rencontrer... Qu'est-ce que cela signifie?

— *Chi lo sa?* dit Loriani. » Mais un léger mouvement de sa physionomie pouvait faire supposer qu'il en savait plus qu'il n'en voulait dire.

« Vous n'allez pas, j'imagine, dit la princesse Hermione, me faire des cachotteries sur une chose que j'ai envie de savoir, qui me pique un peu, et qui m'intrigue beaucoup?

— *Che vi pare?* Je m'en garderai bien!

— Alors, parlez. Pourquoi est-il à Rome sans qu'on le sache, et pourquoi se cache-t-il comme un conspirateur?

— Oh! c'est une longue histoire. Impossible de vous la raconter ici, dans la rue, comme me voilà, sur mes deux pieds.

— Eh bien! venez de bonne heure, ce soir. Jusqu'à dix heures, nous serons seuls. Vous aurez le temps de parler à votre aise. Sachez tout et ne me laissez rien ignorer.

— Vous serez servie.

— A la bonne heure. *A revederci, maestro.*

— Je suis votre humble serviteur. »

Et la voiture poursuivit son chemin.

Le maestro Vincenzo Loriani fut fidèle au rendez-vous. Avant neuf heures, il était au palais Mazzolini. « Nous serons seuls, » avait dit la princesse, et, en effet, il ne trouva dans le salon *que* le maître et la maîtresse de la maison,

leurs deux fils et leurs trois filles. Un abbé, gouverneur des premiers, une Française, gouvernante des secondes, un secrétaire du prince, un bibliothécaire, un aumônier et un vieil ami, qui venait dîner tous les jours chez ses amis, parce qu'il était vieux, et pauvre, et seul, et que ceux-ci trouvaient fort naturel qu'il vînt chercher à leur foyer tout ce qui manquait au sien.

Ce cercle de famille était réuni dans un salon à la fois simple et magnifique, dont la voûte était peinte à fresque, et les murs couverts d'œuvres des grands maîtres d'Italie; quelques-unes d'entre elles y occupant encore la place à laquelle leurs auteurs les avaient destinées. Mais cette réunion, quelque intime qu'elle fût, était encore trop nombreuse pour une confidence qui semblait avoir quelque chose de mystérieux.

Aussi, attendit-on que la gouvernante eût emmené les petites filles, dont la plus jeune avait huit ans; que les fils, dont l'aîné en avait dix-sept, se fussent retirés avec l'abbé; et que le secrétaire, le bibliothécaire et le chapelain

les eussent suivis, selon leur discrète coutume, vers neuf heures et demie. Alors, le cercle étant réduit à sa plus simple expression, c'est-à-dire ne se composant plus que du prince, de la princesse et de leur vieil ami, il commendatore Pompeo Gorgoni, la princesse s'écria :

« Allons, Loriani, maintenant, parlez vite. »

Loriani était un homme de quarante-cinq ans environ : d'une tournure aussi épaisse que sa physionomie était fine. Son visage ne portait nullement l'empreinte du génie, mais l'intelligence y étincelait. Son regard, pénétrant et moqueur, eût été inquiétant, si sa bouche n'eût exprimé clairement la bonté qui, avec l'esprit, composaient son caractère. Compositeur facile, accompagnateur parfait, homme instruit, et ayant su prendre les manières du grand monde, où il était admis, sa vie se partageait agréablement entre les salons aristocratiques, où il s'était fait, par son tact, une situation exceptionnelle, et le monde des artistes, auquel il appartenait par sa naissance et par son talent.

« Eh bien, princesse, le fait est que je dois l'avouer, je n'ai pas grand chose à vous dire, si

ce n'est que le Rinaldo est ici depuis près de six semaines.

— Qui, Rinaldo?... dit le prince... Est-ce de Raynald de Liminges dont vous parlez?... Qui passait sa vie chez nous il y a deux ans?...

— Oui, c'est de lui.

— Qui jurait de revenir tous les ans à Rome?... qui était tout à fait à vos pieds, Hermione.

— Vous dites cela de tous ceux qui viennent dans ce salon, Peppino.

— Mais c'est que..., dit galamment le prince.

— Eh bien, oui, c'est de lui.

— Qui parlait italien si étonnamment bien pour un Français, dit le commandeur.

— Oui, encore une fois, oui.

— Et il est ici, sans être venu nous voir? reprit encore le prince.

— Oui, et ce qu'il s'agit de savoir maintenant, et ce que Loriani va nous dire, c'est le pourquoi de cette mystérieuse présence.

— Le pourquoi, je ne le sais que vaguement, et je ne puis vous donner aucun détail. Il paraît seulement certain qu'il a eu un grand

chagrin d'amour et qu'il voyage depuis plus d'un an. Il a été en Asie, puis au centre de l'Afrique, enfin il a couru comme un extravagant, et il déteste maintenant le monde autant qu'il l'aimait; il le fuit à Paris, tout comme à Rome... Depuis qu'il est ici, il fait, le matin, dès l'aube, de grandes promenades, en évitant ordinairement les lieux où il pourrait rencontrer les gens de sa connaissance, qui fourmillent à Rome en ce moment, et toutes ses soirées il les passe chez le vieux professeur Biagio Marini.

— Biagio Marini le savant?... dit le commandeur, le fameux commentateur de Dante?

— Précisément, il paraît que le Rinaldo se livre avec lui à l'étude la plus approfondie de l'*altissimo poeta,* et que c'est là en ce moment sa seule distraction et sa seule occupation.

— C'est singulier! et comment savez-vous tout cela?

— En partie par un jeune artiste de l'Académie de France, qui est mon ami et celui du marquis de Liminges, et en partie par ce coquin de Taddeo Marini l'impresario qui ressemble

aussi peu que possible à son frère, le professeur. Je l'ai rencontré hier, et tout en me parlant de sa nièce la fille de Biagio...

— Oh ! oh ! le professeur a une fille !... dit le prince.

— Oui, dit Loriani, il a une fille à laquelle j'ai donné des leçons. Elle a une voix qui ressemble à celle de Giulia Grisi, à son début.

— Oh ! mais alors tout s'explique, dit le commandeur.

— Et nous voilà parvenus au fond du mystère, dit le prince.

— Eh bien, non, vous n'y êtes pas du tout.

— Puisqu'il a un chagrin d'amour ! dit la princesse.

— Oh ! cela n'empêcherait pas... dit le prince.

— Je vous répète qu'il n'est pas question de cela, dit Loriani, Biagio Marini veille sur sa fille avec un soin jaloux, et le Rinaldo n'eût pas été admis deux fois s'il avait seulement fait mine de la regarder. Je ne serais même pas étonné qu'il ne l'eût jamais vue.

— *O ! Questo poi !*... dit le commandeur.

— Pauvre Raynald !... Ce chagrin a dû être bien grand, dit la princesse, pour l'avoir ainsi transformé... Il aurait dû venir au moins me le confier...

— Mais c'est que, peut-être, s'il cherche la solitude, ce n'est pas au palais Mazzolini qu'il a cru pouvoir la trouver... »

Et à l'appui de cette remarque de Loriani, la porte s'ouvrit, on annonça les premiers visiteurs de la soirée, et peu à peu le salon, toujours ouvert et toujours animé de la princesse Hermione, se remplit d'un monde cosmopolite et brillant tel qu'aucune autre ville n'aurait pu en réunir. A Rome, en effet, on ne pouvait alors donner aux étrangers qui s'y rencontraient le nom de voyageurs, tant était considérable le nombre de ceux qui, depuis de longues années, revenaient chaque hiver. Nul, d'ailleurs, n'y venait pour la première fois sans se promettre de revenir, en sorte que l'intimité s'établissait vite, et rien ne rappelait à Rome ces lieux, où viennent se réunir pendant une saison une société qui se sépare ensuite, sans que ceux qui l'ont composée, songent jamais à se revoir.

Chaque année, cependant, il y apparaissait quelques nouveaux visages ; mais à côté de cet élément plus ou moins mobile se trouvaient les savants, les artistes de tous pays, venus à Rome pour étudier et y restant ensuite parce que la vie leur était devenue insupportable ailleurs. Puis le monde aristocratique, auquel s'associaient alors les hauts dignitaires ecclésiastiques, et tout cet ensemble donnait, à la société de Rome, un cachet à part et la rendait la réalisation la plus brillante et la moins frivole qui se soit jamais vue, de ce que, plus justement que partout, on pouvait nommer le *grand* monde.

La princesse Hermione ajoutait elle-même à l'agrément de son salon tout le charme que sait répandre autour d'elle une femme gracieuse, intelligente, peu occupée d'elle-même, et qui, sans être fort instruite, avait su acquérir, par un long contact avec des hommes distingués ou célèbres, le talent de questionner avec intelligence et de manière à ajouter, pour ainsi dire au vol, au léger bagage de ses connaissances sur quelques sujets, de façon à ne paraître ignorante sur aucun.

Pendant l'hiver que Raynald avait passé à Rome (celui qui avait précédé le printemps où, pour la première fois, il avait trouvé Éliane établie sous le toit de sa mère), il avait été l'un des habitués les plus assidus du palais Mazzolini. Que de fois plus tard, pendant la courte période de ses beaux rêves, n'avait-il pas formé le projet d'y revenir l'année suivante, et d'y ramener avec lui la charmante compagne de sa vie ! — Vivre seul, à Rome, avait déjà été enchanteur. Vivre à Rome avec elle, ce serait une ivresse ! Assurément, en ce cas, la princesse Hermione eût été recherchée la première. Éliane était faite pour ce cercle brillant et charmant, et ce cercle était fait pour elle... Mais ce n'était point ainsi qu'il était destiné à s'y retrouver. Il n'était même revenu à Rome, au bout de quinze mois de courses effrénées à travers le monde, que parce qu'il avait fini par éprouver un impérieux besoin de repos moral et physique ; et ce repos, c'était là qu'il était venu le chercher, comme un enfant fatigué vient se jeter dans les bras de sa mère. Il ne pouvait plus toutefois y mener la même vie qu'autrefois. Un grand

changement s'était opéré en lui. Il avait souffert non seulement plus que sa mère ne l'avait prévu, mais au-delà de ce dont il s'était cru lui-même capable. Jamais jusqu'alors, Raynald n'avait connu le chagrin ou seulement la contrariété. Il n'était pas tout à fait de ceux qui savent souffrir en silence, et grandir par l'effet même d'une douleur secrète qui, tout en les torturant, les ennoblit, car il s'en voulait presque de sa propre constance. Elle le faisait souffrir, et il cherchait à oublier par tous les moyens possibles, hormis ceux qui l'eussent rendu indigne du sentiment qu'il avait éprouvé et dont la pure influence se prolongeait dans son âme, malgré l'absence et malgré le temps, sans affaiblissement et sans défaillance.

Une année et au delà s'était écoulée ainsi. Raynald écrivait avec assez d'exactitude à sa mère et à son ami. Avec l'une toujours respectueux et réservé ; avec l'autre parfois expansif et violent. Mais la marquise et Malseigne évitaient maintenant de se parler de lui. La première, malgré le chagrin que lui causait cette

longue absence, en attendait les effets avec une confiance obstinée. Le second suivait de loin le voyageur avec une inquiète clairvoyance et un intérêt inégalement partagé entre celui qui cherchait à se distraire au loin, et celle qui, près de lui, souffrait aussi, mais sans s'occuper d'elle-même ou en occuper les autres.

Vincenzo Loriani avait été, en somme, passablement bien renseigné en ce qui concernait Raynald. A son arrivée, six semaines auparavant, celui-ci n'avait, en effet, recherché parmi ses anciennes connaissances qu'un jeune artiste de l'Académie française, dont les goûts studieux lui étaient connus et avec lequel pendant son dernier séjour à Rome, il avait formé une sorte d'intimité. Ce jeune homme se nommait Myriel. Il promettait d'être un grand peintre. Mais il était plus que cela, il était un artiste dans le sens le plus élevé du mot, c'est-à-dire que l'art n'était point pour lui un temple fermé, mais une hauteur, du sommet de laquelle il embrassait science, histoire, poésie, et qui n'était dominée elle-même que par la religion. L'art, en un mot, n'était à ses yeux que l'harmonie de toutes ces

choses grandes ou divines entre lesquelles il partageait sa pensée et sa vie.

Grâce à lui, Raynald fut mis en possession d'un appartement situé sur le Forum, et qui, vacant pour le moment, avait été arrangé et habité par une virtuose célèbre, dont le goût simple et sérieux égalait le génie. On parvenait à cette habitation à moitié artistique et à moitié monacale, en traversant un cloître entouré de gracieux arceaux, au delà desquels on apercevait, au milieu de la cour, une fontaine de marbre blanc, dont l'eau jaillissait vers le ciel bleu, qui servait de voûte à ce paisible et pittoresque enclos.

Rien ne pouvait mieux convenir que ce cadre à la disposition actuelle de Raynald. Ce fut aussi Myriel qui, après l'y avoir établi, le conduisit pour la première fois chez Biagio Marini, dont il avait lui-même reçu les leçons avec zèle et assiduité ; et à dater de ce jour, Raynald devint, à son tour, l'élève et le visiteur quotidien du savant professeur.

Celui-ci habitait non loin d'*Ara Cœli*, au sommet d'un vieux palais dont l'escalier sombre et

interminable conduisait à un appartement assez spacieux, et d'où l'on apercevait une de ces incomparables vues de Rome dont jamais l'œil ne peut se rassasier, et qui, lorsqu'on les a longtemps contemplées, font trouver ensuite, par comparaison, la terre toute entière insipide et muette.

Après cette première rencontre, Raynald se rendit tous les jours chez le professeur. Il y allait le matin pour lire un chant de la *Divine Comédie* et en étudier avec lui les commentaires, et il y retournait le soir parce que la conversation du vieux Biagio l'intéressait et lui convenait en ce moment mieux que toute autre. Sa mémoire était inépuisable, et son érudition s'étendait à tous les sujets. Puis, souvent aussi le soir, le vieux savant ouvrait encore le volume de son poète favori, non plus en pédagogue ou en commentateur, mais en adorateur passionné; il en feuilletait les pages et, choisissant, parmi les inépuisables beautés du poème des poèmes, quelques-unes de celles qui sont le moins connues, pour les faire apprécier à son élève il les déclamait avec cet admirable accent qui

appartient spécialement aux Romains. Alors la voix du vieillard devenait vibrante. Son front, pâli par le travail et par l'âge, s'illuminait d'un rayon presque juvénile, et l'enthousiasme traversait encore, comme la flamme d'un éclair, ses yeux creusés et presque éteints!

XVI

Biagio Marini avait d'autres élèves encore que Raynald, et il leur consacrait toutes les heures de la matinée ; mais après celle de l'*Ave Maria* aucun d'eux n'était admis, et Raynald seul jouissait du privilège de passer la soirée avec son professeur. Ces visites du soir avaient lieu dans une vaste pièce, transformée en cabinet de travail, dont une bibliothèque qui en couvrait aux trois quarts les murs et quelques chaises à hauts dossiers, jadis dorés, formaient à peu près tout l'ameublement. Une grande table carrée, placée au milieu de la chambre, était couverte de livres, de brochures et de papiers, et éclairée par la lumière d'une lampe suspendue au plafond, qui laissait à peu près tout le reste de la chambre dans l'obscurité.

Un soir, en replaçant sur un des rayons de la

bibliothèque un livre dont il venait de se servir, Raynald aperçut, pour la première fois, une guitare qui était suspendue à la muraille dans ce coin de la chambre. Il la prit, considéra un moment, avec quelque surprise, le grand ruban bleu qui y était attaché, puis il en toucha légèrement les cordes... Au faible bruit de cet accord, le vieillard qui avait la tête baissée sur son travail, la releva vivement. Il dit avec une certaine émotion :

« *Caro Rinaldo !...* vous m'avez fait peur ! (Lui aussi donnait à Raynald ce nom que celui-ci appelait *son nom romain.*)

— Pardonnez-moi... je vous ai dérangé et distrait ! J'en suis confus. Mais pourquoi vous ai-je fait *peur ?*

— Cette guitare est celle de ma fille. En l'entendant résonner ainsi tout d'un coup, il m'a semblé qu'elle était là, tandis que je sais qu'elle est loin d'ici ; cela m'a fait l'effet d'une seconde vue, ce qui, vous le savez bien, n'est jamais de bon augure. »

Il passa sa main sur son front dégarni, dont la blancheur mate trahissait les effets de la ma-

ladie et du travail, plus encore que ceux de l'âge, et il demeura un instant plongé dans des réflexions qui ne semblaient pas exemptes de souci.

C'était pour la première fois que le professeur parlait de sa fille. Le silence qu'il avait gardé à ce sujet, jusque-là, surprit son élève et excita quelque peu sa curiosité.

« Vous avez plusieurs enfants, signor Biagio?... dit-il après un silence.

— J'ai eu cinq fils, répondit le vieillard d'une voix tremblante, mais ils sont tous morts, et le dernier a emmené avec lui sa mère. Ma pauvre Dianora n'a pu lui survivre et elle m'a laissé seul avec notre Ersilia, qui n'avait que quinze ans. Il y a de cela quatre ans.

— Est-ce que votre fille n'habite pas avec vous?

— Oh! si fait. Nous sommes toujours ici ensemble. Non pas dans cette chambre, où je reçois mes élèves, et où elle ne vient jamais. Mais dans le salon, où nous passons toujours nos soirées. Tenez... je vais vous le montrer. Vous verrez que, de ce côté-là de l'appartement, on

s'aperçoit encore que ce vieux palais a été autrefois une belle demeure. »

Il alluma une lumière et ouvrit une porte qui conduisait par une courte galerie à un grand salon, où, en effet, un reste de dorures et de peintures permettaient de deviner encore la splendeur du passé. Mais, à cette lumière incertaine, ce vaste salon semblait triste et délabré. Les tentures en étaient fanées, et tous les meubles vieux et en mauvais état, hormis un piano d'apparence moderne qui en occupait le milieu.

« Mademoiselle votre fille est musicienne, à ce que je vois?

— Oui, la musique est son seul plaisir. »

Il dit ces mots tristement et n'ajouta rien de plus.

Ils revinrent en silence dans le cabinet de travail, et tous deux reprirent les places qu'ils avaient occupées auparavant.

Le vieux Biagio Marini, enveloppé comme il l'était en ce moment dans sa longue houppelande noire, et le dos appuyé contre le haut dossier de son fauteuil, avec son front large et chauve, ses traits d'une finesse rare, sa barbe

blanche, ses yeux noirs et profonds, éclairés par la lumière de la lampe, ressemblait à un modèle de Rembrandt ou du Titien. C'était là ce que pensait Raynald, en le contemplant avec un mélange d'admiration et d'affectueux respect. Dès le premier moment, il avait trouvé quelque chose d'attendrissant dans cette vie de son vieux maître consacrée aux plus nobles études et s'achevant dans la pauvreté. Dans le contraste entre ses aptitudes rares qui eussent dû lui assigner une place parmi les sommités de la science et des lettres, et l'obscurité qui environnait sa vieillesse. De son côté, Biagio s'était pris de goût pour un élève si différent de ceux qui fréquentaient ordinairement sa demeure; et l'absence de sa fille lui permettant de se départir de ses habitudes ordinaires, il avait été prompt à permettre à Raynald de venir, le soir, s'exercer dans la langue italienne, en causant ou en faisant encore avec lui quelques-unes de ces lectures que le professeur savait rendre si attrayantes.

Mais l'intimité entre le vieillard et le jeune homme n'en était pas resté là. Raynald, quoi-

que prétendant fuir absolument le monde, et étant en effet en ce moment fort sauvage, n'en était pas moins, de son naturel, très communicatif. Comment ne l'eût-il pas été, préoccupé de lui-même comme nous avons dû reconnaître qu'il l'était? Comment n'eût-il pas été enclin à épancher son cœur et à raconter sa vie, lorsqu'il le pouvait avec quelque prudence? Il ne s'accordait, il est vrai, ce soulagement que très rarement, parce qu'il était aussi, à la fois, fier et méfiant, et qu'il eût mieux aimé mourir que provoquer une raillèrie ou un sourire. Mais, lorsque Biagio, avec la pénétration qui caractérise les hommes de son pays, eut deviné, avant leur troisième rencontre, qu'un chagrin secret était le stimulant du beau zèle pour l'étude dont faisait preuve son nouvel élève, il lui adressa quelques questions avec un mélange de simplicité et de tact, qui ne permit à Raynald ni d'être embarrassé, ni de se sentir blessé. Aussi ses confidences ne se firent pas attendre. Biagio Marini fut bientôt mis au courant de tout, hormis du nom d'Éliane que Raynald eut soin de ne pas proférer. Mais il ne se refusa pas, du reste, la

jouissance de se plaindre de sa destinée, de déclarer qu'il était le plus malheureux des hommes et d'inspirer enfin au vieillard un intérêt qui transforma bientôt la nature de leurs relations, et les rendit plus intimes qu'elles n'auraient naturellement dû l'être entre deux hommes que leur âge et leur situation plaçaient si loin l'un de l'autre.

La confidence que Biagio avait reçue de son élève le disposait à traiter celui-ci avec moins de méfiance que tous les autres jeunes gens qui venaient chez lui ; il ne sembla donc pas mécontent lorsque Raynald, après quelque hésitation, se hasarda à lui demander « où se trouvait en ce moment la signorina Ersilia? »

Il lui répondit :

« Elle est avec sa vieille nourrice près de Pesaro, chez une amie de sa mère. A son âge, la vie seule avec un vieillard voué au travail comme je le suis est un peu triste ; je tâche de lui procurer de temps en temps quelques distractions. Cette année, d'ailleurs, après les grandes chaleurs de l'été, elle avait besoin de changer d'air, et je me suis décidé à me séparer

d'elle pour quelques semaines, mais elle me reviendra dans peu de jours. »

Raynald eût assez aimé à prolonger cet entretien, mais il ne savait plus quelle question adresser au vieillard, lorsque celui-ci, après s'être un peu agité sur son fauteuil, se rapprocha de la table, appuya sa tête sur l'une de ses mains, et tandis que de l'autre il promenait avec distraction son crayon sur le papier placé devant lui, il dit, semblant poursuivre ainsi tout haut le cours de ses pensées :

« Les filles sont douces et gracieuses. Elles enlacent le cœur fortement, mais elles ont bien moins d'esprit que les garçons. »

A cette réflexion inattendue, Raynald fut au moment d'éclater de rire, mais Biagio avait l'air si grave, qu'il parvint à s'en empêcher et se borna à répondre en souriant :

« C'est là, mon cher maître, un point sur lequel les avis sont, je le crois, fort partagés. »

Biagio reprit :

« C'est que, sans doute, les jeunes filles diffèrent les unes des autres et que peut-être, en effet, il s'en trouve parmi elles qui ont plus

d'aptitudes que d'autres pour la science, pour l'étude, en un mot, pour le travail véritable, assidu et acharné sans lequel on ne fait rien.

— Mais, en vérité, mon cher professeur, il me semble que ce sont là des choses qu'on ne songe guère à leur demander.

— Pourquoi? leur intelligence est vive, leur mémoire est prodigieuse, leur goût est souvent excellent. Ma pauvre Ersilia possède tous ces dons et beaucoup d'autres. Ce qui lui manque, c'est l'esprit de s'en servir, c'est la volonté, c'est, en un mot, l'application. Tenez, Rinaldo, je vais vous dire ce qui me désespère et ce qui me fait honte... Ersilia... oui, ma fille Ersilia... eh bien!... elle est *paresseuse!* »

Il ne fallut rien moins que l'accent désolé du vieillard pour maîtriser la nouvelle envie de rire dont Raynald fut saisi; mais il redevint sérieux, lorsque Biagio continua d'une voix grave et émue :

« J'avais espéré lui donner assez d'instruction pour qu'elle fût un jour capable d'enseigner elle-même. J'avais espéré lui faire embrasser une carrière sûre et utile qui, après moi,

l'eût mise à l'abri de la misère, car, malgré tous mes efforts, elle n'en sera pas préservée. Le bien-être comparatif dont elle jouit maintenant tient au travail quotidien que je poursuis sans relâche, mais quand je n'y serai plus !... »

Le vieillard se tut un instant pour que l'altération de sa voix ne trahît pas son émotion, mais il ne put empêcher une larme de glisser sur sa joue, jusque sur sa barbe blanche.

Raynald attendri n'osait dire un mot.

Biagio reprit bientôt d'une voix raffermie :

« Mais le pire, voyez-vous, Rinaldo, c'est que presque sans se donner de peine, il y a un art dans lequel elle excelle. Ersilia, selon l'avis du grand maestro Vincenzo Loriani, est douée de ce qu'il nomme une *voix d'or*, une de ces voix rares même dans notre pays, qui, en une seule année, peut procurer, à celle qui la possède, une fortune que tous les travaux de ma vie n'auraient pu suffire à lui assurer !

— Que voyez-vous là de si malheureux, je vous prie? dit Raynald.

— Ce que j'y vois de si malheureux ! » s'écria Biagio avec une énergie qui surprit son interlo-

cuteur. « Si vous ne le comprenez pas, je vais vous le dire. Mais, d'abord, il faut que vous sachiez que la mère d'Ersilia, ma chère Dianora, avait cette même voix ; c'est elle qui l'a transmise à sa fille, et lorsque je la vis pour la première fois elle chantait au grand théâtre de Milan, où toute l'Italie allait l'entendre. Ce fut pour partager mon humble sort qu'elle abandonna tous ces succès et tous ces triomphes, et elle y renonça sans regret, car Dianora était une honnête femme et une bonne chrétienne, et puis, Rinaldo... *elle m'aimait!* »

« O gioventù! primavera della vita! »

Printemps béni lorsqu'il est pur, dont l'écho se prolonge jusqu'au dernier déclin de l'âge! c'était lui qui retentissait encore en ce moment dans la voix émue et tremblante de ce pauvre vieillard!... Le cœur du jeune homme l'entendit et tressaillit. Il serra en silence la main de son vieux maître, et, quoique aux deux termes de la vie, ils se comprirent.

Au bout d'un moment, Biagio continua simplement :

« Dieu nous accorda vingt années de bonheur, pendant lesquelles je ne me souviens ni de mes fatigues ni de mon travail. Dianora me secondait et m'encourageait. Elle était intelligente, elle était surtout forte, courageuse et pieuse... Les enfants grandissaient près de nous et nous étions heureux. Mais, après cela, notre ciel devint sombre; l'une après l'autre, nos étoiles s'éteignirent. Enfin, je vous l'ai dit, lorsqu'il nous fallut fermer les yeux de notre cinquième fils, de notre pauvre petit Tonnino, qui n'avait pas neuf ans, le cœur de sa mère se brisa. Elle aurait désiré pouvoir vivre pourtant, vivre pour sa fille et pour moi aussi, qu'elle aurait voulu ne pas tant affliger, elle lutta, elle fit tout ce qu'elle put... mais la blessure avait été trop profonde, elle sentit bien qu'elle allait mourir. Lorsqu'elle en vit approcher l'heure, elle m'appela et, en présence du prêtre qui venait de l'administrer, elle me demanda de lui faire une promesse solennelle : « Jure-moi, me dit-elle, que « jamais, quoi qu'il arrive, et quelles que soient « les circonstances qui pourraient survenir, tu « ne permettras à notre fille d'embrasser la car

« rière qui fut la mienne au début de ma jeu-
« nesse. » Cette promesse, je la fis sans hésiter. Sur ce point comme sur tous les autres, nous étions d'accord. Dianora avait toujours vécu dans la vertu et dans l'honneur, mais elle avait traversé des difficultés et des dangers auxquels elle ne voulait pas que son enfant fût exposée. Je le voulais encore moins qu'elle. Nous nous serrâmes la main, dans ce moment suprême, et je vous le déclare, Rinaldo, plutôt que de voir Ersilia chanter en public ou monter sur les planches, j'aimerais mieux, oui, je le jure devant Dieu, j'aimerais mieux la voir mourir devant mes yeux, comme j'ai vu mourir ses frères!... »

Le visage pâle du professeur avait encore pâli et, un instant, la respiration sembla lui manquer...

Ce ne fut qu'un spasme passager. Il porta la main à sa poitrine et il dit :

« Ce n'est rien, c'est passé... »

Il se tut un instant. Puis, d'une voix encore un peu haletante, il dit :

« J'ai là depuis longtemps, au cœur ou à la poitrine, un mal inguérissable, je le sais, et par-

fois je m'aperçois qu'il augmente ou, du moins, que les forces que j'avais pour le combattre déclinent. C'est alors que j'ai peur... non pas pour moi, vous comprenez, mais pour... »

Il s'arrêta encore, et il fallut suspendre une conversation que le professeur n'avait plus visiblement la force de poursuivre.

L'heure était, d'ailleurs, plus avancée que de coutume. Raynald se leva, et après s'être assuré que la légère crise que venait d'avoir Biagio, provoquée sans doute par l'émotion du récit auquel il s'était laissé entraîner, n'aurait pas de suites, il prit congé de son vieux maître avec un redoublement de respect et d'intérêt, et une certaine curiosité de savoir si celle qui était l'objet de cette vive et touchante sollicitude faisait, de son côté, tout ce qu'il fallait pour y correspondre.

Le lendemain, toutefois, lorsqu'à l'heure de leur rencontre du soir, Raynald se retrouva dans le cabinet de son professeur, il lui fut impossible de reprendre avec lui l'entretien de la veille. Biagio semblait absorbé, ce jour-là, par des recherches qu'il avait à faire pour un savant

(moins savant que lui) dont, moyennant un modique salaire, il préparait ainsi fort souvent la besogne. Il passa une feuille à Raynald et le pria de la lui copier, tandis que lui-même continuait à écrire; et pendant quelque temps on n'entendit plus que le bruit de leurs deux plumes glissant rapidement sur le papier.

Tout à coup le silence qui régnait dans la chambre fut interrompu par un vacarme inusité et singulier; d'abord on entendit des pas montant bruyamment l'escalier, puis une lourde chute suivie d'imprécations, et enfin la sonnette fut violemment agitée.

Le professeur et son élève se levèrent, et en un instant le dernier fut à la porte de l'escalier qu'il ouvrit toute grande.

A la faible lueur d'une lampe de cuivre placée devant une vieille madone de Luca della Robbia, qui décorait l'antichambre, il vit entrer en trébuchant un homme de haute taille et de grande corpulence, dont le visage était en ce moment fort rouge et les cheveux en désordre.

« Que le ciel te confonde, Biagio, toi et ton escalier! dit une voix essoufflée. Ce n'est pas

assez de tes cent cinquante marches que je commence à ne plus trouver commodes à monter, il faut encore que je m'y casse le cou... Si tu voulais bien, au moins, faire accrocher une lanterne sur le mur, là, dehors. »

Biagio, en entendant la voix de son visiteur, s'était rassis à sa place ordinaire, tandis que celui-ci entrait dans la chambre en grommelant, et sans s'être aperçu que ce n'était pas, comme à l'ordinaire, la vieille Assunta qui lui avait ouvert la porte.

« T'es-tu fait mal, Taddeo? dit le professeur; j'en serais fâché.

— Pas beaucoup, mais ce n'est pas grâce au soin que tu prends de ceux qui viennent te voir, » répondit l'autre en se jetant dans un grand fauteuil de cuir appuyé contre la bibliothèque.

« Je ne reçois guère de visites le soir, tu sais, et je n'attendais pas la tienne. Depuis quand es-tu revenu de Naples?

— Depuis hier. La dernière représentation a été magnifique, je suis très content de mon voyage. Où est Ersilia? »

Mais avant que le professeur eût le temps de

répondre, son visiteur s'était levé brusquement avec un vif mouvement de surprise.

Raynald, qui, après avoir fermé la porte, s'était arrêté un moment pour ranimer la flamme vacillante de la lampe, rentrait en ce moment dans la chambre.

« Diavolo, s'écria à demi-voix le nouveau venu, tu ne m'avais pas dit que tu avais du monde, et du beau monde encore, » ajouta-t-il en saluant profondément le jeune homme dont les traits étaient dans l'ombre, mais dont la haute taille et la tournure aristocratique désignaient assez le rang. Raynald lui rendit son salut; puis il prit un livre et alla s'asseoir à l'autre extrémité de la grande table.

« *Chi è costui?* dit le gros homme entre ses dents. »

Le professeur répondit tout haut d'un air contrarié, mais avec la dignité qui lui était naturelle :

« *Il signor marchese* est un de mes élèves, » et il ajouta avec un certain effort : « Veut-il bien me permettre de lui présenter mon frère Taddeo Marini, l'impresario du théâtre de *la Pallade?* »

Raynald, légèrement surpris, leva les yeux un instant, salua l'impresario, et continua sa lecture. Ce personnage lui déplaisait souverainement. La vulgarité de son costume ajoutait encore à celle de sa figure, et l'une et l'autre étaient complétées par l'épaisse chaîne d'or qui s'étalait sur son gilet et les bagues qu'il portait aux doigts. Se peut-il, pensait Raynald avec une sorte de consternation, qu'une pareille brute soit le frère d'un homme tel que Biagio Marini.

« *Il marchese?* » reprit Taddeo Marini, après avoir regardé attentivement le jeune homme, qui, les yeux baissés sur son livre, avait maintenant le visage vivement éclairé par la lampe. « *Cospetto!* un noble et magnifique élève en vérité, et un ami des arts non moins que de la science et des lettres, car, si je ne me trompe, il y a deux ans, M. le marquis de Liminges honorait de sa présence presque toutes les représentations de notre théâtre, et il occupait toujours la même place dans une des loges d'avant-scène. »

Raynald rougit et releva encore une fois la tête d'un air mécontent, rien ne pouvait lui être

plus désagréable que d'être ainsi reconnu, et par un semblable personnage.

« Je ne me souvenais pas de vous, signor impresario, dit-il froidement, mais il est vrai qu'autrefois j'avais une place à *la Pallade,* et que j'y allais souvent. »

Il reprit encore une fois son livre, indiquant clairement par son attitude qu'il ne voulait pas se mêler de la conversation.

L'impresario, qui était loin de manquer de finesse, comprit vite qu'il était de trop, et il résolut d'abréger sa visite, mais non point assez cependant pour n'en pas remplir le but principal.

« Je ne fais qu'entrer et sortir, dit-il à son frère, sans se rasseoir. Je voulais seulement savoir si Ersilia était de retour.

— Non, dit Biagio d'un air contraint.

— Reviendra-t-elle bientôt?

— Oui.

— Quand?

— Je l'attends tous les jours.

— Elle a dû bien s'ennuyer chez donna Angelica.

— Non, elle s'y est trouvée très heureuse, au

contraire; elle avait besoin de changer d'air.

— Dis qu'elle avait besoin de distraction, c'est la vérité. Aussi je viens te rappeler ta promesse.

— C'est bien, Taddeo, nous y penserons.

— J'y tiens, ma femme aussi. Que diable! Clorinda est sa tante, elle a bien le droit de la mener au théâtre à Rome, puisque donna Angelica l'y a conduite à Pesaro, où une troupe de passage leur a joué la *Norma*.

— Comment sais-tu cela? dit vivement le professeur.

— Par la prima donna qui est de retour, et qui, tout en chantant, a vu Ersilia dans une loge, et a demandé qui elle était, parce qu'elle l'a trouvée fort belle et qu'elle a remarqué qu'elle battait des mains avec enthousiasme. Ainsi Biagio, c'est dit, n'est-ce pas?

— Je te répète que nous y songerons plus tard, répondit le professeur d'une voix altérée.

— Je viendrai te rappeler ta promesse, et sur ce, bonsoir.

— *Signor marchese, la riverisco umilissimamente.* »

L'impresario accompagna ces paroles d'un profond salut, et il quitta la chambre, accompagné de son frère. Celui-ci alla prendre la lampe posée devant la madone pour éclairer Taddeo ; avant de sortir, celui-ci dit en baissant un peu la voix :

« As-tu réfléchi, Biagio, à ce dont nous avons parlé, il y a un mois? »

Une expression de souffrance se répandit sur les traits du vieillard et une rougeur maladive colora son front :

« On n'a pas à réfléchir, dit-il, lorsqu'on est décidé.

— Il faut que tu sois fou.

— Soit.

— Fou et coupable.

— Dieu me jugera.

— Quand tu y auras encore bien pensé, tu changeras d'avis.

— Jamais ! tant que je vivrai. »

Son frère le regarda un instant et se tut, puis il lui tendit la main.

« Pardonne-moi, Biagio, dit-il, tu sais bien que c'est dans ton intérêt que je te parle et sur-

tout dans celui d'Ersilia. Mais n'en disons plus rien ce soir... Adieu. »

Puis au moment de franchir le seuil, il ajouta :

« J'ai une affaire à Bologne. Il faut que je m'absente encore pendant quelques jours, mais, à mon retour, je viendrai te sommer de tenir ta promesse, ne l'oublie pas. »

Biagio ne répondit pas. Il referma la porte, remit la lampe à sa place accoutumée et rentra dans la chambre. Mais lorsqu'il voulut reprendre sa plume, sa main tremblait si fort, qu'il ne put s'en servir.

Raynald le regarda avec inquiétude... il crut un instant que la crise de la veille allait se renouveler, car une pâleur livide avait succédé à la rougeur passagère qui était montée au front du vieillard pendant son court entretien avec son frère, il se remit bientôt toutefois, mais sa voix affaiblie indiquait que, pour ce soir-là, il lui fallait suspendre son travail, et Raynald le quitta de très bonne heure, plus ému encore que la veille et moins exclusivement occupé de son propre chagrin qu'il ne l'avait été depuis qu'il avait quitté Erlon le jour du grand orage.

XVII

Il y avait deux jours de cette déplaisante visite, et Biagio avait à peu près recouvré sa tranquillité habituelle, du moins en apparence, lorsque, en arrivant le soir, à son heure accoutumée, dans le cabinet de travail, Raynald n'y trouva personne. La lampe était allumée et les livres préparés comme de coutume, mais le professeur se fit attendre quelque temps, et lorsqu'il parut enfin, bien qu'il eût l'air plus joyeux que de coutume, il débuta, cependant, en disant à son élève avec une certaine tristesse :

« Nous ne pourrons plus continuer notre travail du soir, caro Rinaldo.

— Pourquoi? s'écria Raynald, cela m'affligerait fort.

— Moi aussi, je le regrette, mais mon Ersilia est revenue à la maison et mes soirées sont à

elle. C'est la seule heure de la journée que nous puissions passer ensemble. Elle y compte la pauvre petite, et moi je ne saurais m'en passer. Je n'ai pas voulu toutefois me priver du plaisir de vous voir encore ce soir, car je tiens beaucoup à votre compagnie, Rinaldo, je vous veux du bien plus qu'à tous mes autres élèves. »

Le professeur, tout en parlant, s'était assis et feuilletait un gros in-folio posé sur la table.

« J'aurais pu vous écrire de ne pas venir, mais il y avait là, dit-il en posant son index sur une des pages du livre qu'il parcourait, un passage que je voulais vous faire remarquer et que j'avais oublié hier au soir, et puis je voulais vous demander si vous ne pourriez pas me donner une autre heure que celle-ci? »

Raynald se sentit singulièrement triste et contrarié. Il redoutait l'ennui de ses soirées solitaires. Le goût du monde ne lui était cependant pas revenu, loin de là. Mais il s'était attaché à son vieux maître, et s'était pour ainsi dire identifié à sa vie. Il aimait à se sentir investi, sous son toit, d'un privilège refusé à

ses autres élèves. Enfin il était peut-être un peu curieux de savoir ce qui allait se passer au retour de sa fille. La visite de l'impresario lui avait fait deviner un conflit dont il avait un certain désir de connaître l'issue. Rien ne pouvait, en somme, lui être plus désagréable que le congé qu'il venait de recevoir. Il regarda la vieille horloge placée au-dessus de la porte, elle marquait huit heures et demie.

« Passez-vous vraiment votre soirée tout entière avec la signorina sans jamais revenir ici au travail? » dit-il d'un air de doute.

Le professeur ne put s'empêcher de sourire.

« Pour vous dire toute la vérité, Rinaldo, répondit-il, j'ai toujours, en effet, quelque petite besogne à terminer, et cela fait que, *in primissima sera,* je viens souvent dans cette chambre et j'y reste jusqu'à ce que, vers neuf heures, notre vieille Assunta sonne une petite clochette. Cela signifie que le souper est prêt. Alors je m'y rends à l'instant, et comme nous ne nous couchons ensuite qu'à onze heures, notre soirée ne commence véritablement qu'après notre court repas du soir.

— Eh bien, cher maître, laissez-moi venir un peu plus tôt. En cette saison les jours sont courts, les soirées, au contraire, fort longues. Pourquoi ne pourrais-je venir de manière à passer une heure et demie avec vous avant celle où la signorina Ersilia vous attend? Y consentez-vous? »

Cette transaction qui semblait tout concilier sourit au professeur, et il ne se fit pas trop prier pour y accéder. Raynald, rasséréné par cette concession, se rapprocha de la table, et, debout derrière le fauteuil de Biagio, la main appuyée sur son épaule, il suivit avec attention le passage que celui-ci lui signalait. Raynald le lut d'abord tout bas, et maintenant, à la demande de son maître, il le relisait tout haut, lorsqu'il s'interrompit brusquement... Une voix... qu'un juge compétent avait fort à propos nommée *une voix d'or,* une voix douce, puissante, pénétrante venait de se faire entendre...

Biagio se leva :

« Pardon! j'aurai laissé la porte du salon ouverte, je vais aller la fermer. »

Mais Raynald l'arrêta si vivement, que Biagio fut forcé, malgré lui, de se rasseoir.

« De grâce! de grâce! dit le jeune homme à voix basse, laissez-moi écouter. »

Le chant commencé s'acheva. Ce n'était qu'une de ces ariettes que tout le monde chante en Italie lorsqu'elles sont en vogue :

Giovannotto che passi per la via
Non ti voltar, ch'io non canto per te [1], etc., etc.

Mais jamais pareille voix et pareille méthode n'avait donné une telle valeur à cette musique légère. Raynald écoutait muet et ravi, tandis que cet air achevé, la chanteuse en commençait un autre.

Tout à coup il poussa un cri sourd et murmura :

« Oh! pas cet air-là!... pas celui-là! »

Biagio se retourna surpris.

Raynald, pâle, ému, regardait devant lui et semblait avoir perdu conscience du lieu où il était.

1. Jeune homme qui passe ton chemin, ne te retourne pas, je ne chante pas pour toi.

Le professeur réfléchit une seconde, puis avec la promptitude de l'éclair, il alla ouvrit la porte de la petite galerie qui conduisait au salon et il cria d'une voix forte :

« Ersilia, *taci!* »

Le chant s'arrêta brusquement, avant même que Biagio fût parvenu au salon.

Lorsqu'il y entra, il trouva celle à laquelle il venait d'imposer si péremptoirement silence debout au milieu de la chambre, surprise, mécontente, les larmes aux yeux...

Il la prit dans ses bras :

« Ne pleure pas, carina, lui dit-il tout bas en l'embrassant, tu chanteras cela plus tard, quand tu voudras, mais chante autre chose maintenant.

— Et pourquoi ne puis-je pas chanter : *Ah! non credea mirarti,* ce soir? C'était l'air que tu aimais le mieux autrefois.

— Chut! tu le sauras plus tard. Mais, maintenant, remets-toi au piano et chante ce que tu voudras; seulement, *pas cela.* »

Il allait la quitter pour retourner dans l'autre chambre lorsqu'elle poussa un cri :

« *Madonna santa!* » Et elle cacha sa tête derrière l'épaule de son père.

Cette exclamation était motivée par l'apparition imprévue de Raynald, qui, revenu de la surprise qui lui avait fait perdre tout empire sur lui-même, s'était hasardé à suivre le professeur. Celui-ci fit un mouvement instinctif, comme pour l'empêcher d'avancer.

Mais Raynald n'en fit pas moins quelques pas en avant : il tenait absolument à s'excuser de l'étrange interruption dont il avait été la cause.

« Pardonnez-moi, signor Biagio, et vous surtout, signorina, dit-il résolument; et permettez-moi, de grâce, de demeurer ici un instant. Signorina, votre voix est la plus belle que l'on puisse entendre. Mais ce que vous venez de chanter m'a surpris et m'a terriblement ému, parce que... parce que... et c'est pour cela, c'est-à-dire, c'est par ma faute que vous avez été interrompue... Je vous supplie de me le pardonner. »

Cette explication confuse ne fit, comme de juste, pénétrer aucune lumière dans l'esprit de la jeune fille, mais elle était revenue de son

premier effroi. Pendant que Raynald parlait, elle avait relevé la tête et maintenant elle le regardait en face, avec les grands yeux ouverts d'un enfant :

« Et par quelle raison, dit-elle, ai-je chagriné le signor en chantant cet air? »

Cette question directe fut adressée à Raynald avec cette simplicité des Italiennes, qui n'exclut pas la réserve, mais qui exclue la timidité, et dont l'effet est d'empêcher ceux à qui elles parlent de jamais se sentir embarrassés.

Il répondit presque malgré lui, avec la même simplicité :

« Parce que, signorina, j'ai entendu chanter cet air pour la dernière fois par une personne que j'aimais, et que j'ai perdue.

— Que vous aimiez et que vous avez perdue! » répéta Ersilia en joignant les mains et en regardant Raynald d'un air de compassion. « *O poverina!* elle est morte!

— Non! non! répondit celui-ci vivement. Grâce au ciel, elle vit; mais... »

Il s'arrêta tout court, confus de ce qu'il avait

dit et surpris de ce qui venait de se passer... Il ne songeait plus maintenant qu'à se retirer le moins gauchement possible.

Mais ce fut maintenant le professeur qui le retint. En deux mots rapides et promptement compris, il avait expliqué à sa fille qui était cet étranger, puis s'adressant à Raynald, il lui dit :

« Non, puisque vous êtes entré dans ce salon, restez-y. Ersilia nous chantera quelque chose qui vous fera oublier sa maladresse de tout à l'heure.

— Cela fera-t-il plaisir au signor de m'entendre chanter? » dit Ersilia en s'adressant à Raynald.

« Quelle question! et comment la signorina Ersilia peut-elle en douter? »

Là-dessus, sans se faire prier autrement, elle se remit au piano, et pendant près d'une heure, Raynald eut le loisir d'écouter la voix incomparable, et d'étudier la physionomie singulière de la fille du professeur.

Ersilia avait le teint brun et le visage d'une pâleur qui eût semblé excessive, si ses belles dents et le vif incarnat de ses lèvres, ainsi que l'éclat de ses beaux yeux noirs, n'eussent sup-

pleé à cette fraîcheur de coloris qui, dans le Nord, est l'apanage de la jeunesse. Son nez était plus court que ne l'eût voulu, peut-être, une régularité parfaite. Mais sa tête bien attachée, son épaisse chevelure tressée et retenue par une épingle d'or, comme celle des paysannes romaines, répondaient néanmoins à ce type classique, qui est si souvent leur apanage, et qui, s'il n'est pas toujours absolument distingué, est rarement exempt de grâce et de noblesse.

Lorsqu'elle chantait, ses yeux semblaient répandre plutôt que recevoir la lumière; et suivant les paroles qu'elle articulait, ses traits prenaient, tour à tour, une expression, tantôt enjouée, tantôt tragique, sans jamais être défigurés par la moindre grimace ou altérés par la plus légère affectation. En un mot, il était facile de s'apercevoir qu'Ersilia possédait tous les dons avec lesquels peut se développer un talent dramatique de l'ordre le plus élevé.

Ce fut cette dernière réflexion qui résuma pour Raynald toutes celles qui se succédèrent dans son esprit à la fin d'une soirée si différente de celles qu'il avait passées depuis quelques

semaines. Tandis qu'il arpentait de long en large, au clair de lune, le cloître qui servait d'entrée à sa demeure, il lui sembla comprendre mieux qu'il ne l'avait fait jusqu'à ce jour toutes les anxiétés de son vieux maître, aussi bien que la signification de quelques-unes des paroles qui s'étaient échangées entre les deux frères, le soir de la visite de Taddeo, et que Raynald avait entendues malgré lui. Il entrevit maintenant assez clairement que, selon les vues de l'impresario, il se trouvait dans leur famille une mine d'or à exploiter, et que ce serait par millions qu'il faudrait chiffrer la fortune que pourrait recueillir (et surtout procurer à celui qui aurait l'avantage de la produire en public) une cantatrice de l'âge, de la figure et du talent d'Ersilia.

Et alors toutes les paroles de son vieil ami lui revinrent à la mémoire, et il se demanda si la jeune Ersilia se montrerait la digne fille d'un tel père, ou bien si les projets enfantés par l'esprit vulgaire et peu scrupuleux de son oncle trouveraient dans le sien quelque complicité? Ce doute le tourmentait. En tout, il s'intéressait

de plus en plus à ce petit drame intérieur, dont il était devenu le spectateur et dans lequel il était assurément fort éloigné de supposer qu'il pourrait avoir jamais lui-même un rôle à jouer.

Jamais, en effet, plus que ce jour-là, il n'avait compris, par l'émotion même qu'il avait éprouvée, à quel point ce souvenir, réveillé par l'air qui avait opinément frappé son oreille, était profondément gravé dans son âme. Ce fut là son excuse vis-à-vis du professeur, lorsque, le lendemain, avec son abandon ordinaire, il lui expliqua la cause de son trouble.

« Cet air, dit-il, m'a rappelé le dernier jour où je *l'ai vue*, et celui de ma vie où j'ai le plus souffert.

— Je l'ai compris, répondit tranquillement le professeur, et c'est pour cela que j'ai arrêté Ersilia. »

Après un moment de silence, Raynald reprit :

« Elle a une bien admirable voix, la signorina Ersilia.

— Oui, je vous l'avais dit.

-- Et j'imagine qu'elle a un talent égal pour la déclamation.

— Oui, oui, hélas! oui, répondit Biagio avec agitation. C'est là ma terreur et mon souci. Elle ne voit à cela aucun mal, et lorsqu'elle entend dire qu'elle serait une cantatrice et actrice incomparable, cela la fait rire, et je crois bien qu'elle en est flattée... O Rinaldo! je suis son père et je l'aime, mais si je pouvais lui arracher ce talent perfide et la rendre muette, je le ferais à l'instant! »

Il y avait quelque chose de si touchant, et presque de si sacré dans cette angoisse paternelle, que Raynald en fut encore une fois ému, mais il se sentit en même temps inquiet en observant l'altération effrayante qui se produisait sur les traits du vieillard à la moindre allusion à ce sujet.

« Calmez-vous, cher maître, lui dit-il, calmez-vous, de grâce, je n'ai vu la signorina Ersilia qu'une fois, mais elle me paraît si bonne, si douce, elle semble tant vous aimer et vous être si soumise, que vos craintes doivent certainement être exagérées.

— Peut-être, dit Biagio plus tranquillement. Oui, vous avez raison, Ersilia est sage, elle est pieuse, elle m'aime tendrement, la pauvre enfant! Jamais, tant que je vivrai, elle ne consentira à faire la moindre chose qui puisse m'affliger, c'est là ce qui l'empêche d'écouter mon frère (qui jamais sur aucun sujet n'a été d'accord avec moi et dont le métier n'est pas fait pour ennoblir les sentiments), mais c'est uniquement cela Rinaldo!... Cela suffira tant que je serai là, mais après!... Son oncle est son unique parent, et il sera son seul protecteur!... et sa femme lui est inférieure de beaucoup. »

Raynald frissonna.

« C'est pourquoi, poursuivit le vieillard, je prie Dieu et la Madone de m'accorder encore quelques années de vie, et, si je meurs, je leur demande de devenir le père et la mère de ma pauvre enfant. »

Cet entretien avait lieu pendant l'heure de *prima sera*, que Raynald avait obtenu, la veille, de passer, comme de coutume, avec Biagio, et à laquelle il avait été très exact. Mais lorsque la petite clochette d'Assunta se fit entendre, et que

le professeur se leva pour aller rejoindre sa fille, son élève, au lieu de se retirer sur-le-champ, comme cela avait été convenu, demanda et finit par obtenir la grâce de demeurer où il était jusqu'à son heure ordinaire; et il ajouta que si la signorina Ersilia se mettait à chanter après souper, il ne pouvait comprendre quel inconvénient il y aurait à ce qu'il l'entendît de loin.

Le professeur céda et après avoir cédé ce jour-là, il alla plus loin encore le lendemain. Au fond de son cœur, il avait un faible extrême pour son cher Rinaldo. Il avait en lui, une confiance qu'il n'éprouvait pour aucun autre homme de son âge. Les confidences qu'il avait reçues de lui semblaient, de plus, lui donner une sorte de gage qu'il ne songerait jamais à faire la cour à Ersilia (confiance que nul autre assurément ne lui eût inspiré). Bref, après le court souper en tête à tête du père et de la fille, la clochette d'Assunta sonna encore, mais cette fois ce fut pour appeler le jeune homme au salon, et la condescendance de ce jour-là devint ensuite une habitude de tous les jours.

Parfois Raynald, en entrant ainsi, trouvait la jeune fille assise sur un tabouret aux pieds de son père, travaillant avec distraction à un ouvrage de tapisserie, et alors il remarquait le singulier contraste qui existait entre l'expression habituellement calme et presque somnolente de son visage et l'éclat soudain dont parfois sa physionomie s'illuminait. Son père lui avait naturellement inculqué l'amour du grand poète, et, à cet égard, la volonté d'Ersilia s'était montrée prompte et docile. Aussi Biagio ne se refusait-il pas le plaisir de lui faire réciter ses passages favoris. Il s'accorda celui de les faire entendre à son élève. C'était là une des occasions où s'opérait sur le visage d'Ersilia la transformation dont j'ai parlé, il était impossible alors au jeune homme de la contempler sans admiration. Mais cette admiration était accompagnée d'une forte dose d'inquiétude. Quant à Biagio, il se plaisait à croire qu'entre la déclamation des nobles vers de Dante et celle à laquelle il craignait tant de voir sa fille se livrer, il n'y avait aucune espèce de rapport, et ne semblait point du tout remarquer qu'il

développait ainsi lui-même, le talent dont il aurait tant voulu lui interdire l'usage.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, sans qu'il survînt rien de nouveau, si ce n'est que Raynald n'était plus si exclusivement occupé de lui-même, et que la souffrance que rien n'avait soulagée jusque-là semblait être devenue moins constante et moins vive.

Il ne s'intéressait cependant pas beaucoup à Ersilia pour elle-même, mais, à cause de son père, il cherchait sans cesse à démêler exactement quel était le caractère de cette jeune fille, et ce qu'il fallait en augurer pour l'avenir? Justifierait-elle les alarmes de Biagio, ou bien, au contraire, leur donnerait-elle un démenti inespéré et complet?... C'était là un point qui demeurait pour lui fort douteux. Ersilia parlait peu, et il était difficile de la juger par son langage. Lorsque Raynald était là, elle l'écoutait en silence causer avec son père, le regardant seulement de temps en temps, non point à la dérobée, mais d'une manière attentive et sérieuse, car d'elle aussi on aurait pu dire :

Ses paupières, jamais sur ses beaux yeux, baissées
Ne voilaient son regard d'innocence rempli[1].

C'était en effet un regard innocent, simple et pur; mais (ce dont le jeune homme ne se doutait pas, et ce que ne remarquait pas le vieillard), ce regard devenait inquiet, triste, ou rêveur, lorsque Raynald n'était pas là, ou bien lorsque, parfois le soir, il se faisait attendre. Raynald, nous le répétons, ne s'en apercevait point. Tout en acceptant sans répugnance la distraction qui lui était offerte, tout en trouvant que les soirées s'achevaient maintenant, chez le professeur, d'une manière plus agréable que par le passé, il n'éprouvait pour Ersilia d'autre intérêt que celui qu'aurait pu lui inspirer un enfant exposé sous ses yeux à quelque péril, et protégé par un bras trop débile. Lorsque, d'un côté, en effet, il regardait les traits du père vieilli avant l'âge; de l'autre, le visage jeune et mobile qui exprimait parfois des sentiments si profonds et si ardents, mais le plus souvent une indolence et une inertie qui semblaient d'accord avec le reste

1. Lamartine.

de son naturel, il se demandait avec effroi ce qui adviendrait, si les infirmités croissantes du vieillard diminuaient leurs ressources et si sa fille, habituée à tout attendre de lui, avait à songer elle-même à soulager son père? Le facile expédient que lui offrirait alors son talent ne deviendrait-il pas pour elle, en ce cas, une tentation irrésistible? Que se passerait-il alors? Si elle y succombait, son père en mourrait; si elle y résistait, que ferait-elle? et que deviendraient-ils tous deux?

Le désir de protéger la vieillesse de l'un et la jeunesse de l'autre inspirait alors au jeune homme une foule de pensées toutes plus vaines et plus chimériques les unes que les autres, car il n'imaginait rien d'assez puissant pour les soustraire à la vigilance intéressée et avide d'où naissaient les incessantes obsessions qui, bien que diversement, troublaient également le père et la fille.

Taddeo Marini, en effet, était là mesurant les forces déclinantes de son frère et tout prêt à transformer ses conseils, jusqu'alors dédaignés, en conditions brutales, si jamais ils en étaient

réduits à devoir recourir à lui et à réclamer son appui!...

Tout cela se développait clairement devant les yeux de Raynald. Il en savait assez maintenant pour deviner tout le reste, et pour que l'intérêt que lui inspiraient ses pauvres amis s'accrût chaque jour. Mais, parmi toutes les prévisions qui en étaient la suite, la seule qui jamais ne s'offrit à sa pensée fut celle qui devait se réaliser.

XVIII

Malgré le changement que je viens de décrire, les soirées, chez le professeur, se passaient cependant presque tout comme par le passé. C'est-à-dire que celui-ci, profitant de la présence de Raynald, et ne remarquant point que son élève l'écoutait avec une attention moins suivie qu'autrefois, l'entretenait fort souvent de sujets qui n'avaient certainement pas le don de fixer celle de sa fille. Aussi, dès que son père entamait ce genre de conversation, Ersilia tombait dans de profondes distractions, et parfois elle ne s'apercevait pas que sa tapisserie avait glissé jusqu'à terre, tandis que, les bras croisés, elle regardait devant elle, les yeux à demi fermés, jusqu'à ce que la voix de Raynald réveillât chez elle un instant d'intérêt. Mais même alors, on pouvait fort souvent douter qu'elle se fût donné

la peine de saisir le sens de ses paroles. Cette attitude n'échappait pas tout à fait au jeune homme, et elle lui faisait comprendre ce que le professeur voulait dire le jour où il lui avait révélé, d'un air si consterné, que sa fille était paresseuse. Il était évident en effet que, sauf la musique et la poésie qui caressaient également son oreille, la belle Ersilia n'avait guère plus de goût pour apprendre que pour travailler, et que tenir une plume, ouvrir un livre ou enfiler une aiguille, l'ennuyaient à peu près également. Dans la sollicitude nouvelle qu'il éprouvait pour elle, Raynald trouva dans cette remarque un nouveau sujet d'inquiétude pour l'avenir. Mais il se demandait aussi parfois si le vieux Biagio, absorbé par ses travaux et courbé sous le poids de souvenirs et d'appréhensions également pénibles, s'y prenait de manière à inspirer à sa fille les goûts dont il gémissait si fort de la trouver dépourvue? Elle ne manquait évidemment ni d'intelligence, ni de facilité, ni d'esprit, mais était-il surprenant qu'elle appliquât ces dons aux seules études conformes à son inclination naturelle, si les autres lui étaient présentées sous

une forme qui ne convenait ni à son âge ni à son sexe? Ce qui échappait à son père, malgré toute sa tendresse pour sa fille, une mère l'eût sans doute compris, et eût su adoucir ce côté trop viril de l'éducation paternelle en y ajoutant les occupations féminines, pour lesquelles la pauvre Ersilia n'était pas non plus fort adroite. Mais elle n'avait plus de mère, elle n'avait pas de sœur, elle n'avait aucune compagne de son âge; et la vieille Assunta, malgré tout son dévouement, ne pouvait rien pour combler les vides que la mort avait creusés autour d'elle.

Un soir, où Ersilia semblait plus somnolente, et Raynald plus inattentif que de coutume, Biagio le remarqua enfin, et se rappelant que depuis plusieurs jours sa fille n'avait pas ouvert le piano, il lui demanda de leur faire ce jour-là un peu de musique.

Ersilia sortit de son rêve; elle se leva sans répliquer et, selon sa coutume, dès que son père parlait, elle se mit en devoir de lui obéir.

Le professeur tourna son fauteuil de manière à écouter commodément sa fille, et Raynald alla

se placer là où il pouvait le mieux la voir et l'entendre.

Ersilia le vit debout devant elle, et elle baissa subitement les yeux avec une ombre d'embarras. Mais ce fut passager. Non seulement la musique réveillait tout ce qui dormait en elle et opérait sur ses traits cette transformation qui rendait le plaisir d'étudier son visage presque égal à celui d'écouter sa voix; mais, au bout de quelques instants, elle ne songeait plus à elle-même ni aux autres, et elle devenait réellement possédée par cet art pour lequel la nature l'avait si admirablement douée.

Jamais sa voix n'avait été plus belle que ce soir-là; jamais elle n'avait semblé plus inspirée! Son père, surpris, se laissait aller au plaisir de l'écouter en oubliant tout le reste. La vieille Assunta elle-même, négligeant son service, avait entr'ouvert la porte pour prêter l'oreille. Raynald, ému et transporté retenait son haleine, pour ne rien perdre de ces sons enchanteurs. On eût entendu une mouche voler dans la chambre. Tout à coup, au milieu de ce silence ravi, on entendit retentir un *bravissima*, articulé par une

voix de stentor, suivi du bruit de deux vigoureuses mains applaudissant à outrance. Ce fut comme un coup de foudre. Assunta poussa un cri perçant et s'enfuit. Ersilia s'arrêta tout court. Raynald, qui s'était penché sur le piano, pour mieux écouter, se releva vivement et reprit sur-le-champ une attitude froide et hautaine. Enfin Biagio, sans pouvoir dissimuler son déplaisir, tendit avec effort la main à son frère, car, on le devine, c'était lui qui venait de paraître si mal à propos.

« *Scusate!* dit l'impresario d'un air railleur, et en jetant autour de lui des regards malveillants, je m'aperçois que je suis fort importun et que j'aurais mieux fait de me faire annoncer. Mais j'aurais eu beau sonner, personne ne m'aurait entendu. Assunta avait déserté son poste; heureusement elle avait laissé la porte entre-bâillée: sans cela, j'aurai dû m'en aller comme j'étais venu... Ce qui, du reste, n'eût sans doute contrarié que moi. »

Puis, prétendant apercevoir pour la première fois Raynald, il s'inclina profondément :

« Vous ici... monsieur le marquis? Pardonnez-

moi, de grâce, de n'avoir pas encore salué Votre Excellence, je ne m'attendais pas à la trouver dans notre petit cercle de famille, où mon frère m'a souvent assuré qu'il ne recevait jamais personne. »

Raynald balbutia en retour quelques mots indistincts, Biagio semblait hors d'état de maîtriser son malaise et demeurait immobile à sa place sans dire un mot.

La mauvaise humeur de Taddeo Marini devenait de plus en plus visible, lorsque Ersilia rompit le silence :

« Vous écoutiez donc à la porte, *zio* Taddeo ? dit-elle.

— Oui, *carina,* répondit son oncle, d'un ton radouci. Oui, j'étais là, et je n'ai pas voulu t'interrompre. Je n'ai pas à te demander des nouvelles de ta voix, puisque je viens de l'entendre, mais je voudrais en juger de plus près et à mon aise. Donne-moi ta place, et mets-toi là. Là, debout, en face de moi, et puis maintenant chante-moi d'un bout à l'autre *Casta diva*. Je vais t'accompagner. »

Cette proposition fut faite, et exécutée pres-

que aussitôt, et pour quelques instants elle mit fin à l'embarras qui avait suivi l'entrée de l'impresario. Celui-ci était un fort bon musicien. Ersilia, debout et bien accompagnée par lui, chanta *Casta diva* mieux encore que le reste, et, malgré elle, elle ajouta même aux paroles quelques gestes d'accord avec cet air dramatique (et suggérés probablement par la représentation à laquelle elle avait récemment assisté), ajoutant encore ainsi à l'expression surprenante qu'elle savait lui donner. Son goût naturel y prenait plaisir; et il était évident que ce chant ainsi déclamé la charmait elle-même.

Taddeo Marini, tout en accompagnant, la regardait et l'écoutait avec une attention extrême.

Lorsque l'air fut achevé, il dit :

« *Brava! bravissima!* Je le répète, Loriani est un grand maître, tu es une cantatrice accomplie! Et ce n'est certainement pas pour te faire entendre dans ce vieux taudis délabré, même devant un auditoire aussi choisi, ajouta-t-il avec ironie, que Dieu t'a fait don de cette voix et de tout le reste. »

Il quitta le piano et se rapprocha de son frère.

Il était évident qu'il aurait voulu lui parler sans témoins. Raynald, embarrassé de rester, et peu enclin à se laisser congédier par messer Taddeo, hésita un instant sur ce qu'il avait à faire; enfin il dit :

« Signor Biagio, je vais retourner maintenant dans votre cabinet, où je resterai jusqu'à l'heure ordinaire. Je vous remercie de m'avoir accordé, ce soir, le plaisir d'entendre la signorina Ersilia. »

En disant ces mots, il sortit, espérant ainsi donner le change à Taddeo, et lui faire supposer que cette soirée était une infraction aux habitudes journalières. Biagio fut un peu soulagé par cet expédient, et l'air moqueur et incrédule de l'impresario échappa en ce moment à l'un et à l'autre.

Ersilia avait repris sa place et son maintien ordinaire, mais, néanmoins, elle s'aperçut vite qu'elle aussi était de trop, et, après avoir adressé à son père un regard interrogateur, auquel il répondit par un léger signe de tête, elle quitta la chambre à son tour sans rien dire, et les deux frères demeurèrent seuls ensemble.

Pauvre Biagio! il ne savait que trop ce qui allait se passer et attendait avec une inexprimable angoisse ce que son frère allait lui dire. Il le connaissait assez pour deviner à sa mine qu'il lui était survenu quelque mésaventure ; et lorsqu'il en était ainsi, il savait, par expérience, quelle était alors l'importunité de ses instances.

En effet, Taddeo avait fait à Bologne de mauvaises affaires ; il avait, en ce moment, un besoin urgent de sommes considérables, et rien, selon lui, n'était plus facile que de se les procurer. Il lui suffirait pour cela de vaincre enfin l'obstination de son frère et d'obtenir, pour Ersilia, ce qu'il se figurait qu'elle désirait elle-même. Que Biagio lui permît en effet d'annoncer le début de sa fille avant la fin de la saison, et il était sauvé ; sinon, il était ruiné. Cette alternative, on le conçoit, le poussait, en ce moment, à livrer à son frère un nouvel assaut, plus violent que tous les autres. En un mot, il était résolu, cette fois, à l'emporter de haute lutte.

La conversation entre les deux frères fut longue et, à en juger par quelques éclats de voix

qui parvenaient à travers les portes fermées jusqu'au cabinet de travail, elle était animée et violente. Raynald comprenait bien quel en était le sujet, et il croyait en connaître l'issue. Son cœur était néanmoins plein de compassion pour son pauvre maître, d'indignation contre son frère, et pour Ersilia, d'un intérêt, redoublé par l'inquiétude constante qu'il éprouvait sur ce qu'il fallait craindre ou espérer d'elle, inquiétude que la scène qui venait de se passer avait plutôt augmentée que dissipée.

Il attendit ainsi pendant longtemps. Enfin les pas lourds de Taddeo Marini se firent entendre dans la galerie et dans l'antichambre, puis la porte de l'escalier fut fermée avec une violence qui fit trembler toutes les fenêtres du vieux palais.

Il était parti. Mais Raynald n'eut pas le temps de s'en réjouir, car le bruit avec lequel s'était effectué le départ de l'impresario durait encore, lorsque son frère parut à la porte du cabinet de travail.

« Juste ciel! qu'y a-t-il? s'écria Raynald, en s'élançant vers son pauvre maître, qui, la main

posée sur sa poitrine haletante, semblait hors d'état de parler. Appuyé sur le bras du jeune homme, il gagna avec peine sa place accoutumée, et le silence entre eux dura quelques instants encore. Enfin la pâleur livide qui, encore cette fois, couvrait le visage du vieillard, se dissipa peu à peu, et la parole lui revint. Mais les premiers mots qu'il articula causèrent à son élève une douloureuse surprise.

« Rinaldo, dit-il, en faisant un violent effort pour parler distinctement et avec fermeté, il faut nous dire adieu, mon ami, adieu pour tout à fait, partez sur-le-champ et ne revenez pas.

— Partir? pour tout à fait? que voulez-vous dire, signor Biagio?

— Il ne faut plus revenir ici, je vous dis, Rinaldo, plus jamais, entendez-vous?

— J'entends, mais je ne comprends pas.

— Eh bien, comprenez-moi... Si vous tenez à mon honneur et à la réputation d'Ersilia, il faut que vous ne remettiez plus jamais le pied dans cette maison. »

Le sang monta au front du jeune homme.

« De quoi ose-t-on me soupçonner? dit-il

avec emportement, et de quelle infamie me croit-on capable? »

Le vieillard lui fit signe de se calmer, tandis qu'il appuyait encore une fois sa main sur sa poitrine, soulevée par une effrayante palpitation...

« O mon pauvre maître! s'écria Raynald épouvanté, pardonnez-moi. Soyez sans inquiétude, ne vous agitez pas, ne parlez plus... je vous obéirai aveuglément, disposez de moi et surtout indiquez-moi un moyen de vous défendre et de la protéger! »

Raynald, en prononçant des paroles qu'il ne mesurait plus, était tombé à genoux près du vieillard. Celui-ci posa un moment sa main sur la tête du jeune homme :

« Dieu vous bénisse, murmura-t-il, mais vous ne pouvez rien... rien... rien... que partir. »

Raynald s'inclina en silence sous cette bénédiction paternelle ; et se reprochant d'avoir ajouté par sa véhémence à une agitation déjà trop vive, il se leva sans ajouter une parole de plus, et après être demeuré en silence auprès de son maître, jusqu'à ce qu'il ait vu se calmer un peu

le spasme auquel il était en proie, il jeta un dernier regard sur ses traits vénérables, puis, autour de lui, sur le paisible lieu d'étude et de repos dont il se voyait banni avec autant de douleur que de colère, et il sortit enfin lentement de la chambre.

A la porte, il rencontra Assunta et lui dit à voix basse de veiller avec soin sur son maître, puis il descendit en courant le long escalier, dans un état d'exaspération qu'aucune réflexion ne parvint à calmer.

Il comprenait bien le parti infernal que Taddeo Marini avait su tirer de sa présence chez son frère. Mais il était loin de soupçonner par quelles insultes, par quelles insinuations, sa langue de vipère s'était vengée sur celui-ci du nouveau refus qu'il lui avait fait essuyer, et du mécompte effroyable qui en résultait pour lui-même. Toutefois il était évident que, pour quelque temps du moins, Raynald ne pouvait mieux prouver son dévouement à Biagio, et son respect pour sa fille, qu'en n'approchant plus du vieux palais d'Ara Cœli. Mais c'était lui arracher son unique plaisir, ainsi que sa seule occupation. Aussi il

ne s'était pas trouvé si à plaindre depuis le jour où il avait senti le bonheur de sa vie lui échapper.

Il dormit peu, et le lendemain, au réveil, sa première pensée fut qu'il n'avait plus rien à faire de sa journée. Cette habitude journalière lui était devenue indispensable, et Raynald en supportait la privation avec toute l'impatience que nous lui connaissons.

Il se leva tard et passa toute la journée dehors pour se distraire. Chose, à Rome, facile, et presque toujours salutaire, parce que, lorsqu'on se livre à elle, elle sait vous grandir, vous consoler et vous instruire. Elle a mille langues dont elle peut se servir pour se faire entendre, et si elle n'y parvient pas, c'est que l'âme est sourde, et qu'aucune issue n'y est ouverte, par laquelle le grand, le beau ou le saint, y peuvent pénétrer!

Pour Raynald, il n'en était point ainsi; toutefois, ce jour-là, il avait beau faire, ses pensées le ramenaient toujours vers le vieux palais dont l'entrée lui était interdite. Il revoyait son vieux maître dans son angoisse, il revoyait le visage

insolent de l'impresario qu'il aurait voulu souffleter. Il revoyait surtout Ersilia, avec un mélange d'admiration, d'intérêt et de méfiance : il se demandait mille fois si elle aurait le courage de vouloir, d'agir, de résister enfin, non seulement à la pression d'autrui, mais à son propre penchant? Et voyant avec effroi, dans un avenir peut-être prochain, sa jeunesse, sa beauté, son talent, son innocence elle-même, exploités par de vils *calculs*, alors il éprouvait pour elle une compassion inquiète et tendre. Son pauvre maître lui semblait incapable de la guider, et il les trouvait à plaindre, non seulement l'un *et* l'autre, mais l'un *par* l'autre.

Vers la chute du jour, il se trouva dans Saint-Pierre, non point par hasard, ni que ce fût sur son chemin, mais parce qu'il savait que, dans le grand silence et le repos majestueux de cette vaste enceinte, dans l'harmonie qui y règne, dans la lumière qui la remplit, il se trouvait un apaisement dont il avait mille fois éprouvé la puissance.

Il entra et s'avança jusqu'à l'un des grands piliers situés non loin de la Confession. Là, il

demeura longtemps immobile, tandis qu'autour de lui, dans l'immense nef et dans les bas-côtés, l'ombre s'épaississait et ne laissait plus apercevoir que de loin en loin quelques fidèles et quelques curieux qui se dirigeaient vers la grande porte. Au bout de quelques instants, il allait en faire autant lorsqu'il entendit un bruit un peu plus accentué de pas et de voix et, du fond de l'église, il vit s'approcher un groupe de cinq ou six personnes (évidemment composé d'étrangers) qui semblaient avoir été surpris par l'heure et maintenant se hâtaient de sortir.

« Il faut nous presser, car la princesse Hermione va au théâtre et elle dîne de bonne heure. »

C'était une femme qui avait dit ces paroles presque à haute voix. Une femme d'une taille remarquable et toute vêtue de noir, parée néanmoins, malgré son deuil, et ayant l'air fort élégant. Elle semblait, du reste, assez peu recueillie. Néanmoins, après avoir dépassé la Confession, elle s'arrêta un moment, retourna en arrière et se mit à genoux, tandis que les autres continuaient leur chemin. Un homme d'environ trente

ans, demeura seul debout près d'elle. C'était évidemment son mari ou son frère, car, comme elle, il était en grand deuil. Au bout d'un moment, il lui toucha l'épaule et il dit : « Venez, on nous attend. » Elle se leva précipitamment, et tous deux passèrent si près du pilier où Raynald était debout dans l'ombre, que la longue robe de soie de l'étrangère le frôla en passant.

Il était venu chercher une diversion aux pensées qui le préoccupaient ce jour-là. La surprise qu'il éprouva en ce moment lui en apporta une fort inattendue, car ceux qu'il venait de voir ainsi passer tout près de lui, c'étaient Constance de Longvilliers et Horace de Trévals!

XIX

Cette rencontre, cette soudaine vision du passé, causa à Raynald un moment d'émotion violente. Horace et Constance étaient étroitement associés, dans sa mémoire, au souvenir d'Éliane et de tout ce qui l'avait séparé d'elle, et il éprouva, à leur vue, la souffrance d'un homme à qui on arracherait violemment l'appareil qui couvrait sa blessure.

Cette blessure recommença à saigner. Il les suivit un instant des yeux, puis les deux bras appuyé, sur la base de l'immense pilier, le visage caché, il versa dans l'ombre des larmes qu'il n'aurait voulu laisser apercevoir à aucun être vivant.

Éliane lui apparut dans sa noblesse, dans sa douceur, dans sa fermeté, dans sa grâce incomparable... il sentit le grand amour et la grande

douleur de sa vie l'envahir comme au premier jour, et il passa sur lui comme une vague d'angoisse et d'amertume.

Si, comme l'imaginent quelques-uns, les âmes ont parfois, même ici-bas, la puissance de communiquer l'une avec l'autre, on pourrait penser qu'en ce moment celle d'Éliane lui adressait une prière, un avertissement ou peut-être un adieu... Car cette heure était plus importante pour Raynald qu'il ne le pressentait. Sa destinée allait se précipiter, et c'était l'une des dernières où il demeurait encore le maître de la diriger à son gré.

La nuit était presque venue, et il eût couru le risque d'être enfermé dans la grande basilique, si le bruit des clefs des gardiens, qui allaient en fermer les portes, n'eût heureusement frappé son oreille. Il se hâta alors de sortir. Mais il ne reprit pleine possession de lui-même qu'en se retrouvant sur la place et au grand air.

Il respira alors et s'efforça de secouer l'angoisse qu'il venait d'éprouver. En cherchant à y parvenir, il se rendit compte du changement

survenu dans sa vie depuis quelque temps. Il n'avait certes rien oublié, il ne le sentait que trop, dès qu'une circonstance quelconque le ramenait vers ce passé si cher et touchait en lui cette fibre douloureuse et profonde ; mais, enfin, il avait moins souffert, cela était indubitable. En ce moment, au contraire, il reconnaissait en lui-même :

I segni dell' antica fiamma,

et il sentait renaître une torture à laquelle, depuis quelques semaines, il avait été soustrait, par une distraction qu'il jugeait exempte de péril, bien qu'elle ne le fût point de charme ; et cette distraction, plus que jamais, maintenant, il regrettait qu'elle lui fût ravie. Car Raynald, nous le savons, n'aimait pas à souffrir. Son cœur était plus tendre, plus ferme, et plus fidèle que son caractère.

Il rentra moins calme qu'il n'était sorti : depuis trois mois, il n'avait pas passé un seule soirée chez lui. On était à la fin de janvier. La chambre, qui était chaude et gaie le matin aux rayons du soleil, lui sembla, maintenant sombre

et glaciale. Il appela son domestique, fit faire du feu et apporter des lumières. Mais ni la flamme du foyer ni celle de la lampe ne parvinrent à le remettre dans son assiette ordinaire.

Il alluma un cigare et prit un journal qu'il commença à lire avec distraction. Il s'y trouvait plusieurs nouvelles politiques assez importantes. Mais rien ne parvint à fixer son attention, hormis les seules lignes suivantes :

« Un cercle nombreux d'étrangers se trouve « réuni en ce moment à Rome. Parmi eux, on « remarque beaucoup la jeune duchesse de « Longvilliers. Le duc actuel, on le sait, a été « longtemps connu dans le monde parisien, sous « le nom de vicomte de Trévals... Il a hérité du « titre de son oncle, le feu duc de Longvilliers « (mort il y a trois mois), dont il vient d'épouser « la fille. »

« Je savais tout cela, murmura Raynald, ou du moins presque tout. »

Il avait su en effet, au commencement de l'hiver, que le duc de Longvilliers était mort d'une fluxion de poitrine, rapportée de la chasse, et sa rencontre à Saint-Pierre lui avait révélé

le reste. Mais il voulait oublier cette rencontre, et tout ce qu'elle lui rappelait. Il jeta là le journal, et acheva son cigare, en se promenant à grands pas dans la chambre. La solitude et le silence lui étaient en ce moment à charge. Le premier fagot étant consumé, il en jeta un autre sur le feu, et bientôt il eut trop chaud, et alors il ouvrit la fenêtre toute grande. Le même silence régnait à l'extérieur sur le Forum désert. La nuit était froide, sereine, étoilée. Aucun bruit, de près ou de loin, ne parvenait jusqu'à lui... Or, en ce moment, Raynald eût désiré entendre crier *A l'assassin !* ou *Au feu !* afin d'avoir à se précipiter au secours de quelqu'un. En un mot, il était dans une de ces humeurs où il aurait voulu qu'un événement quelconque, n'importe lequel, vînt l'arracher au poids de son isolement et de sa tristesse, et lui apporter soit un danger à affronter, soit une difficulté à vaincre.

En ce moment on sonna à la porte.

Une visite à pareille heure. Qui pouvait-ce être?...

Un instant le cœur lui battit péniblement.

Serait-ce Horace ? Aurait-il découvert sa retraite ? Tant pis mille fois. Il ne voulait pas penser au passé, il voulait oublier...

La porte s'ouvrit... Ce n'était pas Horace, — c'était Myriel, le jeune artiste dont nous avons parlé.

Raynald le voyait toujours avec plaisir, mais en ce moment il était doublement charmé de sa visite.

« Soyez mille fois le bienvenu, dit-il en lui tendant les deux mains. Quel bon génie vous amène ?

— Ce n'est pas un bon génie, c'est tout le contraire, dit Myriel, qui en effet semblait fort troublé ; je suis venu au hasard, ne sachant pas si je vous trouverais, pour vous donner une nouvelle qui vous fera autant de peine qu'à moi. Notre pauvre vieux Biagio Marini est mort ce matin.

— Mort !... répéta Raynald stupéfait. Biagio Marini mort !... c'est impossible !

— Hélas ! cela n'est que trop vrai. Il paraît qu'hier au soir, il a reçu une visite de son odieux frère et après cela...

— Oui, oui, je sais. Je ne l'ai quitté qu'à près de minuit... »

Il se rappela alors le visage décomposé du vieillard, le spasme effrayant qui avait suivi le départ de son frère.

« O mon Dieu! pourquoi l'ai-je quitté? dit-il en se frappant le front.

— Je ne vois pas ce que vous auriez pu faire, car à l'heure où il s'est couché, il était en apparence remis de la crise qu'il avait eue. C'est du moins ce que m'a dit Assunta...

— Vous avez vu Assunta?

— Oui. Aujourd'hui, par hasard, j'avais un renseignement à demander au professeur. Lorsque je suis parvenu à son étage, j'ai trouvé un grand désordre partout, plusieurs inconnus dans le salon, et au milieu d'eux Taddeo Marini, trop affairé pour s'occuper de moi. Toutes les portes étaient ouvertes. J'ai poursuivi mon chemin jusqu'à la chambre de notre pauvre maître... et là, Liminges, je l'ai trouvé étendu sans vie sur son lit, Assunta à genoux et pleurant, Ersilia debout, les yeux grands ouverts, immobile, pétrifiée.

— La pauvre malheureuse, que va-t-elle devenir?...

— Oui, en vérité, que va-t-elle devenir?... »

Les deux jeunes gens se turent un instant, puis Myriel reprit :

« Il paraît que tout ce qui s'est passé a été déchirant. La pauvre Ersilia s'était endormie hier au soir sans la moindre inquiétude. Assunta dit que dans la soirée elle avait chanté pour faire plaisir à son père...

— Je sais. Mais après? Après?

— Lorsque Assunta a quitté son maître, je vous l'ai dit, il semblait remis. Il était seulement fort pâle, et avait encore quelque peine à respirer. Elle couche dans un cabinet qui sépare la chambre du professeur et celle de sa fille. Vers cinq heures, elle a cru entendre un gémissement. Elle a couru auprès de son maître... Un nouveau spasme l'avait saisi, plus violent que le premier, un spasme mortel. La malheureuse Ersilia, réveillée en sursaut au cri d'Assunta, s'est élancée près de son père... Il avait perdu connaissance; toutefois, à la voix de sa fille, il a rouvert les yeux et a semblé reprendre

quelques forces. Assunta en a profité pour envoyer à la hâte chercher un médecin et un prêtre qui, demeurant tout près, a été vite au chevet du mourant. Il avait alors recouvré la parole... Après avoir accueilli, comme un bon chrétien, le prêtre qui est de leurs amis, il s'est tourné vers sa fille et, d'une voix entrecoupée, il lui a dit :

— Tu me le jures, n'est-ce pas?... Tu me le jures?

— Oui, oui, dit la pauvre Ersilia en sanglotant, je te le jure.

— Devant Dieu et la Madone?

— Devant Dieu et la Madone. »

Notre pauvre maître prit alors son crucifix de sa main défaillante et le fit baiser à sa fille, le baisa ensuite lui-même, et retomba épuisé, expirant. Avant huit heures, il était mort.

Raynald avait désiré qu'un événement quelconque vînt l'arracher à lui-même ; il était servi à souhait, il en était fort peu qui, dans sa situation actuelle, pût l'émouvoir davantage, et il se passa quelque temps avant qu'il fût en état de reprendre l'entretien. Myriel n'aimait pas moins

que lui leur vieux professeur, mais il ne savait pas aussi bien ce qui s'était passé dans son intérieur en dernier lieu.

« Il paraîtrait, dit-il, que cette promesse réclamée de sa fille, c'était celle de ne jamais chanter au théâtre.

— Je n'en doute pas, il redoutait cela pour elle plus que la mort.

— Mais alors, encore une fois, que va-t-elle devenir?

— C'est ce que je me demande.

— Connaissez-vous Taddeo Marini?

— Oui, j'ai ce malheur.

— Vous savez donc que c'est un homme vulgaire, avide, et sans scrupule, et sa femme est pire que lui.

— Je ne la connais pas, mais j'en étais sûr, et ce sont là les seuls parents de cette malheureuse Ersilia! Quel avenir pour la fille d'un homme tel que notre pauvre maître! »

Myriel dit :

« Oui, en vérité, c'est fort triste pour elle, mais je le vois d'ici, la belle Ersilia oubliera sa promesse. D'après ce que j'ai entendu dire à

Vincenzo Loriani, elle a un de ces talents qui assurent le succès, c'est-à-dire la fortune. Elle sera bientôt en position de n'avoir aucun besoin d'eux. »

Raynald répondit avec chaleur :

« Peut-être, mais après avoir été exploitée par eux, après que son oncle l'aura traînée de ville en ville, après qu'elle aura été exposée à tous les dangers de ce genre de vie, qu'elle sera perdue enfin comme tant d'autres. Comment pouvez-vous parler de cela tranquillement, vous, Myriel ?

— Que voulez-vous que j'y fasse, mon cher ami ? Je le déplore sans doute, mais je n'y puis absolument rien. Je me borne donc à espérer que si, comme cela est fort probable, Ersilia manque à son serment, elle se montrera digne de l'éducation qu'elle a reçue, en demeurant sage et vertueuse, ainsi que l'ont été, en Italie, bon nombre de cantatrices et d'actrices parmi les plus célèbres. »

La conversation entre les deux jeunes gens se prolongea encore longtemps. Raynald se fit répéter tous les détails recueillis par Myriel, et

enfin, au moment où celui-ci allait le quitter, il lui dit :

« Après un pareil malheur survenant, lorsque depuis près de trois mois j'ai passé tout mon temps chez le professeur, je ne puis me dispenser d'aller voir sa fille. Ce serait, de ma part, un manque d'égards brutal; ce serait me montrer vis-à-vis d'elle dénué de cœur aussi bien que de respect. Pourriez-vous découvrir par Assunta à quelle heure il me serait permis de venir, avec l'assurance de ne pas rencontrer l'oncle, que je tiens essentiellement à éviter? »

Les dernières paroles de Biagio Marini à Raynald avaient été pour lui dire de ne jamais revenir, mais, dans la circonstance actuelle, Raynald se croyait permis de n'en pas tenir compte, toutefois il aimait mieux charger son ami de ce préliminaire, et ne pas se présenter chez Ersilia sans son consentement. Peut-être voulait-il pouvoir se dire qu'il avait été appelé. Myriel réfléchit un moment. Ersilia ne quitterait certainement pas la dépouille de son père, tant qu'elle ne lui aurait pas été enlevée, il était donc inutile de songer à la voir avant l'enter-

rement du professeur, qui devait avoir lieu le lendemain à la chute du jour.

« Vous y viendrez, n'est-ce pas? poursuivit Myriel. Nous autres de l'Académie de France, nous irons tous... et bien d'autres notabilités sans doute... Pauvre Biagio Marini!... Ceux qui l'ont oublié de son vivant se souviendront de lui en apprenant sa mort, et ils préluderont à l'illustration qui attend sa mémoire en venant lui rendre un dernier hommage!... »

Myriel ne se trompait pas. Le lendemain les modestes funérailles du professeur furent honorées de tout ce que le monde littéraire et savant renfermait d'illustre à Rome. Raynald et son ami n'eurent pas de peine à se cacher dans la foule qui, le jour tombé, suivit, à la lumière des torches, le cercueil de son pauvre maître.

En arrivant au cimetière de San Lorenzo, où Biagio avait demandé à être déposé auprès de sa femme, ils aperçurent, agenouillée à quelques pas de la fosse ouverte, Ersilia, qu'aucune force humaine n'avait pu empêcher de suivre son père jusqu'à sa dernière demeure, et près d'elle, Assunta, pleurant et priant tout haut...

La cérémonie était achevée, et la foule presque tout entière écoulée, sans qu'elles eussent quitté leur place. Myriel s'approcha d'Assunta et échangea quelques mots avec elle, mais Ersilia ne le remarqua pas. Elle ne semblait ni voir ni entendre... Un épais voile noir cachait entièrement ses traits.

Tandis que les deux amis revenaient ensemble, tristes et les yeux humides, Myriel dit à Raynald que, le lendemain, à la même heure, Ersilia le recevrait.

« Assunta est prévenue, elle vous fera entrer ; elle ne croit pas que l'oncle Taddeo vienne les visiter demain. C'est après-demain, dès l'aube, qu'il doit venir les chercher pour les emmener chez lui. »

Raynald frémit encore une fois, mais ne fit aucune réflexion. Myriel avait raison, il n'y avait rien à faire, toute intervention de leur part eût été non seulement inutile, mais absurde et compromettante pour Ersilia.

Il n'en attendit pas moins, avec une fièvreuse impatience, l'heure où il pourrait retourner pour la dernière fois dans ce vieux palais où,

depuis quelques mois, s'était écoulée la meilleure partie de sa vie.

Il fut exact, Assunta le fut aussi. Elle l'attendait dans l'antichambre. Elle lui fit traverser la petite galerie et l'introduisit sur-le-champ dans le salon où se trouvait sa jeune maîtresse.

Ersilia, assise à sa place ordinaire, ressemblait à une statue de marbre blanc. Sa pâleur, que son vêtement noir rendait plus frappante, et son immobilité avaient quelque chose d'effrayant.

Lorsque Raynald parut, elle ne bougea pas. Il s'approcha d'elle en silence, alors elle se leva avec effort et lui tendit la main, mais lorsqu'il la prit et la serra un instant entre les siennes, elle la lui retira vivement et fondit en larmes, en retombant assise sur le siège qu'elle venait de quitter.

« O signor Rinaldo, que je suis malheureuse » !

Dans sa voix, dans ses larmes, il y avait ce quelque chose de déchirant et de touchant qui appartient à l'enfance et au délaissement!

Que n'était-elle réellement un enfant! Que

ne pouvait-il la prendre dans ses bras, l'emporter bien loin et la mettre en quelque lieu de sûreté à l'abri de tout malheur et de tout mal! Ce fut là la pensée qui traversa l'esprit du jeune homme en même temps que celle de la fatalité qui allait la séparer non seulement de lui, mais de toutes les pures influences qui l'avaient environnée jusqu'à ce jour.

« Signorina Ersilia, lui dit-il d'une voix troublée, je vous plains plus qu'aucune parole ne peut vous le faire comprendre. »

Elle le regarda avec une expression de vive reconnaissance.

« Merci, dit-elle, votre pitié me fait du bien.

— Qu'allez-vous faire maintenant? » dit-il, voulant, sans l'attendrir davantage, l'obliger à parler d'elle-même.

Elle répondit d'un air sombre :

« Demain je quitte cette maison, je vais aller demeurer dans celle de mon oncle Taddeo.

— Il vous aime, je crois, il sera bon pour vous, j'espère. »

Elle ne répondit pas.

Raynald lui prit la main.

« Ersilia, je vous en prie, parlez-moi avec confiance, je vous le demande au nom de celle que votre père avait en moi.

— Oh! oui, il vous aimait... Pauvre père! »

Et ses larmes recommencèrent à couler.

« Vous me demandez si mon oncle m'aime? reprit-elle au bout d'un instant après s'être essuyé les yeux. Oui, peut-être, je ne sais. Ce qui est certain, c'est qu'il va me faire souffrir... et beaucoup peut-être.

— Souffrir!... Comment?

— En voulant me forcer à désobéir à mon père.

— Et vous, Ersilia, vous ne le voulez pas, n'est-ce pas? » dit Raynald avec chaleur et une certaine inquiétude qu'il ne put dissimuler.

Les yeux d'Ersilia flamboyèrent et son visage se colora.

« Assurément non! dit-elle. Quelle question, signor Rinaldo?... et quelle opinion avez-vous de moi ?... Je suis seule au monde. Je n'ai personne pour me protéger; mais plutôt que de manquer à la promesse que je lui ai faite,... *à lui* qui n'est plus là, j'aimerais mieux subir tous

les tourments de la terre !... Seulement, poursuivit-elle en reprenant sa voix ordinaire simple et triste, — je sais qu'il faudra beaucoup souffrir. »

Jamais jusqu'à ce moment, Ersilia n'avait réveillé dans le cœur de Raynald le moindre sentiment qui pût l'inquiéter ou le mettre sur ses gardes. Il l'avait mille fois contemplée et écoutée avec admiration, mais nous l'avons dit, sans rien éprouver de plus vif que l'intérêt et la pitié que faisait naître sa situation, plus encore que sa personne. En ce moment, à cette pitié portée jusqu'au degré le plus intense, se joignit une émotion absolument nouvelle. Cette énergie soudaine qu'il n'avait jamais deviné en elle, cette acceptation de la souffrance, ce courage héroïque et tranquille, le firent rougir d'avoir jamais pu la soupçonner de faiblesse et la transformèrent à ses yeux. Elle cessa tout d'un coup de lui paraître un enfant, et en songeant que cette créature charmante et innocente, allait être livrée à des misérables, il se sentit saisi d'une sorte de désespoir, car sa conscience lui fit sur-le-champ comprendre qu'il devenait

plus inhabile que tout autre à la protéger. Il s'était révolté lorsque le père d'Ersilia l'avait conjuré de s'éloigner, car alors il se sentait soupçonné injustement... Mais en ce moment les paroles du pauvre vieillard résonnaient à son oreille avec un sens nouveau : *Vous ne pouvez* RIEN! RIEN, RIEN *que partir* et il lui sembla que demeurer près d'elle un seul instant de plus, c'était presque trahir celui qui avait confié à son honneur ses angoisses paternelles.

... Il se leva sans parler, et sans la regarder...

« Vous partez, Rinaldo!... »

Ce fut le cri d'angoisse que pousse le cœur à l'heure d'un abandon suprême... Celui du noyé dont le dernier appui se brise, celui du blessé dont les compagnons s'enfuient... le cri de tous enfin, auquel le cœur qui l'entend peut le moins résister.

Raynald s'arrêta incertain et troublé... toutes les voix de l'honneur et du devoir lui disaient de partir, mais toutes celles de la compassion et de la tendresse lui disaient de rester... Ses idées devenaient confuses... il perdait la faculté de discerner laquelle des deux routes il devait

suivre, et, dans ce combat, il n'avait pas encore remporté une complète victoire, lorsqu'Assunta ouvrit la porte à la hâte, en disant :

« Signorina, votre oncle et la signora Clorinda. »

Et Raynald debout au milieu de la chambre se trouva face à face avec l'impresario et sa femme!

Lorsqu'on est au moment de perdre les sens, il peut être utile que l'on vous jette de l'eau glacée au visage, et ce fut là l'effet produit sur Raynald par cette apparition. Il revint à lui, et comprit ce que sa présence avait de compromettant pour Ersilia. Mais il prit à l'instant l'attitude calme et hautaine d'un homme qui n'est ni embarrassé de rester ni pressé de sortir...

Quant à ceux qui venaient d'entrer, après un premier moment de malveillante surprise, ils ne songèrent l'un et l'autre qu'à tirer parti de cette rencontre.

« Je salue très humblement Votre Excellence, dit Taddeo, c'est de sa part une grande bonté que de venir nous visiter dans notre chagrin.

Qu'elle me permette de lui présenter ma femme. Clorinda, dit-il en s'adressant à elle à demi-voix : *è il marchese...*

— *Davvero!...* est-ce possible? » s'écria celle-ci en faisant une profonde révérence, tandis que Raynald sentait son antipathie pour l'impresario redoublée par celle qui lui inspirait sa femme.

En effet, il y avait dans la personne de la signora Clorinda à travers un reste de beauté, le mélange le plus répulsif de vulgarité, de malice et de bassesse.

« C'est vraiment une très grande courtoisie de la part *del signor marchese*, de venir ainsi te tenir compagnie, petite, » dit la tante d'Ersilia en s'approchant de celle-ci et l'embrassant au front. Puis, lui frappant doucement la joue avec son éventail : « Allons, *figlia mia*, puisqu'il est venu pour te distraire, tâche d'être un peu plus aimable pour lui. »

Pendant ce temps, Taddeo avait apporté un siège. Mais Raynald demeurait debout, et l'impresario fit mine de ne pas vouloir s'asseoir devant lui.

Raynald hésita; plus il sentait croître la haine

que lui inspirait ce couple, plus il lui répugnait de songer qu'Ersilia allait demeurer entre leurs mains, plus aussi il avait de peine à la quitter.

« J'étais venu, dit-il enfin froidement, pour témoigner à la signorina la part profonde que je prends à son chagrin; j'avais pour le professeur Biagio Marini autant d'amitié que de respect.

— C'est un honneur pour lui et pour nous, mais, puisque vous daignez parler de votre amitié pour mon frère, permettez-moi, comme le tuteur de ma nièce et le remplaçant de son père auprès d'elle, de vous demander un moment d'entretien en sa présence. »

Ersilia leva un instant la tête d'un air surpris. Raynald ne le fut pas moins, mais il répondit avec encore plus de hauteur qu'auparavant :

« Je ne devine pas ce que le signor Taddeo Marini peut avoir à me dire, mais j'écoute. » Et il demeura debout près du siège que Taddeo lui offrait obséquieusement.

« Puisque vous connaissiez si bien mon

frère (que Dieu ait son âme), vous savez qu'il était un saint aussi bien qu'un savant?

— Je sais qu'il était l'un et l'autre.

— Et vous savez aussi, je suppose, dit Clorinda avec vivacité, venant seconder son mari, que, pour les affaires de ce monde, il était un enfant.

— Laisse-moi parler, » dit celui-ci, qui se rendait compte qu'en ce moment sa femme n'était point une utile auxiliaire, il répéta pourtant après elle : « Oui, un enfant. Mon frère était en beaucoup de choses un véritable enfant. Tel il était né, tel il est mort.

— Où voulez-vous en venir, signor Taddeo?

— A ceci, répondit Taddeo, sans plus de préambule. Ma nièce Ersilia, je ne crains pas de le dire devant elle, est non seulement jeune et belle, mais, j'ose le déclarer, elle a un talent de premier ordre : or, par un scrupule puéril et incompréhensible, mon frère... » ici Ersilia tressaillit, et ses yeux prirent un éclat inquiétant pour celui qui parlait. Son oncle s'en aperçut :

« Excuse-moi, petite, ne te fâche pas et

laisse-moi dire. Quand M. le marquis m'aura entendu, il jugera, et s'il trouve que j'ai raison, s'il m'aide à te persuader... toi aussi peut-être alors, ma petite Ersilia, tu consentiras à m'écouter et à m'obéir... et tu...

— Non, *zio* Taddeo, dit tout à coup Ersilia, en se levant toute droite et tremblante d'émotion : je ne désobéirai à mon père pour complaire à personne, à personne au monde, sachez-le bien, PAS MÊME A LUI !... »

Cette parole à peine échappée de ses lèvres, Ersilia rougit et se couvrit le visage de ses deux mains. Raynald, comprimant avec peine l'émotion que cet involontaire aveu venait de lui causer, dit à son tour :

« La signorina Ersilia peut être bien certaine que jamais un pareil conseil ne sortira de ma bouche. Je sais quelle était la volonté de Biagio Marini. J'admire et je respecte sa fille de s'y conformer.

— Eh bien, moi, dit alors Taddeo, saisi d'un accès de rage qu'il ne put plus maîtriser, eh bien moi, je n'admire ni ne respecte une jeune fille qui, au lieu de gagner honnêtement sa vie, en

faisant usage des talents que le ciel lui a départis, a préféré jeter au vent sa réputation en se laissant courtiser sous les yeux de son père, qui n'y voyait goutte, et, dès le lendemain de sa mort, en recevant son amant en tête à tête sans scrupule et sans honte!... »

A peine la grossière insulte fut-elle proférée, qu'Ersilia bondit comme si une flèche l'eût blessée. Ses lèvres devinrent aussi blanches que son visage. « O sainte Vierge Marie! dit-elle d'une voix suppliante, en se frappant le front d'un air égaré, ayez pitié de moi! » Puis elle fit quelques pas comme si elle voulait s'enfuir...

Taddeo fut effrayé de l'effet de ses paroles et voulut se rapprocher d'elle. Mais Raynald l'en empêcha. D'une main, dont la force était triplée par la colère, il prit l'impresario au collet et le jeta à quatre pas en arrière; puis, s'approchant lui-même d'Ersilia, il dit :

« La fille de Biagio Marini ne sera plus insultée à l'avenir sans la protection d'un mari. C'est celle que je lui offre... la seule qu'elle eut jamais acceptée! »

Ersilia le regarda un instant comme si le

sens de ses paroles avait peine à pénétrer dans son esprit, puis elle poussa un faible cri et murmurant d'une voix défaillante :

« O père! tu as prié pour moi! » Elle tomba évanouie dans les bras de Raynald.

XX

Que se passait-il pendant ce temps dans le plus beau château de France (ainsi que, sans trop de flatterie, beaucoup de gens nommaient le château de Crecy), où nous allons maintenant ramener nos lecteurs, et retrouver ceux que la nécessité de suivre les pas de Raynald nous a fait perdre de vue.

C'était, en effet, dans cette belle demeure que la marquise de Liminges séjournait en ce moment, et passait, pour la seconde fois, sous le toit de sa fille la plus grande partie de l'hiver.

Éliane, comme de raison, s'y trouvait avec elle, et les deux cousines, réunies ainsi pendant presque toute l'année (car M. et Mme de Monléon allaient à Erlon dans le courant de l'été, et au printemps on se retrouvait à Paris), avaient

renouvelé leur intimité première, et beaucoup de circonstances avaient contribué à la rendre plus étroite et plus tendre encore que par le passé.

Blanche de Monléon était mariée, maintenant, depuis plus de dix-huit mois. Un bel enfant égayait déjà la maison, un autre était attendu avant la fin de l'été; et ce quelque chose de grave que donne la maternité, même la plus heureuse, avait fait disparaître le reste d'enfantillage qui lui était demeuré même après son mariage. Cette tendresse nouvelle et profonde semblait avoir élargi son cœur et donné à toutes ses autres affections un caractère plus élevé et plus sérieux qu'auparavant.

Le château de Crecy, sa charmante demeure, placé au sommet d'une colline boisée, s'apercevait au loin, à travers les sinuosités de la route par laquelle on y parvenait, après avoir franchi la grille somptueuse et un peu massive qui ouvrait l'entrée du parc.

Ce château, dont les tours dataient encore de l'époque reculée, où les seigneurs de Crecy y avaient soutenu plus d'un siège redoutable,

avait le rare avantage d'avoir toujours été habité par ses maîtres légitimes, même aux jours révolutionnaires les plus sombres. Peut-être cette exception ne faisait-elle pas toutefois honneur à tout le monde, et Yves de Monléon soupçonnait son grand-oncle d'avoir pactisé avec l'iniquité et payé l'exemption dont il avait joui d'un prix qui lui rendait ce devancier antipathique. Maintenant que, par l'extinction de sa lignée, le château avait passé, ainsi que le domaine, aux Monléon, Yves avait fait reléguer son portrait (naguère le plus bel ornement de la salle à manger) dans une chambre inhabitée, et en général il s'était efforcé de détruire partout les traces de Jules-Gaston-Louis, marquis de Crecy, pour y substituer les souvenirs de sa propre famille.

Dans cette louable intention, les travaux d'Yves avaient été considérables; mais ils avaient été accomplis avec un goût raffiné, qui trahissait, chez lui, un fonds inconscient de poésie en assez grand contraste avec ses habitudes simples, ses opinions positives et ses manières qui, sans manquer tout à fait de distinc-

tion, n'étaient pas toujours exemptes de rudesse.

Le château était donc devenu une merveille pour ses arrangements intérieurs, aussi bien que pour ses décorations; et, encore cette fois à l'imitation des Anglais auxquels il ressemblait tout en les détestant, Yves avait fait de son château sa principale demeure, et n'avait à Paris qu'un modeste appartement qu'il occupait avec sa femme, pendant deux ou trois mois tout au plus, au commencement du printemps.

Si on eût présenté d'avance cette perspective à Blanche, peut-être l'eût-elle trouvée sévère. Mais elle adorait son mari, qui le lui rendait. Cela simplifiait déjà bien des choses, car elle lui eût fait sans peine le sacrifice de ses propres goûts. Mais, de plus, elle aimait Crecy tout autant que lui, et elle répétait souvent que le cadre qui entourait son bonheur réalisait, non moins que ce bonheur lui-même, tous les vœux et même tous les rêves qu'elle avait jamais formés.

La marquise de Liminges, toujours attendue avec impatience par sa fille, et accueillie avec

joie par son gendre, jouissait elle-même dans ce beau lieu de la satisfaction qui lui était la plus chère de toutes : celle de se mirer dans son propre ouvrage, et de pouvoir se complaire dans la pensée de la sagesse qui avait su préparer et accomplir le bonheur dont elle était maintenant le témoin.

En revanche, quel souci lui causait encore le sort de celui de ses deux enfants, qui, au lieu d'accepter de ses mains l'heureuse destinée qu'elle lui avait préparée, s'était obstiné à disposer de son propre sort, et maintenant prolongeait au delà de toute prévision et de toute raison un exil dont son cœur maternel souffrait plus encore qu'elle ne voulait l'avouer.

Quant à prononcer le mot qui aurait pu y mettre un terme, elle n'y songeait jamais. Ce mot, d'ailleurs, elle s'était habituée à ne plus y attacher d'importance. Raynald était parti, donc il s'était soumis. Il ne parlait plus d'Éliane dans ses lettres, donc il n'y pensait plus. Jamais de son côté, la marquise n'avait parlé à personne de la cause véritable du départ de son fils; sauf Malseigne, nul ne l'avait soupçonné,

car elle avait pour principe que beaucoup de choses n'existent que parce qu'on en parle, et qu'en les taisant avec une certaine persévérance, on les fait évanouir. Principe peut-être assez douteux dans le cas en question, mais qui dans d'autres ne manque pas d'une certaine vérité.

Quoi qu'il en soit, ni avec sa fille, ni avec sa nièce, ni avec qui que ce fût au monde, elle n'avait abordé ce sujet, ce qui ne l'avait pas empêchée, au premier moment, d'être un peu préoccupée de la conduite d'Éliane, et de se souvenir, avec un retour de sa méfiance passée, de son éducation première. Raynald affirmait qu'il avait su se taire. Mais, si elle l'avait deviné et si les sentiments de son cousin l'avaient touchée ou éblouie, n'aurait-elle pas été capable de correspondre avec lui en secret, et d'attiser ainsi, au loin, la flamme que cette longue absence était destinée à éteindre?

Cette inquiétude ne fut pas de longue durée. La marquise avait elle même trop de grandeur et de noblesse dans le caractère, pour ne pas discerner ces qualités chez les autres? Il ne fallait, en réalité, qu'un bien léger examen pour inter-

dire la possibilité de soupçonner Éliane de duplicité, de mensonge, ou même de dissimulation, à moins que l'on ne donne ce nom à la faculté de taire ce qu'on souffre et, lorsque la vie devient lourde, de savoir en porter le poids seule et en silence.

Que la vie d'Éliane, facile, heureuse et légère jusque-là, fût en effet devenue, en un seul instant, triste et accablante, cela était vrai. Qu'elle eût souffert, cela était certain, et même souffert à ce point, qu'un instant ses forces avaient fléchi. Alors sa tante, oubliant tous ses griefs, lui avait prodigué les plus tendres soins; et dès qu'elle avait été en état de partir, elle l'avait amenée à Crecy, pour y achever sa convalescence. Ceci s'était passé à la fin de l'automne qui avait suivi le mariage de Blanche et le départ de Raynald.

Ni sa tante, ni sa cousine n'examinèrent profondément qu'elle avait été la cause de ces premiers accès de fièvre, qui, négligés d'abord, s'étaient transformés en une maladie grave. Peut-être Éliane elle-même ne s'en rendit-elle pas mieux compte. Elle s'était, il est vrai, senti

un moment dans le cœur une source de joie vive et jaillissante qui avait été violemment refoulée, puis tarie, et elle avait éprouvé ensuite un vide soudain, un mortel ennui, une fatigue extrême. Elle s'était trouvée dans un désert, sans eau, sans fleurs, sans verdure, le ciel seulement au-dessus de sa tête, et pendant quelque temps le ciel même, plus loin, et moins bleu qu'auparavant!...

Mais il n'était pas dans la nature d'Éliane de succomber, soit à la faiblesse physique, soit à la langueur morale. Elle triompha bientôt de l'une et de l'autre. Peu à peu elle se refit une vie sereine, et cette sérénité reconquise, elle sut la répandre autour d'elle, si bien que la marquise, après avoir formé pour sa nièce plusieurs projets qui avaient échoué comme le premier contre la volonté de celle-ci, avait fini par se demander un jour ce qu'elle deviendrait elle-même, si jamais elle devait se séparer d'elle. La vie était toute différente, lorsqu'Éliane était là. Elle disait cela à son tour. D'autres l'avaient dit et senti avant elle; mais elle s'en apercevait maintenant pour son propre compte.

Ainsi s'était écoulée toute une année et au delà. On était maintenant à la fin du second hiver passé à Crecy, et cette fois Armand de Malseigne faisait partie de la réunion.

Depuis l'entretien qui avait eu lieu à Erlon entre lui et la marquise (entretien que le lecteur n'a peut-être pas oublié), il était demeuré très fréquemment absent. Il était, disait-il, retenu chez lui, en Bourgogne, où il faisait exécuter des travaux qui exigeaient sa présence. La marquise attribuait à un autre motif cette attitude nouvelle, dont elle souffrait presque autant que de l'absence de son fils, et elle se demandait souvent si elle l'avait blessé par une supposition qu'il trouvait réellement impardonnable, ou bien... si elle l'avait blessé davantage encore en devinant trop juste?...

Nous laisserons à nos lecteurs le soin de résoudre ce doute. En attendant, disons seulement que, depuis l'été précédent, Armand avait à peu près repris ses habitudes passées, et la marquise les siennes, c'est-à-dire qu'il était revenu à Erlon et qu'elle lui avait rendu ses attributions de confident et de conseiller, au-

tant que ce nom peut être donné à ceux dont on demande les conseils, pour ne les suivre que lorsqu'ils sont conformes à notre propre avis.

Mais c'était pour la première fois qu'il se trouvait en cette saison à Crecy; il semblait s'y plaire et subir, non moins qu'un autre, le charme de ce séjour. Il est vrai qu'il était loin d'être insensible au plaisir qu'Yves de Monléon prisait au delà de tous les autres, et que l'estime que celui-ci avait toujours éprouvée pour Malseigne, s'était grandement accrue, en lui un vif appréciateur de la chasse magnifique que la terre de Crecy lui permettait d'offrir à ses amis.

La gelée et la neige y avaient mis fin depuis peu. Armand avait, on le sait, beaucoup d'autres cordes à son arc. La chasse finie, l'étude lui tendait les bras, et il s'y fût peut-être jeté avec plaisir. Mais comme il n'en était pas de même pour Yves et qu'il fallait à l'existence de celui-ci un exercice constant au grand air, il se trouva fort à propos que Malseigne aimait, non moins que lui, les longues promenades à cheval, en sorte que, tant que durait le jour, ils exploraient maintenant ensemble le pays environnant,

dont l'aspect était sur plusieurs points à la fois pittoresque et sauvage.

La matinée tirait à sa fin. La marquise, selon sa coutume, était remontée dans sa chambre, pour n'en redescendre qu'à l'heure du dîner. Yves et Armand n'étaient pas encore revenus d'une excursion qui avait eu pour but, ce jour-là, d'aller s'assurer que certains chemins obstrués par la neige tombée les jours précédents avaient été déblayés selon les ordres de Monléon. Et Blanche et Éliane avaient profité d'un rayon de soleil pour aller faire ensemble une longue promenade à pied. Elles venaient de rentrer, et nous les retrouvons maintenant devant un bon feu, dans un petit salon d'où on apercevait, au delà de grandes portières ouvertes, les belles tapisseries, les meubles rares et la haute cheminée de marbre blanc et noir d'un autre salon beaucoup plus vaste, dont celui où elles se trouvaient n'était que la succursale.

Blanche avait conservé l'éclat de son teint, et sa beauté juvénile n'était point altérée. Elle avait pris, au contraire, un caractère plus frappant, et ses manières, toujours vives, avaient

acquis une dignité et une douceur qui ajoutaient beaucoup à leur charme. Elle s'était étendue en rentrant sur une causeuse placée près de la cheminée. Sa tête était appuyée sur un petit coussin de dentelle, que ses cheveux blonds, en fort grand désordre, couvraient presque en entier. Éliane, debout près d'elle, avait encore sur la tête un large chapeau de feutre noir, orné d'une longue plume qui la faisait ressembler à un tableau de Reynolds et elle était vêtue d'une robe de drap de couleur foncée dont les larges plis faisaient valoir la gracieuse élégance de sa taille. Était-elle moins belle qu'autrefois? Il eût été impossible de le penser. Était-elle la même? On n'aurait pas pu le dire non plus. Quelque chose était changé dans son regard, dans sa voix, dans toute sa personne. Ce n'était qu'une nuance, visible seulement pour le plus attentif observateur, mais, à celui-là (s'il s'en fût trouvé un), elle n'eût point échappé. Un écrivain anglais de grand talent prétend, dans un de ses ouvrages, que ceux qui habitent les hauteurs ont dans le regard une expression particulière *qui leur donne toujours l'air de regarder au loin*. Que

que soit le plus ou moins d'exactitude de cette remarque, prise au positif, elle peut, servir à dépeindre assez bien le regard d'Éliane. Ce n'était pas toutefois qu'elle fût devenue plus distraite ou plus absorbée qu'autrefois, tout au contraire, car son temps était rempli jusqu'à la moindre seconde, et elle avait une promptitude de coup d'œil, qui, sans qu'elle eût l'air de s'empresser hors de mesure, lui faisait toujours faire à point ce qui pouvait soulager les autres ou leur plaire. En ce sens, toutes ses facultés s'étaient développées. On l'appelait autour d'elle une fée, et cette parole ne semblait pas banale lorsqu'on la lui appliquait. Elle ne l'entendait jamais elle-même sans rire aux éclats ; et Blanche, à cause de cela, la lui répétait souvent, car elle aimait à entendre ce rire franc et joyeux, et s'apercevait bien qu'il résonnait moins souvent qu'autrefois.

« Voyons, Éliane. Ote ton chapeau maintenant, assieds-toi là près de cette petite table de thé; reposons-nous, causons, et jouissons de cette heure charmante où il ne fait ni jour ni nuit.

— Tout à l'heure, mais auparavant, laisse-moi aller chercher un autre convive. »

Éliane disparut un instant, puis elle reparut en tenant dans ses bras le plus bel enfant que l'on pût voir.

« O mon Thierry! s'écria Blanche en l'apercevant, oui, viens! viens! après avoir bien embrassé ta tante Éliane, viens dans mes bras, mon amour! mon ange!... »

Le jeune Thierry commença par obéir vigoureusement à la première injonction. Il arracha le chapeau d'Éliane et le jeta par terre, puis les deux bras serrés autour de son cou, il se mit à couvrir de baisers retentissants son front, ses cheveux, son visage, sans vouloir lâcher prise, jusqu'à ce qu'Éliane, en riant autant que lui, fût parvenue à détacher de force les deux petites mains potelées qui la tenaient embrassée, et à le déposer enfin lui-même dans les bras de sa mère.

Ce fut alors à recommencer; puis, enfin, après beaucoup de cris joyeux, beaucoup de baisers encore et beaucoup de caresses, Éliane s'empara de nouveau de l'enfant, et, s'asseyant près de la

petite table en le gardant sur ses genoux, elle apaisa enfin sa tendresse turbulente en lui offrant un biscuit qui, pendant un certain temps, le rendit satisfait et silencieux.

Thierry ne savait encore ni parler ni marcher. Mais il savait reconnaître, aimer, remercier, embrasser, souvent obéir, rire toujours, et ne jamais pleurer; il n'était donc pas surprenant, surtout avec sa jolie figure, que le nom d'*ange,* si facilement prodigué aux enfants, fût fort souvent appliqué à celui-ci.

« Éliane, dit Blanche, la tête appuyée sur son coussin, et regardant le groupe que formaient ensemble la jeune fille et l'enfant, cet enfant t'aime comme si tu étais sa mère. Marie-toi donc pour en avoir un vraiment à toi. Vois-tu, c'est là le grand bonheur, le bonheur suprême de la vie d'une femme. »

Éliane serra Thierry dans ses bras avec un mouvement redoublé de tendresse et elle baisa ses belles boucles brunes.

« Oh! oui! je le crois, dit-elle à demi-voix.

— Plus je l'éprouve, plus j'ai hâte que tu le possèdes à ton tour.

— Cela n'est pas nécessaire, puisque j'ai Thierry, que tu me permets bien d'aimer autant que toi, n'est-ce pas? et quand il y en aura d'autres, je les aimerai aussi, tout comme je l'aime... Cela me suffit. »

Blanche secoua la tête.

« Tu réponds toujours évasivement, dès qu'on approche à mille lieues du sujet, qui, à ton âge, devrait être toujours sur le tapis, car tu as plus de vingt et un ans, Éliane, tu n'es déjà plus une très jeune fille.

— Non plus du tout. On peut même dire que je suis déjà une vieille fille. J'aurai vingt-deux ans avant la fin de l'année. Mais qu'importe? puisque c'est là ma destinée et mon choix.

— Ton choix!... oui, je le veux bien de préférence à Horace de Trévals, puisque (quoiqu'il soit très bien) il n'a pas eu le don de te plaire, ou bien à M. de Kérieu, ou au jeune M. de Lagny, ou enfin à tous ceux qui, depuis dix-huit mois, on fait *sonder*, comme on dit, ma mère ou moi, ou même Yves, qui aurait, de son côté, une liste de prétendants à t'offrir (car il paraît qu'il

s'en trouvait plus d'un, dans cette nombreuse société de chasseurs que tu as trouvés ici à ton arrivée). Mais enfin le jour viendra pourtant...

— Voyons, Blanche, dit Éliane en balançant doucement Thierry, dont les longues paupières se fermaient peu à peu, ne me parle plus de tout cela. Je ne veux pas me marier. Je l'ai dit à ta mère. Elle a bien vu que je disais la vérité. Elle ne m'en parle plus jamais, et tu vois qu'elle a l'air content maintenant que les choses demeurent comme elles sont.

— Je le crois bien, pauvre mère! Que ferait-elle sans toi avec cette absence affligeante de Raynald, affligeante et incompréhensible.

— Ma tante, dit Éliane en rougissant un peu, m'a dit qu'il était parti parce qu'il ne voulait pas épouser Constance de Longvilliers, qu'elle tenait à lui donner pour femme.

— C'est bien pour le premier moment. Mais, maintenant qu'elle l'a si bel et bien oublié et qu'elle a consolé Horace de tes rigueurs, pourquoi Raynald ne revient-il pas?... Il ne voulait pas épouser Constance (et en cela il n'avait pas tort), mais Éliane, dis-le-moi, ne crois-tu pas

que la vérité, c'était... qu'il voulait en épouser une autre? »

La lueur inégale et incertaine du foyer ne permit à Blanche de voir ni le léger tremblement des lèvres de sa cousine ni le mouvement de physionomie qu'elle ne put maîtriser, en se trouvant ainsi ramenée tout à coup en face d'un souvenir résolument banni. Elle remarqua seulement un moment de silence après lequel Éliane dit d'une voix ferme et tranquille :

« Je n'ai jamais connu d'autre raison du départ de Raynald que celle que je viens de te dire. S'il y en avait une autre, je t'affirme que je l'ai toujours ignorée. »

Blanche se tut, et Éliane, après avoir encore bercé quelque temps Thierry en silence, le voyant enfin profondément endormi, se leva et l'emporta hors de la chambre. Puis, après avoir déposé l'enfant dans son berceau, elle vint reprendre au coin du feu la place qu'elle avait quittée.

Pendant sa courte absence, on avait placé une lampe sur la cheminée, et les cheveux de Blanche rayonnaient à sa lumière comme de

l'or, sa tête était toujours appuyée sur son petit coussin de dentelle.

La promenade l'avait visiblement fatiguée. Éliane en fit la remarque et lui proposa de suivre l'exemple que venait de lui donner son fils, tandis qu'elle demeurerait en silence près d'elle, ou bien s'en irait pour la laisser dormir paisiblement.

« Non, dit Blanche, je suis fatiguée, j'en conviens; mais je n'ai pas sommeil, et j'ai envie de te faire encore une question.

— Parle, » dit Éliane, non sans un certain malaise. Elle espérait que cette conversation était achevée, et ne la poursuivait qu'à contre-cœur.

« Quand je pense à toi, Éliane, poursuivit Blanche, et quand je te vois telle que tu es, je me demande avec inquiétude si le fin mot de tous les refus essuyés par tes malheureux prétendants et leur but ce ne serait pas un couvent?

— Un couvent, pour moi? s'écria Éliane avec surprise. Pour moi, répéta-t-elle sérieusement, mais comment ne vois-tu pas que je n'ai pas l'ombre de vocation?

— Mais c'est que je ne vois pas cela du tout.

— Pourquoi, s'il te plaît? parce que j'aime la solitude et la régularité, parce que j'aime Dieu et les pauvres (et encore, d'une manière qui est, hélas! bien loin d'être sans partage)? Mais c'est tout simplement la vie ordinaire, cela. La vocation, Blanche, » — et en ce moment le regard d'Éliane prit cette expression que j'ai cherché à dépeindre plus haut, — « la vocation, c'est un appel, un appel spécial dont tous n'ont pas le bonheur et l'honneur d'être l'objet... C'est le choix de Dieu, et ce n'est pas celui-là qu'il appartenait à ta pauvre Éliane de faire, par sa propre volonté...

— Tant mieux, dit Blanche, en se soulevant émue et ranimée par l'accent des paroles qu'elle venait d'entendre. Tant mieux, parce que, en ce cas, le choix de ma pauvre Éliane n'est peut-être pas irrévocable.

— Peut-être. N'importe. Je n'y pense jamais. Je suis heureuse, je ne crois pas, comme toi, qu'il n'y ait que deux chemins dans la vie. »

Blanche aurait voulu répondre, mais décidément elle était vaincue par la fatigue. Sa tete

retomba sur le coussin, le sommeil la gagnait, quoi qu'elle en eût dit... Elle murmura :

« C'est égal, je voudrais bien que Raynald fût revenu... » Et elle s'endormit tout à fait, comme l'avait fait son enfant un quart d'heure auparavant, tandis qu'Éliane, après avoir éloigné la lumière des yeux fermés de sa cousine, sortait elle-même du salon sur la pointe des pieds.

XXI

Deux heures après, Blanche, reposée et plus jolie que jamais, présidait le petit cercle de famille réuni comme à l'ordinaire, après dîner, dans le grand salon. La marquise avait pris sa place accoutumée au coin du feu et, tout en travaillant à un ouvrage au crochet, achevait avec Malseigne une conversation politique, à laquelle manquait cependant son aliment journalier, car la poste, attardée par la neige, n'était point arrivée ce jour-là.

La marquise était peu changée depuis que nous ne l'avons vue. Elle avait toujours la même tournure majestueuse, le même maintien à la fois décidé et bienveillant, le même air d'autorité. Mais elle était plus nerveuse et plus prompte à s'agiter depuis le jour où, pour la première fois, elle avait vu cette autorité méconnue.

Une expression inquiète traversait parfois son regard et lui donnait plus de tristesse qu'autrefois, et peut-être un peu moins de douceur.

Éliane, qui travaillait à une merveilleuse broderie d'or et de soie, avait été s'établir près d'une lampe placée sur une table, un peu en arrière, tandis que Blanche suivait des yeux Thierry, assis, en ce moment, sur la tête de son père, les deux bras tendus vers le lustre qu'il touchait presque du bout de ses petites mains, en poussant des cris de joie. C'était un exercice auquel le père et l'enfant semblaient prendre un égal plaisir, et que la jeune mère était enfin parvenue, non sans effort, à regarder de sang-froid. Toutefois, malgré l'adresse fort rassurante dont Monléon faisait preuve, elle ne voyait jamais finir ce jeu sans un secret soulagement, et sa satisfaction, ce jour-là, fut augmentée en voyant apparaître, en même temps que la bonne qui venait emmener l'enfant, un serviteur, apportant sur un plateau les journaux et les lettres attendus en vain depuis midi.

« Enfin!... s'écria Monléon. Eh bien, que dit le facteur?... Est-ce le chemin de fer qui est

en retard, ou la route qui est impraticable?

— C'est la route, monsieur le comte. On ne peut pas traverser le village de Champuis, à cause de la neige. Il a fallu trois heures pour déblayer, et après cela la carriole du facteur a versé... sa roue a été endommagée, il a fallu retourner.

— Yves, donnez-nous les lettres... les journaux, s'écrièrent à la fois plusieurs voix. On vous expliquera tout cela demain.

— Oui, oui, m'y voilà. Quels maladroits! pourquoi ne s'y prennent-ils pas comme moi?... La neige n'a pas séjourné une heure dans les chemins de Crecy, et la circulation n'a été interrompue nulle part. »

Tout en parlant, Monléon se mettait en devoir de distribuer les lettres.

« Pour vous, madame, dit-il en s'adressant à sa belle-mère, l'*Union* et une lettre. »

La marquise prit vivement la lettre et regarda l'adresse, puis elle dit :

« Merci, mettez-la là, je la lirai demain ; mes yeux ne me permettent plus de lire le soir. »

Elle avait l'habitude de ne jamais exprimer

un mécompte. Mais il était évident qu'elle venait d'en éprouver un, et que ce n'était pas là la lettre qu'elle espérait recevoir.

« A vous, Malseigne, un journal, deux lettres, poursuivit Monléon, et une pour vous, Éliane.

— Pour moi? dit-elle étonnée, car elle avait fort peu de correspondances. »

Elle prit la lettre et en regarda l'adresse.

« C'est singulier, il me semble reconnaître l'écriture de Constance de Longvilliers. Elle m'avait promis, il est vrai, de m'écrire, mais j'avoue que j'y comptais peu.

— A vous, Blanche, dit Monléon; une lettre de Paris et la *Revue des Deux-Mondes*. Le reste est pour moi. »

Pendant que Monléon achevait sa distribution, Armand s'était approché de la table où était posée la lampe, et avait ouvert négligemment son journal. Mais à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il fit un violent mouvement de surprise et d'effroi qui n'échappa aux assistants que parce que tous étaient occupés de leur correspondance; puis regardant de nouveau l'adresse d'une de ses lettres, il en arracha la couverture et en

lut rapidement le contenu. Il avait le dos tourné, personne ne put voir la terrible altération de ses traits tandis qu'il faisait cette lecture...

Éliane, de son côté, lisait aussi sa lettre, tout à coup elle tressaillit à son tour. Une exclamation sourde lui échappa, et elle devint d'une pâleur mortelle. Elle jeta un rapide coup d'œil du côté de la marquise, qui avait tranquillement repris son ouvrage, puis elle regarda furtivement autour d'elle, et elle vit que personne n'avait remarqué son trouble, hormis Armand, dont les yeux rencontrèrent les siens. Tous les deux avaient la même expression de stupeur. Elle comprit que ce qu'elle venait d'apprendre, il le savait aussi. Elle dirigea encore une fois son regard du côté de la marquise, et mit son doigt sur ses lèvres; puis, se rapprochant un peu d'Armand, elle lui dit à voix basse : « Prenez garde. Elle en mourrait! songez aussi à Blanche. »

Malseigne fit un signe d'adhésion et mit dans sa poche son journal et ses lettres. Alors Éliane, plaçant ses mains tremblantes devant ses yeux, de manière à cacher son visage,

prétendit être absorbée par la lecture de sa lettre. En réalité, elle n'en avait lu que les premières lignes, et elle était hors d'état de comprendre le reste!... Monléon avait reçu plusieurs lettres d'affaires, et il les lisait au bout de la chambre en leur donnant son attention tout entière. Blanche coupait les pages de la *Revue*.

« Que te dit Constance? demanda-t-elle sans lever la tête.

— ...Oh! rien!... des commérages, répondit Éliane en faisant un grand effort pour raffermir sa voix. Rien d'intéressant. »

La soirée fut beaucoup plus silencieuse que de coutume, ce que l'arrivée tardive de la poste suffisait à expliquer. Mais elle fut aussi moins longue, et l'heure vint bientôt où la marquise voulut se retirer. Elle appela Éliane pour l'accompagner jusqu'à sa chambre. Celle-ci eut l'air étonné d'une personne qu'on réveille, elle n'avait pas mesuré la longueur du temps. Toutefois elle se leva sur-le-champ, prit l'ouvrage, la lettre et le journal de la marquise, et lui offrit son bras comme à l'ordinaire. Le silence de la

jeune fille frappa pourtant sa tante. Elle la regarda :

« Es-tu malade, mon enfant? Tu es pâle comme un linge ce soir.

— Oui... balbutia Éliane, je suis fatiguée, nous avons fait une longue promenade.

— Tu t'en aperçois donc aussi ce soir! » dit Blanche, qui s'était rapprochée pour embrasser sa mère.

La marquise serra sa fille dans ses bras : « Va te reposer, dit-elle, et elle ajouta tout bas : Prie Dieu pour que l'absence de ton frère ne soit plus trop longue!... » toutes les trois sortirent ensemble.

Yves, pendant ce temps ayant achevé la lecture de ses lettres, se levait à son tour, pour quitter le salon où il était demeuré seul avec Malseigne. Celui-ci l'arrêta :

« Un instant, Monléon, j'ai quelque chose d'important à vous dire. »

Monléon s'arrêta surpris.

« Tenez; lisez. » Et il lui désigna un paragraphe du journal qu'il tenait à la main.

Monléon lut :

« On écrit de Rome : « Toute la société tant « étrangère que romaine a été jetée dans la stu- « péfaction, par la nouvelle du mariage du mar- « quis de Liminges avec une jeune cantatrice, « nièce de l'impresario de la Pallade. »

« Que le ciel confonde tous ces écrivassiers bavards et menteurs ! s'écria Monléon. Si ce conte absurde tombait sous les yeux de sa mère, il y aurait de quoi la tuer.

— Ce n'est pas un conte, Yves, c'est la vérité, j'ai reçu une lettre qui ne me permet pas d'en douter.

— La vérité, répéta Monléon, en le regardant effaré, allons donc !

— Je vous l'affirme », dit gravement Malseigne.

Monléon demeura un instant muet de surprise.

« Marié, dit-il enfin... Raynald a épousé une cantatrice ? *épousé !...* ce serait par trop fort, c'est impossible !

— C'est parce que, quelque fou que cela puisse être, cela est vrai ! que j'ai voulu vous parler sans retard, car il faut que nous concer-

tions ensemble ce que nous avons à faire pour...»

Mais Monléon n'était en état de rien concerter, ni même de rien écouter.

« Épouser une cantatrice ! la nièce d'un impresario ! une actrice sans doute, et une intrigante évidemment, répétait-il en se promenant avec agitation dans la chambre. Voilà qui dépasse ce que j'attendais, même de Raynald !... A vous dire vrai, Malseigne, mon beau-frère est charmant, aimable, beau garçon, tout ce que vous voudrez, mais je me suis toujours méfié de lui. Je l'ai toujours trouvé un extravagant. Vous souvenez-vous de ce beau thème qu'il nous a développé un jour sur les mariages d'inclination, et cela tout juste, lorsque le mien avec sa sœur venait d'être arrangé sans qu'il y en eût la moindre, puisque nous ne nous étions jamais vus (et j'ose dire qu'il n'en a pas plus mal tourné pour cela). Et puis cette autre folie de refuser Constance de Longvilliers, la plus riche héritière de Paris, qu'on lui demandait à genoux de vouloir bien épouser !... Eh bien, voilà maintenant !... Voilà où tout cela l'a mené. Au bout du compte, il ne faut pas s'en

étonner, quand un homme a des idées pareilles, il est capable de tout!... »

Yves continua à parler et à arpenter ainsi la chambre, et Malseigne, pensif et les bras croisés, le laissait dire :

Il l'arrêta enfin :

« A quoi tout cela sert-il, Yves? dit-il. Raynald, à l'époque dont vous parlez, ne me semblait pas à moi si fou que vous dites. L'eût-il été, il ne s'agit pas de cela maintenant, mais de décider la manière dont il faut nous y prendre pour annoncer à sa mère une semblable nouvelle.

— Du diable, si je m'en charge!... s'écria Monléon avec effroi.

— Il faut pourtant qu'elle la sache avant l'arrivée des journaux de demain, qui tous, soyez-en sûr, répéteront le paragraphe qui se trouve dans celui-ci, qu'on m'a envoyé de Rome.

— Tout ce qui vous plaira. Mais je n'en veux point être le messager. C'est bien assez d'avoir à raconter une pareille histoire à ma pauvre Blanche qui va être désespérée. Depuis quelque temps elle parlait sans cesse de son frère, le désir de le revoir était devenu pour elle comme

une idée fixe. Ce matin encore, à propos de lui et de sa longue absence, elle avait les larmes aux yeux, on dirait vraiment qu'elle avait à son sujet un pressentiment de malheur!... Pauvre petite Blanche que j'aime tant à voir gaie et heureuse!... Il ne faut pas, par exemple, Armand, que vous comptiez sur elle non plus pour en parler à sa mère... Vous voyez d'ici la scène à laquelle il faut nous attendre. Je ne veux pas exposer Blanche au mal que pourrait lui faire une semblable émotion.

— Non, vous avez raison.

— Que diriez-vous d'Éliane?... dit tout d'un coup Monléon, après un moment de réflexion. Ma belle-mère en raffole maintenant, et peut-être...

— Éliane! s'écria Malseigne, avec impétuosité, Dieu nous en garde, c'est impossible! impossible, vous dis-je, pour elle plus que pour nous tous! N'en parlons plus, Monléon, je m'en charge, toute réflexion faite, cette pénible mission me convient mieux qu'à personne. »

Malseigne, rentré dans sa chambre, n'y put trouver un moment de repos. Depuis l'orage qui

avait bouleversé sa jeunesse, il ne s'était pas senti aussi profondément troublé. Il s'était habitué de longue date à traiter son cœur comme les saints traitent leur corps, c'est-à-dire à ne tenir aucun compte de ce qui le faisait souffrir. Il n'avait donc pas trop cherché à examiner, en dernier lieu, si c'était une blessure mal cicatrisée ou une blessure nouvelle qui faisait si souvent pâlir son front et trembler sa voix. Sans faire de retour sur lui-même, il continuait à dépenser pour autrui toute la tendresse dévouée que sa destinée semblait lui interdire d'appliquer à sa propre vie, mais, en ce moment, il se sentit sans courage en songeant au coup qui allait frapper ce bonheur de ses amis, qu'il avait substitué au sien!

La lettre qu'il avait reçue était de Myriel. Elle en contenait une autre, adressée par Raynald à sa mère, et, sous la même enveloppe, ces seuls mots écrits au crayon de la main de son ami.

« Armand, Myriel vous dit tout. Son récit est absolument exact. Remettez à ma mère la lettre que je vous envoie. Vous saurez en choisir l'heure et le moment. » « R. »

Armand plaça cette lettre sur sa table, puis il relut attentivement celle de Myriel. Il le connaissait bien. C'était lui qui, le premier, l'avait mis en relation avec Raynald. Il savait quelle était sa droiture et la noblesse de ses sentiments. Il comprit donc qu'il avait sous les yeux une narration parfaitement fidèle de tout ce qui avait précédé et amené la fatale résolution de son ami. La lettre de Myriel contenait, en effet, en résumé tout ce que les chapitres précédents ont appris au lecteur.

Au bout de quelques instants, Armand commença à mieux saisir l'ensemble de la situation, et il se sentit quelque peu soulagé. Malgré toutes les apparences contraires, il comprit que rien de honteux ou de coupable n'avait causé l'impulsion insensée à laquelle Raynald avait cédé. Cette impulsion était la même qui, lorsqu'il avait treize ans, l'avait jeté du haut d'un pont, pour sauver une femme qui se noyait. Il venait maintenant de sacrifier sa vie, pour en sauver une autre. C'était à coup sûr une folie et un irréparable malheur, ce n'était pas un crime ou une honte, car (il le comprenait aussi) cette femme

qu'il avait sauvée n'était pas, comme le pensait Yves, indigne de ce sacrifice.

La faiblesse de Raynald lui semblait, il est vrai, surprenante; comment avait-il pu être amené à faillir ainsi au noble amour dont il avait, lui Armand, plaidé un jour si chaudement la cause? Comment une autre avait-elle pu le distraire d'Éliane?... d'Éliane!... qui, pendant ce temps... Il s'arrêta... il y avait là pour lui un souvenir rempli de trouble... Qu'allait-elle éprouver? Qu'allait-elle souffrir encore? Que se passerait-il enfin dans ce cœur où il lisait avec une clarté que celle qu'il étudiait ainsi était loin de soupçonner?

Que se passait-il, en effet, pendant cette même veillée qui se prolongeait pour elle, non moins que pour lui?

Elle, aussi, avait relu attentivement la lettre qu'elle avait reçue.

D'abord, elle n'avait songé qu'à la mère de Raynald; mais maintenant de nouvelles pensées traversaient son esprit, et à celles du premier moment, en ajoutaient d'autres, plus personnelles et plus amères. On va le comprendre :

« Ma chère Éliane, lui écrivait Constance, nous voici donc à Rome, et depuis plusieurs jours déjà j'aurais voulu vous écrire, mais j'étais loin de me douter que la première fois que j'en trouverais le temps j'aurais à vous donner une nouvelle tout à fait extraordinaire, une nouvelle que vous aurez peine à croire, et à laquelle j'ai encore peine à croire moi-même en vous l'écrivant. Cependant, si vous vous rappelez ce que je vous ai dit, un jour, à Erlon (en vous causant, ce jour-là, beaucoup d'indignation), je pourrais penser que j'avais tout deviné d'avance, et tout prévu.

« Quoi qu'il en soit, sachez donc, Éliane, que votre cousin Raynald, lequel était ici depuis près de trois mois (caché on ne sait pourquoi, et occupant son temps on ne sait comment), Raynald, le beau, le dédaigneux Raynald, vient d'épouser (vous entendez bien, d'*épouser*) une petite chanteuse, chez laquelle il paraît qu'il passait sa vie depuis qu'il est ici !... Quelques-uns disent (notez ceci) que cette liaison avait commencé il y a plus de deux ans, pendant le dernier séjour de Raynald à Rome. En sorte

que ma très chère, vous le voyez bien, je ne m'étais pas si fort trompée, le jour mémorable de notre départ d'Erlon, lorsque je faisais la supposition qui vous scandalisa si fort, pour expliquer le singulier procédé de votre cousin envers moi. Ceci vous donnera, je l'espère, une plus haute idée que vous ne l'aviez alors de mon expérience et de ma connaissance du monde.

« Toutefois, la vérité m'oblige à dire que l'époque de la rencontre de Raynald avec la susdite chanteuse n'est pas *tout à fait* certaine. Avant-hier chez la princesse Hermione Mazzolini (une femme charmante dont le salon est le rendez-vous de toute la société élégante de Rome), lorsque cette nouvelle est tombée comme une bombe au milieu de la soirée, les avis étaient très partagés à cet égard. La princesse affirmait qu'il y a deux ans, Raynald passait sa vie dans son salon, et qu'à cette époque elle est certaine qu'il ignorait jusqu'à l'existence de cette petite chanteuse (parfaitement inconnue encore, à l'heure qu'il est, dans le monde des artistes). Le grand maestro Loriani, qui l'a

aussi beaucoup connu dans ce temps-là, était du même avis. Il prétendait même qu'elle était gardée à vue par un vieux père qui n'eût jamais souffert que Raynald fît la cour à sa fille. Mais comme cet extravagant mariage a été accompli dès que le vieux père a eu fermé les yeux, il y a grande apparence que tout cela était arrangé et décidé entre eux de longue date. Il paraît que c'est là tout à fait l'avis de l'oncle de la signorina (impresario de l'un des théâtres de Rome), à la surveillance duquel elle a échappé, et qui fait maintenant retentir toute la ville de ses lamentations. Ce pauvre homme s'était occupé à préparer pour sa nièce un sort brillant, en la faisant débuter sur son théâtre et dans un grand rôle, car il paraît qu'elle a réellement du talent. Quoi qu'il en soit, il n'y a plus à s'en dédire, ils sont mariés et partis, et c'est à Sorrento, dit-on, qu'ils sont allés passer leur lune de miel.

« Tous les amis de Raynald (et il en avait beaucoup ici) sont consternés. Mais leur chagrin est peu de chose, en comparaison de celui que va éprouver sa pauvre mère. Je n'y puis

songer. Ce n'est assurément pas à elle que Raynald peut s'en prendre. S'il n'a pas fait un mariage aussi riche que brillant, ce n'est pas la faute de la marquise, et elle pourra du moins se consoler en songeant qu'elle n'a pas le moindre reproche à se faire. Je ne puis vous donner aucun message pour elle, ce ne serait pas convenable de ma part. Toutefois, je la plains sincèrement, car je me souviens avec reconnaissance de ses bontés pour moi, et lui demeurerai toujours profondément dévouée. Jugez cependant, chère Éliane, si j'ai lieu de m'applaudir d'avoir pressenti cette rivalité humiliante et d'être devenue la femme d'Horace, qui n'a jamais aimé que moi (et duchesse par-dessus le marché, ce qui n'y gâte rien). Écrivez-moi bientôt, ma chère Éliane : adressez à Rome, poste restante vous savez combien je vous aime.

« Constance. »

Le soleil qui avait, un instant, doré l'horizon de la jeunesse d'Éliane, s'était voilé promptement et ne devait jamais reparaître. Elle le savait. Son cœur énergique et tendre avait eu à

lutter pour s'y résigner, mais ce travail était accompli, au prix de quelques rayons de cet éclat radieux que l'espérance répand sur la jeunesse. En revanche, il avait développé en elle ces qualités latentes qui sommeillent pendant les années heureuses et insouciantes, et que l'épreuve, sous quelque forme qu'elle se présente, fait seule mûrir et fructifier. Mais cette lettre de Constance, en même temps qu'elle anéantissait toute espérance pour l'avenir, jetait une ombre sur le seul point lumineux du passé.

Ce souvenir rapide et enchanté n'était donc qu'une illusion menteuse. Raynald les trompait tous alors, et la catastrophe actuelle n'était que la révélation d'un fait qui anéantissait jusqu'au dernier vestige du parfum laissé dans sa mémoire par son rêve évanoui !

XXII

Malgré une nuit sans sommeil, Éliane était debout, comme à son ordinaire, peu après six heures, et lorsque une heure plus tard, elle revenait de la messe, enveloppée de son manteau et le visage couvert d'un voile épais, le jour se levait à peine. Elle traversait le vestibule, encore tout à fait sombre, lorsqu'elle rencontra Malseigne.

« C'est vous, Armand? dit-elle; levé de si bonne heure ! Tant mieux, car je voudrais bien vous parler avant l'heure du triste réveil qui les attend.

— Je connais vos habitudes matinales et je venais à votre rencontre : car, moi aussi, je voudrais causer avec vous. »

Il voulait en effet, puisqu'il la savait instruite comme lui de ce qui s'était passé à Rome, se

concerter avec elle sur le moment à choisir pour accomplir la mission qu'il avait acceptée auprès de la marquise. Il désirait aussi savoir si la lettre de Constance contenait d'autres détails que ceux qu'il connaissait déjà. Il voulait enfin, et *surtout*, la voir, lui parler, s'assurer, en observant sa physionomie, de l'impression produite sur elle par ce coup de foudre inattendu, et (comme tant de fois déjà cela lui était arrivé) lui apporter l'appui d'une sympathie inexprimée dont elle avait souvent éprouvé la douceur plus qu'elle-même ne s'en rendait compte.

Ils entrèrent dans une chambre qui s'ouvrait sur le vestibule, et où le feu venait d'être allumé. C'était là que Blanche donnait audience aux pauvres gens du village. On l'appelait la *vieille bibliothèque*, parce que, sur des rayons qui en couvraient les murs, se trouvaient rangés tous les livres jugés indignes de figurer sur ceux de la magnifique bibliothèque nouvelle, laquelle avait été récemment inaugurée par Monléon dans une tour voisine du château, qu'il avait rattachée au bâtiment principal par une

galerie, chef-d'œuvre du goût qui était son génie.

La vieille bibliothèque était située au levant, et la pâle lumière du jour, reflétée par la neige dont la terre était couverte, rendait, en ce moment, cette pièce beaucoup plus claire que le vestibule. La jeune fille s'appuya contre la muraille non loin de la fenêtre et releva son voile, puis, pendant quelques instants, elle n'eut plus l'air de songer à ce qu'elle avait à dire. Ses grands yeux errants sur le blanc linceul qui enveloppait le paysage, elle demeurait là pâle, immobile, silencieuse, maîtrisant des larmes qui semblaient prêtes à couler et ne pouvant dissimuler un mouvement involontaire de ses sourcils et de sa bouche, qui trahissait une douleur et un découragement tels, que jamais ces traits, tant de fois étudiés par celui qui, en ce moment, les contemplait avec une anxiété nouvelle, n'en avaient exprimé jusqu'alors.

Au bout de quelques instants, elle revint à elle, et, essuyant vivement une larme qui glissait le long de sa joue, elle dit tout d'un coup :

« Auriez-vous jamais cru, il y a deux ans,

qu'il nous trompait tous? Deviniez-vous... Saviez-vous enfin qu'il était un menteur?

— Un menteur? dit Armand avec surprise. Est-ce de Raynald que vous parlez? En ce cas, je ne vous comprends pas. Assurément, il vient de commettre un acte insensé, irréparable et impardonnable, mais il n'a trompé personne, que je sache.

— Alors, dit-elle, en ouvrant nerveusement la lettre de Constance qu'elle tenait serrée dans sa main, lisez, et dites-moi ce qui est vrai dans tout cela? »

Malseigne la parcourut rapidement, et lorsqu'il l'eût achevée, il la froissa avec impatience.

« Que la vanité rend sotte et méchante! dit-il.

— Mais le contenu de cette lettre est véridique pourtant.

— Quant à l'extravagance commise par Raynald, oui. Tout le reste est faux.

— Ainsi, dit Éliane d'une voix un peu moins troublée, il y a deux ans, lorsque nous étions tous à Erlon, il n'aimait pas cette... cette chanteuse, vous croyez?...

— J'en suis sûr, et je vous affirme qu'il y a trois mois il ne la connaissait pas, il ne l'avait même jamais vue.

— Pourquoi Constance dit-elle cela alors, si ce n'est pas vrai !

— Pourquoi vous dit-elle qu'Horace n'a jamais aimé qu'elle? »

Éliane sourit et rougit un peu. L'ombre qui voilait son front commença à se dissiper :

« Armand, dit-elle plus tranquillement, ne puis-je vous demander maintenant de ne plus rien me laisser ignorer et de me dire avec vérité tout ce qui s'est passé? »

Malseigne réfléchit un moment, et hésita sur ce qu'il avait à faire. En lui disant *tout* n'allait-il pas aborder le sujet interdit entre eux et retourner à cette page du passé où elle ne lui avait jamais, jusqu'à ce jour, permis de lire? Et cependant il était nécessaire aujourd'hui de ne rien lui taire. D'ailleurs elle était décidée à tout savoir, et il n'eût pu échapper à ses questions.

« Mettez-vous là, dit-il enfin en approchant une chaise d'une grande table placée non loin

du feu, qui commençait à flamber, et lisez ceci avec attention. »

Il lui donna la lettre de Myriel.

« Je puis vous affirmer que toute la vérité est là. »

Éliane se jeta vivement sur le siège qu'il lui désignait, et prenant la lettre d'une main tremblante, elle la lut d'un bout à l'autre avec une attention ardente. Arrivée à la fin, elle la recommença lentement, semblant en peser chaque parole, afin de les mieux comprendre.

Pendant qu'elle lisait, Armand appuyé contre la cheminée, la regardait attentivement. Une vive rougeur couvrit d'abord son visage, car Myriel parlait de l'amour et du chagrin qui avaient amené Raynald à Rome, et de la vie solitaire et studieuse qu'il y menait. Puis cette rougeur s'effaça, et ses yeux exprimèrent quelque surprise et bientôt un vif intérêt. Elle n'interrompit sa lecture par aucune réflexion, et ce ne fut qu'après l'avoir achevée pour la seconde fois qu'elle releva les yeux, et Malseigne vit alors que ce beau regard tout à l'heure si troublé avait repris sa placidité ordinaire. En effet, tout

semblait facile à Éliane, maintenant que cette épine empoisonnée lui avait été arrachée du cœur, et que le passé si cher à sa mémoire demeurait inaltéré.

« Dieu soit loué! dit-elle, vous aviez raison. Il n'a trompé personne!... et tandis qu'elle refermait lentement la lettre, elle ajouta d'un air pensif : Pourvu que sa mère le comprenne et qu'elle soit indulgente!... »

Armand secoua la tête.

« Vous la connaissez trop pour penser que jamais elle lui pardonne cet indigne mariage.

— Indigne, oui, quant à la naissance, cela est certain; mais enfin, dit-elle en se troublant encore un peu, cette pauvre jeune fille me semble être tout à fait irréprochable, c'est bien quelque chose, j'imagine.

— C'est beaucoup pour Raynald, à coup sûr, qu'il puisse estimer sa femme. Cela l'empêchera de jamais s'abaisser lui-même. Néanmoins un homme (et c'est justice) ne transgresse aucune loi impunément. Sans doute, les grandes lois humaines et divines peuvent être respectées, même lorsqu'on viole une loi sociale! mais cette

dernière transgression, quoique moindre que les autres, n'affranchit pas du châtiment. »

La physionomie d'Éliane s'assombrit, et ses yeux reprirent cette expression désolée d'autant plus frappante qu'elle lui était peu habituelle. Elle serra ses deux mains jointes posées devant elle sur la table, et dit :

« Que de chagrins et de souffrances, et que la vie devient difficile par moments!... »

Elle se leva et se disposa à quitter la chambre.

«Voilà le jour tout à fait grand. Il est plus de huit heures, dans une heure vous pourrez la voir. Que Dieu vous inspire!... »

Elle s'arrêta encore avant de quitter la chambre et elle dit :

« Avez-vous jamais éprouvé, Armand, combien il est plus facile de souffrir soi-même que de voir souffrir les autres? On est si fort quand il ne s'agit que d'endurer... ; lorsqu'on voudrait consoler, on se sent si faible, si impuissant!... »

Un singulier sourire effleura les lèvres d'Armand.

« Oui, en effet, dit-il, mais ce qui est pire encore, c'est de ne pas même oser le tenter ... c'est

d'être immobile et enchaîné, tandis qu'on voit souffrir ceux qu'on aime, ceux qu'on voudrait rendre heureux au prix de tout le bonheur de sa propre vie. »

Il dit ces paroles d'un ton dont Éliane fut surprise. Mais les liens qui attachaient Armand aux Liminges étaient si étroits, qu'il ne lui fut pas difficile de les appliquer à sa tendresse pour eux, elle lui répondit :

« Vous vous trompez, vous pouvez beaucoup. Votre affection est pour *tous*, ici, un appui et un bienfait. »

Il ne donna pas à ces paroles une autre portée que celle qu'elles avaient réellement dans la bouche d'Éliane, et il la laissa sortir sans lui répondre.

Lorsqu'il fut seul, il prit la place qu'elle venait de quitter, et, la tête appuyée sur ses deux mains, il demeura plongé dans ses réflexions pendant une heure presque tout entière.

Neuf heures sonnèrent. Tout le monde était réveillé dans le château, et cependant Armand attendait encore. Enfin un domestique vint mettre du bois sur le feu près duquel il était

assis. Alors il lui dit d'aller prévenir Mme de Liminges qu'il désirait lui parler, et lui demandait de le recevoir avant le déjeuner.

En attendant la réponse de ce message, il relut encore une fois la lettre de Myriel qui allait passer de ses mains dans celles de la mère de Raynald, et il considéra avec anxiété celle qui l'accompagnait. Quels aveux, quels regrets, quelles explications contenait cette lettre cachetée de Raynald? Quelles paroles avait-il trouvées capables de parvenir jusqu'au cœur de sa mère et de la désarmer?

Malseigne devait longtemps l'ignorer; l'eût-il su, eût-il pu lire en ce moment les lignes tracées par son ami d'une main agitée, il ne lui eût probablement pas été facile de prévoir quel en serait l'effet. Voici quel en était le contenu :

« Ma mère, je n'implore pas votre pardon, je sais que je ne l'obtiendrais pas. Je ne prétends pas à l'indulgence que (lorsque tout vous sera connu) vous pourriez peut-être m'accorder, je sens que je vous ai trop offensée pour oser l'attendre, mais je réclame votre pitié, car j'ai beaucoup souffert, et que je ne puis plus cesser de

souffrir; je la réclame aussi, ma mère, parce que, laissez-moi vous le rappeler, un jour, à genoux à vos pieds, je vous ai demandé de consentir au bonheur de ma vie. Je vous l'ai demandé, au nom de votre tendresse, au nom du salut de mon âme; vous avez cru que j'exagérais, je disais vrai pourtant, quant à ma vie du moins. Quant à mon âme, une influence céleste a plané sur elle, et sa puissance subsiste. Je demeurerai digne de vous et d'elle, je l'espère, et lorsque le jour viendra (s'il vient jamais) où vous consentirez à me revoir, je pourrai reparaître devant vous sans rougir... O ma mère! Est-ce adieu qu'il faut vous dire? Adieu! et j'aurais été si heureux de ne vous quitter jamais!

« Raynald. »

Malseigne n'attendit pas longtemps la réponse de la marquise. Elle était levée et prête à le recevoir.

Il monta lentement les marches du grand escalier de pierre couvert d'un épais tapis et éclairé par une grande fenêtre cintrée sur laquelle étaient peintes les armes des Monléon.

On y lisait aussi leur devise : *le tout pour le tout*, plusieurs fois répétée en lettres transparentes à travers lesquelles le pâle soleil d'hiver jetait une lueur chaude et ambrée.

Il traversa le long corridor où se trouvaient à chaque pas des souvenirs historiques ou de grands tableaux de famille. Tout ce qui pouvait flatter l'orgueil de la marquise de Liminges, aussi bien que satisfaire sa tendresse maternelle, était réuni dans cette demeure, et elle ne pouvait jeter les yeux sur aucun objet qui ne l'en fît souvenir.

Ce corridor, après s'être prolongé assez loin, s'élargissait tout à coup, puis tournait à droite et se poursuivait ainsi jusqu'à l'autre extrémité du château.

C'était sur cet espace plus large qui formait une sorte de palier, meublé de quelques sièges et orné de grands vases de Chine, que se trouvait la porte de l'appartement arrangé pour Mme de Liminges, par le goût et les soins de sa fille.

Malseigne s'arrêta un instant et regarda tristement autour de lui. Que de rêves il voyait

réalisés! hélas! que de rêves il allait détruire!... Il hésita encore, comme s'il avait voulu en retarder l'heure, et ce fut enfin avec effort qu'il se décida à frapper à la porte.

La marquise était assise au coin du feu. Lorsque Armand parut, elle tourna la tête, et à peine l'eut-elle regardé, elle se leva vivement.

« Qu'y a-t-il, Armand? s'écria-t-elle. Vous m'apportez une mauvaise nouvelle... Mon fils? c'est de lui dont il s'agit, n'est-ce pas? »

Malseigne ne répondit pas.

« Il est malade? poursuivit-elle; vous ne voulez pas me le dire! Il l'est donc dangereusement? Il a besoin de moi. Où est-il?... S'il faut partir sur-le-champ, je suis prête.

— Non, non, ce n'est pas cela; il ne faut pas partir, laissez-moi vous parler...

— Pas cela?... Quoi donc alors?... un accident?... dit-elle en pâlissant. Armand, vous ne venez pas me dire, n'est-ce pas?... » Elle ne put achever.

« Rassurez-vous, de grâce, dit Armand, espérant presque en ce moment que l'effroyable crainte qui venait de se dresser devant elle ser-

virait à amortir le coup véritable qu'elle allait recevoir. Je vous l'affirme, poursuivit-il, c'est une grave nouvelle, mais elle n'a rien d'aussi alarmant que vous le craignez. Raynald se porte bien, il vous écrit lui-même... et en vous remettant sa lettre, il m'a chargé de vous en communiquer une autre. »

La marquise le regarda fixement sans rien dire et elle tendit la main pour recevoir les deux lettres. Son visage n'avait plus la même expression. Ses yeux pleins d'angoisse et humides de larmes étaient redevenus secs... Un pressentiment de la vérité avait traversé son esprit. Ses traits se contractèrent, sa physionomie redevint froide et hautaine.

Elle se rassit en silence.

Malseigne lui prit la main, et la baisa respectueusement.

« Je vous en supplie, lui dit-il, n'appelez au conseil que votre cœur... Que l'indulgence et la pitié seules y pénétrent !... Qu'il soit avant tout celui d'une mère !... »

Mais la marquise dégagea sa main, et, sans lui répondre, lui fit signe de sortir.

« Merci, assez, Armand, dit-elle d'une voix altérée, les conseils ne me servent à rien, je verrai bien ce que j'ai à faire. Pour le moment, je ne désire qu'une seule chose, c'est de rester seule. »

Malseigne la connaissait trop bien pour ne pas lui obéir, et il la quitta sans répliquer.

Yves, pendant ce temps, après avoir cherché en vain un moyen de préparer sa femme à la nouvelle dont il était dépositaire depuis la veille au soir, avait fini par la lui apprendre brusquement et sans ménagement, et, lorsqu'il vit Blanche fondre en larmes, il ne put s'empêcher, pour soulager le déplaisir qu'il en éprouvait, d'ajouter au nom de Raynald une série d'épithètes peu propres à apaiser le chagrin de sa sœur. Pour la première fois depuis leur union elle parla à son époux avec irritation. Elle lui dit qu'il était cruel, qu'il lui faisait mal, qu'elle le priait de la laisser seule... et Yves, tout en grommelant, l'avait quitté fâché contre elle, furieux contre lui-même et maudissant son beau-frère plus énergiquement que jamais.

Heureusement pour lui, il songea à Éliane.

Comme tout le monde, il éprouvait la magie calmante dont elle était douée, et il se dirigea sur-le-champ vers sa chambre. Sans trop se donner le temps de frapper, il ouvrit sa porte.

La jeune fille était debout, et semblait s'attendre à être appelée.

« Blanche vous demande, dit Yves rapidement. Elle vient d'avoir un grand chagrin...

— Oui, je le sais.

— Bah! vous le savez? tant mieux. En ce cas, je n'ai rien à vous expliquer, allez vite alors. »

Et tandis qu'Éliane s'empressait de lui obéir, Yves prenait son chapeau et s'en allait à grands pas vers l'extrémité du village, où il eut le bonheur de trouver qu'un grand dégât avait été commis et qu'il y avait pour ce fait un coupable à admonester, ce qui lui permit d'exhaler sans scrupule l'impatience et la colère qu'il ne pouvait faire subir à qui de droit.

La marquise ne parut pas au déjeuner, qui fut expédié promptement et silencieusement. Tous avaient hâte d'échapper aux regards des domestiques qui les servaient.

Le silence, toutefois, ne fut pas rompu davan-

tage lorsqu'ils se retrouvèrent seuls tous ensemble. Monléon ne pouvait regarder les yeux rougis de sa femme sans sentir se rallumer contre Raynald l'irritation qu'il n'osait exprimer. De plus, la mauvaise humeur, tout à fait inusitée, qui transformait en ce moment son caractère, lui était insupportable à lui-même, il ne se reconnaissait plus, il se croyait malade. Enfin, après avoir arpenté la chambre de long en large pendant quelque temps, il eut recours à un expédient semblable à celui du matin. Il fit atteler son break et sortit, en emmenant Malseigne avec lui, laissant Blanche et Éliane aux soins de Mlle Sylvestre.

Celle-ci semblait absolument anéantie par le coup qui venait de frapper ceux qui lui étaient si chers. Malgré l'égoïsme qui semble régner souverainement dans le monde, il se trouve ici-bas des êtres plus nombreux qu'on ne le soupçonne qui ne connaissent ni les joies ni les peines purement personnelles ; et comme il est certain que le cœur s'élargit en s'oubliant, le leur souffre et jouit beaucoup au delà de la mesure ordinaire. Celui de la pauvre Sylvestre était ainsi fait, et

elle éprouvait à elle toute seule, en ce moment, le chagrin de tous et de chacun à la fois; elle s'écriait tantôt : « O Raynald! mon pauvre Raynald! » tantôt : « O sa pauvre mère!... Ma chère maîtresse!... » Mais, au milieu de toutes ces exclamations, elle n'admettait pas qu'ils pussent avoir tort l'un ou l'autre.

« Voyez-vous, mes chères petites, dit-elle avec un air de supériorité qu'elle crut pouvoir prendre, en raison de sa profonde expérience de la perversité humaine et surtout féminine, vous ne savez pas, non pas même vous, Blanche, qui êtes une femme mariée et une mère de famille, mais qui au bout du compte n'avez que vingt ans; non, vous ne savez pas ce dont sont capables ces abominables créatures qui se font un jeu de troubler les familles, d'ensorceler les jeunes gens, de les ruiner, de les pervertir... J'ai entendu raconter...

— Quant à cela, s'écria Blanche en l'interrompant, je vous promets que j'en sais long aussi. Yves m'a conté des histoires qui m'ont fait dresser les cheveux sur la tête. Aussi je suis sûre, quoi qu'en dise Éliane, que cette petite

chanteuse est ce qu'il y a de pire au monde.

— Quoi qu'en dise Éliane! répéta Mlle Sylvestre avec surprise, mais voulez-vous bien me dire ce qu'elle peut en savoir? »

Éliane était debout près de la haute cheminée, regardant le feu avec cette fixité que donne une pensée dominante, et observant néanmoins, malgré elle, toutes les couleurs de la flamme et toutes les formes des tisons du foyer. C'est précisément parce que nous voyons d'une façon étrange et distincte tout ce qui se passe sous nos yeux, tandis que toutes nos pensées sont ailleurs, que tant d'objets matériels gardent comme des lambeaux de notre vie, et nous les renvoient ensuite en forme de souvenirs, d'une façon parfois si vive et si imprévue.

« Je vous demande, Éliane, répéta Mlle Sylvestre, ce que vous pouvez savoir sur cette chanteuse. »

Éliane releva la tête, et lorsqu'elle eut compris la question qui lui était adressée :

« Je sais seulement, dit-elle, ce que j'ai lu dans la lettre dont j'ai parlé à Blanche, celle qu'Armand a reçue de Rome et qu'il m'a fait

lire ce matin. D'après ce récit, je le répète, rien n'indique que cette jeune... que celle dont il s'agit, ait agi avec ruse ou, en vérité, d'une manière qui soit en aucune façon répréhensible. »

Mais Mlle Sylvestre n'était nullement disposée à accepter ce point de vue inattendu.

« Voilà, ma chère Éliane, dit-elle avec vivacité, ce que je me refuse à admettre. En vérité, je ne vous conçois pas. Ce serait donc dire alors que tous les torts sont du côté de votre tante, et que votre cousin lui-même...

— Je ne dis pas cela, » dit Éliane, d'une voix sourde.

Puis tout d'un coup sa fermeté l'abandonna, et elle s'écria avec une sorte d'explosion de douleur qu'elle ne put réprimer :

« Oh ! de grâce, ne parlons plus de lui, n'accusons personne et plaignons-les tous ! »

Ces paroles les ramenèrent à ce qui, en réalité, était en ce moment leur préoccupation principale ; et bientôt elles n'en eurent plus d'autre que celle de pénétrer dans l'appartement de la marquise ou de deviner ce qui s'y passait. Depuis que Malseigne l'avait quittée, elle n'avait sonné

qu'une fois pour dire qu'elle ne descendrait pas de la matinée, et qu'elle ne voulait être dérangée par personne. Un peu plus tard, Éliane et Blanche s'étaient hasardées l'une après l'autre à frapper à sa porte. Mais elles n'avaient reçu aucune réponse. Enfin, à la nuit tombante, Mlle Sylvestre, après avoir frappé en vain, osa élever la voix et supplier sa maîtresse de la recevoir. Alors elle entendit le pas rapide qui allait et venait dans la chambre s'arrêter tout à coup, puis se rapprocher de la porte, et, sans l'ouvrir, la marquise dit d'une voix décidée en accentuant particulièrement les derniers mots :

« J'ai déjà dit que je voulais rester seule, je le répète. Mais, à l'heure du dîner, je descendrai *comme à l'ordinaire*. »

Il fallut bien se contenter de cette réponse et attendre, non sans émotion, l'heure singulièrement choisie qu'elle avait fixée pour les revoir. Chacun pensait qu'il eût été préférable, pour la première fois, d'aborder le pénible sujet en tête à tête. Mais l'habitude était dès longtemps prise de lui obéir, et tous étaient réunis plus tôt qu'à l'ordinaire dans le salon. Blanche, agitée et

nerveuse, serrait la main d'Éliane et attendait avec un mélange d'impatience et de terreur que sa mère parût.

Au coup de sept heures, la porte s'ouvrit et la marquise entra. Rien n'était changé dans son maintien ni dans sa mise ordinaire. Rien ; que sa tête portée un peu plus haut, sa bouche moins souriante, son regard plus froid, et dans toute sa physionomie, visiblement exprimée, la volonté d'indiquer, par son attitude, celle qu'elle voulait imposer aux autres, et, pour ainsi dire, de donner la note qu'elle entendait que l'on prît autour d'elle, et qu'elle comptait soutenir elle-même.

La surprise domina d'abord toutes les autres émotions du petit cercle au milieu duquel elle reparaissait ainsi. Mme de Liminges, avec la parfaite aisance qu'elle pouvait se donner à son gré, s'excusa de n'avoir pas paru plus tôt, expliqua qu'une forte migraine avait seule causé son absence, et, prenant le bras de son gendre comme à l'ordinaire, l'entretint, pendant tout le temps du dîner, des affaires d'une ferme dont s'occupait Monléon en ce moment, sans paraître remarquer

le silence de stupéfaction qui d'abord régna autour d'eux. Monléon, qui détestait par-dessus tout les scènes, ne fut pas très fâché de voir les choses prendre cette tournure et s'y prêta volontiers. Peu à peu, l'ordre tacite qu'ils avaient reçu fut également obéi par les autres, les paroles revinrent aux lèvres. Sans être animée, la conversation ne languit pas tout à fait, et, malgré le malaise que tous éprouvaient, la soirée se passa, en apparence, presque comme à l'ordinaire.

Toutefois la fatigue causée par la migraine supposée servit de prétexte à la marquise pour devancer l'heure où elle se retirait ordinairement. Rien, du reste, n'eût permis de deviner qu'il s'était passé ce jour-là pour elle quelque chose d'extraordinaire, sinon un mouvement involontaire qui lui fit repousser le bras d'Éliane, lorsque celle-ci vint comme à l'ordinaire le lui offrir pour remonter l'escalier.

Cette soirée avait été un supplice pour Blanche; la contrainte qu'elle s'était imposée était trop contraire à sa nature pour qu'elle eût longtemps la force de la supporter. Aussi dès que sa

mère fut sortie, elle éclata en sanglots et, se jetant dans les bras de sa cousine, elle s'écria, dès qu'elle put parler :

« O Éliane ! il vaudrait mieux qu'il fût mort? Au moins nous parlerions de lui, et nous pourrions le pleurer sans contrainte ! »

XXIII

Si la mort l'eût frappé, en effet, la séparation qui, à dater de ce jour, eut lieu entre Raynald de Liminges et sa famille n'eût pas été plus complète. Elle l'eût même été moins. Car maintenant, non seulement aucune relation avec lui ne fut maintenue, mais son nom ne fut plus prononcé, et l'on eût presque pu supposer que son souvenir même était banni de la mémoire des siens.

Le printemps et l'été se passèrent plus tristement en réalité qu'en apparence, car Mme de Liminges soutint énergiquement son rôle. Pendant son séjour à Paris, qu'elle abrégea seulement le plus qu'elle put, personne n'aborda avec elle le sujet dont elle ne voulait pas parler. Raynald continuait ses voyages, voilà tout. Chacun se le tint pour dit, et le salon de l'hôtel

de Liminges ne fut pas plus sérieux qu'il ne devait l'être, vu cette absence. Blanche avait été retenue à Crecy, pour y attendre la naissance de son second enfant. A la fin de juin, elle mit au monde une fille dont Éliane fut la marraine, et cet événement la ramena avec sa tante à Crecy pour y passer un mois, après quoi elles retournèrent à Erlon, et s'y établirent pour le reste de la belle saison.

Éliane avait déjà passé de tristes jours à Erlon. Mais elle s'étonna maintenant d'avoir pu les regarder comme tels. Il faut se trouver en face de *l'irrévocable*, pour comprendre combien d'espérances étaient encore blotties au fond du cœur qui croyait n'en plus avoir aucune. Lorsqu'on sait qu'une maladie est sans remède, on croit aussi que la mort ne pourra surprendre; mais l'espérance révèle, en expirant seulement alors, qu'elle était encore vivante jusque-là. Que de fois, depuis deux ans, Éliane aurait juré qu'elle ne pensait plus jamais à Raynald, *comme autrefois!* Que de fois elle s'était dit que s'il avait gardé sa place dans un rêve du passé, jamais, au grand jamais, elle ne lui en accor

dait une dans ceux de l'avenir. Et cependant, quel poids plus lourd pesait sur son cœur! Quelle morne tristesse troublait la calme sérénité qu'elle avait recouvrée! A son insu, elle attendait donc quelque chose dans la vie, puisque la pensée que *tout était fini* lui semblait maintenant nouvelle, et si poignante!...

Une autre épreuve se joignait à celle-là et l'aggravait encore. Le coup formidable qui brisait toutes les espérances de la marquise pour l'avenir de son fils lui avait fait voir le passé dans une nouvelle lumière, mais qui ne fut pas alors celle que l'on pourrait supposer. Que regretta-t-elle, en effet, en apprenant le fatal mariage de Raynald? Fut-ce d'avoir résisté aux raisonnables et légitimes désirs de son fils? fut-ce de l'avoir éloigné d'elle? Non, elle ne regretta qu'une seule chose, ce fut d'avoir ramené Éliane au milieu d'eux! Elle se rappelait les paroles d'Armand : « *Si vous ne vouliez pas lui permettre de l'aimer, vous ne deviez jamais lui permettre de la voir* »; et, au lieu de se demander s'il n'était aucun devoir auquel elle eût failli, elle se reprochait amèrement celui qu'elle

avait accompli. C'est qu'il est plus doux de s'accuser d'un excès de bonté que de s'avouer coupable d'un excès contraire. En un mot, quelque dure que fût l'épreuve, elle ne l'avait point amenée encore à se reconnaître un tort. Toutefois le fond de sa nature était trop noble, trop équitable, pour qu'elle pût être parfaitement en paix avec elle-même ; son humeur devenait inégale et sombre, et vis-à-vis de la jeune fille, cause à ses yeux de tout ce malheur, presque farouche.

Les mois de juillet et d'août se traînèrent péniblement. Malseigne était au fond de la Bourgogne, et la pauvre Éliane s'apercevait de l'absence de son muet consolateur. Mlle Sylvestre elle-même était pour elle moins cordiale qu'autrefois. Elle lui gardait rancune des circonstances atténuantes qu'Éliane s'obstinait à plaider en faveur de « l'*aventurière qui prétendait être la femme de Raynald* », ainsi que s'exprimait la vieille fille chaque fois qu'elle entamait ce sujet (ce qu'elle faisait souvent avec la cousine de Raynald, pour se dédommager de ne pouvoir le faire avec sa mère). La marquise,

pour ne pas se démentir, avait voulu recevoir ses voisins tout comme à l'ordinaire. Elle savait bien pourtant qu'elle ne pouvait imposer silence au loin comme autour d'elle, et elle ne pouvait ignorer que la petite ville de C. et tous les châteaux environnants avaient bruyamment retenti du plus beau sujet de commérage qui leur eût jamais été livré. Mais, comme toutes les personnes opiniâtres et habituées à dominer, la marquise savait ne voir et n'entendre que ce qui lui convenait, et se persuadait sans peine que les autres en faisaient autant.

Mme de l'Héris, Mme des Fougères et ses filles, M. Edgard des Haies et les autres vinrent donc successivement faire leur visite comme à l'ordinaire et furent ensuite dûment invités à venir dîner au château où ils furent reçus comme autrefois, non point dans le salon bù se trouvait le grand portrait de Raynald, qui demeurait maintenant toujours fermé, mais dans la bibliothèque où la marquise se tenait habituellement. Tout le monde était averti de ne faire aucune allusion à *la malheureuse histoire*. L'absence du jeune marquis de Liminges ne devait être re-

gardée que comme temporaire, et n'être attribuée qu'aux motifs les plus simples.

Tout se passa ainsi en effet. La marquise sembla satisfaite et fut presque persuadée qu'elle avait réussi à maîtriser les pensées aussi bien que les langues de ses voisins. Éliane, qui avait aussi joué son rôle dans cette longue comédie, en était mortellement fatiguée, et cette fatigue ajoutait encore au chagrin accompagné de contrainte, qui commençait à miner ses forces et à ramener quelques-uns des symptômes éprouvés naguère au début de sa maladie. Elle usait d'une volonté énergique pour réagir contre le malaise nerveux qui s'emparait d'elle, mais elle luttait ainsi sans grand succès, lorsque ses efforts furent secondés par un événement qui, en l'arrachant subitement à elle-même et stimulant fortement son énergie morale, lui rendit en même temps les forces physiques qu'elle commençait à perdre.

Un jour, sans que rien de nouveau fût survenu, tout l'échafaudage factice élevé par la volonté et par l'orgueil de la marquise pour masquer sa souffrance s'écroula tout à coup.

Ce jour-là, elle avait été plus animée encore que de coutume. C'était celui où tous les ans, à pareil jour, les enfants du village venaient prendre part à un grand repas préparé pour eux dans l'orangerie voisine du château et auquel assistaient leurs parents, ainsi que le curé, les sœurs et les autres notabilités du pays. La marquise et tous les habitants du château présidaient toujours à cette fête, dont Blanche et son frère avaient bien souvent fait les honneurs... La marquise déployait dans ces occasions, non seulement sa grande générosité, mais cette bienveillance noble et simple vis-à-vis de toutes les personnes d'un rang inférieur au sien, qui n'était jamais, avec ses serviteurs, de la familiarité, ou, avec les pauvres, de la condescendance.

Éliane aimait les enfants, et passait une grande partie de son temps au milieu de ceux-là; elle en était adorée; et Mlle Sylvestre, qui les avait tous vus naître, jouissait aussi parmi eux d'une popularité à laquelle ne nuisait pas sa fonction de distributrice des dons qu'elle portait dans chaque famille, selon les besoins dont

elle avait souvent découvert et révélé, la première, l'urgence à sa charitable maîtresse.

Éliane se sentait plus gaie qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. S'il y a, en effet, une joie au monde qui soit contagieuse, c'est celle des enfants. Aussi la jeune fille, tout en distribuant les gâteaux et les fruits aux uns et les caresses aux autres, sentait le mouvement joyeux de son sang se réveiller et ramener sur son visage le sourire devenu rare, et même le rire franc et charmant qui, naguère, remplaçait si facilement et si vite l'expression naturellement grave et sérieuse de ses traits,

« Voyons, Rosinette, dépêche-toi, disait-elle à une petite fille de quatre ans qui, les yeux attachés sur un énorme plat de cerises placé devant elle sur la table, mangeait avec distraction un reste de galette. Laisse là ta galette, si tu en as assez.

— Oui, mam'selle Éliane.

— Veux-tu des cerises?

— Oui, mam'selle Éliane. »

Éliane plaça une demi-douzaine de cerises sur le plat de Rosinette, mais, voyant que les

yeux de l'enfant demeuraient encore attachés sur la pyramide qui venait d'être entamée :

« Pourquoi ne manges-tu pas tes cerises? Est-ce que je ne t'en ai pas donné assez?

— Non, mam'selle Éliane.

— Non?... dit Éliane en riant. Combien t'en faut-il donc?

— Donnez-m'en trop, s'il vous plaît, mam'selle Éliane. »

A cette réponse, Éliane se mit à rire de plus belle.

« Sœur Séraphine, écoutez donc Rosinette, s'écria-t-elle, et venez m'aider à la servir. »

Mais la sœur Séraphine ne répondit pas... Ses yeux, si attentifs d'ordinaire, et qui jamais ne quittaient les enfants qu'elle avait à surveiller, étaient dirigés avec inquiétude vers l'autre bout de l'orangerie. Le regard d'Éliane suivit rapidement celui de la sœur, et elle redevint grave.

On avait préparé, sur une petite estrade à cette extrémité de l'orangerie, des fauteuils pour ceux qui devaient, après le repas, distribuer aux enfants des vêtements et des livres, et la

sœur regardait la marquise qui, aidée du curé, y gagnait péniblement sa place.

« Elle souffre, elle souffre, soyez-en sûre, dit-elle à Éliane ! » Avant que ces mots fussent achevés, la jeune fille avait quitté sa place en courant et s'était élancée vers l'estrade. Sa tante venait de tomber lourdement sur un fauteuil ; et Éliane, en arrivant près d'elle, n'eut que le temps de la soutenir, au moment où elle perdait connaissance.

Le médecin du pays, qui se trouvait présent, lui administra quelques remèdes insuffisants. Il avait cru à une défaillance sans gravité, mais, cet évanouissement se prolongeant, il ordonna que la malade fût transportée au château, et peu après il demanda que l'on appelât le médecin de la marquise, qui était non seulement le plus célèbre de Paris, mais encore un ancien ami des Liminges. Une dépêche avait déjà été envoyée à Blanche pour l'appeler en toute hâte au près de sa mère.

Toutefois, lorsque, vers onze heures du soir, le docteur G. arriva de Paris, la marquise était mieux. Elle avait recouvré ses sens. Elle recon-

naissait sans peine ceux qui l'entouraient. Mais elle avait oublié ce qui s'était passé avant son évanouissement. Elle ne témoigna aucune surprise en voyant auprès d'elle sa fille, son gendre et le docteur G. Elle prononça distinctement le nom de celui-ci. Malgré ce retour de connaissance, ses idées étaient fort confuses.

Peu à peu, tandis que le docteur l'examinait attentivement, il vit ses yeux reprendre leur expression accoutumée. Elle porta enfin la main gauche à son front et dit tout à coup :

« Ah! je me souviens de tout. Et serrant de cette même main celle du docteur :

« Oui, je comprends, j'ai été malade et on vous a fait venir, on a bien fait. Mon bon docteur, ajouta-t-elle, j'ai beaucoup souffert, et depuis plusieurs jours surtout...

— Nous allons vous soigner maintenant et vous guérir... Voyons, dit-il avec une certaine hésitation... donnez-moi votre main droite... »

Il y eut un moment de silence anxieux... puis la marquise dit : *Je ne le puis pas !...* En effet, sa main droite était paralysée... et lorsqu'au bout de quelques jours les autres symptômes de

légère attaque qu'elle avait subie s'améliorèrent peu à peu, celui-là subsista, et il fallut reconnaître, au lieu d'un accident passager, un état qui, selon l'opinion du docteur G., n'était pas immédiatement dangereux, et pouvait même n'être que temporaire, mais pour lequel il fallait de longs soins, un repos absolu, l'absence de toute préoccupation (ces deux panacées toujours recommandées avec aplomb par les médecins, et qui seraient, en effet, fort efficaces, si, comme leurs autres remèdes, il suffisait de leur ordonnance pour se les procurer). Enfin et surtout, le docteur exigeait qu'elle changeât de climat et de lieu. « Il serait bon, dit-il, qu'elle vécût pendant assez longtemps dans un endroit où tout serait nouveau pour elle... »

Yves et Blanche se chargèrent de veiller à ce que ce programme fût exécuté. L'un promit d'y subordonner tous ses plans pour le reste de l'année, l'autre entreprit la difficile mission d'obtenir de la marquise qu'elle se laissât diriger par eux, et qu'elle consentît à leur abandonner pendant quelque temps le choix de son séjour, ainsi que le soin de toutes ses affaires.

C'était là pour Blanche une initiative hardie, et elle ne s'y hasarda qu'en tremblant. Demander à sa mère *de lui obéir!*... Pour se représenter ce qu'elle éprouvait à cette seule pensée, il faut se rappeler quelle admiration et quel respect s'unissaient, chez la jeune femme, à la soumission qui, depuis son enfance, avait toujours été sans bornes, et qui était demeurée inaltérée.

Mme de Liminges était dans sa chambre, étendue sur une chaise-longue, et appuyée sur ses oreillers, couverte d'un grand châle qui cachait sa main inerte, lorsque sa fille, à genoux près d'elle, développa timidement tous les projets formés pour elle.

Dès que sa mère serait en état de quitter Erlon, elles partiraient ensemble. Yves prendrait les devants pour aller choisir la villa au bord de la Méditerranée où ils iraient s'établir ensemble pour tout l'hiver. Les enfants y viendraient aussi comme de raison... Ce serait à Cannes, si sa mère le voulait, mais Yves pensait que Bordighiera ou San-Remo vaudrait mieux... le climat y était plus beau, et le repos plus grand... « Car il faut que ma chère maman, dit Blanche

en terminant, soit tout à fait calme et ne songe qu'à respirer l'air. »

La marquise ne l'interrompit pas. Elle ouvrit seulement les yeux un peu grands, d'un air de surprise. C'était la première fois de sa vie que l'heure, le lieu, la durée et le but d'un voyage étaient projetés et réglés pour elle, par une autre volonté que la sienne... Elle eut l'air de réfléchir, puis, au bout d'un moment, elle fit, sans parler, un signe d'assentiment.

Blanche, heureuse et surprise d'avoir réussi aussi facilement, baisa vivement la belle main qui serrait un peu nerveusement les plis du châle jeté sur la chaise-longue, et sa mère en retour serra la sienne, mais elle murmura :

« C'est assez, ne me dis rien de plus pour le moment, » et elle ferma les yeux comme pour mettre fin à la conversation.

Sa fille la regarda alors avec une attention douloureuse.

Il y avait maintenant six mois du mariage de son frère, et il y en avait trois qu'elle n'avait vu sa mère.

Elle remarqua avec effroi le changement sur-

venu dans ce court espace de temps. Les cheveux blanchis, les rides profondes creusées sur le front, le pli douloureux qui accentuait l'expression de la bouche, la maigreur qui altérait l'ovale encore si régulier du visage. Tous ces ravages de la douleur, opérés imperceptiblement et pourtant si rapidement, et dissimulés, jusque-là, par la vivacité forcée que sa mère avait su maintenir, frappèrent la pauvre Blanche, et elle laissa, en la regardant, couler ses larmes sans chercher à les arrêter.

Les jours qui s'écoulèrent jusqu'à celui où Mme de Liminges se trouva en état d'entreprendre son voyage furent employés à tout disposer dans le château et au village, en vue d'une absence dont on ne fixait pas le terme. Éliane secondait sans bruit Mlle Sylvestre tant au dedans qu'au dehors, et exécutait toutes les volontés qu'un mot de sa tante suffisait pour lui faire comprendre. La marquise, sans rien dire, savait bien que, surtout au village, rien ne serait oublié, et que ni ses pauvres ni ses enfants ne souffriraient de son absence.

Tout était prêt. On était à la veille du départ,

et ce dernier jour tirait à sa fin. La marquise, pour essayer ses forces, avait fait quelques pas dans la bibliothèque, puis elle s'était assise au coin de la grande cheminée, où on avait jeté un fagot que la fraîcheur d'octobre rendait déjà nécessaire.

Éliane, en ce moment, était seule avec elle. Elle se demandait si elle ne ferait pas mieux d'aller appeler sa cousine, ou bien leur vieille compagne, pour ne pas demeurer dans un tête-à-tête que, depuis longtemps, sa tante ne semblait plus rechercher; elle demeurait indécise au bout de la chambre, lorsqu'elle vit la marquise faire un léger mouvement pour se soulever sur son fauteuil, puis elle entendit ces mots :

« Éliane, mon enfant, viens m'aider. »

Le cœur de la jeune fille bondit : c'était son nom prononcé avec l'accent d'autrefois.

En un clin d'œil elle fut près de la malade, le coussin fut placé comme il le fallait pour soutenir son bras paralysé, puis elle arrangea celui qui était placé sous la tête. Tandis qu'elle était ainsi penchée sur le fauteuil de sa tante, elle rencon-

tra un regard doux et attendri qui lui fit battre le cœur de surprise.

« Pauvre Éliane, dit la marquise doucement, je te remercie!

— O ma tante! s'écria Éliane.

— Oui, j'ai été ingrate envers toi... J'ai été injuste en dernier lieu, tu es innocente de tout ce que... »

Elle s'arrêta, tandis qu'Éliane n'osait parler ni respirer. Allait-elle en dire davantage?... allait-elle prononcer *son* nom?... allait-elle enfin parler de lui?... Mais non... La marquise ne continua pas sa phrase. Elle changea même brusquement de discours.

« Est-ce toujours vrai, Éliane, dit-elle, que tu veux rester près de moi?

— Oui, ma tante, vous savez bien que tout mon désir est de ne vous quitter jamais.

— Jamais... répéta la marquise lentement, c'est un grand mot, à ton âge, il faudra pourtant bien, quoi que tu en dises, te marier un jour...

— Me marier, moi!... s'écria Éliane! Me marier!... et avec qui, grand Dieu! »

La marquise leva les yeux sur elle, et la regarda fixement, tandis que le jeune visage qui s'était coloré jusqu'à la racine des cheveux redevenait pâle comme auparavant.

Après un moment de silence, la marquise dit d'une voix altérée :

« Tu es bonne, Éliane!... Je t'aime, mon enfant, et je te remercie.

— Oh! c'est moi, ma tante, dit Éliane d'une voix étouffée, c'est moi qui vous remercie... »

Et Mlle Sylvestre entrant dans ce moment, la jeune fille put s'enfuir dans sa chambre et s'y mettre à genoux...

Le rayon de soleil qui venait de tomber sur elle était assurément bien pâle. Il suffisait, pourtant, pour ramener dans son cœur un peu de lumière et de chaleur. C'était lui rendre la santé et la vie.

XXIV

Depuis le départ de la marquise, l'automne s'était écoulé et l'hiver même tirait à sa fin. Quoiqu'on n'en fût encore qu'au commencement d'avril, le temps, depuis quelques jours, était devenu presque printanier. Le soleil entrait à flots dans le cabinet d'Armand de Malseigne, dont la grande fenêtre était ouverte; et lui-même, assis dans un fauteuil, un livre à la main, relevait de temps en temps la tête pour humer l'air prématurément doux et tout chargé déjà de ces parfums mélangés qui, sans être encore ceux du printemps, en font pressentir l'épanouissement prochain.

L'appartement d'Armand, bien que situé dans la partie la plus bruyante de Paris, était absolument silencieux, la partie de la maison qu'il habitait étant séparée par une vaste cour de la

rue du Faubourg-Saint-Honoré, et toutes ses fenêtres donnant sur ces beaux jardins qui se prolongent jusqu'aux Champs-Élysées, en sorte qu'on n'aperçoit, à perte de vue, que fleurs et verdure. Si on entend murmurer au loin le bruit de la grande ville, ce n'est que tout juste assez pour redoubler le charme du silence dont on jouit et, parfois aussi, peut-être pour rappeler que si l'isolement devenait à charge, le tourbillon est là, tout près, et que l'on pourrait s'y replonger sans effort.

Ce n'était point à cela, toutefois, que songeait en ce moment Armand, mais, tout au contraire, à savourer la pensée que tout le monde ignorait son retour à Paris (où il était revenu seulement la veille au soir), et que, par conséquent, personne au monde n'aurait la fâcheuse idée de venir l'importuner.

Il arrivait de San-Remo, où tout près de la mer, dans un site abrité et enchanteur, Yves de Monléon avait découvert une villa, qui, à cause des beaux palmiers qui y complétaient la richesse luxuriante de la végétation, avait reçu le nom de villa des Palmes. Elle avait été bâtie

et récemment arrangée par un Anglais, qui avait eu l'intention d'y passer sa vie. Puis, un lieu plus pittoresque encore l'ayant séduit en Algérie, il avait été heureux de remettre sa villa en vente, et en attendant un acquéreur, de la louer pour un an au comte de Monléon et à sa famille.

Malseigne n'avait pu refuser de s'y rendre, il ne lui était jamais permis de laisser longtemps sa place demeurer vide dans l'intérieur des Liminges. Il tenait d'ailleurs à venir s'assurer par lui-même des progrès que faisait la marquise vers la guérison, et plus encore à observer s'il n'existait chez elle aucun symptôme d'une autre guérison qu'il désirait plus vivement encore que celle du mal physique dont elle avait été atteinte !

Toutefois, il ne pouvait se le dissimuler, le temps n'était plus où il trouvait sous le toit de ses amis toutes les douces conditions du *chez lui*, en même temps que cette charmante vie de famille dont il jouissait au milieu d'eux, et qui l'avait longtemps empêché de remarquer son propre isolement. Depuis le jour où, dans cette

même chambre, Raynald lui avait, pour la première fois, parlé d'Éliane, et où, pour la première fois aussi, Armand avait pressenti et cherché à lui faire prévoir les obstacles que rencontrerait son amour, il n'y avait plus eu, autour de lui, dans cet intérieur si joyeux et si paisible jusque-là, que troubles et nuages. Le mariage de Blanche, qui avait suivi de près ce jour, avait marqué le terme d'une période aussi calme que sa calme enfance, et en s'en allant, la jeune fille semblait avoir emporté avec elle le soleil de la maison.

Cet ami, plus cher qu'un frère, où était-il ? Qu'était devenue cette confiance expansive qui rendait sa présence continuelle lorsqu'ils étaient ensemble, et ses lettres journalières lorsqu'ils étaient séparés ?... Que signifiait un silence aussi surprenant de sa part? Que celui de sa mère à son sujet était pénible?

Un jour, pendant le séjour qu'il venait de faire à San-Remo, Malseigne avait presque cru que la marquise allait enfin rompre ce silence étrange qui aggravait autour d'elle la tristesse et le malaise. C'était un matin où, se sentant

mieux, elle avait pris son bras pour aller gagner un banc placé dans un lieu abrité du moindre souffle du nord, et d'où l'on apercevait l'une de ces vues enchanteresses que les yeux rencontrent, presque sans les chercher, sur toutes les rives de la Méditerranée. Éliane marchait devant eux. Sa taille prêtait une grâce particulière à la simple robe de laine grise dont elle était vêtue. Quoique l'on fût au milieu de l'hiver, aucun manteau n'était nécessaire, et les tresses épaisses de ses cheveux, relevés sous son chapeau de paille, étaient dorées par un soleil presque trop chaud pour la saison. Arrivés au banc qu'ils allaient chercher, Éliane jeta sur les épaules de sa tante un châle qu'elle avait apporté pour elle ; puis elle alla, elle-même, s'asseoir, à deux pas, sur un pliant qu'elle porta à sa place favorite, c'est-à-dire sous l'un des palmiers qui donnaient à ce lieu son nom et sa plus belle parure. Parure rare, en effet, et capricieuse, que l'Orient ne prête pas partout, au Midi, et qu'elle a moins prodiguée à l'Italie méridionale qu'à cette côte dominée par l'incomparable route de Nice à Gênes, la plus merveil-

leuse entrée de l'Italie, jadis, lorsque la beauté et la rapidité n'étaient point encore entrées en conflit, et qu'on n'avait pas pris le parti (dans les cas où elles ne peuvent s'accorder) de sacrifier toujours la première à la seconde !

Éliane était donc assise au pied de son palmier depuis quelques minutes, les yeux fixés en silence sur l'azur immense du ciel et de la mer, sur le contour vaporeux des montagnes, et enfin sur l'horizon sans limites, au delà duquel semblait encore aller son regard ; elle faisait peu attention à ce qui se disait près d'elle, lorsqu'elle entendit sa tante prononcer le nom de *Sorrento*.

La jeune fille tressaillit... On eût dit que ce nom proclamait tout haut sa secrète pensée... Et d'ailleurs, que de raisons pour être surprise de l'entendre articuler par la marquise ! C'était de *Sorrento* qu'était datée la lettre dont la mère de Raynald n'avait jamais parlé, et c'était là, d'après celle de Constance, le lieu de *leur* séjour.

Son cœur battit avec un mélange confus d'inquiétude et d'espoir. Sa tante allait-elle enfin

parler de lui... d'EUX ?... Elle écouta avec un redoublement d'attention la conversation dont les premiers mots lui avaient échappé. Bientôt elle comprit que la marquise n'avait fait que répondre à une question indifférente de Malseigne, au sujet d'un homme de sa connaissance, qui avait passé par San-Remo, en se rendant en Italie.

« A Sorrento, dites-vous ? Comment, c'est là que d'Estard va aller passer le temps de son congé ? Sans s'arrêter à Rome ou à Naples ?

— Il nous l'a dit, du moins, en partant.

— Tant mieux...

— Je ne devine pas ce que cela peut vous faire, Armand.

— Vraiment ? répondit Armand, en parlant lentement et en la regardant pour juger de l'effet de ses paroles, cela m'étonne, madame. Vous devinez bien, pourtant, je pense, pourquoi ce qui se passe à Sorrento m'intéresse, et pourquoi je ne suis pas fâché d'avoir là un ami digne de confiance qui pourra m'en instruire. »

Il y eut un moment de silence, pendant lequel la marquise sembla lutter avec elle-même ; enfin,

baissant la voix, elle dit tout d'un coup avec agitation :

« Il ne vous écrit donc plus jamais, Armand ?

— Jamais, répondit Armand, depuis que... »

Elle fit un geste comme pour l'arrêter, mais il poursuivit, sans en tenir compte :

« Depuis qu'il a appris que sa famille le traitait comme s'il n'existait plus : « Je me con- « duirai, vis-à-vis d'eux tous, comme si j'étais « mort : *ce sera encore obéir à ma mère.* » Voilà ce qu'il a écrit à Myriel, il y a plus d'un an, et depuis lors nous n'avons plus, ni l'un ni l'autre, reçu de lui le moindre signe de vie. »

Jamais Armand n'avait osé en dire autant. Jamais, jusqu'à ce jour, elle ne le lui eût permis. Il s'arrêta, attendant un mot d'elle pour poursuivre. Mais, après un moment de silence, elle dit, bas, mais avec fermeté :

« C'est assez, n'en parlons plus. »

Et elle remit la conversation sur un tout autre sujet. Malseigne la connaissait trop bien pour insister. Il regarda en silence Éliane, qui avait tourné la tête vers lui pendant ce court dialogue,

sans songer à dissimuler l'intérêt passionné avec lequel elle en avait écouté chaque parole... Maintenant elle reprit tristement sa première attitude, mais non sans avoir, par ce mouvement et par l'expression de son visage, un moment entrevu, révélé à celui qui savait si bien y lire, le fond de sa pensée et la durée fidèle de son souvenir.

Malseigne repassait, en ce moment, cette scène dans sa mémoire, et il s'affermissait dans une résolution qu'il trouvait nécessaire de prendre ou de renouveler. Il pouvait, on le sait, passer un temps fort long, non seulement sans s'occuper, mais, pour ainsi dire, sans même *s'informer* de lui-même ; toutefois, lorsque, pour prendre un parti ou pour accomplir un devoir, il avait besoin de s'interroger, il savait le faire avec clarté et sans miséricorde.

Après être demeuré quelque temps plongé dans une méditation profonde, il se leva brusquement : « Allons, allons, dit-il entre ses dents, pas d'attendrissement sur nous-mêmes » ; et il se rapprocha d'une grande table à écrire placée au milieu de la chambre, où se trouvaient rangées

une foule de lettres qu'il n'avait pas ouvertes depuis son retour.

Il commença à les parcourir : c'étaient des lettres d'affaires ou relatives à des sociétés diverses, littéraires ou historiques, scientifiques ou charitables, auxquelles il appartenait : il en jetait quelques-unes et prenait note des autres. Enfin il ouvrit les dernières, et une légère rougeur lui monta au visage.

« Est-ce possible ? dit-il entre ses dents, ai-je pu vraiment négliger tout cela pendant si longtemps ? L'égoïsme grandit vite, dès qu'on lui permet de poindre... Allons, je vais me mettre à l'amende, et je tâcherai, du moins, que les pauvres n'en souffrent pas... »

Il s'assit à sa table et écrivit deux ou trois lettres ; puis, après avoir rangé ses tiroirs, il alla chercher des livres sur les rayons de la bibliothèque qui faisait le tour de la chambre et les disposa dans l'ordre voulu pour faciliter le travail. En un mot, il se prépara beaucoup de besogne.

En attendant, le jour avait baissé et le froid commençait à se faire sentir. Il se leva pour aller fermer sa fenêtre.

En ce moment un violent coup de sonnette se fit entendre.

« Allons, bon ! s'écria-t-il, et Marcel qui est sorti ! (Une heure auparavant il avait, en effet, envoyé son domestique à la poste, en ajoutant qu'il n'aurait pas besoin de lui avant dîner.) Quel diable d'importun peut avoir découvert... »

Mais il n'acheva pas sa phrase. Marcel, en sortant, avait laissé la clef à la porte. Elle fut ouverte sans façon par celui qui avait sonné et qui semblait fort bien connaître la distribution de l'appartement. Armand entendit un pas rapide et ferme traverser l'antichambre, entrer dans le salon et, sans s'y arrêter, se diriger vers le cabinet de travail. La porte fut ouverte vivement, car Malseigne s'était élancé à la rencontre de celui qui arrivait. Il ne s'était pas trompé : c'était bien lui.

« Raynald !... Te voilà donc, enfin !... »

XXV

Il y avait plus de trois ans que Raynald et Armand ne s'étaient vus, et au delà d'un an qu'ils n'avaient eu la moindre communication ensemble. Raynald n'était pas à l'âge où ce nombre d'années change les traits, et cependant les siens étaient profondément altérés. Son ami le contempla avec tristesse et attendrissement après que la première émotion du revoir se fut un peu calmée et lorsque, ainsi qu'un livre qu'on rouvre à la place où on l'a fermé, leur amitié se fut retrouvée précisément la même qu'au jour de leurs adieux, leur confiance aussi entière, leurs épanchements aussi faciles.

L'expression enjouée et parfois railleuse de la physionomie de Raynald avait totalement disparu. Un pli creusé entre ses sourcils indiquait la persistance d'une pensée pénible; et

dans son regard, un mélange d'agitation et de tristesse modifiait l'expression du sourire où la finesse et la douceur demeuraient encore, mais d'où la gaieté s'était enfuie. Son front était plus découvert qu'autrefois, ce qui ajoutait peut-être à la noblesse de sa physionomie, mais lui ôtait son air de jeunesse. On sentait bien que si le temps seul s'en était mêlé, trois années n'eussent pas suffi pour amener ce changement.

C'est qu'en effet un homme n'arrête pas brusquement le cours de sa vie et ne s'arrache pas, comme l'avait fait Raynald, à tout ce qui enlace son passé, comme à tout ce qui encadre son avenir, pour reprendre ensuite sans difficulté la vie nouvelle qu'il s'est ouverte dans un moment de généreuse folie. Pendant un temps, néanmoins, il était parvenu à faire taire toute autre pensée que celle d'avoir soustrait la pauvre Ersilia au sort qui la menaçait. C'était un acte de chevalerie insensé et cependant assez conforme à sa nature, pour qu'il en éprouvât une jouissance factice et passagère et celle qui en avait été l'objet, put s'y méprendre. En réalité et malgré la faiblesse avec laquelle il s'était laissé

aller au charme de sa présence, Raynald n'avait jamais éprouvé pour Ersilia que l'attrait involontaire que font naître la jeunesse, la beauté et le talent, auquel vint se joindre l'intérêt causé par sa situation singulière, puis enfin la pitié qui domina sa raison. Mais, pour Ersilia, il en était autrement. Jamais elle n'avait vu personne qui pût être comparé à Raynald. Depuis longtemps il lui inspirait un sentiment dont la vivacité ne lui fût révélée à elle-même qu'au moment où il allait la quitter pour toujours. Et alors, précisément alors, comme par magie, toute sa destinée s'était transformée, et au lieu d'avoir à renoncer à son amour, cet amour était devenu la félicité permise et bénie de sa vie!

Comment eût-elle soupçonné que cette transformation n'était point opérée par une tendresse égale à la sienne? plus grande même encore, peut-être, puisque, malgré son inexpérience, elle comprenait bien que celui qui en était l'auteur lui avait tout sacrifié.

Les deux premiers mois de leur séjour à Sorrento se passèrent donc pour elle dans l'extase, pour lui dans une sorte d'irréflexion volontaire.

Le printemps en Italie est l'avant-goût du paradis; à Sorrento, c'est le paradis lui-même. La vigne et les orangers en fleurs n'embaument l'air nulle part des mêmes parfums. La mer, sur laquelle, du haut des rochers et des terrasses, on plonge à pic, n'est nulle part aussi bleue; la lumière, qui revêt toute la nature à Naples, n'est nulle part aussi transparente, aussi radieuse, aussi dorée!... Environné de tant d'influences enivrantes, ému de la tendresse d'Ersilia, touché de sa reconnaissance passionnée, on ne peut guère s'étonner que, pendant quelque temps, Raynald ait oublié de quel prix il l'avait achetée!

Le jour où il s'en souvint vint pourtant, et il vint sans se faire beaucoup attendre, lorsque, graduellement accoutumée à sa vie nouvelle, Ersilia eut repris peu à peu toutes les habitudes qui *lui* étaient naturelles. On se souvient que, bien qu'elle fût l'idole de son père, celui-ci avait exprimé, une fois à son sujet, un mécompte dont Raynald avait été ce jour-là fort tenté de rire, mais dont il devait aujourd'hui comprendre, à ses propres dépens, le côté sérieux. Le pauvre Biagio n'avait pas été sans reproche, avec toute

sa tendresse et sa sollicitude, il avait involontairement amené lui-même le résultat qu'il déplorait. A force d'avoir voulu appliquer l'attention de sa fille à des études auxquelles l'intelligence dont elle était loin d'être dépourvue répugnait absolument, il avait fini par l'en dégoûter et la rendre incapable de tout effort, hormis la musique et la poésie (en tant qu'elle aussi était de la musique), rien ne fixait son attention et ne lui servait à occuper son temps. Elle n'eût même pris aucun plaisir à lire ce qu'elle aimait à écouter, et à répéter ensuite avec la facilité d'une bonne mémoire, et la perfection facile qu'elle devait à l'harmonie dont la nature avait doué son accent et sa voix.

Pendant la première période de leur séjour à Sorrento, Raynald ne s'en était pas trop plaint; et il faut avouer que lorsque Ersilia, nonchalamment assise sur la terrasse de leur belle villa, la terre, la mer et le ciel déployant leurs merveilles devant ses grands yeux étonnés et ravis, et complétant elle-même, sans s'en douter, une vision idéale de l'Italie, il était facile, en la regardant, de se distraire, pour un temps, de

toute autre pensée. Quiconque eût cherché, en effet, une figure à placer dans un tel paysage, n'eût rien rêvé de mieux que cette taille gracieuse, cette tête classique, ces cheveux relevés d'une façon conforme à la fois à la nature et à l'art, et dont la sculpture antique a gravé dans nos esprits un modèle que la mode d'aucun temps n'effacera jamais. A ces traits ajoutons encore le naturel parfait, qui est l'apanage ordinaire des Italiennes, une simplicité rare, et, chez Ersilia, une totale absence de vanité, qui donnait, à la beauté épanouie de sa jeunesse, un reste du charme de celle de l'enfance, et nous comprendrons l'attrait qu'elle pouvait inspirer. Aussi, pendant quelque temps, Raynald trouva-t-il assez doux de s'asseoir auprès d'elle, et, tandis qu'elle l'écoutait, son éventail à la main, de lui faire des lectures avec un talent qu'elle savait apprécier, car il était un reflet de celui du maître dont il était l'élève. Souvent les beaux yeux d'Ersilia se remplissaient de larmes en songeant au passé, mais souvent aussi les plus doux sourires récompensaient le lecteur. Puis parfois, comme la voix saisit involontairement

un chant qui a frappé l'oreille, Ersilia l'interrompait pour achever elle-même une strophe commencée. Ou bien encore, lorsque, le soir venu, ils se retrouvaient sur cette même terrasse, en présence de la beauté de la nuit qui égale, en Italie, si elle ne surpasse la beauté du jour, elle chantait tour à tour les morceaux qu'il lui demandait, et elle les chantait, nous le savons, avec tout ce qu'un art consommé peut ajouter aux dons naturels les plus rares!.,. Qui les eût aperçus ainsi eût eu peine à les plaindre et se fût imaginé sans doute qu'une vision du bonheur idéal, réalisé sur terre, venait de frapper ses regards!... Le monde se trompe ainsi, bien souvent, et applique à faux, son envie, non moins que sa pitié!

Mais lorsque Raynald se fut rendu compte de l'inaptitude absolue de sa belle compagne pour tout emploi régulier de son propre temps, aussi bien que de son absence de tout intérêt pour ce qui pourrait occuper celui des autres, il commença non seulement à se sentir seul (il n'avait pas pour cela attendu jusque-là), mais à supporter cette solitude en apparence à deux,

en réalité absolue, avec une secrète impatience.

A dire le vrai, c'était à peine si pendant les quelques jours où avait duré ce que nous pouvons nommer l'ivresse de son sacrifice, il avait réussi à empêcher sa pensée de lui en retracer l'étendue. Mais bientôt..., sa mère..., sa famille..., son pays..., son rang dans le monde..., son ami..., celle enfin dont il n'osait plus prononcer le nom ni fixer l'image!... tout cela vint s'imposer à lui avec ce sentiment de l'*irréparable*, qui, pour une âme ardente, est le couronnement du supplice!...

Il sut cependant réprimer ce flot de souvenirs et de regrets, et pendant longtemps Ersilia ne s'aperçut pas que le bonheur était inégalement partagé entre eux. Longtemps ce doux *far niente*, au milieu de cette belle nature, auprès de celui qu'elle aimait uniquement, lui suffit. Mais si l'espoir de devenir mère n'eût bientôt occupé sa pensée, elle eût elle-même éprouvé peut-être quelque ennui de leur solitude. Ersilia n'aimait cependant pas le monde, que d'ailleurs elle ne connaissait pas, et qui ne lui inspirait aucune curiosité, mais, comme toutes les personnes

indolentes, elle aimait à entendre du bruit et à voir du mouvement autour d'elle. Plus d'une fois, en entendant parler des représentations de Saint-Charles, elle avait exprimé le désir d'aller à Naples, pour y assister, et elle avait même obtenu de Raynald la promesse de l'y conduire. Seulement cette promesse ne devait s'accomplir qu'après la naissance de son enfant. Ersilia avait accepté sans peine ce délai, le sentiment maternel était d'avance vif chez elle; et lorsque, vers la fin de l'année, elle mit au monde une petite fille qu'elle voulut nommer Bianca (parce que, malgré toutes les réticences de Raynald au sujet de sa famille, elle avait découvert que le nom de sa sœur était Blanche), son caractère sembla se transformer. Sous l'empire de cette tendresse nouvelle et de tous les devoirs qui s'y rattachaient, elle devint active, vigilante, et il était permis de penser qu'avec le temps ces qualités et d'autres encore se développeraient de plus en plus en elle, lorsqu'un jour s'étant imprudemment exposée, ainsi que sa petite fille, à l'une de ces brusques transitions de températures si fatales en Italie, surtout au prin-

temps, l'enfant fut atteinte d'un mal dont la jeune mère ne sut pas assez vite reconnaître la gravité, et en peu d'heures, avant qu'elle eût même découvert l'imminence du danger, la petite Bianca lui fut enlevée...

Le désespoir de la pauvre Ersilia, aggravé par la pensée d'avoir amené cette catastrophe par son inexpérience, ne connut pas de bornes. A la fois passionnée et dénuée d'énergie, après une effrayante explosion de douleur, elle tomba dans un abattement plus inquiétant encore, qui menaça d'abord sa raison et finit par porter atteinte à sa santé. La première parole du médecin, appelé près d'elle, fut pour déclarer qu'il fallait avant tout lui faire quitter un lieu où tout lui rappelait son malheur, il pensait qu'un long voyage et un changement complet de climat aideraient efficacement sa jeunesse à réagir contre le coup qui l'avait frappée...

« Et c'est alors, dit Raynald en terminant le long récit dont ce qui précède est le résumé, que j'ai pris le parti de partir et de revenir avec elle en France.

— Et elle est ici?... à Paris?

— Non, nous sommes venus à petites journées, faisant en chemin de courts séjours dans tous les lieux, où j'imaginais que peut-être je trouverais quelque moyen de l'intéresser, de la distraire et de fixer son attention. — Je l'ai quittée ce matin à Fontainebleau. — Elle sera ici demain soir.

— Et c'est à Paris, que vous songez à vous fixer?... s'écria Malseigne avec une vivacité involontaire. »

Raynald rougit et son front s'assombrit.

« Non, Armand, répondit-il avec une émotion mêlée de fierté. Je n'exposerai pas Er... je n'exposerai pas *ma femme* à rencontrer ceux qui pourraient se méprendre sur son compte... Quand on entend dire, en effet, poursuivit-il avec amertume, qu'un homme est renié par toute sa famille à cause de son mariage, on suppose volontiers qu'il a fait un choix honteux, à tous les égards. Soit... Que le monde se trompe, cela lui arrive souvent et ne signifie pas grand'chose, je ne m'abaisserai pas jusqu'à défendre et à justifier Ersilia. Mais je saurai la mettre à l'abri de tout dédain, aussi bien que de toute protection. »

Malseigne retrouva presque avec plaisir, dans l'accent avec lequel Raynald venait de dire ces paroles, sa vivacité impatiente d'autrefois. Il aimait mieux cela que le calme forcé qu'il avait conservé pendant tout son récit et qui lui avait révélé un abîme d'inconsolable tristesse.

« J'imagine, lui dit-il tranquillement, que tu ne crains pas plus mes dédains que tu ne dédaignerais ma protection, s'il y avait lieu de te l'offrir à toi... ou à elle. »

Raynald qui, selon sa vieille habitude lorsqu'il était ému et agité, s'était mis à se promener dans la chambre. se rapprocha vivement de son ami.

« Oh! non, non, Armand, bien au contraire. J'ai besoin de vous, absolument, impérieusement. Vous pouvez aujourd'hui me rendre un service qui dépassera tous ceux du passé... du passé!... répéta-t-il tout à coup, avec un cri de douleur qu'il ne put maîtriser... O mon ami! où est-il le passé... et qu'est devenue ma vie?... »

Il mit sa tête dans ses deux mains, et pendant

quelques instants il se livra à une émotion qu'Armand ne voulut ni interrompre ni interroger.

Mais bientôt touchant doucement l'épaule du jeune homme :

« Voyons, Raynald, pas de faiblesse, » lui dit-il doucement, mais pourtant avec cet accent presque paternel qui datait de l'époque de leur vie où la différence d'âge qui existait entre eux donnait à l'aîné des deux une autorité véritable sur l'autre. Avec le temps, cette différence avait cessé d'être sensible. Aujourd'hui, c'est à peine si l'on pouvait s'en apercevoir; cependant le dévouement, d'une part, et une certaine déférence, de l'autre, ne devaient jamais cesser de caractériser leur intimité.

Raynald releva la tête en souriant. Il y avait si longtemps qu'il n'avait entendu cette voix grave et amie, elle lui avait si souvent manqué, qu'il se reprocha comme une ingratitude la faiblesse qu'il venait de manifester. Il serra la main de son ami.

« Oui, Armand, vous avez raison. Il ne s'agit plus, en effet, à nos âges, de nous attendrir sur

nous-mêmes, mais d'accepter ce qui est, et d'agir en conséquence.

— N'est-ce point là, répondit son ami, non sans éprouver un certain trouble, en entendant ainsi l'écho de sa propre pensée, ce que prescrit à tout le monde le bon sens aussi bien que le devoir? »

Il sonna en disant ces mots, et interrompit ainsi brusquement l'entretien. — Marcel, revenu de sa promenade, ayant paru, son maître lui ordonna de préparer leur dîner pour sept heures et demie, et il proposa à Raynald de venir jusque-là se promener avec lui aux Champ-Élysées.

Tous deux avaient besoin de respirer le grand air... Leurs cœurs étaient pleins de sentiments qui les rendaient pensifs l'un et l'autre, et pendant cette promenade aux dernières lueurs du crépuscule, leur entretien fut souvent mêlé de longs silences.

A leur retour, et même jusqu'à la fin de leur dîner en tête à tête, Malseigne maintint à dessein la conversation sur des sujets plutôt propres à distraire son ami qu'à ramener sa pensée sur lui-même, mais lorsqu'ils se retrouvèrent seuls

dans le cabinet de Malseigne, une lampe sur la table et un feu réjouissant allumé dans la cheminée, car les soirées étaient encore fraîches, Raynald reprit le premier la conversation interrompue.

« Armand, dit-il tout d'un coup, avez-vous jamais remarqué quelle est la qualité qui me manque? Vous hésitez... Vous n'avez donc pas encore découvert que c'est le courage? »

Armand répondit en riant :

« Non, j'avoue que c'est une découverte que je n'avais point faite, quoique je te connaisse depuis l'âge de dix ans. »

Mais Raynald l'interrompit sérieusement :

« Il ne s'agit pas, dit-il avec un peu d'impatience, de ce courage banal qui consiste à affronter le péril sans crainte; celui-là, je le possède, j'imagine. Quel homme en est dénué? Je ne parle pas non plus de celui qui donne la force de supporter la souffrance physique. Je parle de l'autre, de celui que vous possédez, vous, Armand. »

Armand fit un involontaire mouvement de surprise.

« Oui, vous avez su et vous sauriez supporter tout ce que le cœur fait souffrir.

— Où veux-tu en venir?

— A ceci... Que moi, devant ce genre de souffrance, j'ai été faible, impatient, coupable, oui, coupable. Je n'ai pas voulu oublier, je ne l'aurais pas pu, mais j'ai voulu me distraire. Ce regret que j'avais au cœur était si poignant!... O Armand, pour une fois encore, il faut me laisser vous parler d'elle. Oui, vous le savez, je l'ai aimée du plus noble amour dont mon cœur fût capable! J'ai été transformé par sa présence, et son souvenir a préservé mon âme de tout ce qui eût été indigne d'elle... Et pourtant, un jour, j'ai été fatigué de souffrir. Un jour... un instant, une autre m'a occupé, m'a intéressé... C'est étrange, n'est-ce pas?

— Oui, c'est étrange, » dit Armand. Après un moment de silence, il reprit : « Mais à quoi bon revenir sur ce qui est irréparable?

— En effet, dit Raynald en changeant de ton, laissons le passé, parlons du présent et de l'avenir. J'ai un devoir à remplir, j'ai à vaincre ma faiblesse par l'action, car sans cela c'est elle qui

viendra à bout de moi. Parlons donc du sujet qui m'amène ici. »

Raynald se mit alors à développer rapidement un plan qui causa d'abord à son ami quelque surprise : Il lui fallait sortir de son inactivité solitaire. Si la vie qu'il menait depuis un an se prolongeait davantage, il perdrait sur lui-même l'empire qui lui était nécessaire pour demeurer le seul à plaindre.

« Ersilia, dit-il, est aussi innocente de ce qu'elle me fait souffrir que le serait une enfant de cinq ans. Elle est douce, pure, dévouée ; elle m'aime. Je *veux* qu'elle soit heureuse, je le veux absolument, et pour cela que jamais elle ne s'aperçoive que je ne le suis pas. »

Il était déjà dans cette disposition d'esprit, aggravée encore par la sombre douleur d'Ersilia et par ses propres regrets, lorsque M. d'Estard (un de ses anciens amis, qui occupait un poste important aux affaires étrangères) était arrivé à Sorrento, pour y passer un mois de congé. Malgré le soin avec lequel Raynald évitait les rencontres, surtout celles des gens de sa connaissance, M. d'Estard était parvenu à pénétrer

jusqu'à lui et même à l'arracher de la demeure jadis riante, aujourd'hui devenue triste et muette, d'où s'était envolé l'enfant qui l'avait un instant réjouie. Pendant l'une de leurs promenades, M. d'Estard lui avait demandé, pourquoi, avec sa position, son esprit, sa connaissance des langues et des pays étrangers, il n'avait pas embrassé la carrière diplomatique?

« Vous pensez bien, Armand, que si ma vie se fût écoulée comme je l'avais rêvée, poursuivit Raynald, cette idée, qui, ce jour-là, me frappa vivement, ne m'eût jamais traversé l'esprit. Mais aujourd'hui j'ai sérieusement résolu d'y donner suite, car il faut que je m'arrache au danger de l'inactivité, il faut que j'occupe ma vie... Il le faut pour le bonheur d'Ersilia. »

Il ne voulait accepter toutefois qu'un poste lointain, où son nom serait moins connu et où sa femme serait à l'abri de cette malveillance qu'il redoutait pour elle, avec la susceptibilité ombrageuse qui naît de toute position fausse.

« Si j'exécute mon dessein, reprit-il avec agitation, la distance infranchissable se joindra

à l'absence, et je serai vraiment pour eux tous, comme si je n'existais plus... Tant que je serai ainsi banni de ma famille, je ne veux occuper en Europe aucune position éminente; d'ailleurs, j'ai partout trop d'anciennes connaissances... Mais un poste important est vacant au delà de l'Atlantique, et ce poste, d'Estard vient de m'écrire qu'il est à peu près certain de me le faire obtenir d'ici à peu de mois, à une seule condition. Tenez, lisez. »

Et il mit entre les mains de son ami une lettre que celui-ci lut attentivement. La condition dont il s'agissait, c'était que Raynald accepterait d'abord une mission temporaire qui lui donnerait une occasion avantageuse de se faire connaître, et lui assurerait ensuite la situation qu'il désirait.

Tandis que Malseigne réfléchissait en silence à ce qu'il venait d'entendre, et à tout ce plan nouveau qui lui était soumis, Raynald continua:

« Ce qui m'avait fait hésiter et regarder d'abord la chose comme impossible, c'était la nécessité de me séparer d'Ersilia pendant deux mois... Elle n'a que moi, moi seul au monde,

Armand, vous le savez. En Italie, elle n'eût été en sûreté nulle part; ses seuls parents sont ses plus grands ennemis, c'est pour la sauver de leurs mains que... enfin, vous savez tout cela... D'ailleurs, lorsque j'ai reçu cette lettre, le médecin venait de nous ordonner de partir... Chemin faisant, j'ai réfléchi, et ce matin, enfin, j'ai envoyé ma réponse.

— Et tu as décidé?...

— D'accepter, oui, de partir. Pendant cette absence, j'ai résolu d'établir Ersilia à Erlon... Vous me comprenez, je pense. Malgré l'absence de ma mère (qui doit, me dit-on, se prolonger pendant tout cet été et jusqu'au delà de l'hiver prochain), je regarde le grand château comme sa demeure, et je n'y conduirai jamais ma femme sans son consentement, mais vous connaissez le petit château du Gué. C'est là qu'Ersilia m'attendra sans trop d'impatience ou de tristesse, je l'espère.

— Elle sera bien seule, il me semble.

— Mon absence sera de courte durée. Pour les soins matériels, je compte sur sa vieille nourrice, qui ne la quitte jamais. Bien qu'elle

ne soit qu'une pauvre paysanne, elle possède l'intelligence du cœur, et ses soins ne laissent rien à désirer. Ce n'est pas assez, je le sais. Ersilia peut avoir besoin de conseils, peut-être même de distractions, si, comme je l'espère, ce changement total d'existence et de lieu dissipe peu à peu le morne abattement dans lequel elle est encore. J'ai pensé qu'en ce cas, on pourrait trouver à Erlon quelque jeune fille dont la société lui serait douce. Pour tout cela, c'est sur vous, mon ami, que j'ai compté. C'est à vous que je veux la confier pendant mon absence, si toutefois, demain, lorsque vous l'aurez vue, cette tâche ne vous semble pas trop lourde. Dans les premiers jours de juin, je serai de retour.

— Il n'est pas nécessaire d'attendre jusqu'à demain, dit Armand, en lui tendant la main, ton but est raisonnable, ton projet est sage, et tu as eu raison de compter sur moi pour t'aider à l'exécuter... Vois-tu, Raynald, la vie est toujours belle pour quiconque y cherche autre chose que son propre bonheur, et ce ne sont pas ceux-là qui sont les vrais malheureux de ce monde! »

XXVI

De même que dans le Midi l'aube passe sans transition à la splendeur du jour et que la splendeur du jour s'évanouit à son tour presque sans crépuscule dans celle de la nuit, le printemps aussi, à peine épanoui, s'embrase subitement des feux de l'été, et ceux qui sont venus chercher un refuge en Italie contre l'hiver du Nord sont alors obligés de fuir le soleil comme un second ennemi, plus redoutable encore que le premier.

La marquise de Liminges, dont l'état s'était amélioré pendant les mois passés sous ce beau ciel, n'avait pu cependant supporter, sans en souffrir, ce changement subit de température. Aussi, dès les premiers jours d'avril, sa fille s'était-elle hâtée de la ramener à Crecy, où Monléon les avait précédées.

Ils avaient décidé qu'elle y passerait tout l'été avec eux, puis qu'ils retourneraient tous ensemble à San-Remo, comme l'année précédente, à l'approche de l'hiver.

Ils avaient décidé. Ces seuls mots suffisent pour indiquer que si, pendant ce bienfaisant séjour, la maladie de la marquise avait ralenti sa marche, elle n'était point guérie. Sa main droite demeurait inerte, et il était évident que, bien que sa vie ne fût plus menacée d'un danger prochain, il lui fallait renoncer non seulement à l'activité physique qu'elle avait conservée, mais encore à l'ascendant moral qu'elle avait si longtemps impérieusement exercé. La maladie ne pouvait prendre une forme qui mît son courage à une plus rude épreuve.

Mais si la marquise avait des défauts, elle avait une grandeur de caractère qui allait se manifester d'une façon nouvelle. La foi solide qui résidait dans son âme était ici d'accord avec la fierté qui l'empêchait de se plaindre. Quelle fut sa lutte intérieure? Dieu seul le sut. Ses amis, ses serviteurs, ses enfants, ne virent qu'une impassible sérénité et une acceptation silen-

cieuse des infirmités dont elle avait semblé destinée à être préservée plus longtemps qu'une autre. Mais comme celui dont elle ne prononçait plus le nom, elle avait eu à combattre un ennemi plus redoutable que les années, et dont la dent est plus cruelle que celle du temps...

Tout s'était donc arrangé sans résistance de sa part, selon la volonté de ceux dont elle récompensait la tendresse par cet acquiescement muet. Blanche s'en étonnait et parfois s'inquiétait de ce changement si complet de caractère. Mais Yves ne cessait de s'en applaudir et en parlait comme d'une sorte de miracle.

« Si on m'eût dit d'avance que j'aurais à me faire obéir par ma belle-mère, disait-il, je m'en serais déclaré plus incapable que de commander en chef une armée. Je m'attendais à avoir à lutter contre une volonté de fer, et une volonté de fer, chez une femme, c'est ce qu'il y a de plus difficile à manier sur la terre. Au lieu de cela, je la trouve d'une promptitude à céder qui m'embarrasse parfois.

Cette soumission, il est vrai, était toujours silencieuse et quelquefois triste. Mais, en somme,

elle était fort commode; et si la marquise, en cédant ainsi à son gendre, faisait un effort plus grand qu'il ne le soupçonnait, elle y gagnait, en revanche, d'augmenter la tendresse et le dévouement de celui-ci. Yves devenait capable pour elle des soins les plus délicats; et la bonté native dont il était doué, ainsi que son génie inventif et pratique, lui suggérait une foule de moyens pour soulager et distraire celle qui acceptait ses soins avec tant de bonne grâce.

Il avait voulu lui faire quitter l'appartement arrangé précédemment pour elle à Crecy, et où tout lui rappelait, disait-il, le jour où elle avait appris « l'infernale folie » de son fils; il se fût fait scrupule de ne pas ajouter un adjectif de ce genre à toute mention du mariage de son beau-frère. Blanche, plus empressée que jamais de trouver qu'il avait raison en tout, avait secondé tout un arrangement au moyen duquel une chambre, au rez-de-chaussée, où régnait le plus profond silence, et un charmant salon qui s'ouvrait sur le jardin, furent appropriés à la marquise. Yves l'avait orné de tableaux de choix et de tous les objets qu'il jugeait les plus propres

à l'embellir. Blanche l'avait rempli de fleurs et y avait rangé les livres favoris de sa mère. Les brillantes plates-bandes du jardin envoyaient leurs parfums dès qu'on ouvrait les fenêtres, et au delà on apercevait l'une des plus belles vues du château.

Tout en faisant ces préparatifs, Blanche disait en soupirant :

« Pauvre mère!... à quoi tout cela lui sert-il maintenant? Ce n'est pas une jolie chambre qui la consolera ou la guérira.

—Bah! bah, répondit Monléon, du haut d'une échelle où il était monté en ce moment pour placer sur le haut d'un beau meuble ancien un vase qu'il ne voulait confier à personne, cela ne peut pas lui faire de mal, et qui sait si cela ne lui fera pas de bien?... »

De fait, il sembla avoir deviné juste, car la marquise, mise en possession de ce charmant appartement, sembla s'y plaire plus que partout, et ne perdait aucune occasion de récompenser sa fille et son gendre de leurs soins, en leur montrant souvent que rien ne lui échappait et qu'elle leur tenait compte de tout.

Elle aimait toutefois à demeurer souvent seule avec Éliane. Celle-ci lui faisait la lecture, écrivait sous sa dictée, ouvrait ou fermait les fenêtres selon les désirs de sa tante, qu'elle semblait deviner sans lui donner la peine de les exprimer. Qui n'en eût fait autant? Assurément Blanche n'eût pas été moins douce, ou la bonne Sylvestre moins dévouée; mais que dire?... toutes deux étaient d'accord pour reconnaître qu'Éliane était douée d'une sorte de magie qu'elles ne possédaient ni l'une ni l'autre, et qui s'exerçait surtout auprès des malades.

Éliane était donc toujours là. Attentive non moins que les autres, on le pense bien, au changement graduel qui s'opérait chez sa tante, et espérant toujours voir venir l'heure où s'éteindrait enfin le ressentiment qui fermait dans ce cœur maternel tout accès au pardon, ainsi qu'au retour de la tendresse qui l'avait si longtemps rempli. Cette pensée constante ajoutait encore à l'air rêveur qui avait toujours caractérisé le regard de la jeune fille, ce qui ne l'empêchait point d'être attentive dès qu'on lui parlait, toujours prête à agir sans délai, sans hâte, sans

brusquerie, et lorsqu'il le fallait avec une présence d'esprit ferme et prompte.

On était aux premiers jours de mai. Éliane, assise sur une chaise basse près du fauteuil de la marquise, achevait une lecture qu'elle lui faisait tous les matins de l'un des chapitres de l'*Imitation*. Sa tante écoutait, les yeux à demi fermés, sans sommeiller toutefois, ou perdre une seule des paroles, que prononçait près d'elle une voix dont l'accent ajoutait encore à leur puissance. Ce jour-là, le chapitre était l'un des plus beaux du livre, et lorsque Éliane l'eut fini, elle demeura quelque temps pensive et immobile, repassant, malgré elle, dans sa mémoire quelques-unes des pensées suggérées par cette lecture.

« La nature se glorifie d'un rang élevé, d'une « naissance illustre... la grâce ne compte pour « rien la noblesse, mais seulement la vertu des « ancêtres...

« La nature est prompte à se plaindre...

« La grâce supporte tout avec douceur...

. . . . . .

« Cette grâce est une lumière surnaturelle,

« un don spécial de Dieu. C'est proprement le « sceau des élus...

. . . . . .

« Plus la nature est affaiblie et vaincue, plus la « grâce se répand avec abondance... elle rétablit « au dedans de l'homme l'image de Dieu [1]... »

. . . . . .

Toutes les deux suivaient apparemment les mêmes pensées, car, après un long silence, la marquise murmura à demi-voix en semblant se parler à elle-même plutôt qu'à sa jeune lectrice :

« La nature peut être affaiblie sans être vaincue. »

La jeune fille répondit doucement :

« Mais vouloir se vaincre, n'est-ce pas déjà une victoire?... » Puis elle s'arrêta tout court effrayée de sa hardiesse, car, vis-à-vis de sa tante, Éliane était très timide. Elle savait avec quel soin il fallait éviter ce qui, même de loin, pouvait ressembler à une allusion ou à un conseil. Elle fut donc surprise lorsque sa tante,

1. *Imit.*, liv. III, ch. LIV.

tout en passant sa main, d'une façon caressante, sur ses cheveux ondoyants, lui dit :

« Tu crois?... Eh bien, je *le veux*, ma mignonne. »

Éliane leva vivement les yeux, elle vit une expression attendrie dans ceux de la marquise.

« Oui, je le veux, et déjà, poursuivit-elle d'une voix plus troublée... Oui... je veux te le dire, ma pauvre enfant : *je me repens*. C'est un progrès »

Éliane la regarda d'un air presque effaré. Cette parole était si étrange dans la bouche de celle qui la proférait, que d'abord elle ne fut que surprise, puis elle rougit prodigieusement. De quoi se repentait-elle?... était-ce de son refus d'autrefois?... était-ce de sa rigueur d'aujourd'hui? Elle ne demeura pas longtemps en suspens, car la marquise acheva presque sur-le-champ :

« Mais... je ne *puis* pas pardonner!... »

Le généreux cœur d'Éliane, qui déjà se dilatait, se serra de nouveau.

Elle aurait dû cependant s'emparer pour son propre compte avec empressement des pre-

mières paroles de sa tante, car elle pouvait y saisir pour elle-même une réparation tardive. Mais depuis longtemps toute amertume personnelle était éteinte dans le cœur d'Éliane, et le souvenir même de Raynald, tel qu'il lui apparaissait dans son rêve évanoui, était absorbé par le désir d'obtenir pour lui le pardon de sa mère... Elle n'avait pas vécu dans le monde depuis quatre ans sans avoir appris à mesurer ce que le mariage de son cousin avait d'inexcusable et d'insensé, mais elle avait conservé sa droite simplicité, et depuis qu'en dépit de ce que la prévention inspirait à tout le monde, elle s'était convaincue que l'extravagance de Raynald n'avait rien de déshonorant et que celle qui l'avait causée n'était indigne ni d'intérêt ni d'estime, le retour de son cousin au milieu de sa famille était devenu pour elle l'objet d'un désir aussi ardent que l'espoir de sa réalisation semblait jusqu'à ce jour chimérique.

Plusieurs fois cependant, en observant le changement graduel qui s'opérait chez sa tante, elle avait cru que le moment du pardon était venu, puis un mot faisait évanouir son espoir,

et elle redevenait elle-même silencieuse et timide comme auparavant. Cette fois pourtant, Éliane demeura moins triste et peut-être moins calme qu'elle ne l'était. Sa pensée se reporta rapidement aux jours qui avaient suivi le départ de son cousin. Combien semblait implacable alors le refus de la marquise! La jeune fille ne pouvait encore y songer sans frémir. Il lui avait semblé alors que son propre cœur était broyé comme par une main de fer... que toute résistance était vaine... toute espérance impossible... et pourtant maintenant, la marquise ne venait-elle pas d'admettre la possibilité de s'être trompée?...

La pensée amère : *il est trop tard*, qui ne venait pas aux lèvres de la jeune fille, traversa peut-être en ce moment son cœur comme un dard, mais elle était, pour ainsi dire, *endurcie* contre elle-même, et, sans s'arrêter au regret qu'auraient pu réveiller les paroles de sa tante, elle en tira pour l'avenir le bon augure d'un changement plus complet. En ce moment, toutefois, l'entretien ne fut pas poursuivi. C'était l'heure de la visite matinale des enfants

à leur grand'mère. Thierry se précipita dans la chambre, suivi de sa petite sœur, portée dans les bras de sa bonne, et leur apparition mit en fuite toutes les pensées qui se pressaient dans l'esprit d'Éliane... A la voir s'emparer de la petite *Lilia* (c'est ainsi que Thierry avait transformé le nom de sa sœur), à voir celui-ci, après avoir déposé sur les genoux de sa grand'mère le gros bouquet dont il était porteur, s'élancer sur le canapé où sa tante Éliane s'était assise et se blottir près d'elle pour écouter la *belle histoire* qu'elle chantait en faisant danser la petite fille sur ses genoux (histoire et chanson qu'il savait par cœur, mais dont il ne se lassait jamais), à entendre la voix joyeuse de la jeune fille, les exclamations de l'un des enfants, les cris de joie de l'autre, à regarder enfin le groupe charmant qu'ils formaient ensemble, il eût été impossible de se douter qu'un nuage quelconque eût jamais obscurci ce front serein, et que ces yeux souriants et limpides eussent jamais versé d'autres larmes que celles de l'enfance, promptes à sécher, comme elles le sont à jaillir.

En cela, Éliane ne prenait point sur elle. Sa

nature avait quelque chose de pur et d'enfantin que n'avaient modifié ni sa raison précoce ni ses qualités sérieuses, ni les joies ni les peines de sa jeunesse. Elle était cordialement enfant avec les enfants, et près d'eux ne pensait qu'à eux. De leur côté, ceux-ci avaient comme l'intuition de cette sympathie, et leur jeune mère elle-même aurait pu être parfois jalouse des baisers et des caresses prodigués à leur bonne et jolie tante !

Ce jour-là le temps était beau et la fenêtre ouverte sur le jardin, et comme la marquise semblait plus pensive ou plus fatiguée que de coutume, Éliane remit Lilia dans les bras de sa bonne, mit son chapeau de paille, et prenant Thierry par la main, elle l'emmena en courant jusqu'au bout de la pelouse, où, à l'ombre d'un bouquet d'arbres, se trouvaient une série de jeux et aussi une foule d'outils qui faisaient tour à tour les délices de l'enfant et de la jeune fille. Celle-ci avait pour le jardinage un grand goût et un grand savoir, et elle satisfaisait l'un et l'autre en s'occupant d'un charmant parterre de fleurs, situé au delà des grands arbres.

Thierry prétendait l'aider en se servant de son râteau et en versant assidûment le contenu d'un petit arrosoir aux endroits que sa tante lui désignait.

Une heure se passa ainsi, sans que l'un ou l'autre s'en aperçût.

Tout à coup Thierry dit :

« L'horloge sonne, elle sonne, un, deux...

— Comment, l'horloge sonne! dit Éliane surprise. Quelle heure est-il donc?...

— Huit, neuf, dix, onze, dit Thierry, qui avait continué à compter. Onze..., tante Éliane.

— Onze heures! Ah! mon Dieu! viens vite alors, dit Éliane en jetant ses outils de jardinage. On va te chercher, mon pauvre Thierry, on va nous gronder.

— Vous aussi, tante Éliane, dit Thierry marchant près d'elle, en pressant ses petits pas.

— Moi, certainement, plus que toi, mon pauvre petit. C'est ma faute.

— Non, non, je dirai c'est moi!... »

Éliane ne put s'empêcher de faire une petite halte pour l'embrasser... puis voulant rattraper le temps perdu.

« Peux-tu courir un peu?... dit-elle.

— Oui ! beaucoup, très vite ! » s'écria Thierry. Et ils se mirent à courir en se donnant la main pour retourner au château.

La jeune fille et l'enfant trouvèrent toute la famille dans un salon où on se réunissait avant le déjeuner. Mais on n'avait point remarqué qu'ils étaient en retard, parce que pendant leur absence il était arrivé de fâcheuses nouvelles.

« Arrive, Éliane, dit Blanche, nous avons de tristes lettres d'Erlon ; en voici une pour toi, dont nous avons hâte de savoir le contenu.

— De la sœur Séraphine ! » s'écria Éliane, en ouvrant la lettre et la lisant rapidement... « O mon Dieu, la pauvre petite Rosinette est morte !... d'autres enfants encore ! la fièvre typhoïde sévit dans le village d'une manière terrible ! »

C'était là en effet ce qu'une lettre de son régisseur venait d'apprendre à la marquise, et et cette nouvelle la bouleversait ! Pour la première fois, la fermeté qu'elle avait montrée jusque-là semblait l'abandonner. Rien n'égalait sa sollicitude pour les habitants d'Erlon. Elle

les aimait et les connaissait tous; elle les avait soulagés dans toutes leurs misères, soignés dans toutes leurs maladies, et lorsque le choléra avait éclaté, elle ne les avait pas quittés. Elle était même revenue au milieu d'eux, tout exprès pour mieux organiser les secours nécessaires, et sa présence avait contribué à sauver la vie de plus d'un de ses habitants, aussi bien qu'à arrêter les progrès du mal...

« Et cette fois, dit-elle avec agitation, je ne puis rien... rien!... qu'envoyer de l'argent! et l'on sait que l'argent n'est, en pareil cas, que la moindre partie du nécessaire. Il faut leur parler à ces pauvres gens; il faut les encourager, les rassurer, leur montrer qu'on n'a pas peur. Oh! l'on ne peut pas calculer le mal que peut faire l'absence de ce soutien moral!...

— Eh bien! s'écria Blanche, j'irai à votre place, ma mère!

— Quelle folie! dit Éliane, quitter ton mari, tes enfants!... Yves, heureusement, ne te le permettra jamais... Mais écoutez-moi, ma tante, poursuivit-elle avec calme. Vous avez confiance en moi, je crois. Laissez-moi aller à Erlon avec

Mlle Sylvestre. Vous me donnerez vos instructions et vous serez assurée que tout ce que vous auriez voulu faire sera fait!... »

La marquise fut évidemment soulagée par cette proposition, mais Blanche se récria vivement.

« Le danger est pour toi ce qu'il serait pour moi, il ne faut pas songer à t'y exposer, je ne le veux pas, Éliane.

— Quant au danger, dit Éliane résolument, je n'y crois pas beaucoup, pourtant il y a en effet une chance sur cent d'attraper cette fièvre, et cette chance, quand on a un mari et des enfants, il ne faut pas la courir. Mais l'avantage d'être une vieille fille, c'est qu'on est libre! libre comme l'air, et c'en est un si grand, ajouta-t-elle avec un sourire rayonnant, que je ne puis pas assez m'applaudir de mon choix! »

Ici Monléon intervint.

« Voyons, soyez raisonnables toutes les deux. En ce qui concerne Blanche, j'oppose comme de raison mon veto le plus absolu à l'idée qu'elle vient d'émettre pour elle-même. Mais vous aussi, Éliane, je vous conjure d'être sage. J'en

appelle à Mme de Liminges, qui, bien certainement, sera de mon avis. — Restez toutes les deux tranquillement ici. Qu'on envoie un crédit illimité soit à la sœur Séraphine, soit au curé, soit à Thenin le régisseur. Qu'on ordonne à celui-ci de puiser dans la cave du château, de fournir à discrétion du bouillon et de la glace, et toutes les autres choses nécessaires en pareil cas. Cela sera infiniment plus utile que ce que vous en pourriez faire vous-mêmes, et il m'est impossible de comprendre ce que votre présence pourra ajouter à tout cela... »

La marquise demeurait silencieuse.

« Ma tante, dit Éliane, en s'adressant à elle d'une voix ferme, si votre santé vous le permettait, vous partiriez dès aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Assurément.

— Et vous m'emmeneriez avec vous sans hésiter?...

— J'avoue que je ne crois pas que l'idée de te laisser en arrière me fût venue.

— Je ne le crois pas non plus, dit Éliane, en souriant. Eh bien alors, pourquoi y songeriez-

vous maintenant? Tout ce que vous voudriez faire, je le ferai. Vous le savez. Vos instructions seront obéies de point en point, et autant que la chose est possible, on ne s'apercevra pas de votre absence! »

En parlant ainsi, avec chaleur, elle avait pris doucement la main qui ne pouvait plus serrer la sienne, et tandis qu'elle s'inclinait pour la baiser avec tendresse, sa tante, comme une heure auparavant, posa son autre main sur la tête de la jeune fille, mais cette fois ce fut pour dire, après un moment de silence :

« Tu as raison, Éliane. Oui, pars, mon enfant, et que Dieu veille sur toi. Je te remercie, je te bénis. »

XXVII

Avant la fin de ce même jour, Éliane et sa vieille compagne se mirent en route, et le lendemain, de bonne heure, elles étaient à Erlon. Éliane avait beaucoup souffert en ce lieu, et ce n'était jamais sans une sorte d'angoisse qu'elle se retrouvait dans cette chambre, où tant d'émotions avaient tour à tour agité son jeune cœur. Mais, cette fois, elle avait une mission définie, qui mettait en jeu toute son activité, et ses pensées étaient absorbées par le désir de la remplir efficacement.

Dès le premier moment, elle eut lieu de s'applaudir d'être venue, car, à sa seule vue, tous les courages semblèrent se raffermir. Accompagnée de la sœur Séraphine, elle visita sur-le-champ tous les malades du village, parmi lesquels les jeunes filles et les enfants étaient les

plus nombreux, apportant à tous de bonnes paroles, non moins utiles que les secours qu'elles accompagnaient. La joie renaissait sur tous les visages en l'apercevant, et quoiqu'elle répétât à chacun qu'elle n'était que la messagère de leur bienfaitrice, il était manifeste que le plus vrai grand de tous les bienfaits, c'était sa présence.

Depuis que l'épidémie s'était déclarée, la sœur Séraphine et sa compagne, le curé et le régisseur, avaient cependant fait de leur mieux. Mais leurs moyens devenaient insuffisants, et ils attendaient avec anxiété la réponse de la marquise, lorsque l'apparition d'Éliane, munie de ses pleins pouvoirs ainsi que d'abondants secours, était venue changer l'aspect de la situation. Tout fut promptement mieux et plus largement organisé. Chaque jour, tandis que la jeune fille faisait ses tournées dans le village, Mlle Sylvestre, aidée de la plus jeune des deux sœurs, demeurée à l'école pour soigner les enfants que l'épidémie avait épargnés, mettait en ordre toutes les provisions dont elle était chargée, veillait à ce que le feu de la cuisine fût toujours allumé, à ce que le bouillon n'y

tarît jamais, et elle distribuait ensuite avec sagesse le contenu d'une caisse envoyée par Monléon, qui contenait le meilleur vin de Bordeaux et de Champagne que pût fournir sa cave. Puis l'ordre de la marquise de faire venir tous les vêtements nécessaires fut exécuté. Sous la dictée de la jeune sœur Louise, une liste fut promptement dressée de toutes les familles où il se trouvait des malades, afin d'empêcher, par une sage distribution de leurs ressources, l'anxiété que fait naître, chez les pauvres, le travail suspendu et qui aggrave si cruellement leurs maux.

Enfin, en fait de préservatifs, on s'occupa d'améliorer le régime de ceux qui se portaient bien. Ces soins contribuaient à calmer les appréhensions de tous, tandis que la présence d'Éliane rassurait les plus alarmés, et ramenait au lit des malades la plupart de ceux que la peur avait fait fuir.

Grâce à tous ces moyens, une transformation favorable s'opéra dans les esprits, et il fut promptement permis d'en reconnaître un effet non moins heureux sur la santé générale. Environ une semaine après son arrivée à Erlon,

Éliane put écrire à sa tante que depuis vingt-quatre heures aucun nouveau cas ne s'était présenté dans le village et que le médecin croyait la maladie arrivée à sa période de décroissance.

Cette lettre, elle l'écrivait dans la classe de la petite école, où, après ses visites au village, elle passait toujours une heure avant de retourner au château. Elle s'y trouvait donc ce jour-là comme de coutume, lorsque la sœur Séraphine rentra l'air triste et soucieux. Elle revenait de l'extrémité la plus lointaine de la paroisse, où elle avait été visiter un pauvre homme que sa demeure écartée et solitaire n'avait pas préservé de la contagion.

« Le pauvre Binet ne va pas mieux, dit-elle, je crains bien que nous ne parvenions pas à le sauver. La maladie a été encore plus vive qu'ici, dans cette direction-là... Il paraît aussi que de l'autre côté de la rivière, et surtout dans le petit hameau d'Erlon du Gué, tout proche de l'eau, il y a depuis deux jours une terrible recrudescence de fièvre. Ces pauvres gens, là-bas, n'ont pas toutes les ressources que nous avons; ils sont bien plus à plaindre que nous.

— Mais, dit Éliane vivement, puisque voici un mieux décidé qui se produit ici, ne pourrions-nous pas leur expédier au moins quelques-unes de nos provisions.

— J'allais vous le proposer. Mais il faut nous entendre, pour cela, avec M. le régisseur. J'ai entendu dire, au reste, que le petit château d'Erlon du Gué était habité et même que, là aussi, il y avait plusieurs malades.

— Habité?... Erlon du Gué habité? dit Éliane avec surprise et une émotion involontaire, par qui?... »

Ce petit castel, qu'elle n'avait jamais vu que de loin, était si particulièrement associé pour elle au souvenir de son cousin, qu'à son seul nom elle se sentait battre le cœur.

« Par qui? dit la sœur, c'est précisément ce que personne n'a pu me dire positivement. Quelques-uns croient que ce sont des étrangers qui l'ont loué pour la saison. Voici du reste M. le régisseur, qui nous dira ce qui en est. »

Mais Thenin, quoiqu'il fût d'ordinaire très enclin à s'étendre sur tous les sujets de conversation, lorsque la sœur l'interrogea sur les

habitants du petit château, répondit brièvement que c'étaient des *personnes* à qui M. le marquis l'avait prêté pour deux mois, puis il changea brusquement de discours, et il fut impossible de le ramener au sujet qu'il semblait décidé à éviter.

Éliane n'avait pas dit une parole. Elle acheva et ferma sa lettre sans parler. Elle était émue sans savoir pourquoi, et ce qu'elle aurait voulu savoir, elle n'osait pas le demander.

« Puisque vous voilà prête, dit-elle, en voyant Mlle Sylvestre fermer à clef l'armoire qui contenait les vêtements et le linge dont le soin lui était confié, partons tout de suite; le temps s'obscurcit. C'est à peine si nous arriverons au château avant la pluie. »

Elle attacha son manteau, et mit son petit chapeau de feutre. Arrivée à la porte, elle s'arrêta et elle dit :

« Si vous le voulez, sœur Séraphine, j'irai jusqu'au petit village du Gué m'informer de ce qui s'y passe.

— Impossible, mademoiselle, s'écria le régisseur, il faut près de quatre heures à pied par le pont, il en faut plus de deux en voiture.

— Eh bien, monsieur Thenin, vous me prêteriez bien peut-être la vôtre pour faire cette course? »

Et comme Thenin ne répondait pas, elle poursuivit :

« Ou bien j'irai sur l'un des deux chevaux qui sont ici; je montais indifféremment l'un ou l'autre l'année dernière. Le petit Thomas m'accompagnerait. J'irais, j'en suis sûre, et je reviendrais ainsi en moins de trois heures. »

Raynald, en effet, lorsque tous ses chevaux avaient été vendus après son départ, avait donné expressément l'ordre de conserver dans l'écurie *Chamyl* et *Roxane*.

« C'est certain, mademoiselle Éliane, dit Thenin, qu'à cheval vous le pourriez, et en passant par le gué bien plus vite encore. Mais je vous supplie de n'en rien faire. Ne le permettez pas, mademoiselle Sylvestre. La maladie est beaucoup plus forte de ce côté-là de la rivière que de celui-ci; de grâce, n'y songez pas! »

L'agitation du pauvre régisseur, entre son respect pour Éliane et son désir d'empêcher

l'exécution de son dessein, n'échappa pas à celle-ci.

« C'est bien, Thenin, pour aujourd'hui je n'y pense plus, mais demain matin venez au château, nous en reparlerons. »

Elle sortit, suivie de Mlle Sylvestre. Le jour commençait à baisser, il tombait déjà quelques gouttes de pluie et le vent s'élevait de manière à faire présager une tempête.

« C'eût été une belle idée, en vérité, Éliane, dit la vieille demoiselle, de vous en aller ainsi à plus de quatre lieues d'ici, par le temps qui s'annonce. Mais je ne l'aurais pas souffert, poursuivit-elle avec aplomb, comme si elle se fût sentie revêtue de toute l'autorité nécessaire pour se faire obéir par Éliane en toutes circonstances.

— Je n'y pense pas pour aujourd'hui, demain nous verrons, » dit brièvement Éliane en pressant le pas.

Elle était troublée, agitée comme par une sorte de pressentiment qu'elle ne pouvait définir. Elles marchaient vite, en silence, lorsqu'en approchant du château, elles entendirent de

loin, dans la grande avenue, le pas d'un cheval au grand trot, et lorsque, par l'allée qu'elles suivaient elles arrivèrent quelques minutes après au perron du château, leur surprise fut grande en apercevant celui qui venait d'y mettre pied à terre.

« Armand !

— Monsieur de Malseigne ! »

L'heure inusitée et l'altération des traits de Malseigne suffisaient pour faire comprendre que c'était une affaire grave qui l'amenait ainsi à Erlon.

« Puis-je vous parler seule, Éliane? lui dit-il sur le champ; j'ai quelque chose de pressé à vous dire.

— Mais vous allez dîner ici, j'imagine, s'écria Mlle Sylvestre.

— Je ne crois pas en avoir le temps. »

Et tandis que la vieille fille se récriait, Eliane ouvrait la porte d'un petit salon, où elle se tenait d'habitude avec sa compagne, depuis qu'elles étaient seules ensemble au château. Elle y entra, suivie par Armand ; et, sans proférer une parole, sans faire une question, elle attendit ce qu'il allait lui dire.

Il commença sans préambule.

« Vous savez peut-être, Éliane, que le petit château du Gué est occupé.

— Je viens de l'apprendre.

— Et vous a-t-on dit par qui?

— Non, je l'ignore.

— Je viens vous le dire, Éliane, et vous dire en même temps ce que j'attends de votre courage, de votre générosité, de vous enfin telle que je vous connais.

— Parlez vite, Armand, je vous en prie.

— Écoutez-moi. Celle qui est là, malade, mourante peut-être en ce moment, c'est la jeune marquise de Liminges... la femme de Raynald! »

Éliane pâlit excessivement, ses grands yeux se dilatèrent, et elle s'appuya contre la table sans pouvoir répondre.

Malseigne fut effrayé.

« Éliane, dit-il, au nom du ciel, pardonnez-moi si j'ai trop présumé de vos forces. J'ai cru, oui, je l'avoue, j'ai cru qu'il n'était rien au monde qu'on ne pût attendre de vous. C'est ma seule excuse.

— Vous n'en avez pas besoin. Vous avez bien fait, Armand; me voilà remise; j'ai été saisie et surprise, voilà tout... et cependant, murmura-t-elle, il me semble que je l'avais deviné. »

Elle passa sa main sur son front, repoussa ses cheveux en arrière et regarda Malseigne.

C'était bien cette expression douce et ferme, mélange de pureté et de force, qui peignait si bien son âme et rendait ses yeux les plus beaux qu'il y eût au monde. Armand détourna les siens et oublia un moment ce qu'il voulait dire.

« Parlez vite, maintenant, dit-elle, car je comprends que le temps presse; parlez, dites-moi tout. »

Armand reprit vite l'empire absolu qu'il savait exercer sur lui-même. Alors, rapidement, clairement, en aussi peu de paroles que possible, il apprit à Éliane le retour de son cousin en France, son nouveau départ et, pendant son absence momentanée, le séjour de sa femme au petit château du Gué, où, selon sa promesse à son ami, il venait lui-même la voir chaque semaine.

Pendant quelque temps tout s'était bien passé; elle aimait ce lieu, où tout était nouveau pour

elle, et la sombre tristesse où elle était tombée après la mort de son enfant commençait à se dissiper, lorsque, huit jours auparavant, elle avait été atteinte par l'épidémie. Toutefois, grâce aux soins du médecin et à ceux d'une sœur de Bon-Secours, appelée en toute hâte de Paris, la maladie ne semblait pas s'aggraver. Mais sa vieille nourrice, qui ne la quittait pas un instant, frappée elle-même par la contagion, y avait succombé la nuit précédente. Cet événement, qu'on n'avait pu cacher à la jeune malade, avait amené une rechute qui renouvelait leurs inquiétudes pour le présent et l'avenir. L'excellente sœur, dont le talent d'observation s'exerçait sur l'âme comme sur le corps, déclara à Malseigne que la seule chose efficace en ce moment ce serait la présence, auprès de la pauvre malade, d'une femme dévouée autant que celle qui venait de mourir, mais jeune et capable de l'intéresser et de la distraire.

» Alors, poursuivit Armand, une idée étrange, une idée qui ressemblait à une chimère, à une folie, me traversa l'esprit. Je venais d'apprendre votre arrivée à Erlon. Thenin, tout

dévoué, vous le savez, à Raynald, et qui seul ici est dans notre confidence, m'avait parlé de vous hier, de votre courage, de votre empire sur les malades, des miracles opérés par votre présence... »

Éliane l'interrompit en se levant résolument.

« C'est bien, j'ai compris, Armand, ne m'en dites pas davantage maintenant, car évidemment le temps presse. Si vous le lui ordonnez, Thenin nous prêtera bien sa voiture, n'est-ce pas? Ou plutôt... combien de temps avez-vous mis pour venir ici à cheval?

— Moins de trois quarts d'heure.. parce que j'ai traversé le gué.

— Et pourquoi n'en ferais-je pas autant? En voiture, il faut près de trois heures. C'est dit. »

Elle sonna et donna l'ordre de faire seller *Chamyl.*

Maintenant, il me faut un quart d'heure pour aller annoncer à Mlle Sylvestre que je vais lui désobéir et pour me préparer ensuite à vous suivre.»

Ce que fut la surprise, je pourrais dire l'épouvante de la pauvre Sylvestre, en entendant

Éliane formuler son projet, avèc une rapidité et une décision qui ajouta à la confusion de son esprit, on peut se le figurer; elle ne put d'abord que répéter :

« Vous, vous, Éliane, vous en aller trouver cette... »

Éliane l'interrompit :

« Je vais aller trouver la marquise de Liminges, qui est dangereusement malade au château du Gué, cela est fort simple, il me semble. »

Cette réponse suffoqua Mlle Sylvestre et la fit fondre en larmes.

« Non, jamais, jamais, Éliane, je ne me serais attendue à vous entendre nommer ainsi...

— La femme de mon cousin Raynald?... Mais, en vérité, quel autre nom puis-je lui donner? »

Elle parlait d'une voix brève et décidée qui n'était pas tout à fait naturelle. Aussi cette réponse fut-elle loin de calmer la pauvre vieille fille, qui se tordait les mains en répétant :

« Que dira ma chère maîtresse?... Que lui répondrai-je! Comment ai-je pu consentir à accompagner une personne capable de pa-

reilles folies!... Ah! pourquoi suis-je venue! »

Et mille exclamations du même genre qui firent sourire Éliane et lui rendirent tout son sang-froid, d'autant mieux qu'une nouvelle idée lui était venue pour laquelle il fallait maintenant obtenir le concours personnel de sa vieille amie. »

Elle s'assit près d'elle, et après l'avoir bien embrassée, elle se mit à lui expliquer tranquillement qu'il s'agissait d'une malade, peut-être d'une mourante... Elle fit appel à son cœur excellent, à sa charité, à son attachement même pour le nom qu'il était impossible de refuser à celle qu'elle allait trouver, enfin elle parvint à se faire écouter, et ce fut même avec beaucoup d'attention dès que Mlle Sylvestre eut compris qu'elle avait elle-même un autre rôle à jouer que celui de spectatrice inerte de ce qu'elle ne pouvait empêcher.

En effet, lorsque les pensées d'Éliane étaient devenues un peu moins troublées, elle avait compris qu'il valait mieux pour elle-même que Mlle Sylvestre l'accompagnât ou, du moins, la rejoignît au petit château d'Erlon-du-Gué, d'où il était évident qu'elle ne pourrait pas revenir

ce soir-là, et peut-être même pas le lendemain. De son côté, Mlle Sylvestre, convaincue de l'impossibilité de faire renoncer Éliane à sa détermination, comprit qu'il fallait, bon gré mal gré, y souscrire, et mit alors tout son bon sens à la seconder de son mieux. Bref, il fut décidé que, tandis qu'Éliane se rendrait, avec Malseigne, à cheval au petit château, en passant par le plus court chemin, Mlle Sylvestre la suivrait le plus tôt possible, dans la voiture de Thenin, et lui apporterait les vêtements dont elle aurait besoin.

« Une fois là, chère mademoiselle, nous verrons ensemble ce qu'il y aura de mieux à faire. Ici, tout va beaucoup mieux; au village, personne ne s'étonnera de notre absence, quand on saura qu'il y a des malades de l'autre côté de la rivière. Thenin, qui obéit en tout à Armand, ne dira rien de plus. »

Tout en parlant, la jeune fille attachait son amazone, car cet entretien s'achevait dans sa chambre, tandis que Mlle Sylvestre déployait ses aptitudes pratiques, en lui faisant passer par-dessus son habit de cheval un petit vête-

ment destiné à la garantir de la pluie et muni de poches, où la prudente demoiselle plaça deux flacons, l'un rempli de vinaigre, l'autre d'eau-de-vie. C'étaient là deux préservatifs qu'elle obligeait toujours la jeune fille à emporter avec elle, pour son usage ou celui des autres, lorsqu'elle allait se rendre dans une maison où régnait l'épidémie.

Tout cela n'avait pas duré vingt-cinq minutes. Les chevaux étaient prêts, et Éliane avait déjà rejoint Armand dans le vestibule, lorsque Mlle Sylvestre exigea qu'avant de partir, ils prissent le temps de faire un léger repas; et Malseigne, sachant à quelles fatigues et à quelles émotions il allait exposer sa compagne, fut ici d'accord avec elle.

Toutefois, une heure à peine s'était écoulée depuis l'arrivée d'Armand au château, lorsqu'il se retrouva à cheval à côté d'Éliane, galopant avec elle dans la direction d'Erlon-du-Gué. Ils allaient vite et trop absorbés tous les deux peut-être par les pensées que devait leur suggérer la situation extraordinaire dans laquelle ils se trouvaient, pour faire grande attention à

la pluie qui n'avait pas cessé de tomber depuis une heure, et dont ils étaient à peu près garantis par les grands arbres de la longue avenue. Mais dès qu'ils eurent dépassé la grille qui fermait le parc de ce côté et qu'ils se trouvèrent tout d'un coup sur la route découverte qui conduisait à la rivière, ils s'aperçurent que le vent était violent, que la pluie devenait torrentielle, et qu'ils allaient avoir enfin à lutter contre une véritable tempête.

Ils arrêtèrent un moment leurs chevaux.

« Si ce temps continue, dit Armand, dans moins d'une demi-heure le gué ne sera plus passable.

— Cela est probable, dit Éliane, c'est pourquoi il faut nous hâter. »

Ils poursuivirent leur route en silence, baissant la tête devant la pluie et le vent qui leur coupaient le visage.

Au bout de quelques instants :

« Arrêtez-vous, Éliane, dit Armand, il m'est impossible de vous laisser aller plus loin par un temps pareil. Mais Éliane refusa de ralentir sa course et se borna à répondre :

« Tâchons d'arriver au gué, et pour cela, allons vite. »

Mais aller vite n'était pas facile, l'obscurité se joignait à la tempête. La lune qui se montrait de temps en temps à travers les nuages, ne jetait sur leur chemin qu'une lumière incertaine et insuffisante. Heureusement tous les deux connaissaient bien la route, tous les deux étaient sûrs de leurs montures et tous les deux étaient également habiles à les manier.

Ils arrivèrent enfin au gué. Mais à peine y eurent-ils jeté les yeux, qu'ils s'aperçurent qu'il était trop tard. L'eau montante passait, en bouillonnant, sur les pierres qui marquaient le lieu du passage. Il eût été impossible de s'y aventurer sans être infailliblement entraîné beaucoup plus bas, où il ne se trouvait plus aucun lieu d'abordage pour les chevaux.

Ils gardèrent un instant un silence consterné. De la place où ils étaient, on apercevait les lumières du petit château. Une fois sur l'autre rive, il ne fallait pas un quart d'heure pour y parvenir... Retourner au lieu de cela au grand Erlon, pour y chercher une voiture et prendre

ensuite le plus long, c'était perdre un temps précieux, un temps irréparable peut-être.

Néanmoins, Armand dit bientôt d'un ton décidé :

« Il faut que vous vous en retourniez, Éliane. Je n'aime certainement pas à vous voir rebrousser chemin toute seule, mais il vaut mieux pour vous affronter les ténèbres que la rivière.

— Et vous-même, que comptez-vous faire?

— Je ferai descendre mon cheval dans la rivière un demi-quart de lieue plus haut, et je le dirigerai vers le lieu d'abordage qui est là en face, le seul qu'il y ait sur cette rive-là. Je suis sûr de lui.

— Eh bien, pourquoi n'en ferais-je pas autant? Moi aussi je suis sûre de mon cheval, il suivra le vôtre et passera comme lui. Vous connaissez bien, je pense, le lieu qu'il faut choisir afin de n'être pas entraîné au delà du but?

— Je le connais, oui, dit Armand avec agitation, mais jamais je ne souffrirai que vous courriez ce risque, Éliane. Eussions-nous pu passer le gué, il me semble maintenant que j'ai été fou de vous le proposer; mais plus haut la

rivière est rapide et profonde, et je serais criminel si je vous exposais à un danger réel.

— Il n'y a pas de danger quand on monte un bon cheval. A quinze ans, j'ai passé comme cela une rivière en Écosse, il suffit de ne pas perdre la tête. Soyez sans crainte, Armand, et laissez-moi vous suivre, comme vous le feriez certainement si c'était Thomas, le petit groom, qui montât Chamyl derrière vous. »

Dans une autre occasion, cette comparaison eût peut-être fait sourire Armand, mais en ce moment elle l'irrita.

« Thomas! répéta-t-il avec impatience. En vérité, Éliane, je pense qu'il m'est permis de me soucier de vous plus que de votre groom, et de trembler pour vous autrement que pour lui! Quoi qu'il en soit, suivez mon conseil. Retournez lentement à Erlon. Allez au pas, vous arriverez en sûreté sans courir d'autre danger que celui d'être mouillée par la pluie. Demain, je viendrai vous apporter des nouvelles, et peut-être vous chercher.

— *Peut-être,* dit Éliane, en regardant les lumières du petit château, c'est-à-dire s'il en est

temps encore, s'il n'est pas trop tard, même dans quelques heures... Non, Armand, je refuse de m'en retourner, je reste, je veux vous suivre, j'y suis décidée. »

Armand maîtrisa le mieux qu'il put les pensées contradictoires qui s'agitaient en lui et chercha à réfléchir. Il était certain que, dans leurs longues courses à Crecy et à Erlon, il avait souvent vu faire à Éliane des choses presque aussi difficiles; il connaissait son sang-froid, son courage, l'étonnante fermeté de sa main. Dans les mêmes conditions, il n'eût point été effrayé de laisser une autre femme tenter l'aventure. Pourquoi? parce que c'était *elle,* le faisait-elle ainsi frémir?... hélas! pourquoi?... Mais à quoi cela servait-il de trembler à ce point pour elle, puisqu'il savait qu'elle était parfois capable de vouloir avec une énergie indomptable, et qu'en ce moment, il s'aperçut bien que c'était une volonté de cette sorte qu'elle venait d'exprimer.

Il prit donc son parti, ne fit pas une réflexion de plus, et songea alors seulement à agir.

« Promettez-moi, dit-il avec décision, que

vous ferez exactement ce que je vous dirai.

— Je vous le promets. »

Tout en parlant, Armand tirait de sa poche une petite lanterne dont il se servait pour lire en voiture et l'alluma, puis l'assujettit à la hauteur de son épaule au moyen d'une courroie qu'il passa en bandoulière.

« Suivez-moi maintenant, le plus près que vous le pourrez; tenez les yeux attachés sur cette lumière et dirigez votre cheval en conséquence.

— Très bien, je comprends. »

Ils se remirent en marche et suivirent en silence le chemin qui bordait la rive, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au lieu où ils devaient le quitter pour faire entrer leurs chevaux dans la rivière.

« Nous y sommes, dit Armand, êtes-vous prête?

— Oui.

— Avez-vous dégagé votre pied de l'étrier?

— Oui, Armand, soyez tranquille. »

Éliane avait en effet pris cette précaution, ainsi que celle de relever le plus possible les

longs plis de sa robe. Maintenant, elle se raffermit sur sa selle, rassembla ses rênes, puis flattant Chamyl de la voix et de la main, elle lui rendit sa liberté et elle le fit entrer sans résistance, à la suite d'Armand, dans l'eau sombre de la rivière.

Cette traversée hasardeuse fut un peu plus longue et plus difficile qu'ils ne l'avaient prévu. Pendant sa durée, malgré le bruit de l'eau et celui de la tempête, on aurait pu entendre les battements du cœur d'Armand. De temps à autre, d'une voix rauque, il prononçait le nom d'Éliane pour s'assurer qu'elle était bien là ; elle répondait, et sa voix soutenait le courage de son guide, mais jamais, dans aucun des périls de ses longs voyages, pareille épouvante n'avait glacé son sang. Une sueur froide baignait son front, une pâleur livide couvrait son visage, et lorsqu'enfin son cheval toucha la rive, lorsqu'il put se jeter à terre pour saisir la bride de celui d'Éliane et l'aider à aborder, lorsqu'il la vit elle-même saine et sauve, à peine émue du danger qu'elle venait de courir, alors la réaction qui suivit une si violente tension d'esprit et de cœur

dépassa un instant ses forces ; le calme, l'intrépide Armand fut saisi d'un vertige qui le fit chanceler, et il tomba sur le sol aux pieds de leurs chevaux tremblants et épuisés.

XXVIII

En un clin d'œil Éliane fut à terre et près de lui. Elle versa sur son mouchoir une partie du contenu du flacon de vinaigre dont la prévoyance de Mlle Sylvestre l'avait pourvue et en baigna le front de Malseigne. La lumière qu'il portait s'était éteinte dans sa chute, mais heureusement depuis quelques instants la pluie avait cessé, et les nuages moins épais, chassés par le vent, laissaient maintenant tomber sur la route assez de lumière pour guider la jeune fille.

Malseigne eut bientôt repris ses sens et il fut vite debout.

« Appuyez-vous ici, dit Éliane, contre cet arbre. » Puis, tirant de sa poche le flacon d'eau-de-vie, elle le lui tendit.

Il prit le flacon, en but deux ou trois gorgées et le lui rendit.

« Merci, Eliane. En vérité, voilà qui est curieux, et pareille chose n'eût jamais pu être prévue. C'est moi qui m'évanouis comme une femme, et c'est vous qui venez à mon secours !

— C'est que vous avez eu peur pour moi.

— Oui, j'en conviens... J'ai eu peur.

— Tandis que moi je n'en ai eu aucune. Vous me donniez du courage; la lumière que vous portiez me guidait à merveille et, dès le premier moment, j'ai senti que Chamyl comprenait parfaitement ce qu'il avait à faire et que j'étais en sûreté. Êtes-vous tout à fait remis maintenant?

— Oui, partons vite. »

Il l'aida à se remettre en selle et remonta lui-même à cheval sans rien dire. Ils se remirent en route.

Lorsqu'ils approchaient du petit château, Éliane dit avec un peu d'hésitation :

« Celle que je vais voir, sait-elle qui je suis?

— Non; je ne crois pas que jamais elle ait entendu prononcer votre nom. »

Il y eut un moment de silence. Tous les deux avaient la gorge un peu serrée.

« Comment alors lui expliquera-t-on ma présence?

— Dieu nous guidera. »

Ils ne se dirent plus une parole jusqu'à leur arrivée.

Au plus léger coup de sonnette, la porte s'ouvrit. Personne ne dormait dans la maison; les uns veillaient auprès de la malade, les autres auprès de la pauvre morte, encore étendue sur son lit funèbre.

« Y a-t-il eu du changement pendant mon absence ? dit Armand à voix basse.

— Non. Elle a été un peu agitée seulement. Maintenant elle dort. La sœur est auprès d'elle. »

C'était Marcel, le vieux serviteur d'Armand, qui venait de lui répondre. Il était devenu temporairement celui d'Ersilia, et jouait dans la maison le rôle de factotum.

« Je vais vous conduire à votre chambre, dit Armand bas, à sa compagne; vous y trouverez du feu pour sécher vos chaussures et votre robe. Notre aventure nous a fait perdre du temps; nous avons mis plus d'une heure à

venir, en sorte que, heureusement, Mlle Sylvestre sera bientôt ici. »

Il marcha devant elle, une lumière à la main. Elle le suivit sans répliquer. Ils montèrent un petit escalier en bois de chêne, au haut duquel, au premier étage, se trouvait la chambre où Éliane fut introduite.

Malseigne y jeta les yeux. Il vit qu'un bon feu flambait dans la cheminée et que deux bougies brûlaient dans les chandeliers posés sur la table; il allait se retirer, lorsqu'il fut saisi d'une terreur soudaine en remarquant la pâleur extrême d'Éliane, que ses cheveux en désordre et mouillés par la pluie rendaient plus frappante encore.

« Éliane, dit-il avec agitation, en se rapprochant d'elle, êtes-vous sûre de n'avoir pas abusé de vos forces? aurai-je à regretter toute ma vie la folie qui m'a poussé à vous amener ici? Oh! que Dieu m'épargne un pareil remords!

— Ne craignez rien pour moi, dit Éliane, je ne suis pas même fatiguée; dites-moi ce que je dois faire. »

Malseigne reprit avec plus de calme :

« Attendez-moi ici ; je viendrai vous chercher tout à l'heure. Je ne veux, en effet, ni douter de votre courage ni perdre le mien. »

Il sortit, et Éliane, restée seule, regarda autour d'elle. La chambre où elle était semblait appartenir à une autre époque ; depuis le petit lit de bois sculpté, jusqu'aux tentures des rideaux, depuis les tableaux suspendus aux panneaux, jusqu'aux ornements placés sur la cheminée, sur le bureau et sur la vieille commode ; tout était ancien, curieux, soigné, d'un goût recherché et pourtant sérieux.

C'était bien ainsi qu'elle s'était figuré le petit château du Gué, c'était bien ainsi qu'il lui avait été dépeint. Toutefois les objets extérieurs ne la frappaient que confusément. Malgré son calme apparent, elle se sentait étrangement émue, et dans ce moment, le premier où elle eu le temps de réfléchir depuis l'apparition de Malseigne à Erlon, deux heures auparavant, elle considéra dans toute son étendue la singularité de sa situation.

... Elle y était donc enfin sans *lui* dans ce lieu où il avait dû la conduire !... Et pourquoi y

était-elle venue?... et comment serait-elle accueillie, après tout, par celle qu'elle venait ainsi trouver si hardiment?... Cette démarche était-elle utile?... était elle-sage?... Lui serait-elle pardonnée par la mère de Raynald?... Qu'en dirait-il lui-même s'il l'apprenait jamais?... Avait-elle manqué de réserve, de prudence?... Malseigne, cette fois, s'était-il trompé?... Le temps passait, et il ne revenait pas... Ce silence si long et si profond signifiait-il qu'ils étaient arrivés trop tard?...

Enfin la porte s'ouvrit. Éliane se leva vivement; mais ce n'était que Marcel. Il venait placer sur la table un plateau sur lequel se trouvaient du thé, des biscuits, du vin, ainsi que quelques aliments plus solides, et malgré un signe négatif d'Éliane qui indiquait la superfluité de ces apprêts, il ne voulut point les remporter.

« Non, non, mademoiselle. Croyez-moi prenez des forces.

— J'en aurai le temps plus tard. Maintenant dites-moi seulement si vous savez comment va la malade.

— Je ne le sais pas, ni personne, mademoiselle, on ne le saura que le vingt-et-unième jour, et nous ne sommes qu'au dix-neuvième. La pauvre petite dame allait mieux, mais elle a eu tant de chagrin! Elle aimait tant sa nourrice, et pleurer, pleurer comme elle l'a fait toute la journée, cela l'a fait empirer... »

Éliane écoutait avec intérêt et eût volontiers prolongé son entretien avec Marcel, mais elle en fut distraite par le bruit d'une voiture qui annonçait l'arrivée de Mlle Sylvestre.

A dire vrai cependant dans l'état d'attente nerveuse où était Éliane, et avec le sentiment étrange que lui faisait éprouver le lieu où elle se trouvait, ce fut avec un plaisir sensible qu'elle vit apparaître sa vieille amie, d'autant mieux que l'heure des récriminations étant passée, celle-ci ne songeait plus qu'à faciliter la tâche singulière que s'était donnée sa jeune compagne.

Tout en déployant sur-le-champ son activité pratique, Mlle Sylvestre était toutefois dans un état de surexcitation qu'elle ne pouvait maîtriser, en songeant qu'elle, Rosalie Sylvestre, se trouvait en ce moment sous le même toit que

celle qui avait ensorcelé son Raynald, et, qui était pour elle depuis si longtemps l'objet d'une aversion profonde, aussi bien que d'un mystérieux effroi.

« Enfin, heureusement, dit-elle, après avoir examiné la chambre contiguë à celle d'Éliane qui lui était destinée, je suis là près de vous, Éliane, cela doit vous tranquilliser... vous avez, en tout cas, fort bien fait de ne pas venir ici sans moi... Quelle pluie, bon Dieu!... quel temps épouvantable! Mais, ma pauvre enfant, poursuivit-elle, en aidant Éliane à changer son amazone pour un autre costume, dans quel état sont vos chaussures!... et votre jupe!... on dirait en vérité que c'est à pied que vous avez traversé la rivière... mettez vite ces bas, ces souliers, et puis laissez-moi relever vos tresses qui sont toutes trempées aussi... et maintenant passez-moi ceci. »

Éliane mit sans résistance la robe de chambre de laine blanche qui lui était offerte, et qui se serrait autour de sa taille, avec un ruban bleu; puis cette toilette terminée, elle s'assit sans rien dire, agitée et distraite.

« A présent, dit Mlle Sylvestre, en prenant un biscuit sur le plateau et emplissant un verre de vin de Malaga, mangez ce biscuit et avalez un verre de vin. Je ne vous laisserai pas approcher, sans cela, une malade atteinte de la contagion. »

Éliane porta machinalement le verre à ses lèvres. Elle obéissait passivement, pensant à autre chose.

« Et à présent, ma petite, dit Mlle Sylvestre de cet air solennel qu'elle aimait à prendre, surtout lorsqu'il lui semblait que son autorité avait été méconnue ; à présent, Éliane, je vous recommande la plus grande circonspection dans vos paroles. Il vous plaît d'accomplir un acte de charité. Soit. Mais il ne faut jamais oublier que ces personnes-là...

— Quelles personnes? dit Éliane d'une voix brève.

— Je parle, en général, des actrices, des chanteuses, des...

— Mademoiselle Sylvestre, je vous l'ai dit cent fois, il ne s'agit ici ni de chanteuse, ni d'actrice, ni de rien de semblable... La marquise de Liminges a été aussi bien élevée que vous-

même, et je vous supplie de ne plus jamais... »

Elle parlait encore avec une vivacité qui jurait un peu avec la tranquillité forcée de son maintien, lorsque, après avoir frappé un léger coup à la porte, Malseigne parut, et sans entrer dans la chambre, il fit signe à Éliane de venir. Elle se leva sur-le-champ et le suivit.

La chambre, où la pauvre Ersilia dormait encore d'un sommeil lourd et fiévreux, était située au rez-de-chaussée. Pour y parvenir, on traversait un assez grand salon éclairé en ce moment par une seule lampe : ce fut dans ce salon que Malseigne et Éliane trouvèrent la sœur Saint-Irénée, qui avait quitté un instant le chevet de la malade pour venir à leur rencontre.

Les grands yeux clairs de la sœur jetèrent sur l'auxiliaire qu'on lui amenait un regard doux, sérieux et pénétrant, et après ce rapide examen, elle dit à Malseigne, ces seuls mots : « Je vous remercie. » Puis s'adressant à Éliane :

« Vous avez déjà approché plus d'un malade atteint de cette fièvre, n'est-il pas vrai, ma chère demoiselle?

— Oh ! oui, un grand nombre.

— Il n'est donc pas nécessaire de vous dire ce que vous aurez à faire?

— Quand je suis seule, j'agis de mon mieux, mais puisque vous êtes ici, ma sœur, je n'ai qu'à vous obéir exactement, et pour cela vous pouvez compter sur moi. »

Un de ces sourires particuliers, qui sont le reflet d'une joie permanente et qu'on n'aperçoit que sur certains visages, éclaira celui de la sœur Saint-Irénée.

« M. de Malseigne m'avait assurée, dit-elle, que vous étiez calme et brave, je vois qu'il ne m'a pas trompée, vous pouvez m'aider beaucoup. Vous pouvez faire un grand bien à ma pauvre malade. Un bien qui m'eût été impossible. Dieu en soit béni !... Suivez-moi. »

Au moment de passer le seuil de la porte, Éliane se retourna et voyant le regard inquiet d'Armand la suivre avec une sorte d'épouvante, elle revint à lui et lui dit rapidement :

« Ne craignez rien pour moi, Armand, et sachez que vous avez comblé un désir dont la réalisation me semblait impossible. Je vais donc

la voir enfin !... Dieu l'a permis et c'est à vous que je le dois. »

Il était près de minuit lorsque Éliane remonta dans la chambre, où Mlle Sylvestre l'attendait avec une impatience mêlée d'inquiétude. Dès qu'elle la vit reparaître :

« Dieu merci, vous voilà ! s'écria-t-elle. Je commençais à croire que vous alliez y passer toute la nuit... Eh bien, Éliane, parlez maintenant, et dites-moi tout ce qui s'est passé. Comment est-elle ? comment va-t-elle ?... peut-elle guérir ?... va-t-elle mourir ?... »

Éliane s'assit avant de répondre. Elle était pensive, et il était évident qu'elle eût mieux aimé demeurer en silence. Mais, au lieu d'être pâle comme auparavant, son teint s'était coloré et avait pris un éclat temporaire qui, chez elle, provenait toujours d'une vive émotion. A la fin elle dit :

« Elle est belle, elle est jeune et charmante. Elle est très malade encore, mais elle guérira. Je l'ai dit à la sœur. Elle le croit maintenant, comme moi. »

Quiconque eût plongé en ce moment dans le cœur innocent de Mlle Sylvestre eût été surpris des effets que peut produire la passion même la plus honnête et la plus désintéressée. Peut-être eût-elle frémi elle-même, elle qui n'eût pas volontairement tué une mouche, si elle eût clairement reconnu que ce qu'en ce moment elle espérait apprendre, c'était qu'Ersilia était haïssable et que sa mort était certaine : oui, très positivement *sa mort*, qui ne lui paraissait qu'une juste expiation de l'influence néfaste qu'elle avait exercée!...

Mlle Sylvestre ne témoigna point toutefois son inavouable mécompte, mais, en dépit de l'heure avancée, elle aurait bien voulu satisfaire l'ardente curiosité qu'elle éprouvait d'en savoir davantage. Malheureusement Éliane ne semblait point être d'humeur communicative.

Elle était là, dans son fauteuil, immobile, silencieuse et si absorbée, que sa compagne n'osa pas l'interrompre, et, au bout de quelques instants, elle se borna à lui dire :

« Voyons, Éliane, ne perdez plus de temps maintenant, vous devez être excédée de fatigue,

je veux que vous vous couchiez sur-le-champ. »

Éliane sortit de sa rêverie, et se leva vivement :

« Vous avez raison, dit-elle. Quoique je n'aie aucun sommeil dans ce moment-ci, je veux pourtant, tout à l'heure, tâcher de dormir; car, demain matin, il faut que je sois prête de bonne heure. Mais auparavant, mademoiselle Sylvestre, je vais aller faire mes prières dans une chambre où je veux vous conduire.

— Moi !...

— Oui, venez, c'est pour vous chercher que je suis remontée ici. »

Elle ouvrit la porte, en faisant signe à sa vieille compagne abasourdie de la suivre, et celle-ci lui obéit sans résistance, tout en colorant à ses propres yeux une condescendance qui lui semblait déplacée, par la pensée, qu'il n'eût pas été convenable de laisser une jeune fille errer toute seule, la nuit dans cette maison suspecte.

Elles descendirent doucement l'escalier. Arrivée dans le vestibule, Éliane se dirigea vers un corridor situé du côté opposé à celui qui conduisait chez la malade. C'était là qu'on lui avait désigné de loin la chambre mortuaire. La porte

en était ouverte, et les cierges allumés dans l'intérieur jetaient au dehors une lumière suffisante pour les éclairer. Elles entrèrent et s'agenouillèrent. La pauvre Assunta, étendue sur son lit, dormait de son dernier sommeil. A côté de la table, sur laquelle était posée un crucifix et deux cierges, une sœur à genoux priait. Un silence plus profond que celui de la nuit régnait en ce lieu, et sur le visage de l'humble paysanne rayonnait cette majesté de la mort qui couronne indistinctement tous les fronts.

Assunta, comme toutes les femmes qui ont beaucoup travaillé et beaucoup souffert, avait semblé de son vivant plus âgée qu'elle ne l'était. Dans ce repos suprême, son visage avait repris une sorte de jeunesse. Ses traits caractérisés et réguliers, ses cheveux épais et à peine grisonnants, ses mains jointes serrant la croix de son chapelet, et sur ses lèvres fermées une sorte de sourire qui semblait exprimer la joie du devoir accompli et le repos du travail achevé; tout dans ce spectacle était religieux, paisible, calmant. Rien n'était funèbre.

Mlle Sylvestre, malgré ses petits défauts et

ses nombreuses préventions, avait l'âme pieuse et simple, ce qui veut dire que tout en ignorant beaucoup de choses que les savants ont en estime, elle avait l'intelligence de celles qui leur sont cachées. Jamais, pendant sa vie, la pauvre Assunta, malgré toute l'ardeur de son dévouement et la volubilité de son langage, n'aurait pu plaider la cause de celle qu'elle avait si tendrement chérie, aussi bien qu'elle le faisait en ce moment, dans la muette immobilité de la mort. Mlle Sylvestre comprit ce langage. C'était une femme honnête, pieuse et pure, qu'elle voyait là étendue devant elle, et celle qui avait été nourrie de son lait ne méritait peut-être pas le mépris qu'elle lui avait prodigué...

Ce raisonnement ne se formula pas, sans doute, tout à fait clairement dans son esprit, mais il s'y opéra comme malgré elle un grand changement. Un sentiment d'attendrissement qu'elle n'avait jamais éprouvé se glissa dans son cœur, et une prière fervente lui vint aux lèvres, non seulement pour la pauvre morte, mais aussi pour celle dont, tout à l'heure, elle avait sans scrupule désiré la mort.

XXIX

Le lendemain matin, il faisait grand jour lorsque la jeune marquise de Liminges ouvrit les yeux après un sommeil réparateur qui durait depuis minuit. La sœur Saint-Irénée veillait près de son lit et constata avec joie l'amélioration manifestée par le premier regard que la malade jeta autour d'elle. Ce n'était plus, comme la veille, la vague inquiétude du délire ou la vivacité ardente de la fièvre. Ses yeux étaient abattus maintenant, mais ils avaient retrouvé leur expression ordinaire, et lorsque sa garde-malade lui prit la main, elle serra la sienne en retour. Toutefois, au bout d'un moment, son regard redevint errant, puis s'attacha sur un point déterminé avec une sorte de fixité. A la fin, elle dit en se soulevant :

— Ma sœur, je vais mieux, je le sens, et ce n'est pas étonnant. Écoutez-moi. Cette nuit, j'ai vu là, à cette place, un peu plus loin que celle où vous êtes, j'ai vu la Madone !... Elle m'a regardée, et elle vous a parlé — car, vous aussi, vous étiez là, ma sœur ; ne l'avez-vous pas vue et entendue ?..

— Et que m'a-t-elle dit ? demanda la sœur en souriant.

— Elle vous a dit, en me regardant d'un air compatissant : *Elle est bien malade, mais elle guérira.*

— Ce n'était pas une vision, chère dame, et ce n'était pas non plus la sainte Vierge. Quoique bien certainement, c'est elle qui a exaucé mes prières, en envoyant près de vous l'amie que je lui ai tant demandée !

— Une amie ?...

— Oui, qui saura vous aimer et vous soigner comme moi.

— Comme vous, chère sœur !... »

Mais ce faible effort avait épuisé les forces de la malade. Sa tête retomba sur son oreiller, en murmurant : « Elle reviendra donc ! Dieu soit

loué ! » et le silence de l'accablement d'abord, puis celui du sommeil, régna de nouveau dans la chambre.

Une heure après, à son second réveil, celle qu'elle avait cru voir en rêve était assise à son chevet. A la tempête de la veille avait succédé un jour sans nuages, et, par la fenêtre ouverte pour la première fois, une brise chaude et parfumée pénétrait jusqu'au fond de la chambre...

. . . . . .

Mais la jeune malade subit bientôt une influence plus salutaire encore que celle du soleil. La présence d'Éliane agit sur elle d'une façon qui dépassa même les prévisions de la sœur Saint-Irénée. Aux soins que la jeune fille savait donner avec un talent et une adresse incomparables se joignait ce charme souvent dépeint, qui devait agir d'une façon particulièrement puissante sur une nature aussi impressionnable que celle de la jeune Italienne. Aussi, en peu de jours, le mieux devint-il sensible, et, avant la fin de la semaine, elle put être transportée dans la chambre que l'on nommait *le cabinet de*

travail du baron, et qui était à la fois la plus tranquille et la mieux exposée de toutes celles de la maison.

L'événement avait donc justifié la téméraire inspiration de Malseigne, et jamais, en effet, les dons que possédait Éliane ne s'étaient exercés d'une façon plus utile et plus opportune. Au premier chagrin d'Ersilia, qui avait transformé en une morne apathie son inertie naturelle, s'étaient ajoutées la tristesse de l'absence de son mari et l'ennui de l'inaction et de la solitude. Puis était survenue la maladie, aggravée par l'inquiétude pour sa fidèle Assunta et ensuite par la douleur de sa mort, qu'il avait été impossible de lui cacher. Elle manquait de la force physique et encore plus de l'énergie morale nécessaires pour lutter contre toutes ces circonstances réunies. Il lui fallait le secours d'une volonté plus courageuse que la sienne, et en même temps une tendresse patiente et ferme qui sût obtenir d'elle des efforts dont elle était incapable par elle-même. Il lui fallait encore la distraction d'un intérêt nouveau, et tous ces miracles, Malseigne avait osé les attendre

et les réclamer de celle qu'il croyait capable de les opérer.

Pendant ce temps, au « grand Erlon » (comme on disait dans le pays), la contagion avait presque cessé ; mais, pour accomplir complètement la mission dont elle était chargée, Éliane devait y demeurer encore jusqu'à la fin de mai. Il lui fut donc facile de partager maintenant son temps entre les deux châteaux, passant la matinée dans l'un et la fin de toutes ses journées et même parfois la nuit dans l'autre. Elle s'était abstenue, comme de juste, de parler de ce partage dans les lettres qu'elle écrivait deux fois par semaine à sa tante, à laquelle, pour le moment, elle se bornait à dire « qu'il y avait aussi plusieurs malades de l'autre côté de la rivière. » Elle projetait pourtant, à ce sujet, les plus amples explications, et la tâche accomplie par l'ordre de la marquise lui semblait peu de chose en comparaison de celle qu'elle se préparait à elle-même auprès d'elle. Mais elle était incertaine sur l'heure et les moyens qu'elle aurait à choisir, et se fiait à la Providence qui lui avait confié un rôle, si peu naturel, en appa-

rence, pour lui fournir l'occasion aussi bien que le courage de le remplir efficacement jusqu'au bout.

Ersilia était peu curieuse. Tout en comprenant fort bien l'infériorité de sa situation relativement à celle de son mari, ainsi que le déplaisir que la famille de celui-ci avait éprouvé de son mariage, elle en avait surtout conclu qu'il avait plus d'amour pour elle que de crainte de leur déplaire, et comme il s'abstenait d'en parler, elle y pensait fort peu elle-même. Toutefois, lorsqu'à sa première question, après l'apparition d'Éliane auprès d'elle, il lui fut répondu « que c'était une parente de son mari qui habitait dans le voisinage », elle en fut satisfaite parce qu'elle crut y voir la preuve que le ressentiment de la famille de Raynald était apaisé. Hors de là, elle s'en préoccupa peu pour elle-même. Elle ne savait compliquer aucune de ses pensées ou de ses sensations.

Pour le moment, elle était plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Dans la jeunesse, le seul retour à la vie, après une maladie dangereuse, produit une sorte d'eni-

vrement. Sa fidèle Assunta n'était plus là, il est vrai, mais quelle charmante compagne l'avait remplacée ! Quel plaisir nouveau pour elle qu'une amie de son âge, et quelle amie !

Déjà, elles pouvaient faire ensemble quelques pas dans le jardin ; bientôt ce furent des promenades un peu plus longues. « Et puis, quand Rinaldo sera de retour, il m'apprendra à monter à cheval comme vous, *Élianina* (elle avait vite trouvé ce diminutif caressant pour le nom de son amie), et alors nous irons tous les trois ensemble dans ces beaux bois qui sont là-bas. »

C'était ainsi que parlait Ersilia au retour d'une des plus longues promenades qui lui eussent été permises jusque-là. Elle s'était assise maintenant sur un banc pour se reposer, tandis qu'Éliane, la tête baissée, cueillait, sans lui répondre, quelques fleurs qu'elle lui donna au bout d'un moment.

— Merci, comme vous êtes toujours bonne !... Vous vous êtes penchée pour me chercher ces violettes, maintenant vous êtes toute rouge. Voyons, asseyez-vous près de moi. N'est-il pas vrai, poursuivit-elle lorsque Éliane eut pris la

place qu'elle lui désignait, que nous ferons de belles promenades lorsque Rinaldo sera là ? Je veux devenir aussi active et aussi brave que vous. Cela lui fera plaisir ; il disait toujours que je n'avais pas de courage : c'est vrai. Je n'aime pas le danger, je n'aime pas non plus la fatigue ; une *trottata* d'une heure, en calèche, c'était assez pour moi. Alors, lui, il s'en allait tout seul, sur son cheval et bien souvent cela me faisait peur, car on disait qu'il allait par les montagnes et les rochers, dans des sentiers dangereux, impraticables.

Éliane la laissa parler longtemps sans lui répondre, enfin elle lui dit :

« Vous aurez raison d'apprendre à suivre votre mari dès que vous en aurez la force... Ce sera pour vous un grand plaisir, Ersilia.

— Oh ! oui... le vieux Marcel dit qu'il y a ici les plus belles promenades du monde, et que la plus belle de toutes, c'est celle qui conduit au grand Erlon par l'épaisseur de la forêt, la connaissez-vous ?

— Oui... j'ai fait cette promenade une fois, il y a longtemps.

— Eh bien, nous la ferons ensemble quand Rinaldo sera revenu, promettez-le-moi, Élianina.

— Je ne puis vous le promettre, Ersilia, dit Éliane après un moment de silence, car à la fin de ce mois je dois partir; mais le marquis de Liminges vous y conduira; il connaît la forêt mieux que moi. »

Éliane avait dit ces mots d'une voix très calme et mesurée, mais elle les regretta lorsqu'elle vit les yeux d'Ersilia se remplir de larmes.

« Vous êtes méchante, Éliane, très méchante, de me dire que vous allez partir. Vous ne m'aimez pas comme je vous aime, je le vois bien. »

Éliane l'embrassa, lui demanda pardon, lui promit de ne pas la quitter; elle agit enfin avec elle comme on le fait avec les enfants. La convalescence est, en effet, parfois une enfance temporaire. Celle d'Ersilia avait ce caractère. Sa faiblesse était extrême. Éliane se reprocha de l'avoir oublié.

Elle la ramena dans le cabinet de travail et la replaça doucement sur un canapé, puis,

cherchant toujours à l'apaiser et à la distraire, elle ouvrit un livre et lui en lut tout haut quelques pages si bien choisies, qu'Ersilia finit par y donner son attention tout entière. Ses grands yeux attachés sur la physionomie mobile d'Éliane, ses oreilles caressées par le son harmonieux de sa voix, elle écoutait sans effort, elle comprenait sans peine et elle fut tout étonnée, lorsqu'Éliane ferma le livre, de découvrir que cette lecture avait duré près d'une heure.

« Que vous lisez bien ! s'écria-t-elle, et comme j'apprendrais sans peine, si vous pouviez vous en charger !

— Apprenez, lisez vous-même, Ersilia, vous le pourriez si bien, si vous le vouliez.

— Vous croyez, Éliane? Autrefois, oui, peut-être; j'avais de l'esprit, mais depuis longtemps je n'en ai plus... de celui-là du moins. Mon pauvre père en a tant gémi !... Il fallait donc que ce fût bien vrai. En effet, jamais, lui que j'aimais tant, je ne parvenais à le satisfaire. J'ai pourtant souvent essayé. Une fois, je me souviens que je m'étais appliquée, vraiment de mon

mieux, à bien faire une tâche qu'il m'avait donnée ; mais la nuit vint avant qu'elle fût achevée, et j'étais tombée par terre épuisée de sommeil et de fatigue lorsque mon père rentra dans la chambre.

— Pauvre Ersilia! la tâche était peut-être trop longue, ou bien elle ne vous avait pas été bien expliquée.

— Peut-être. Mon père était pourtant si savant!

— Trop sans doute, tandis que moi, je ne le suis guère plus que vous... C'est pour cela que vous me comprenez.

— Vous croyez que c'est pour cela? dit simplement Ersilia. Il est certain, en tous cas, que si vous voulez me donner ce livre, je relirai maintenant avec plaisir ce que je viens d'entendre et alors... *je le saurai*. J'apprends sans peine ce que je comprends bien, c'est pour cela que je sais tant de vers par cœur.

— Sans doute. Mais maintenant, Ersilia, vous êtes fatiguée... reposez-vous... demain à votre réveil, le livre sera là, vous relirez ces pages, et ensuite nous les continuerons.

— Oh ! oui, tous les jours, n'est-ce pas? J'apprendrai ce que vous voudrez, et quand Rinaldo reviendra, il me trouvera changée et meilleure. Car, écoutez-moi, Éliane, poursuivit-elle en baissant la voix (ici... plus près de moi...) Rinaldo, vous le savez, était le meilleur élève de mon père... A cause de cela, j'avais peur de ses livres, je pensais qu'il s'apercevrait que je ne les comprenais pas, et que cela le chagrinerait, comme cela avait chagriné mon père. Alors, dès qu'il en ouvrait un devant moi, je m'enfuyais ou bien je me bouchais les oreilles... d'abord, cela le faisait rire. Mais, plus tard, il fronçait les sourcils et sortait de la chambre d'un air triste, en haussant les épaules, et m'appelait un enfant !... »

Tandis qu'Ersilia, appuyée sur l'épaule d'Éliane, lui faisait sa naïve confession, celle-ci, tout en souriant, l'écoutait avec une attention sérieuse.

« Un enfant, répéta-t-elle, en caressant les beaux cheveux noirs coupés pendant la maladie d'Ersilia, et qui bouclaient maintenant autour de sa tête. Ce n'est pas une si grande injure,

Ersilia!... pas plus que si je vous disais en ce moment que vous avez l'air plus jeune encore que vous ne l'êtes. On aime si tendrement un enfant!... »

Une émotion soudaine et grave transforma le visage d'Ersilia :

« A qui le dites-vous? dit-elle d'une voix tremblante... Oh! oui, certes, on aime un enfant... on peut l'aimer, je le sais bien, jusqu'à mourir de sa mort!... Cela est vrai, oui, Éliane... mais... mais, continua-t-elle en secouant la tête, ce n'est pas là la manière dont on doit être aimée de son mari. Depuis que je vous connais, je comprends cela clairement!... Non, ce n'est pas comme cela!... je comprends si bien maintenant ce qui me manque, poursuivit-elle d'un air rêveur. »

Puis changeant de ton, elle dit tout d'un coup :

« Tenez, Elianina, si je pouvais vous ressembler, vous ressembler en tout, notre vie serait transformée. Rinaldo m'aimerait comme il ne m'a jamais aimée, et nous serions heureux comme jamais, jusqu'à présent, nous ne l'avons

été. Ne voulez-vous pas nous aider à le devenir?... »

Éliane posa ses lèvres sur son front, et elle lui dit gravement et tendrement :

« C'est tout ce que je désire, Ersilia. »

XXX

Après ce jour, les progrès d'Ersilia, à tous les égards, furent rapides. A mesure que l'ennui s'évanouissait sous l'influence de l'activité qu'Éliane avait su lui communiquer, ses yeux reprenaient leur éclat, sa démarche devenait moins languissante, et on eût pu croire sa guérison complète, si de soudains accès de fatigue, ainsi qu'une surexcitation nerveuse, provoquée par le moindre incident, n'eussent trahi en elle un reste de faiblesse maladive, pour laquelle il n'était d'autre remède que celui du temps. C'était là l'avis du médecin, qui déclarait, en attendant, son régime actuel le meilleur, et recommandait seulement d'éviter le plus possible ce qui pourrait causer à la convalescente le moindre chagrin ou une émotion quelconque, vive ou pénible.

Malgré cette recommandation, il fallut pour-

tant bien qu'Éliane abordât un jour, de nouveau, le sujet de leur séparation. Le mois de mai s'écoulait. Elle n'avait plus qu'une semaine à passer à Erlon, et un jour où Ersilia lui semblait moins faible et moins fatiguée qu'à l'ordinaire, elle hasarda quelques paroles sur ce sujet. Mais à peine eut-elle prononcé le mot de *départ*, qu'elle vit le visage de la jeune Italienne se contracter et sa pâleur ordinaire s'accentuer davantage. Elle lui dit d'une voix émue :

« Partir !... vous!... j'ai cru que vous n'y pensiez plus, Éliane. *Je ne veux pas* que vous partiez, entendez-vous? Rien que d'y penser, cela me fait mal, je vous le jure... tenez, voyez. » Elle lui prit la main, et lui fit sentir les battements de son cœur, beaucoup trop rapides en effet dans ce moment.

Éliane fut à la fois effrayée et embarrassée. Non seulement il ne lui était plus possible d'ajourner son départ dont sa tante avait fixé le jour et l'heure, mais Raynald annonçait son retour pour les premiers jours de la semaine suivante, et elle était aussi déterminée à partir avant son arrivée qu'Ersilia semblait l'être à ce

qu'elle l'attendît. Lorsqu'en dernier lieu, elle lui avait parlé sur ce ton, Éliane s'était bornée à la laisser dire en silence, ne voulant plus entamer de discussion à ce sujet, et se réservant de lui anonncer définitivement son départ lorsqu'il ne pourrait plus être retardé et que les ménagements tant recommandés ne sembleraient plus être si nécessaires, mais l'incident qui venait de se passer n'indiquait pas qu'on en fût là encore, et lui causa une perplexité sérieuse. Elle avait, il est vrai, encore huit jours devant elle, mais ce temps était court pour trouver le moyen de quitter Ersilia sans lui causer un chagrin qui annulerait tout le bien que lui avait fait sa présence.

Ersilia, bien qu'apaisée momentanément par le silence d'Éliane, et se flattant encore une fois de l'avoir convaincue, demeura toute l'après-midi inquiète et nerveuse. Après avoir essayé diverses manières de la calmer et de la distraire, Éliane ouvrit enfin un piano, placé dans l'embrasure de l'une des fenêtres, et joua doucement un air qu'Ersilia avait écouté la veille avec plaisir.

Il y avait fort peu de jours que, pour la première fois, on lui avait accordé la permission d'entendre de la musique, et elle n'avait pas encore tenté d'en faire elle-même. Après avoir écouté pendant quelque temps en silence, sans quitter la causeuse sur laquelle elle était étendue, Ersilia dit tout d'un coup :

« Est-ce que vous ne savez pas chanter, Éliane?...

— Non, je ne sais pas chanter, » répondit-elle. Et presque sur-le-champ elle se leva et quitta le piano.

« C'est étonnant, poursuivit Ersilia, avec le son de voix que vous avez. N'avez-vous jamais essayé?

— Non, jamais. C'est-à-dire, si fait, un peu, il y a bien longtemps; mais, se hâta-t-elle d'ajouter, c'est vous, Ersilia, que je voudrais bien entendre. Vous, dont la voix est, dit-on, si admirable!

— Oui, dit Ersilia, en quittant un peu l'attitude nonchalante qu'elle avait gardée jusque-là. Oui, elle était belle, ma voix, et je chantais bien... mais depuis... depuis... »

Elle chercha à se rappeler le temps écoulé, mais sa mémoire lui fit défaut.

« Ah! mon Dieu, dit-elle en passant avec agitation sa main sur son front, voilà encore une fois que je ne puis plus compter les mois qui se sont écoulés depuis que ma Bianca... »

Elle n'acheva pas et se couvrit le visage. Cette défaillance partielle de la mémoire, symptôme fréquent après une maladie telle que celle dont elle relevait, était d'autant plus frappante chez elle, que sur beaucoup de sujets ses souvenirs étaient, au contraire, étrangement vifs et exacts. Ce défaut d'équilibre l'effrayait elle-même et inquiétait souvent les autres.

Éliane, après l'avoir regardée un instant, se rapprocha et, s'asseyant auprès d'elle, elle lui dit avec calme :

« Il y a plus de six mois, Ersilia... Il n'est pas étonnant qu'après une si grave maladie, vous ayez encore quelque peine à mesurer la durée du temps. Mais, poursuivit-elle en cherchant à donner un cours nouveau à ses pensées, ne croyez-vous pas que, maintenant, vous pourriez un peu essayer votre voix?... Si cela vous

fatigue, vous vous arrêterez... Songez combien, à son retour, votre mari sera heureux de l'entendre et de la retrouver aussi belle qu'autrefois... »

Éliane n'aurait pas pu imaginer une plus salutaire diversion. Ersilia releva la tête en souriant.

« Vous avez raison, dit-elle vivement, cela lui fera plaisir, et, moi, je crois que cela me fera du bien... Mes forces sont bien assez revenues pour cela. Nous allons voir si j'ai encore de la voix. »

Tandis qu'elle parlait, elle prenait devant le clavier la place qu'Éliane venait de quitter, tandis que celle-ci demeurait debout, appuyée contre le piano, en face d'elle.

Le lecteur sait déjà quelle était cette voix qu'Éliane allait entendre. Il sait aussi quel effet la musique produisait sur elle. Il serait donc superflu de chercher à dépeindre toutes les émotions qui ébranlèrent son âme en écoutant la jeune Italienne, mais elle subit en même temps la puissance que possède la musique pour évoquer les souvenirs... Bercée par les accents

auxquels elle prêtait l'oreille, tous ceux qu'elle avait si bien su bannir l'envahirent tout d'un coup de nouveau, et la vision du passé reparut devant elle avec une vivacité soudaine et poignante. Tout en écoutant ainsi... regardant au loin les arbres, le ciel pur, la lune naissante, son visage, vivement éclairé par la lueur mourante du jour, prit une expression qui frappa sa compagne et lui causa un mélange d'admiration et de surprise.

La jeune cantatrice était toutefois, en ce moment, comme enivrée elle-même des sons merveilleux de sa propre voix, et sous l'empire de son chant, elle aussi, elle sentait revivre les joies et les peines de sa vie, et la douloureuse extase dans laquelle Éliane semblait plongée ne lui apparaissait qu'une preuve visible de cette sympathie qui est pour les artistes un stimulant si puissant, en même temps qu'une si douce flatterie... Sa voix, d'abord un peu voilée, devenait de plus en plus vibrante et pure, et sa mémoire, tout à l'heure chancelante, était maintenant si sûre, que sans avoir à ouvrir un livre ou à regarder un papier de musique, elle se rappelait sans

peine tout ce qu'elle avait jadis su ou entendu.

Ce fut ainsi que, passant d'un air à un autre, elle se souvint enfin de celui que Raynald avait si brusquement interrompu à Rome, le soir mémorable de leur première rencontre, et que jamais depuis elle n'avait chanté... A peine toutefois l'eût-elle commencé, à peine eut-elle proféré les paroles :

Ah! non credea mirarti

qu'Éliane tressaillit. La jeune Italienne la vit rougir et pâlir, et les mots : « Oh! ne chantez pas cela, de grâce », s'échappèrent de ses lèvres tremblantes, tandis que, par un mouvement involontaire et irréfléchi, elle mettait sa main sur celles d'Ersilia pour l'empêcher de poursuivre...

Ersilia s'arrêta, et elle la regarda un instant, en silence, d'un air stupéfait...

« Elle aussi! » murmura-t-elle.

Puis, d'une voix altérée :

« Éliane, dites-moi pourquoi vous ne voulez pas entendre cet air? »

Éliane, confuse et troublée de ce moment

d'oubli, ou pour mieux dire, de trop vif souvenir, ne songeait déjà plus qu'à s'excuser :

« Pardonnez-moi, Ersilia, je vous en conjure, et surtout ne pensez pas que cet air me déplaise, ou que... mais, mais... »

Tandis qu'elle balbutiait ainsi, Ersilia répéta :

« Dites-moi alors pourquoi vous ne voulez pas l'entendre?

— Oh! seulement, dit Éliane rapidement, parce que cet air..., je ne l'avais entendu qu'une fois dans ma vie... il y a de cela bien longtemps... et que, il me rappelle... il me rappelle... »

— *Quelqu'un que vous aimiez et que vous avez perdu,* n'est-ce pas? » dit Ersilia lentement en attachant sur Éliane ses grands yeux noirs, tandis qu'un souvenir lointain et trop fidèle réveillait dans sa mémoire les paroles qu'elle venait de répéter comme un écho!...

Éliane fut surprise, et d'abord trop interdite pour pouvoir répondre. Rien, toutefois, ne pouvant lui faire deviner l'incident qui se retraçait en ce moment dans la pensée d'Ersilia, elle supposa que le hasard seul l'avait fait dire si

juste, et n'eut plus elle-même d'autre souci que celui de changer de discours. Mais comme Ersilia insistait et répétait sa question, elle répondit :

« Oui, c'est à peu près cela, et j'ai eu un moment de surprise que je regrette. Maintenant, Ersilia, n'y songeons plus, je vous en supplie. Chantez-moi tout ce que vous voudrez, cet air-là comme les autres... Je ne me lasserai jamais de vous écouter... »

En disant ces mots, elle essayait, en souriant, de remettre les mains d'Ersilia sur le clavier; mais celle-ci la repoussa doucement.

« Non, dit-elle, je suis fatiguée, je ne chanterai plus ce soir. »

Elle quitta le piano et reprit sa place sur la causeuse, où elle demeura silencieuse et pensive. Il faisait presque nuit; Éliane ne put discerner ses traits, mais elle s'inquiéta de son immobilité. Était-ce réellement de la fatigue? L'avait-elle blessée, et était-ce du mécontentement? Était-ce seulement un caprice?... Quoi qu'il en fût, elle regretta d'avoir, involontairement, provoqué ce singulier changement d'hu-

meur, et, se souvenant des pensées qui avaient précédé le mouvement irréfléchi auquel elle avait cédé, elle en éprouva une sorte de remords.

La soirée s'acheva plus péniblement que de coutume. Lorsque l'on apportait la lampe, Éliane prenait ordinairement son ouvrage, tandis que sa compagne se reposait ou, parfois, sommeillait près d'elle. Mais, cette fois, la méditation silencieuse d'Ersilia ne ressemblait point au sommeil. Assise sur la causeuse, les mains jointes et posées devant elle, sur ses genoux, les lèvres serrées, les sourcils froncés; sa physionomie et toute son attitude avaient quelque chose d'inaccoutumé et d'inquiétant.

Enfin Éliane se rapprocha d'elle et, avec une douceur qui n'était pas exempte de fermeté, elle lui dit :

« Qu'y a-t-il, Ersilia? Qu'avez-vous? Dites-le-moi, je veux le savoir. »

Elle prit une de ses mains. Ersilia fit un léger mouvement pour la lui retirer, mais Éliane la retint entre les siennes.

« Vos mains sont glacées, Ersilia, et vous

tremblez comme une feuille. Vos nerfs sont ébranlés de l'effort que vous venez de faire, je le vois bien. Je n'aurais jamais dû vous le permettre, encore bien moins vous le demander. »

Ersilia secoua la tête et dit d'une voix sourde :

« Non, non, ce n'est pas cela. »

Mais sa compagne fut persuadée plus que jamais qu'elle ne se trompait pas, lorsque, tout à coup, elle la vit fondre en larmes, et bientôt éclater en sanglots convulsifs.

La nuit suivante, Ersilia fut reprise d'un violent accès de fièvre. Le lendemain, elle ne put se lever, et fut, toute la journée, tantôt agitée, tantôt, comme la veille au soir, sombre et muette. Ce fut à peine si Éliane put échanger quelques paroles avec elle. Cette apparence de rechute, dont (quoique bien loin de soupçonner la vérité) elle se reprochait d'avoir été indirectement la cause, l'inquiéta et l'affligea doublement. Si Ersilia retombait malade, comment la quitter? Et, d'autre part, comment songer à rester?

Au bout de deux jours, Ersilia sembla être à

peu près remise, et, pendant ceux qui suivirent Éliane remarqua seulement avec étonnement qu'elle était froide et sérieuse et qu'elle la suivait des yeux avec une attention embarrassante et singulière. Mais lorsqu'enfin, la veille de son départ, elle vint lui annoncer que leur séparation ne pouvait plus être ajournée, Ersilia reçut cette nouvelle d'une manière si différente de celle avec laquelle elle en avait accueilli jusquelà la plus lointaine perspective, que la surprise d'Éliane devint plus vive, et une pensée troublante et nouvelle pénétra, pour la première fois, dans son esprit.

Ersilia, en effet, sembla triste et agitée, mais elle ne prononça pas une parole pour la retenir, et, à travers les larmes qui cependant lui vinrent aux yeux, il n'était pas impossible de discerner un éclair de soulagement, et presque de joie... La pauvre Éliane avait désiré que son départ n'affligeât pas trop Ersilia : elle n'avait pas prévu qu'il pourrait la réjouir. Ce fut une goutte amère et imprévue versée dans la coupe de son dévouement généreux.

Le lendemain matin, toutefois, lorsqu'elle

entra dans la chambre où naguère elle était apparue elle-même en rêve à Raynald, et où, en ce moment, sa femme l'attendait pour lui dire un dernier adieu, on eût dit que la tendresse de celle-ci pour elle renaissait tout entière. Debout, immobile, les yeux inondés de pleurs, elle lui tendit les bras et la tint embrassée avec une sorte d'angoisse passionnée.

« Adieu, adieu, Elianina! Il faut que vous partiez, oui, je le sais; mais je sais aussi que vous avez été bonne pour moi... Oh! oui, bonne comme un ange! Je vous aimerai toujours! Je ne vous oublierai jamais!

— Et moi, Ersilia, de près ou de loin, je penserai à vous, et je serai votre amie, toujours... Vous le croyez, n'est-ce pas?

— Oui, je le crois, Éliane, nous reverrons-nous jamais? »

Éliane se tut un instant, puis elle dit :

« Laissons l'avenir à Dieu. Quoi qu'il nous arrive dans cette vie, nous serons réunies un jour, là où tout sera bonheur, paix et lumière. »

Ce furent ses dernières paroles. Elle regarda encore une fois Ersilia. L'émotion avait donné

à son teint un éclat extraordinaire... Elle avait recouvré toute la beauté que la maladie avait altérée. Éliane lui serra encore une fois la main, puis elle la quitta précipitamment.

XXXI

Lorsque, ce même soir, Éliane se retrouva seule dans le grand château désert qu'elle devait quitter le lendemain matin, et qu'elle repassa dans sa mémoire les jours qui venaient de s'écouler, elle eut peine à comprendre qu'ils n'eussent eu que la durée d'un mois.

A dire le vrai, le temps lui avait manqué pour penser. Son activité morale et physique, sans cesse réclamée, servait à la distraire d'elle-même et à l'empêcher de réfléchir. Maintenant la mission qui l'avait amenée à Erlon était terminée, aussi bien que celle qui s'y était inopinément ajoutée, mais elle n'éprouvait pas, cependant, la calme jouissance du devoir accompli. Non seulement elle se proposait une tâche beaucoup plus difficile que celle qu'elle venait d'accomplir, mais une circonstance nouvelle,

impossible à expliquer, venait ajouter à ses perplexités une complication inattendue.

D'une façon qui demeurait pour elle inconcevable et mystérieuse, le passé avait été tout d'un coup révélé à Ersilia, et une transformation s'était opérée dans ses sentiments qui jetait sur son propre avenir une lumière sous laquelle elle ne l'avait jamais considéré jusqu'à ce jour.

Après l'avoir pressée de rester, comme une amie dont elle ne pouvait pas supporter le départ, Ersilia l'avait laissée partir comme une rivale dont elle ne pouvait endurer la présence. Cela était bizarre et inexplicable; mais, quoi qu'il en fût, cela dictait à Éliane une conduite différente de celle qu'elle avait cru pouvoir suivre. Son projet, son désir formel était d'obtenir le pardon de Raynald, de plaider la cause d'Ersilia et de parvenir enfin à les ramener sous le toit maternel... Mais, si elle atteignait ce but poursuivi maintenant plus ardemment que jamais, il ne fallait pas que la moindre ombre de jalousie vint assombrir l'esprit d'Ersilia, il ne le fallait pas pour Raynald, il ne le fallait pas pour elle-même!... Lorsque son cousin reviendrait,

ne faudrait-il donc pas qu'elle trouvât le moyen de s'éloigner?

« Je n'avais pas pensé à cela, » murmura-t-elle, en pressant son front de ses deux mains, tandis qu'elle cherchait à coordonner ses pensées et à regarder en face l'avenir... puis, encore une fois comme naguère, elle s'écria douloureusement : Oh ! comme la vie devient parfois difficile ! »

Elle était encore plongée dans ces réflexions troublées et complexes, lorsque Mlle Sylvestre ouvrit sa porte, pour l'avertir que M. de Malseigne, ayant appris en arrivant au château du Gué pour y faire sa visite de chaque semaine, qu'Éliane partait le lendemain, était venu, malgré l'heure tardive, pour lui faire ses adieux.

« Oh ! tant mieux, dit Éliane en se levant avec joie. Le ciel me l'envoie, car j'ai besoin d'un conseil !...

— Pourvu, dit Mlle Sylvestre, qu'il ne vienne pas encore cette fois pour nous donner quelque alerte, ou bien qu'il ne soit pas malade à son tour. Il a une mine à faire peur. » Cette remarque eut pour effet de faire descendre Éliane

encore plus vite dans le petit salon où l'attendait Armand. Il lui sembla, en effet, un peu plus pâle et moins calme qu'à son ordinaire.

« Y a-t-il du nouveau, Armand?... dit-elle, dès qu'elle l'eut regardé. Avez-vous quelque chose de grave à me dire?

— Non, j'ai seulement voulu vous revoir avant votre départ, vous dire adieu et vous remercier.

— Me remercier de quoi?

— De tout. »

Armand ne lui disait pas en ce moment la vérité tout entière, et peut-être ne s'avouait-il pas à lui-même quelle était l'anxiété nouvelle et quelle était la confuse espérance qui l'amenait auprès d'elle. Quelque chose lui disait cependant que cette heure était pour lui importante et décisive, et que, ce soir-là, en quittant Éliane, il lui dirait un long adieu.

Une dernière fois il voulait donc interroger ce cœur où il avait su lire, si longtemps avant qu'il s'ouvrît à lui, comme aujourd'hui, avec la franchise d'une amitié confiante. Elle venait de traverser une nouvelle épreuve; quel effet avait-

elle produit? Quel changement ce rapprochement intime avec la femme de Raynald, et le dévouement même dont elle s'était montrée capable, avait-il fait subir à ses sentiments et à ses résolutions d'autrefois?... D'autres pensées peut-être s'ajoutaient encore à celles-là, mais il ne voulait pas les admettre, ou s'en rendre compte.

Eliane était loin de se douter de ce qui s'agitait dans l'esprit de son grave conseiller... plus loin encore d'imaginer l'importance pour lui de cette entrevue, ainsi que celle des paroles qu'elle allait lui dire.

A parler franchement, elle ne songeait point du tout, en ce moment, à observer Armand. Préoccupée de ce dont elle ne voulait parler qu'à lui seul, elle en aborda le sujet sur-le-champ et sans aucun préliminaire :

« Avez-vous vu Ersilia?

— Oui.

— Vous a-t-elle parlé de moi?

— Oui.

— Vous a-t-elle dit que je partais demain et qu'elle en était *contente!*

— Non. Mais j'ai vu qu'elle n'en était pas fâchée.

— Savez-vous pourquoi?

— J'ai compris que (sans qu'elle ait voulu me dire comment ou que j'ai pu le deviner) une lumière soudaine s'est faite dans son esprit et qu'elle a peur de vous.

— Peur de moi! dit Éliane avec fierté, en rougissant. Je m'étonne qu'à l'heure qu'il est, elle puisse me croire capable de lui nuire.

— Il y a des cas où une femme peut nuire à une autre femme sans le vouloir, quelquefois même sans le savoir. »

Eliane demeura un instant pensive.

« Sincèrement, Armand, dit-elle enfin, je crois qu'aujourd'hui Ersilia n'a plus à craindre personne. En cela, j'espère lui avoir été utile. Tout ce que je pense vous le savez, je vous le dis sans détour. Eh bien, je crois que Raynald, à son retour, trouvera qu'elle a acquis ce qui lui manquait autrefois, et alors... lorsqu'il sera réconcilié avec sa mère, il pourra être, il sera enfin complètement heureux. »

Éliane parlait avec un calme étrange. Ose-

rait-il en conclure qu'elle-même aussi était changée ? Il ne trahit pas la pensée qui flottait dans son esprit et se borna à dire :

« Cette réconciliation est loin d'être faite, vous le savez trop bien ! »

Éliane reprit vivement :

« Elle aura lieu, Armand. J'y parviendrai, vous le verrez. Pour commencer, tenez, dit-elle, en lui donnant une lettre qu'elle tenait à la main, jetez les yeux sur ces pages. La marquise les trouvera sous la même enveloppe que les papiers relatifs à l'emploi que j'ai fait, à Erlon, de son argent. Elle y verra alors, aussi sans aucun déguisement et dans tous ses détails, quel est celui que j'ai fait de mon temps. »

Armand prit la lettre, et il la lut lentement d'un bout à l'autre en silence. C'était le récit fidèle des jours qu'elle venait de passer près d'Ersilia. C'était un portrait de celle-ci fait pour désarmer et pour convaincre. C'était enfin un appel ardent, irrésistible, un appel auquel, connaissant la marquise mieux qu'un autre, il jugea impossible qu'elle pût refuser de se rendre...

Lorsqu'il l'eut achevée, il demeura quelque temps sans parler.

« Ce sera encore un miracle, dit-il enfin avec émotion, mais vous l'accomplirez.

— Vous le croyez, n'est-ce pas?... Oh! tant mieux!... mais écoutez-moi maintenant, Armand. Pour que tout soit bien, après cela il faudra que je m'en aille.

— Éliane!...

— Oui, pensez-y, vous verrez que cela est clair, répondit-elle lentement. Si je demeure sous le toit de sa mère, lorsque Raynald y sera revenu, j'aurai beau faire, Ersilia sera inquiète et malheureuse... et lui, il ne sera pas heureux non plus. »

Tandis qu'elle parlait ainsi, regardant droit devant elle, réfléchissant tout haut, plutôt que s'adressant directement à lui, Armand contemplait ce visage régulier et pensif, et toute cette attitude, qui exprimait, mieux encore que ses paroles, l'oubli total de son propre bonheur, aussi bien que de sa propre beauté, et une douleur déjà souvent éprouvée, une douleur aiguë et voisine du désespoir lui étreignit le cœur.

« Et vous-même, Éliane? dit-il enfin après un long silence. N'y pensez-vous jamais? A votre âge, l'avenir n'existe-t-il plus pour vous?...

— L'avenir? » dit-elle en relevant la tête et le regardant d'un air étonné.

« Eh! oui, l'avenir, ne comprenez-vous pas que vous avez encore du bonheur à répandre et du bonheur à connaître? Que la vie peut redevenir riche pour vous de joies et de devoirs? Que vous pouvez être aimée, Éliane, tendrement et profondément aimée? Que vous l'êtes... Que se dévouer à vous, vivre pour vous, ce pourrait être le rêve passionné, d'un cœur digne peut-être du vôtre..... »

Il s'arrêta au léger mouvement que fit Éliane, au regard troublé et incertain qu'elle jeta sur lui.

« De quoi me parlez-vous, Armand? Vous qui saviez tout ce que je pensais longtemps avant que je ne me fusse accoutumée à penser tout haut devant vous, vous n'allez pas me dire, je le suppose, comme Yves de Monléon, que je dois songer à me marier?... et venir m'énumérer les

noms de ceux qui, m'ayant à peine entrevue, ou même sans me connaître, seraient prêts à m'offrir leur main?

— Non, certes!... Dieu me garde de vous parler de ceux-là!...

— De qui donc alors ?... »

Il se tut. Elle le regarda d'un air inquiet et effrayé qui n'avait pas besoin de commentaires. Sans le savoir, elle lui avait répondu, et il l'avait comprise. Par un violent effort, il recouvra son calme apparent, et le regard simple et loyal qui rencontra celui de la jeune fille la rassura et la remit à l'aise.

Après un assez long silence, il reprit :

« Je vous rappelle seulement que pour vous la vie n'est pas finie et que... »

Elle l'interrompit avec impatience.

« Et que... oui, je sais, elle n'a aucun but, n'est-ce pas ? parce que je n'ai pas de vocation religieuse et que je ne veux pas me marier. Est-ce vous qui me parlez ainsi, *vous*, Armand? Je vous demanderai alors pourquoi vous ne vous mariez pas vous-même ?... »

Armand lui répondit simplement :

« Pourquoi?... parce que j'ai fait, en ce monde, des rêves que je n'ai pas pu réaliser.

— Et si je vous en disais autant, répondit-elle en le regardant sans baisser les yeux, mais sans pouvoir empêcher une vive rougeur de couvrir son visage et son front, faudrait-il me dire qu'à cause de cela ma vie n'a plus de but? Autant vaudrait vous le dire à vous-même. Vous secouez la tête, vous voulez me répondre que pour un homme le cas est bien différent... qu'une femme ne peut vivre seule... qu'elle a besoin d'appui... Je sais tout cela, ce sont des choses qui m'ont été répétées mille fois. Eh bien, Armand, écoutez-moi et, de grâce, ne me démentez pas. Je crois, pour ma part, que si par hasard (cela n'est pas commun peut-être, mais pourquoi ne pas l'admettre par exception ?) je crois que si une femme, si une jeune fille a le cœur ainsi fait, qu'elle ne puisse pas le donner deux fois; si, dans sa vie, une destinée s'est offerte à elle, qu'elle eût partagée avec bonheur ; si en accepter ensuite une autre lui semble impossible... elle peut être singulière, elle n'est pas vile ou nulle pour cela,

et tout n'est pas fini pour elle dans la vie !...»

Armand ne songeait ni à la contredire ni à l'interrompre.

Elle poursuivit avec chaleur, et comme si elle était soulagée de pouvoir ainsi laisser déborder librement et sans contrainte son cœur trop rempli.

« Tenez, Armand, en ce moment je prévois, j'envisage comme très possible la nécessité d'aller vivre seule. Eh bien, en ce cas, ce sera dans une habitation que je saurai choisir de manière à n'être ni tout à fait isolée ni tout à fait inutile. La bonne Sylvestre me serait fidèle. Ma tante, en ce cas, ne me la disputerait pas. Cette jeunesse que je possède encore, et qu'on me jette à la tête comme un si grand obstacle, elle sera vite écoulée, et il me restera, jusqu'à la fin de ma vie, des amis qui me sont chers, des études qui me plaisent, les pauvres que je chéris, Dieu, enfin, qui est tout, et plus que tout! Croyez-le bien, je ne serai ni seule ni malheureuse ! Quoi qu'il en soit, c'est là, non pas mon rêve, mais mon choix délibéré, et à moins que tout ne se transforme en

moi ou autour de moi, mon choix est irrévocable. »

Armand, pâle, les lèvres serrées, les yeux baissés, l'avait écoutée avec attention, sans l'interrompre d'un geste, d'une parole ou d'un regard...

Lorsqu'elle eut fini, il lui prit la main et il la baisa avec une émotion respectueuse :

« Et parmi les amis dont vous parlez, Éliane, je jure devant Dieu de demeurer digne de garder ma place jusqu'au dernier jour de ma vie. »

. . . . . .

Le lendemain, à la même heure, Éliane était reçue à bras ouverts au château de Crecy, tandis que Malseigne retournait à Paris pour y attendre son ami, et lui apprendre, à son arrivée, la maladie et le rétablissement d'Ersilia, dont la longue traversée de Raynald l'avait empêché d'être instruit plus tôt.

XXXII

Raynald était revenu depuis près d'une semaine, et la joie de son retour avait rendu à Ersilia toutes ses forces ainsi qu'un éclat inusité. Une expression nouvelle transformait sa physionomie, et son mari put observer bientôt le grand changement survenu dans son caractère et dans ses habitudes. Au lieu de longues heures d'oisiveté ou d'efforts nonchalants pour tuer le temps, il la vit, avec surprise, l'employer véritablement avec activité et intelligence, travailler avec intérêt à des ouvrages qui n'avaient aucune ressemblance avec sa tapisserie d'autrefois, et lire pour son plaisir des livres qu'il n'aurait jamais songé à lui proposer. Il la suivait des yeux avec surprise et en souriant, tandis qu'elle le regardait à la dérobée et s'apercevait alors, avec un

mélange de plaisir enfantin et de chagrin jaloux, de l'effet des conseils d'Éliane.

« Je lui ressemble un peu maintenant, voilà pourquoi je lui plais davantage, » se disait-elle avec amertume.

Son caractère était naturellement enclin à la jalousie, mais rien jusqu'à ce jour ne l'avait excitée en elle. Jamais une parole, un regard de Raynald adressé à une autre femme n'avait pu la faire naître. Toutefois, à l'époque de leur rencontre à Rome, lorsque commençait à grandir en elle l'intérêt nouveau qu'il lui inspirait, elle avait éprouvé un instant une curiosité ardente de connaître le nom de celle *qu'il aimait et qu'il avait perdue*, et qui pourtant *n'était pas morte*. Ces paroles de Raynald s'étaient alors gravées dans sa mémoire avec la ténacité d'une idée fixe, et pendant ces longues soirées d'Ara-Cœli, où elle parlait si peu, elle se demandait souvent s'il l'aimait encore.

Mais lorsque le soudain revirement de sa destinée l'eut portée en un instant au comble du bonheur, et qu'en l'épousant, Raynald lui eut fait un sacrifice dont elle devinait confusé-

ment l'étendue, elle y vit pour elle-même une preuve d'amour si concluante que jamais ensuite aucune inquiétude jalouse n'était venue assombrir son esprit. Jamais... jusqu'au jour où elle avait vu Éliane tressaillir, comme Raynald au même souvenir et prononcer des paroles absolument semblables à celles qui avaient retenti si longtemps dans sa mémoire !... Alors, avec cette pénétration et cette finesse qui, une fois réveillées, existaient chez elle (comme chez beaucoup d'Italiennes) à un degré voisin de l'intuition, cette page obscure du passé s'éclaira tout d'un coup pour elle, et plus sa tendresse et son admiration pour Éliane avaient été vives, plus elle se sentit tout d'un coup saisie d'inquiétude et de malaise à la pensée qu'il pourrait la revoir. Mais, tout en la redoutant maintenant, comme elle ne pouvait s'empêcher de l'aimer, elle éprouvait un mélange indescriptible de sentiments contraires qui l'agitaient au détriment de son repos, et de la tranquillité d'esprit si nécessaire au rétablissement complet de sa santé.

Dès son arrivée, Raynald avait parlé de leur

prochain départ et du grand voyage qu'ils allaient entreprendre ensemble. Il avait été satisfait de voir que cette perspective charmait Ersilia, et qu'elle semblait hâter de ses vœux le jour où elle partirait avec lui et s'en irait le plus loin possible du lieu où elle se trouvait. Quoiqu'un peu surpris de cette antipathie soudaine pour une demeure qu'elle avait trouvée à son arrivée si fort de son goût, il l'attribua au souvenir que sa maladie et la mort d'Assunta y avaient attaché, et n'en fut que plus empressé à accélérer les préparatifs de leur départ. Malseigne était pour le moment demeuré à Paris. Mais, à la grande joie de Raynald, il avait annoncé l'intention de partir avec eux et de présider à leur établissement dans leur nouvelle et lointaine demeure.

Raynald, pendant tous les préliminaires nécessaires avant une expatriation aussi longue, était obligé d'aller lui-même souvent à Paris. Mais jamais il ne s'absentait que pendant les heures de la matinée. Avant celle du dîner, il était de retour auprès de sa femme.

Il lui était arrivé, parfois, lorsqu'il revenait

ainsi un peu plus tôt que de coutume et entrait sans être attendu, de trouver Ersilia retombée dans son attitude nonchalante d'autrefois. Puis, lorsqu'en l'apercevant, elle se levait vivement pour venir à sa rencontre, il remarquait qu'une pâleur subite succédait à la rougeur causée par la surprise et la joie de le voir, et que ses grands yeux, plus brillants que jamais, étaient cependant creusés et agrandis. Sans doute ces symptômes indiquaient que sa convalescence se prolongeait encore et que sa guérison n'était pas aussi complète qu'il l'avait cru à son arrivée. Ce fut là, du moins, la réponse du médecin auquel Raynald communiqua ses craintes, et il ajouta que cet état n'avait rien d'inquiétant et se prolongeait souvent fort longtemps après une maladie aussi grave que celle dont Ersilia avait été atteinte.

Toutefois, les accès de faiblesse de la jeune femme, au lieu de devenir plus rares, semblaient se rapprocher; et lorsqu'un jour elle voulut, pour la première fois, ouvrir son piano et chanter devant son mari, la voix lui manqua presque sur-le-champ et elle dut s'arrêter, épuisée et haletante :

« C'est singulier, dit-elle, en venant se jeter dans un grand fauteuil, il y a trois semaines à peine, ma voix était belle, et j'ai chanté ici un jour tout aussi bien qu'autrefois... »

Elle se tut, et une ombre passa sur son visage tandis qu'elle se rappelait ce jour... Raynald, qui la considérait avec anxiété, vint au bout d'un instant s'asseoir près de son fauteuil, et, la croyant découragée, et peut-être inquiète d'elle-même, il lui prit tendrement la main.

« Courage, *carissima*, lui dit-il, tu seras bientôt guérie tout à fait ; l'air de la mer te fera du bien, notre beau voyage encore davantage, et là où nous allons le climat est aussi beau qu'en Italie ! »

Elle sourit, mais elle répondit seulement :

« Ce n'est pas le courage qui me manque. »

Elle ferma les yeux, comme si elle ne voulait pas en dire davantage.

Raynald la regarda en silence, ne sachant pas trop s'il fallait la laisser en repos ou lui parler, et quelques minutes s'écoulèrent ainsi, mais bientôt elle rouvrit les yeux et, se soulevant vivement comme si elle se reprochait son abattement, elle dit :

« Pardon, je suis plus faible aujourd'hui qu'à l'ordinaire, mais je veux tâcher de n'y pas céder... Voyons, Rinaldo, lisons ensemble quelque beau passage du *Paradis*. » Et, après avoir un moment cherché dans sa mémoire, elle récita presque avec son accent accoutumé, les vers suivants :

Cio ch'io vedeva mi sembrava un riso
Dell Universo : perchè mia ebrezza
Entrava per l'udire e per lo viso.

O gioja ! O ineffabile allegrezza
O vita intera d'amore e di pace!
O senza brama, sicura richezza [1] !

La pauvre Ersilia eut à peine récité ces beaux vers en élevant un peu la voix qu'elle s'arrêta essoufflée!

« Ouf! dit-elle, je ne puis pas plus déclamer que chanter aujourd'hui... Mais je puis écouter. Le livre est là, Rinaldo, lis-moi ce que tu vou-

1. Ce que je voyais me semblait un sourire de l'univers. L'ivresse pénétrait en moi par l'ouïe et par la vue !
O joie! O felicité ineffable! O vie d'amour et de paix! O richesse exempte de crainte et de désir!
Dante, *Paradis*, XXVII.

dras... Mais, auparavant, donne-moi mon ouvrage qui est là sur cette table. »

Raynald se leva, et alla prendre l'ouvrage qu'elle désignait. C'était un morceau d'étoffe rouge sur lequel s'entrelaçaient dans un gracieux dessin des roses blanches et des feuilles d'or. Il le regarda un moment avec surprise et attention. Ce travail, ainsi que la faible odeur de violette qu'exhalait la soie qu'il tenait entre les mains, réveillait en lui un vague souvenir. Son cœur battit sans trop savoir pourquoi. Il se rapprocha d'Ersilia.

« Vous ne travailliez pas aussi bien que cela jadis, lui dit-il, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un pareil ouvrage entre vos mains. »

Ersilia, après avoir dit les vers cités plus haut, était retombée dans son fauteuil en apparence épuisée. Elle était toutefois dans l'un de ces accès de surexcitation nerveuse qui accompagnaient presque toujours chez elle un surcroît de faiblesse. Il lui prit en ce moment une subite envie d'aggraver sa secrète inquiétude, ou bien d'y mettre un terme pour toujours.

« Non, Rinaldo, lui répondit-elle. Jamais, en

effet, je n'avais travaillé ainsi avant le jour où celle qui m'a donné cette étoffe, et y a brodé cette rose blanche, m'a enseignée à l'imiter. »

Et avant qu'il pût lui adresser une autre question, elle ajouta en le regardant attentivement :

« Cette charmante amie, à laquelle je dois beaucoup, s'appelle *Éliane de Limiges*. »

Depuis quatre ans, personne n'avait prononcé devant Raynald le nom d'Éliane. Jamais lui-même ne l'avait proféré, ni dans ses confidences à Biagio Marini, ni même dans ses entretiens avec Malseigne. En l'entendant tomber ainsi tout d'un coup des lèvres de sa femme, la surprise et l'émotion qu'il éprouva furent trop grandes pour qu'il lui fût possible de les dissimuler, et les grands yeux attachés sur les siens purent y lire trop clairement tout ce qu'ils voulaient savoir... Toutefois, depuis deux ans, il avait fait tant de progrès dans l'art de se maîtriser, que si un trait de lumière, rapide et mortel comme celui qui accompagne la foudre, n'eût déjà frappé Ersilia au cœur, elle aurait presque pu se rassurer complètement, lorsque Raynald

au bout d'un instant, lui dit en souriant et d'une voix calme.

« Comment et depuis quand, connaissez-vous ma cousine Éliane? »

Elle fut étonnée et peut-être un peu déroutée par le ton avec lequel il lui fit cette question, mais ses nerfs étaient trop excités pour qu'elle pût lui répondre tranquillement, et, cédant à une impulsion analogue à celle qui fait parfois provoquer, avec la plus insigne imprudence, la colère dont on redoute le plus les effets, elle se mit à lui raconter avec une sorte de volubilité fièvreuse : comment, une nuit, elle avait vu Éliane près de son lit; comment elle l'avait prise pour une vision céleste; comment elle avait été ensuite soignée, consolée, distraite, guérie par elle; comment elle lui avait appris à lire, à s'occuper, à travailler, à devenir enfin plus heureuse et meilleure; comment elle avait stimulé son courage, en l'assurant qu'elle serait ainsi plus digne de lui, et qu'à son retour il l'aimerait davantage; comment, enfin, elle-même, de son côté, l'avait aimée passionnément, et aurait voulu la garder toujours auprès d'elle jusqu'au

moment où elle avait cru deviner que c'était *elle... elle* que Raynald avait tant aimée, et cette idée lui était venue parce qu'un jour Éliane (comme lui deux ans auparavant à Rome) l'avait arrêtée tout court, au moment où elle allait chanter : *Ah! non credea mirarti...*

C'est ainsi que la pauvre Ersilia, dans la folie de son inexpérience et de son agitation maladive, laissa tomber de ses lèvres un flot de paroles aussi dangereuses pour son propre bonheur que pour le repos de celui qui les écoutait impassible et muet, sans trahir d'aucune façon les sentiments qui bouleversaient son âme.

Lorsqu'elle s'arrêta enfin pâle et hors d'haleine, il leva tranquillement les yeux sur elle, et écartant doucement les cheveux qui tombaient en désordre sur son front, il lui dit :

« Il faut bien peu de choses pour te troubler, Ersilia mia, calme-toi, je t'en prie, *je le veux!* »

Ces paroles n'étaient assurément pas une réponse, toutefois le ton dont elles étaient dites eut la puissance d'apaiser la jeune malade, et lorsque, sans dire une parole de plus, il la souleva doucement et la porta sur une chaise-lon-

gue placée à l'autre bout de la chambre, elle se laissa faire sans résistance.

L'agitation à laquelle elle venait de se livrer était maintenant suivie d'une grande prostration. Elle appuya sa tête sur le coussin placé derrière elle et quelques larmes mouillèrent ses longues paupières à demi fermées.

Raynald, agenouillé près d'elle, baisa ses yeux et son front, puis il lui dit :

« Repose-toi maintenant, *carina,* et ne pleure plus, je te le défends. Ne te méfie pas de moi, Ersilia, tu serais injuste. Je ne vis que pour toi, et ton bonheur m'est plus cher mille fois que le mien.

— Tu es bon et je t'aime, » murmura-t-elle, en retour, à voix basse. Et elle retint sa main dans les siennes, jusqu'à ce que, la voyant tout à fait endormie, il la lui retira doucement. Puis, après s'être assuré que ce sommeil était réellement profond et réparateur, il sortit sans bruit de la chambre.

Il venait de s'imposer une violente contrainte, et à ce prix il espérait avoir rassuré et calmé Ersilia, mais qui le calmerait lui-même à son

tour, maintenant qu'il repassait dans sa mémoire l'étrange récit qu'il venait d'entendre? Qui lui dirait par quelles circonstances Ersilia avait pu se trouver rapprochée de celle dont tout la séparait et dont il se figurait qu'elle ignorait jusqu'au nom?... Ce jour-là, heureusement, Malseigne devait arriver au petit château. Mais Raynald ne put l'attendre patiemment. Il alla d'abord à grands pas jusqu'à la grille, puis il la dépassa et marcha devant lui jusqu'au moment où il aperçut la voiture qui amenait Armand de la station. Dès qu'il fut assez près, il lui fit signe de descendre, et les deux amis poursuivirent lentement leur route ensemble à pied. L'on devine quelles questions se pressèrent alors sur les lèvres de Raynald...

Lorsque Armand avait osé rapprocher Éliane de la femme de son ami, il s'était promis d'expliquer à loisir à celui-ci les motifs par lesquels il avait été guidé, et comptait sur les bons effets de cette rencontre pour la justifier à ses yeux. Rien d'avance n'avait pu lui faire imaginer la circonstance légère et pourtant importante qui devait si subitement modifier les sentiments de l'une

pour l'autre, et jeter dans l'esprit d'Ersilia un trouble dont l'effet ne pouvait être que funeste. Mais l'empressement même avec lequel elle s'était séparée d'Éliane, lui semblait une garantie de son silence. Il avait songé à prendre son temps avant d'aborder ce sujet avec Raynald, et ne s'attendait nullement à ce que ce fût sa femme elle-même qui viendrait réveiller le souvenir qu'elle redoutait, et qu'elle avait le plus d'intérêt à bannir.

Quoi qu'il en fût, il n'y avait plus maintenant qu'à corroborer simplement par son témoignage le récit d'Ersilia. Il ajouta seulement qu'Éliane n'avait plus qu'un seul désir et un seul but, celui d'obtenir la réconciliation de Raynald avec sa mère, et que son bonheur ainsi que celui d'Ersilia était devenu le plus cher de ses vœux.

L'effet de cette révélation sur Raynald fut étrange. A l'émotion violente qu'il avait éprouvée lorsque ce souvenir trop cher avait été réveillé devant lui d'une manière si soudaine et si imprévue, succéda une sorte d'amertume qu'il n'eût point osé exprimer, mais qu'il ne parvint pas à vaincre. Certes, la générosité d'Éliane était grande. Son courage et sa bonté avaient dé-

passé toute mesure, mais ne témoignaient-ils pas d'une grande indifférence? En eût-elle été capable si jamais elle l'eût aimé? N'était-il pas, d'ailleurs, devenu indigne de l'être, et prétendait-il qu'elle fût malheureuse et se souvînt de lui, lorsque lui-même semblait avoir cherché le bonheur et l'oubli si loin d'elle? A coup sûr, il avait mérité qu'elle bannît son souvenir : n'était-il pas le plus injuste et le plus déraisonnable des hommes de s'en étonner?

La tristesse combattue et le trouble que toutes ces pensées firent naître dans son esprit valaient mieux pour lui, au surplus, que l'attendrissement, et facilitaient davantage la tâche qu'il s'était imposée le jour où il avait arraché Ersilia au sort qui la menaçait. Pour cela, en ce moment, il fallait surtout qu'il réussît à faire évanouir de son esprit toute pensée jalouse.

Y fût-il parvenu? Eût-elle pu jamais elle-même oublier ce qui les avait fait naître et les avait confirmées? Ce bonheur auquel Raynald voulait se consacrer, eût-il réussi à l'amener auprès de leur foyer? On ne peut le dire, car une autre préoccupation succéda à celle-là lors-

qu'il devint manifeste que l'agitation fébrile d'Ersilia avait été plutôt la cause que l'effet de cette inquiétude exagérée, et que cette agitation subsistait en dépit de tous les soins de Raynald, et malgré le repos moral qu'elle semblait avoir recouvré.

La fièvre, en effet, reparaissait par accès et redoublait sa faiblesse. Leur départ fut inévitablement retardé d'un mois d'abord, puis de deux, enfin de nouveaux et de plus graves symptômes modifièrent plus profondément encore tous leurs projets.

Cette longue expatriation à laquelle Raynald s'était résigné dans l'intérêt d'Ersilia, il n'y fallait plus songer pour elle. Une toux sèche et fréquente était venue s'ajouter à la fièvre et faisait craindre que sa poitrine ne fût atteinte; sa faiblesse croissante interdisait d'ailleurs la pensée du voyage de vingt et un jours nécessaires pour atteindre le poste lointain que le succès de sa première mission avait assuré à Raynald. Lors donc qu'après deux ou trois délais l'ordre péremptoire lui fut donné de partir dans les premiers jours de septembre, il dut se ré-

soudre à répondre à cet ordre par l'envoi de sa démission; et quand vint l'époque désignée, ce fut non point pour Rio-Janeiro, mais pour Madère, qu'il partit avec sa femme, accompagné de son ami, dans l'intention de s'y établir avec elle pour l'hiver tout entier.

XXXIII

Tandis que Raynald se dirigeait ainsi vers une destination si différente de celle qu'il avait prévue, Éliane se disposait à suivre encore une fois sa tante et sa cousine à San-Remo, car lorsque nous les retrouvons à Crecy, les feuilles jaunissantes annonçaient déjà l'approche de l'automne. Un beau soleil les dorait pourtant encore et éclairait la verte pelouse où couraient les enfants sous les yeux de leur mère et d'Éliane, assises sous un arbre, causant et travaillant ensemble.

Sans interrompre leur conversation, elles tournaient toutefois sans cesse les regards vers l'une des fenêtres du rez-de chaussée, préparée en ce moment de manière à pouvoir faire rouler sans peine dans le jardin le fauteuil que la marquise ne pouvait plus quitter. Depuis quelques

mois, en effet, son état s'était aggravé et elle ne marchait plus qu'avec effort. Chaque matin, pourtant, elle entendait la messe dans la chapelle du château, située près de son appartement, et ensuite, lorsqu'il faisait beau, elle rejoignait au jardin sa fille et sa nièce; mais aujourd'hui il était dix heures, et elle n'avait pas encore paru.

« Il est bien tard, dit Blanche tristement. Chaque jour, ma pauvre mère semble avoir plus de peine à se mouvoir. »

Éliane répondit :

« Elle est restée aujourd'hui plus longtemps que de coutume à la chapelle... c'est pour cela peut-être qu'il lui a fallu du repos ensuite. Sous certains rapports elle est plus faible, en effet, mais sous d'autres... oh ! Blanche, elle est mieux, et j'espère beaucoup.

— Quant à moi je n'ose l'interroger. J'ai si peur de provoquer un refus et de nuire par une parole à ce que je désire si ardemment, que je me borne à demander à Dieu la réalisation de mes vœux, avec une ferveur que n'ont pas toutes mes prières.

— C'est le bon moyen, il réussira.

— Éliane, combien il est étrange, n'est-ce pas, qu'un cœur noble, généreux, magnanime, comme celui de ma mère, puisse nourrir un si long ressentiment!

— Oui, c'est étrange. Mais la blessure a été si vive et si profonde! Et se vaincre, tu le sais bien, c'est ce qu'il y a de plus difficile au monde, surtout lorsqu'on n'a pas eu l'ocasion de s'y exercer de bonne heure.

— Et ta lettre, Éliane,... l'a-t-elle lue, enfin?

— Je le crois, je n'en suis pas sûre. »

Tout ce que savait Éliane, en effet, c'était qu'en sa présence elle avait vu sa tante, deux mois auparavant, placer dans un tiroir, sans l'ouvrir, la lettre qu'elle avait jointe à la liasse de comptes et de papiers relatifs aux malades d'Erlon.

Quelque chose dans le maintien d'Éliane, à son retour, l'avait-il mis en garde? La physionomie de Mlle Sylvestre, qui se retrouvant en présence de la marquise, ne pouvait maîtriser un certain trouble en songeant à la grande contravention aux volontés connues de sa maîtresse dont elle s'était rendue complice, avait-elle

averti celle-ci du sujet auquel se rapportait la lettre? Thénin avait-il manqué de discrétion?... Quoi qu'il en fût, il était certain qu'une sorte de contrainte avait suivi l'expansion du premier moment, et qu'un nuage voilait la satisfaction si vive exprimée d'abord en voyant la jeune fille revenir saine et sauve au milieu d'eux.

Mais Éliane s'aperçut, pourtant, bientôt que cette contrainte n'était pas du mécontentement, et que si, en s'arrêtant brusquement au milieu de ses questions, la marquise indiquait, sans le le vouloir, qu'elle savait ce qu'elle voulait taire, jamais cependant ses regards ne s'étaient attachés sur elle avec plus de douceur et de bienveillance. Ceci compensait bien la réserve de son langage et justifiait les espérances d'Éliane. Toutefois l'attente était longue pour elle et pour Blanche, mise au fait de tout comme de raison et dont la patience était plus prompte à s'épuiser que celle de sa cousine.

Enfin quelqu'un parut à la fenêtre, mais, au lieu de la marquise, elles virent Mlle Sylvestre se diriger précipitamment de leur côté. Elles se levèrent en toute hâte.

« Ma mère est plus malade! » s'écria Blanche, en pressant le pas.

« Non, non, dit la vieille fille. Écoutez-moi, arrêtez-vous un instant... Elle va mieux, au contraire, mais en revenant de la chapelle, elle s'est mise à sa table à écrire, maintenant elle est fatiguée, elle ne sortira pas. Elle vous attend toutes les deux. »

En un clin d'œil Blanche et Éliane furent auprès de la marquise. L'une et l'autre savaient que c'était avec une peine extrême qu'elle parvenait à tracer quelques mots de sa main gauche et que, lorsqu'elle avait à écrire, elle pouvait moins que jamais se passer de l'une d'elles.

La marquise était assise dans son fauteuil. Une petite table sur laquelle se trouvait tout ce qu'il fallait pour écrire était placée devant elle, et plusieurs feuilles de papier déchirées et jetées çà et là indiquaient qu'elle s'était efforcée d'écrire seule et sans l'aide à laquelle elle avait habituellement recours. La fatigue de ce vain effort et d'une émotion qu'elle voulait maîtriser avaient contracté son visage, et elle semblait

en ce moment plus malade qu'à l'ordinaire. Mais en voyant l'inquiétude se peindre dans les regards de sa fille elle sourit.

« Rassure-toi, mon enfant, et toi, Éliane, n'aie pas cet air effrayé. J'ai trop présumé de mes forces, voilà tout. J'ai cru pouvoir faire encore quelque chose à moi toute seule, je me suis trompée. Pour tout le temps qui me reste à vivre, je dépends absolument de vous, mes enfants. Que la volonté de Dieu soit faite! Il me punit en père d'avoir trop aimé à faire la mienne. Je lui en rends grâces. »

L'aveu humble et simple avec lequel cette femme naguère si orgueilleuse prononçait en ce moment ces paroles les rendait particulièrement émouvantes. Ni l'une ni l'autre des deux cousines n'osait lui répondre, et elles s'efforçaient de vaincre l'attendrissement qu'elles éprouvaient, pour ne pas troubler celle qui le faisait naître ; mais lorsque la marquise poursuivit d'une voix altérée :

« Non! Dieu ne veut plus me permettre de me passer de mes enfants, AUSSI JE VEUX LES AVOIR TOUS AUTOUR DE MOI..., » alors elles ne purent

réprimer l'exclamation de joie et de reconnaissance qui échappa de leurs lèvres, et tandis que Blanche baisait à genoux les mains de sa mère, Éliane, muette et les mains jointes, répondait à cette parole de pardon par la plus ardente action de grâces qui fût jamais montée de son cœur vers le ciel !...

Pendant quelques instants, il régna dans la chambre un silence presque aussi solennel et aussi ému que si un miracle s'y était visiblement opéré, mais bientôt la marquise, après avoir regardé un instant sa fille et sa nièce, comme si elle hésitait entre les deux, s'adressa à Blanche :

« Mets-toi là, dit-elle, et écris pour moi. »

Blanche prit la plume d'une main tremblante, et, sous la dictée de sa mère, elle écrivit ces mots qui firent battre un autre cœur encore plus que le sien :

« Reviens, Raynald. Ta cause et celle d'Er-
« silia a été bien plaidée et elle est gagnée. Ve-
« n[illegible] tous les deux, mon cœur et mes bras vous
« sont ouverts ! »

« Maintenant donne-moi la plume. »

Et de sa main gauche, la marquise de Liminges traça au bas de ces lignes, d'une écriture défigurée mais lisible, ces mots : « *Ta mère qui te pardonne et t'attend.* »

Puis après avoir rendu la plume à Blanche, elle appela Éliane, et, pendant quelques instants, elle la tint embrassée avec un mélange de tendresse, d'attendrissement et de regret que la jeune fille comprit, mais qu'aucune parole ne vint exprimer.

. . . . . .

La lettre de la marquise fut envoyée le même jour, non pas jusqu'au lieu de sa destination, mais sous le couvert de Malseigne, à la demeure de celui-ci à Paris, d'où tout ce qui était adressé aux voyageurs devait leur être expédié. C'était là ce qui avait été convenu avec Armand lorsque Éliane s'était séparée de lui, à Erlon, avant l'arrivée de Raynald. L'un et l'autre ignoraient alors quelle serait l'époque de son nouveau départ, ils se doutaient encore moins de tout ce qui devait modifier ses plans. Peut-être pourtant, sans se l'avouer, Armand avait-il pensé que ce départ ne s'accomplirait pas, et qu'Éliane

réussirait assez vite pour que l'expatriation projetée n'eût pas lieu; mais, aucune lettre d'elle ne lui étant parvenue, il s'était abstenu, de son côté, de rompre le silence. Ils étaient tacitement d'accord pour ne parler de Raynald que le moins possible et dans des cas de nécessité absolue. Éliane ignorait donc tout ce qui s'était passé au petit château depuis son départ, aussi bien que le lieu où le pardon maternel devait parvenir aux absents.

A la joie de cette réconciliation se mêlait toutefois, pour celle qui y avait le plus contribué, une sourde angoisse, car rien n'était changé dans ses résolutions, et le retour de Raynald devait marquer dans sa propre vie le début d'une vie nouvelle, et, d'abord, inévitablement triste. Mais, on le pense bien, elle s'occupait beaucoup moins de son avenir que du moment présent, si rempli de joie pour ceux qu'elle aimait! car la marquise semblait ressentir, même physiquement, les bons effets de la paix qui suit toute victoire; celles que l'on remporte sur soi-même plus encore que les autres.

Le temps passait ainsi sans paraître trop long.

On ne s'attendait point à recevoir de réponse avant six semaines, et Éliane jouissait en silence de ce que parfois elle appelait *son reste*, en luttant courageusement contre la tristesse involontaire dont, malgré tous ses efforts, elle se sentait souvent envahie.

Un jour, trois semaines environ après l'envoi du pardon qui devait ramener les absents, les deux cousines, après avoir fait ensemble leur promenade ordinaire, se trouvaient maintenant dans ce même petit salon, où avait eu lieu une conversation gravée dans leur souvenir par celui de la soirée qui l'avait suivie.

« Qui nous eût dit, ce jour-là, dit Blanche, ce jour terrible de l'arrivée des lettres de Rome qu'aujourd'hui je compterais les jours qui nous séparent du moment où nous verrions arriver Raynald *et sa femme !* Cette Ersilia, dont j'ignorais jusqu'au nom, et que je détestais pourtant comme je n'ai jamais détesté personne.

— Tu l'aimeras, je t'en réponds, dès que tu la verras.

— Je le crois, puisque tu me le dis, et pourtant !... mais enfin ce que je veux, c'est embras-

ser mon Raynald, c'est surtout le voir dans les bras de ma mère! Quant à elle..... »

En ce moment, un serviteur parut. Il apportait sur un plateau une lettre sous une grande enveloppe adressée *à mademoiselle de Liminges.*

« Pas d'autres lettres? dit Blanche.

— Non, madame la comtesse, » et le serviteur se retira.

Pendant ce temps, Éliane regardait avait stupeur la grande enveloppe qui portait son nom. L'adresse était de l'écriture d'Armand de Malseigne. La lettre était cachetée de noir...

Jamais pareil saisissement n'avait suspendu le battement de son cœur. Les yeux de Blanche suivirent vite les siens, et les deux cousines se regardèrent ensuite un instant fixement pâles, muettes, hors d'état de formuler par une seule parole l'affreuse pensée qui leur traversait l'esprit.

« Quel que soit le contenu de cette lettre, dit enfin Éliane d'une voix troublée, il faut nous armer de courage, Blanche; car si elle m'est adressée, *à moi..*, c'est... c'est, évidemment, parce qu'elle contient une nouvelle qu'il faudra apprendre avec ménagement à *sa* mère...

— O mon Dieu! ayez pitié de nous! » dit Blanche en cachant son visage dans ses mains...

Éliane brisa le cachet... Une lettre, contenue dans celle de Malseigne, tomba sur le plancher. Blanche se précipita pour la ramasser, elles y lurent le nom de la marquise de Liminges tracé par son fils d'une main ferme... mais leur terreur n'en fut point calmée, et ce fut en tremblant encore que Blanche dit tout bas à sa cousine de lire la lettre qui contenait celle-ci. Éliane s'y décida enfin, et, d'une voix bientôt entrecoupée par l'émotion, elle lut :

« Madère, le 15 octobre 18...

« Ma chère Éliane,

« C'est à vous que j'adresse cette lettre écrite par Raynald au moment où il venait de recevoir le pardon et le rappel de sa mère. Elle ne la lira pas, j'en suis certain, sans une émotion profonde, et mieux qu'une autre, vous saurez choisir le moment le plus opportun pour la lui remettre sans imprudence. Et puis, d'ailleurs, n'est-ce pas bien à vous, Éliane, qu'il appartient d'être

jusqu'au bout la messagère de la paix et du pardon !... »

A ces mots, Éliane s'arrêta et respira. Les deux cousines se jetèrent un rapide regard de soulagement. Le sourire revint aux lèvres de Blanche, et, penchée sur l'épaule d'Eliane, elle dit :

« Continue, continue vite maintenant, je t'en prie... »

Éliane poursuivit :

« Mais ce que j'ai à vous dire aujourd'hui vous causera à vous-même, je le sais, une impression plus vive encore, et je crains presque le saisissement que vous allez éprouver, en apprenant que la pauvre Ersilia n'est plus !... »

Éliane poussa un cri et resta un moment suffoquée par la surprise et l'émotion. Blanche la regarda stupéfaite, et, pendant quelques instants, il leur fut impossible de continuer la lettre d'Armand. Toutes les scènes qui s'étaient passées au petit château du Gué se reproduisirent rapidement dans l'esprit Éliane, et un mélange confus de sentiments la mirent hors d'état de rassembler ses pensées, et encore bien davantage de les exprimer... *Ersilia n'est plus!!!*

Elle lisait et relisait ces paroles sans parvenir à les appliquer à celle qui lui était apparue pour la dernière fois dans tout l'éclat apparent de la santé, aussi bien que de la jeunesse, de la beauté, et dont elle s'était elle-même appliquée depuis, avec une persévérance si généreuse, à assurer le bonheur.

Après un long silence, Blanche la pressant de poursuivre, elle reprit enfin la lettre d'Armand et continua rapidement d'une voix émue :

« ... Le changement survenu dans l'état de sa femme quelque temps après votre départ décida Raynald à renoncer au poste lointain qu'il avait accepté et à la conduire à Madère. La traversée et le changement de climat semblèrent d'abord avoir un bon résultat, mais les espérances conçues à notre arrivée ne furent pas de longue durée. Le médecin nous déclara bientôt qu'elle était atteinte d'une maladie au cœur qui semblait être héréditaire et qui aggravait celle qui était venue s'y joindre, et dont, sans cette circonstance, sa jeunesse et sa vigueur eussent peut-être triomphé. Elle-même sembla com-

prendre très vite qu'elle ne devait pas guérir, et parfois on eût presque pu croire qu'elle ne le désirait pas. Était-ce uniquement sa faiblesse croissante? était-ce cette inertie et cette nonchalance qui lui étaient naturelles et auxquelles la maladie ajoutait encore, mais elle parlait peu, ne se plaignait jamais, et passait de longues heures en silence, ses yeux seulement s'animant lorsqu'elle écoutait les lectures qu'elle demandait à Raynald de lui faire, et qu'elle répondait par le sourire le plus doux et le plus reconnaissant aux soins qu'il lui prodiguait sans relâche...

« Un jour elle m'appela près du fauteuil où elle était assise en face de la fenêtre ouverte, l'air lui faisait du bien, et la belle vue qu'elle apercevait lui causait un plaisir dont elle ne se lassait jamais. En ce moment son mari était hors de la chambre, elle me dit : « Vous consolerez « Rinaldo !... » Sa voix était plus faible et plus haletante qu'à l'ordinaire, je voulus l'arrêter, mais elle me fit signe de la main de la laisser dire, et les paroles qu'elle ajouta, je vous les transcris exactement, Éliane, car elles vous consoleront toute votre vie ; les voici : « Si,

« comme je le crois (car elle est si bonne), Elia-
« nina est triste en apprenant ma mort, dites-lui
« de prier pour moi, mais de ne pas me pleurer,
« dites-lui que je l'aime, que j'ai toujours pensé
« à elle... que je lui souhaite tout le bien qu'elle
« me voulait. Ce n'est pas sa faute... mais je ne
« pouvais pas être heureuse ni lui non plus...
« tout est mieux ainsi.... » Elle me dit ces paroles avec calme, mais d'une voix entrecoupée par l'oppression et la faiblesse.

« Après ce jour, ses forces diminuèrent graduellement et imperceptiblement. C'est la veille de sa mort seulement que Raynald reçut la lettre de sa mère... Elle ne semblait pas plus mal ce jour-là, aussi s'approcha-t-il d'elle sur-le-champ et il lui dit : « Ersilia mia ! ma mère me par-
« donne et nous attend tous les deux !... » Elle joignit les mains et dit : « *O Dieu merci !...* » puis elle secoua doucement la tête et ajouta : « Moi,
« je n'irai pas, mais n'importe. Un jour nous
« serons tous ensemble, ne pleure pas... *tout est*
« *bien !* » Ce mot fut sur ses lèvres jusqu'à sa dernière heure... Le lendemain de ce jour, elle s'est éteinte tranquillement, pieusement, comme

un enfant qui s'endort après avoir fait ses prières. »

Éliane et Blanche sanglotaient toutes les deux. La lecture fut encore une fois interrompue et ce ne fut que plus tard qu'enfin Éliane acheva la lettre d'Armand :

« Raynald, poursuivait-il, après avoir soigné sa femme avec un dévouement sans mesure, a, lui-même, été atteint après sa mort d'une forte fièvre dont il est à peine remis aujourd'hui. C'est là ce qui a causé le retard de sa réponse ; heureusement nous croyant plus loin de vous que nous ne l'étions, vous n'en aurez été ni surpris ni inquiets, c'est pour cela que j'ai moi-même tardé à vous écrire, ne voulant le faire que lorsque je pourrais vous dire qu'il est en bonne voie de guérison. Il ne pourra pas cependant se mettre en route avant un mois. Mais enfin, dans moins de six semaines, je l'espère, il sera dans les bras de sa mère.

« Quant à moi... vous serez peut-être étonnés d'apprendre que je ne reviendrai pas en Europe avec lui. Depuis longtemps j'éprouve une grande curiosité de connaître dans tous

ses détails la vie des Anglais dans leurs stations de la Nouvelle Zélande. Un de mes amis, que j'ai rencontré ici, possède dans ces parages un établissement considérable ; il y retourne, et je pars avec lui. C'est un pays d'une beauté merveilleuse, dit-on, et intéressant à plusieurs points de vue, je compte y passer au moins deux ans, et à mon retour je pourrai causer avec Monléon d'une foule de questions relatives à l'agriculture, sur lesquelles jusqu'à ce jour j'étais passablement ignorant.

« Je pense avec joie que deux ou trois années passent vite, et laissent peu de traces sur de jeunes têtes comme les vôtres. Quant à la mienne, si elle blanchit un peu pendant cette absence, cela ne signifiera pas grand'chose, et je suis certain qu'au retour votre vieil ami n'en sera pas moins bien accueilli parmi vous. Vous savez, je le pense, Éliane, combien je suis en particulier le vôtre à jamais.

« A. M. »

Une ombre voila le front d'Éliane tandis qu'elle achevait lentement les dernières lignes

de cette lettre, et une légère rougeur colora son visage. Sa pensée triste et émue suivit le voyageur au delà des mers, et elle murmura à voix basse : « Pauvre Armand ! »

XXXIV

Une année, et plus, s'était écoulée depuis le retour de Raynald. La marquise avait, selon sa coutume, passé l'hiver à San-Remo et, pendant ce temps, son fils était venu plus d'une fois prendre sa part des soins dont elle était entourée. Mais une agitation qu'il n'avait pas manifesté d'abord l'empêchait maintenant d'y séjourner longtemps. Ses absences étaient fréquentes, sa tristesse, loin de se modifier, ne semblait que s'accroître, et toute son attitude, en particulier vis-à-vis d'Éliane, avait subi un inexplicable changement.

A sa première rencontre avec elle, en effet, le nom et le souvenir d'Ersilia avaient empêché l'embarras et la contrainte de naître entre eux. L'intérêt ardent de l'une répondait aux émotions récentes de l'autre, et un attendrissement

qui leur était commun leur servait de lien, tout en leur rappelant sans cesse tout ce qui les avait séparés.

Mais, à mesure que le temps s'écoulait, il amenait un changement tout contraire à celui qu'il aurait dû opérer, et la mélancolie croissante de Raynald semblait surprenante à la longue et peu d'accord avec le transport qui éclatait parfois dans ses yeux lorsque, tout d'un coup, Éliane paraissait devant lui, ou bien lorsqu'il contemplait de loin, ses traits nobles et purs, auxquels les épreuves et le temps avaient ajouté un charme pénétrant et nouveau.

Éliane, de son côté, observait le grand changement survenu en lui pendant ces quatre années d'absence, et une sorte de pitié poignante se mêlait à l'intérêt toujours combattu et toujours subsistant qu'elle éprouvait maintenant en considérant la pâleur de son cousin, les rides prématurées qui sillonnaient son front, et le trait douloureux qui altérait l'expression jadis si radieuse de son sourire. Mais accoutumée depuis si longtemps à refouler l'élan de son cœur, et n'osant pas croire encore qu'il lui fût jamais

permis d'y céder, elle demeurait souvent d'autant plus froide et silencieuse qu'elle craignait davantage de trahir l'espérance qui renaissait malgré elle; sans se douter que sa réserve, tout comme naguère sa générosité, ne semblait à Raynald qu'une indifférence méritée. Il s'imaginait même lui complaire en s'éloignant d'elle, et alors elle s'effrayait d'en souffrir, et se demandait si elle n'avait pas trop vite permis aux rêves d'autrefois de revivre?

La marquise semblait ne rien voir. Elle était calme et sérieuse. Heureuse d'avoir retrouvé son fils et, à force de tendresse, cherchant à lui faire oublier ses anciens excès d'autorité. Mais les émotions mêmes de cette dernière année avaient épuisé le reste de ses forces. Elle ne se faisait aucune illusion, et sentait sa fin plus prochaine que ne semblaient le croire ceux qui l'entouraient, mais elle ne leur en parlait pas et les laissait exprimer des espérances qu'elle ne partageait plus. Seulement elle déclara qu'elle ne reviendrait plus à San-Remo, et lorsque l'heure d'en partir fut venue, elle insista pour retourner non pas à Crecy, mais à Erlon,

« chez mon fils », répéta-t-elle plusieurs fois, avec un retour de cet accent décidé qui imposait jadis sa volonté.

Ils revinrent donc encore une fois, tous ensemble, au grand château d'Erlon-les-Bois. Ce jour fut une fête pour le village et pour tout le pays environnant. Les châtelains, si longtemps absents, furent reçus avec les plus vifs témoignages d'attachement, et une joie enthousiaste accueillit leur retour. Le cri de : *Vive M. le marquis! Vive Mme la marquise!* mais surtout celui de : VIVE Mlle ÉLIANE ! se fit entendre de toutes parts. Tous ceux que la jeune fille avait visités et soignés pendant la contagion se réunirent pour lui faire une ovation spéciale et touchante, et les enfants y jouèrent un rôle qu'ils n'avaient point appris, en faisant retentir l'air de son nom et de cris de joie aussi bruyants que sincères !...

A la fin de cette journée, la marquise, heureuse et épuisée, était étendue sur sa chaise-longue dans le grand salon de damas rouge où elle se retrouvait enfin après une si longue absence ! Malgré le joyeux tumulte qui régnait

au dehors et dont le bruit s'entendait encore, un certain silence régnait autour d'elle, parce que son fils avait exigé qu'elle prît une heure de repos, et debout, à l'autre extrémité de la chambre, les yeux fixés sur le jardin, il veillait lui-même à ce que personne ne vînt interrompre le sommeil de sa mère.

Mais la marquise ne dormait pas, elle regardait son fils avec attention. Tout d'un coup elle l'appela.

Il se rapprocha empressé et joyeux, et s'agenouilla auprès d'elle.

« Es-tu content d'être ici, Raynald?

— Oh! oui, ma mère!... j'aimais Erlon; maintenant je l'adore. Qu'on ne me dise plus jamais que les paysans sont ingrats, ceux de ce village du moins ne le sont pas. Ils savent bien aimer ceux qui leur font du bien, ils savent l'aimer, ELLE!... et le lui témoigner!... Il est vrai que ce n'est pas bien difficile!...

— C'est ce que je pense aussi, dit la marquise. Mais toi, Raynald, réponds-moi, est-ce que, par hasard, tu ne l'aimerais plus, TOI?...

— Ma mère! s'écria Raynald en se levant vi-

vement, le visage en feu, de qui me parlez-vous?

— Mais d'Éliane apparemment.

— D'Éliane! grand Dieu! Et vous me demandez si je l'aime!

— Tu l'aimes donc toujours?... Alors pourquoi ne m'en dis-tu plus rien?... Est-ce parce que tu ne pourrais plus douter de mon consentement? Ce serait, en vérité, pousser bien loin l'esprit de contradiction!

— O ma mère!... ma mère! dit-il d'une voix suffoquée en retombant à genoux près d'elle. C'est elle!... elle dont je ne suis pas digne!... Elle qui ne m'aime pas, qui ne m'a jamais aimé!...

— Tu crois?... »

En ce moment, Éliane paraissait au fond du salon, ses mains remplies de fleurs et, sur sa chevelure en désordre, une guirlande que les enfants du village lui avaient offerte, et que Blanche avait voulu lui poser sur la tête...

Une joie rayonnante inaccoutumée la rendait plus belle qu'elle ne l'avait jamais été... Elle sentait confusément que les beaux jours d'Erlon étaient revenus... Toutes les voix joyeuses de

la jeunesse, de l'espérance et de l'amour, si longtemps muettes, semblaient retentir de nouveau autour d'elle. Aussi lorsque la marquise l'appela à son tour, ce fut avec un visage radieux qu'elle accourut auprès d'elle.

« Voyons, Éliane, regarde-moi en face. Est-il vrai que tu n'aimes plus ce pauvre Raynald? Que tu ne l'as jamais aimé?... Que tu le trouves indigne de toi?...

— Oh! non, non. Ma tante, ce n'est pas vrai! s'écria-t-elle en devenant pourpre, mais trop heureuse pourtant pour être confuse.

— Allons donc, mes enfants! dit la marquise de Liminges en plaçant la main de son fils éperdu, dans celle de la jeune fille. De grâce, ne perdons plus de temps en malentendus. Celui qui me reste à passer avec vous est trop court pour en gaspiller une heure !

Elle retomba sur son oreiller presque défaillante, mais elle lutta contre sa faiblesse, afin que l'ombre de ce qui allait venir n'obscurcît pas cette heure sereine, et, par un énergique effort de sa volonté, elle reprit d'un son de voix à peine altéré :

« Laissez-moi seule maintenant. La soirée est belle et brillante, le jardin est rempli de fleurs, allez un peu respirer l'air ensemble, plus tard vous reviendrez près de moi... Oh! que Dieu est bon, ajouta-t-elle à demi-voix, de m'avoir accordé de vivre jusqu'à ce jour! »

Ils s'inclinèrent émus et les yeux pleins de larmes pour l'embrasser avant de sortir. Elle posa tour à tour sa main sur leurs deux fronts, puis elle dit en souriant :

« Mon Raynald! tu vois bien qu'au bout du compte, c'est moi qui te marie, et que tu as pourtant fini par accepter une femme de ma main. »

FIN.

Paris. — Typ. G Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 12660.

00100021

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018